
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

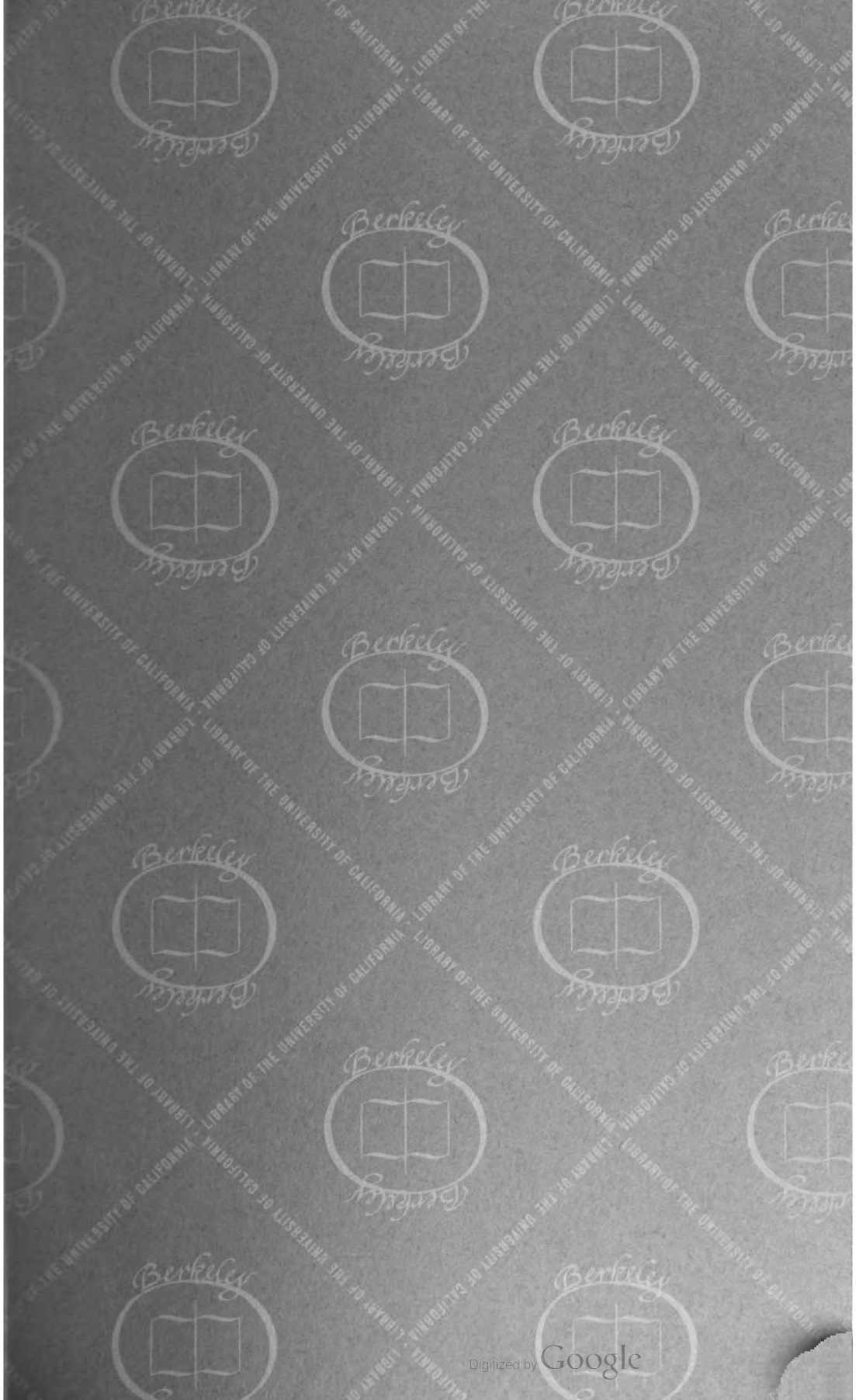
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Revue savoisienne

Académie florimontane, Annecy





REVUE
SAVOISIENNE

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

(Reconnue d'utilité publique par décret du 17 décembre 1896)

REVUE
SAVOISIENNE

PUBLICATION PÉRIODIQUE

1905 — 46^{ME} ANNÉE



*Omnes omnium caritates patria
una complexa est.*

(De Officiis, lib. I.)

ANNECY
IMPRIMERIE ABRY

ÉDITEUR

1905

*La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière
des opinions qu'il émet.*

DC611
S361R4
v. 46-48

LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE

BUREAU.

Président : M. Camille DUNANT * † I, conseiller de préfecture honoraire.

Vice-Présidents : M. le docteur THONION I, ancien député et
M. C. MARTEAUX A, professeur agrégé au Lycée Berthollet.

Secrétaire-Bibliothécaire : M. Marc LE ROUX I, docteur ès-sciences, conservateur du Musée.

Secrétaire-adjoint : M. Isidore NANCHE A, chirurgien-dentiste.

Trésorier : M. Jean RITZ O † I, compositeur de musique.

Archiviste : M. Joseph SERAND.

Comité de rédaction : MM. DUNANT, LE ROUX, MARTEAUX,
GUERBY, GONTHIER et NANCHE.

Directeur de la Revue : M. Marc LE ROUX.

MEMBRES HONORAIRES.

DATES
d'admission

MM.

1882 BALLIARD Charles, à New-York.

1902 CAMUS Jules I † †, professeur à Turin.

1872 CHANTRE Ernest * †, sous-directeur du Museum des sciences naturelles de Lyon.

1900 S. A. I. M^{gr} le Grand-Duc CONSTANTIN CONSTANTINOVITCH, président de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg.

- 1903 COSTA DE BEAUREGARD (le marquis) C ☙ ✱, membre de l'Académie française, à Paris.
- 1882 DEMOLE Eugène, conservateur du médaillier de Genève.
- 1885 DU BOIS-MELLY, hommes de lettres, à Genève.
- 1878 DUFOUR Th., directeur honoraire de la Bibliothèque de Genève.
- 1904 DUFOUR-VERNES, archiviste d'Etat à Genève.
- 1898 FOUQUET (Dr) ☙ A, officier de l'Osmanieh, chevalier de S^{te}-Anne de Russie, au Caire.
- 1884 HOLLANDE ☙ I ★, directeur de l'Ecole préparatoire à l'enseignement supérieur, à Chambéry.
- 1900 MANNO Antonio (le baron) G C ☙ G C ✱, membre de l'Académie des sciences, à Turin.
- 1872 PAPIER ✱ ☙ I, président de l'Académie d'Hippone, à Bône (Algérie).
- 1872 RÉGNIER Antony, peintre, à Marseille.
- 1881 REVIL, géologue, à Chambéry.
- 1888 REVON Michel ✱, professeur de littérature orientale à la Sorbonne.
- 1885 RITTER Eugène, professeur à l'Université de Genève.
- 1903 SUISSE ✱, architecte en chef des monuments historiques, à Dijon.
- 1900 THEURIET André O ✱, membre de l'Académie française.

MEMBRES EFFECTIFS.

MM.

- 1887 ALLART, ingénieur des Arts et Manufactures, à Annecy-le-Vieux.
- 1903 AUSSEDAT Louis, ingénieur des Arts et Manufactures, à Annecy.
- 1900 BALLEYDIER ☙ I, professeur à la Faculté de Droit de Grenoble.
- 1904 BELLIER-KLECKER (M^{me}), à Sèvres (Seine-et-Oise).
- 1887 BELLY Adolphe, receveur des Finances, à Chambéry.
- 1886 BLANCHARD, inspecteur des Forêts, à Gex.
- 1890 BOCH Louis ✱ ☙ A, architecte, ancien maire d'Annecy.
- 1896 BOIRET ☙ A ★, professeur départemental d'agriculture, à Annecy.
- 1904 BONALD, administrateur de la Caisse d'épargne, à Annecy.
- 1876 BOUCHET Pierre, négociant, ancien maire d'Annecy.
- 1905 BOUQUET, lieutenant au 11^e bataillon de chasseurs alpins, à Annecy.
- 1892 BRUCHET Max ☙ A, archiviste départemental à Annecy.
- 1896 BUTTIN Charles, notaire, à Rumilly.
- 1903 CARLE, lieutenant au 30^e de ligne, à Annecy.
- 1895 CARNOT François ✱ ★, député, ingénieur des Arts et Manufactures, à Paris.
- 1874 CARRON Jacques, avocat, à Annecy.
- 1905 CATTIN, notaire, à Annecy.
- 1891 CHARVIER J., architecte-expert à Annecy.
- 1879 CHATELAIN Maurice, notaire, à Faverges.
- 1874 CHAUDIER J., architecte départemental, à Gap (Hautes-Alpes).
- 1874 CHEVALIER Etienne, prévôt de la cathédrale, à Annecy.
- 1892 CORCELLE ☙ I, professeur agrégé au Lycée de Chambéry.
- 1903 COSTA DE BEAUREGARD (C^{te} Olivier), à Ste-Foy (Seine-Inférieure).
- 1890 CROLARD Al., ingénieur des Arts et Manufactures, à Cran-Gevrier.
- 1897 CROLARD Francis, directeur de l'exploitation du tramway Annecy-Thônes, à Annecy.

- 1897 CROSET F. ★, ancien économiste de l'Hôpital d'Annecy.
 1896 DÉSORMAUX Ⓐ A, professeur agrégé au Lycée Berthollet, à Annecy.
 1892 DESPINE Antoine, à Annecy.
 1892 DOMENJOD Henri, percepteur, à Faverges.
 1888 DUBOULOZ, président du Tribunal, à Thonon-les-Bains.
 1904 DUCLOZ * Ⓐ I ✚, imprimeur à Moûtiers.
 1898 DUMONT Ⓐ I, professeur au Lycée Berthollet, à Annecy.
 1882 DUNAND Auguste ★, maire de Metz (Haute-Savoie).
 1852 DUNANT Camille * Ⓐ I, conseiller de Préfecture honoraire, à Annecy.
 1885 DUPLAN Ⓐ A, ancien magistrat, à Evian-les-Bains.
 1889 DUPONT François * Ⓐ A O ★, ingénieur-chimiste, à Paris.
 1897 DUSSAIX, propriétaire à Megève.
 1879 DUVAL Ⓐ A, sénateur de la Hte-Savoie, à Collonges-sous-Salève.
 1904 FAVRE Asghil, étudiant en médecine, à Faverges.
 1900 FENOUILLET ★, instituteur honoraire, à Entrevernes.
 1901 FERRERO Marius, négociant, maire d'Annecy.
 1898 FONTAINE Ant., architecte des Monuments historiques, à Annecy.
 1901 FREY Charles, entrepreneur de transports, à Annecy.
 1892 FRÉZAT Simon, à Annecy.
 1883 GALLIARD Louis, médecin, à Annecy.
 1897 GELEY Gustave, médecin, conseiller municipal, à Annecy.
 1904 GENEVOIS, docteur en pharmacie, à Annecy.
 1893 GERMAIN, directeur de l'école primaire de Thonon-les-Bains.
 1903 GEX Albert, instituteur en congé, à Sallanches.
 1904 GONNET Ⓐ A, professeur au Lycée Berthollet, à Annecy.
 1892 GONTHIER, chanoine honoraire, aumônier des Hospices, à Annecy.
 1886 GRIVAZ Louis Ⓐ A, notaire, à Annecy.
 1894 GUERBY Ⓐ A, professeur au Lycée Berthollet, à Annecy.
 1896 GUILLERMIN, percepteur de Gevrier, à Annecy.
 1898 GUINIER ★, inspecteur des Forêts en retraite, à Annecy.
 1903 KÉRINGER, professeur au Lycée Berthollet, à Annecy.
 1901 LAYDERNIER Léon, banquier, à Annecy.
 1891 LE ROUX Marc Ⓐ I, docteur ès-sciences, bibliothécaire et conservateur
 du Musée d'Annecy.
 1882 LEVET Eugène O *, commandant chef du génie, à Nice.
 1891 MARTEAUX C. Ⓐ A, professeur agrégé au Lycée Berthollet, à Annecy.
 1894 MEYER Ⓐ I, inspecteur d'Académie, à Annecy.
 1893 MILLET Ⓐ A ★, ingénieur des Ponts et Chaussées, à Annecy.
 1885 MIQUET François Ⓐ A, receveur particulier des Finances, à Commercy.
 1899 MONNET (M^{lle}), à Annecy.
 1903 MURGIER Jules, chirurgien-dentiste, à Annecy.
 1874 NANCHE Isidore Ⓐ A, chirurgien-dentiste, à Annecy.
 1901 OGIER (l'abbé), à Annecy.
 1902 PÉRILLAT, ancien administrateur du Bon Marché, à Paris.
 1902 PÉRONOUD, architecte, à Annecy.
 1888 PHILIPPE Charles Ⓐ A, principal du collège de Nantua.
 1894 PICCARD Louis (l'abbé), aumônier du collège de Thonon.
 1897 RAILLON Ⓐ A, architecte départemental, conseiller municipal, à Annecy.
 1903 REY, juge au Tribunal, à Annecy.
 1889 RICHARD Auguste ★, greffier du Tribunal, à Annecy.

VIII

- 1901 RICHARD J., géomètre en chef du Cadastre, à Annecy.
- 1874 RITZ Jean ☙ O ☙ I, compositeur de musique, à Annecy.
- 1894 ROBERT Victor, à Annecy.
- 1886 ROMAND Alph. ☙ ☙, professeur à l'Académie militaire de Turin.
- 1865 ROUSSY DE SALES (le comte de) * O ☙, à Thorens.
- 1884 SALLAZ, directeur du Laboratoire municipal, à Annecy.
- 1897 SAUTIER-THYRION, à Lyon.
- 1904 SCHOENDOERFFER * ★, ingénieur en chef de la Haute-Savoie.
- 1891 SERAND Joseph, archiviste-adjoint, à Annecy.
- 1901 SEYSSSEL-CRESSIEU (le c^{te} Marc de) ☙, château de Musin, à Belley.
- 1901 TAINE (M^{me}), à Menthon-Saint-Bernard.
- 1902 TERRIER Auguste ☙ A, secrétaire général du Comité de l'Afrique française et du Comité du Maroc, à Paris.
- 1871 THONION ☙ I, médecin, ancien député, à Annecy.
- 1874 TISSOT (l'abbé), curé de Cluses.
- 1904 VARRAY, médecin, à Annecy.
- 1897 VERNAZ C ★ ☙ A, président de la Société d'agriculture de Thonon.

MEMBRES CORRESPONDANTS.

MM.

- 1900 BOSSON, pharmacien, à Saint-Jeoire.
- 1903 MACKEY (dom B.), O. S. B., au couvent de Saint-Anselme, à Rome.
- 1869 PERRIN ☙ ☙, archéologue, à Chambéry.

LISTE DES SOCIÉTÉS SAVANTES

QUI ÉCHANGENT LEURS PUBLICATIONS AVEC LA REVUE SAVOISIENNE

FRANCE.

- AMIENS. Société des antiquaires de Picardie.
- ANNECY. Académie Salésienne.
- AUTUN. Société éduenne.
- AUXERRE. Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne.
- AVIGNON. Académie de Vaucluse.
- BEAUNE. Société d'histoire et d'archéologie.
- BESANÇON. Société d'émulation du Doubs.
- BÉZIERS. Bulletin de la Société archéologique.
- BÔNE (Algérie). Académie d'Hippone.
- BOURG. Société d'émulation de l'Ain.
- Société des sciences naturelles et d'archéologie de l'Ain.
- Société Gorini.
- BRIVE. Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze.
- CHALON-SUR-SAÔNE. Société d'histoire et d'archéologie.
- Société des sciences naturelles de Saône-et-Loire.

CHAMBÉRY. Académie des sciences, belles-lettres et arts de Savoie.

— Société savoisienne d'histoire et d'archéologie.

— Société centrale d'agriculture.

— Société d'histoire naturelle.

CHERBOURG. Société des sciences naturelles.

DIJON. Académie des sciences, arts et belles-lettres.

GAP. Société d'études des Hautes-Alpes.

GRENOBLE. Académie delphinale.

— Société de statistique de l'Isère.

LIMOGES. Société archéologique du Limousin.

LONS-LE-SAULNIER. Société d'émulation du Jura.

LYON. Société de botanique de Lyon.

— Académie des sciences et des belles-lettres.

— Société d'agriculture.

— Annales de l'Université (Bibliothèque universitaire).

— Revue d'histoire de Lyon.

MACON. Académie des sciences.

— Société des sciences naturelles.

MONTAUBAN. Société archéologique de Tarn-et-Garonne.

MONTBÉLIARD. Société d'émulation de Montbéliard.

MONTPELLIER. Académie des sciences et lettres.

MOUTIERS. Académie de la Val-d'Isère.

NANCY. Société d'archéologie et de statistique lorraine.

NANTES. Société des sciences naturelles.

NICE. Société des lettres des Alpes-Maritimes.

NIMES. Académie du Gard.

PARIS. Polybiblion. Revue bibliographique universelle.

— Comité des travaux historiques et scientifiques.

— Société nationale des antiquaires de France.

— Revue mensuelle de l'Ecole d'anthropologie.

— Société nationale d'agriculture (don du Ministère).

— Académie des inscriptions et belles-lettres.

— Ministère de l'instruction publique et Bibliothèque de la Sorbonne.

— La Tradition.

— Bulletin du Comité de l'Afrique française et du Comité du Maroc (don).

— L'Homme préhistorique.

PAU. Société des sciences et lettres.

POITIERS. Société des antiquaires de l'Ouest.

PUY (LE). Société agricole et scientifique.

ROMANS. Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse des diocèses de Valence, Gap et Grenoble.

SAINT-JEAN-DE-MAURIENNE. Société d'histoire et d'archéologie.

SEMUR. Société des sciences historiques.

THONON. Académie chablaisienne.

TOULON. Académie du Var.

TOULOUSE. Société archéologique du Midi de la France.

— Académie des jeux floraux.

— Annales de l'Université.

VALENCE. Société d'archéologie et de statistique.

ÉTRANGER.

- AOSTE. Société académique du duché d'Aoste.
 BERNE. Mittheilungen der Naturforschenden Gesellschaft.
 — Allgemeinen Schweizer Geschichtsforschenden Gesellschaft.
 BRUXELLES. Société royale de botanique.
 — Société d'archéologie.
 CINCINNATI (Ohio, U. S. A.). The Lloyd Library.
 FRIBOURG. Société d'histoire de Fribourg.
 GENÈVE. Institut national genevois.
 — Société d'histoire et d'archéologie.
 — Société suisse de numismatique.
 — Société de géographie (le Globe).
 — Comité des archives des sciences physiques et naturelles.
 LAUSANNE. Société vaudoise des sciences naturelles.
 — Société d'histoire de la Suisse romande.
 — Revue historique vaudoise.
 MILAN. Atti della Societa italiana di scienze naturali.
 MONTANA (U. S. A.) University of.
 MONTEVIDEO (Uruguay). Museo Nacional.
 MOSCOU. Société impériale des naturalistes.
 NEUFCHÂTEL. Société des sciences naturelles.
 SAINT-LOUIS (U. S. A.). The Missouri botanical garden.
 STUTTGART. Forschungsberichte aus der Biologischen Station zu Ploen.
 TURIN. Miscellanea di storia italiana Regia deputazione di storia patria.
 — Société des Beaux-Arts.
 — Bolletino storico-bibliografico di storia subalpina.
 — Bibliothèque de l'Université.
 URBANA (U. S. A.). Illinois state laboratory of natur. history.
 WASHINGTON (U. S. A.). Smithsonian Institution.
 WISCONSIN (U. S. A.). Academy of sciences arts and letters.
 ZÜRICH. Anzeiger für schweizerische Geschichte alterthumskunde (Indicateur d'antiquités suisses).
 — Mittheilungen der antiquarischen Gesellschaft (Soc. des Antiquaires).

JOURNAUX.

- ANNECY. Les Alpes. — Industriel savoisien. — Annecy, son lac, ses environs.
 PARIS. Le Savoyard.

Archives de la Mairie d'Annecy. — Archives départementales.

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

(Reconnue d'utilité publique par décret du 17 décembre 1896)

REVUE SAVOISIENNE

PUBLICATION PÉRIODIQUE

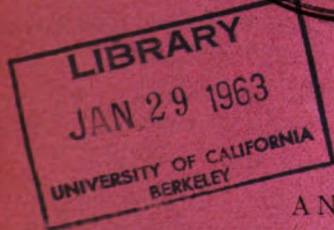
*de la
Société florimontane*

46^e ANNÉE — 1^{er} TRIMESTRE 1905

Omnes omnium caritates patria
una complexa est.
(De Officiis, lib. I.)



*Back black
46-48
1905-07
(new)*



ANNECY
IMPRIMERIE ABRY
ÉDITEUR
—
1905

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

Cette Société, fondée en 1851, a pour but le progrès et l'encouragement des sciences, des lettres et des arts : elle publie un périodique, la **REVUE SAVOISIENNE**, qui paraît chaque trimestre, par livraison de 64 à 80 pages grand in-8°, formant à la fin de l'année un volume de 250 à 320 pages, à justification serrée, orné de planches phototypiques hors texte et de gravures.

Le but de cette Revue est de vulgariser les études qui se rattachent de près ou de loin à la Savoie et de tenir ses lecteurs au courant de tous les travaux qui s'y rapportent. Les ouvrages envoyés à la Société sont annoncés, et, s'il y a lieu, analysés.

La Société laisse à chaque auteur l'entière responsabilité des opinions qu'il émet. — Elle échange ses publications avec les principales Sociétés savantes de France et de l'étranger. — Elle ouvre chaque année un concours de poésie, d'histoire ou de beaux-arts, dont le prix est de 600 fr. (Voir le programme dans le dernier fascicule de l'année précédente.)

Le prix d'abonnement à la « Revue savoissienne » est de 6 fr. pour la France et de 7 fr. pour les pays de l'Union postale.

Pour faire partie de la Société, il faut être présenté par un de ses membres et agréé par elle. Ses membres sont honoraires, effectifs ou correspondants.

Les membres honoraires sont choisis parmi les personnages de distinction qui font honneur à la Savoie ou qui ont rendu des services à la Société; ils ne payent aucune cotisation.

Les membres effectifs payent une cotisation de 12 fr.; en cette qualité, ils reçoivent la **REVUE** et ont le droit d'avoir en communication les ouvrages de la bibliothèque de la Société et d'assister à ses séances.

Les membres correspondants sont choisis parmi les personnes n'habitant pas l'arrondissement d'Annecy et qui collaborent à la **REVUE**. Ils payent une cotisation de 6 francs.

Adresser les lettres et envois au Secrétaire (A l'Hôtel-de-Ville).

MM. les Collaborateurs qui désireraient faire des tirages à part sont priés d'en prévenir à temps M. Abry, imprimeur de la Société.

TARIF DES TIRAGES A PART	25 exemplaires	50 exemplaires	100 exemplaires	CHIQUE CENT ou plus du 1 ^{er} cent
Prix de la feuille de 16 pages, papier de la Revue.	6 »	7 »	9 »	4 »
Prix de la couverture imprimée, brochage compris.	5 »	6 »	8 »	4 50
Prix de la couverture non imprimée, brochage compris.	1 50	2 »	2 50	» »

OUVRAGES DE FONDS.

Bulletins de l'Association Florimontane, de 1851 à 1858 (épuisé).

Revue savoissienne, de 1860 à 1884 inclusivement (volumes de 100 à 140 pages in-4°). Un volume broché, 4 fr.; un volume séparé, 0 fr. 50.

COLLECTION DE 1860 à 1904 inclusivement, composée de 45 volumes brochés, 184 francs; collection précédente moins l'année 1870, 154 francs et moins les années 1870 et 1893, 134 francs.

Ch. MARTEAUX et Max BRUCHET : *Catalogue raisonné des ouvrages concernant la Savoie, conservés à la bibliothèque de la Société Florimontane*. Un volume grand in-8° de 134 pages, 2 fr.; franco, 2 fr. 25.

Charles MARTEAUX : *Table des Matières des Bulletins de l'Association Florimontane et de la Revue savoissienne* (1851-1900), 2 fr.; franco, 2 fr. 50.

J. REPLAT : *Voyage au long cours sur le lac d'Annecy*, précédé d'Une Ascension au Semnoz, 0 fr. 50; franco, 0 fr. 65.

E.-G. CAMUS : *Notes floristiques sur la chaîne des Aravis et les environs de La Clusaz (Hte-Savoie)*. Br. in-8° avec carte et grav. hors texte, 1 fr.; franco, 1 fr. 10.

Congrès des Sociétés savantes savoisiennes tenu à Annecy en 1901 (XVI^e session), 1 vol. in-8° de XLVIII-448 p. avec grav. et planches hors texte, 10 fr.

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

Séance du 11 janvier 1905.

PRÉSIDENT DE M. MARTEAUX, VICE-PRÉSIDENT.

La séance est ouverte à 5 heures.

Le procès-verbal de la dernière réunion est lu et adopté.

Le Bibliothécaire dépose sur le bureau les ouvrages reçus :

Imperatoris JUSTINIANI : *Institutionum libri quatuor*, in-16, Amstelod, 1641.

(Don de M. Rime Franklin.)

J. DÉSORMAUX : *Contribution à la Morphologie des Parlers savoyards* :

Les Noms de Nombre cardinaux, 1 br. in-8°, Paris, 1904. (Don de l'auteur.)

REBER : *Les Pierres préhistoriques du Chablais* (Journal *Le Genevois*, 1904).

(Don de M. Vuarnet.)

BOIRET : *Les petits Syndicats d'Agriculture*, 1 br. in-8°.

Id. : *Les Caisses locales de Crédit agricole mutuel*, 1 br. in-8°. (Dons de l'auteur.)

Il est procédé ensuite au renouvellement du bureau pour 1905. La Société décide de réunir les fonctions de bibliothécaire à celles du secrétaire et d'adjoindre un membre supplémentaire au Comité de rédaction de la *Revue*. A la suite du dépouillement des bulletins de vote, le **Président** proclame les résultats du scrutin. (*Voir page v.*)

MM. Serand et Le Roux présentent la candidature de M. BOUQUET, lieutenant au 11^e bataillon de chasseurs à Annecy.

Le Secrétaire communique, de la part de M. GARDIER, un testament sur parchemin du xvii^e siècle qui sera soumis à l'examen de **M. Gonthier**. Notre collègue se propose en effet de donner une notice à ce sujet.

Le Conservateur du Musée annonce que M. Claude GAY a offert au Musée trois petits modèles de constructions savoyardes : un grenier à blé avec pressoir annexé, un four rustique et un bachal. La Société adresse ses félicitations et ses remerciements au généreux donateur.

M. Thonion offre au Musée pour être déposée dans la vitrine réservée aux autographes savoyards, une lettre à lui adressée par SADI CARNOT en 1870.

M. Marteaux, continuant sa communication précédente, reconnaît, comme M. Despine lui en a fait la remarque, que, si saint Alban est un nom de saint isolé en Haute-Savoie, il l'est beaucoup moins en Savoie où plusieurs localités portent son nom. Laissant de côté les paroisses de Saint-Alban d'Hurtières et de Saint-Alban des Villards qui ne sont guère citées qu'au xiv^e siècle et qui ont pu choisir ce patron pour des raisons qui nous échappent, il reste les villages de Saint-Alban, près Chambéry, de Saint-Alban de Montbel, plus un hameau, Saint-Alban, près du Bourget. M. Marteaux ne croit pas davantage que ces noms de lieux soient une preuve plus probante de l'influence religieuse du saint germanique. Il est curieux en effet que ces trois localités soient situées près d'anciennes voies romaines et encore plus que des inscriptions au nom d'Albinus aient été recueillies non loin d'elles : ainsi, à Romagnieu, à sept kilomètres d'Alban de Montbel dont la forme nominale était *de Sancto Albino* en 1142 (J.-J. VERNIER : *Dict. top. de la Savoie*), et au col du mont du Chat, au-dessus même de Saint-Alban (C. I. L., XII, 2412, 2436). Ces coïncidences, qui ont déjà du reste été relevées ailleurs, portent donc à supposer que ce surnom fréquent dans cette partie de la Viennoise, et inscrit sur des pierres antiques, a été pris, pour celui d'un saint sous la protection duquel le village médiéval s'est placé et auquel il a demandé son nom en l'identifiant ensuite avec un saint officiel dont on ne s'expliquerait pas autrement l'intrusion dans nos contrées, car il a suffi de deux ou trois cas de ce genre pour que le nom et le culte d'Alban se soit propagé entre le Rhône, l'Isère et Chambéry.

Le fait qu'une inscription latine a été cause de la dénomination de certaines localités ne s'est pas produit seulement pour les noms de saints, il paraît aussi avoir été l'origine, par exemple, du nom du mont du Chat. On sait que le nom ancien était *mons Munni* (*mons Munitus*) avant 1030. A cette époque le col, où passait la route ancienne et fréquentée de Belley à Chambéry et où s'élevait une église à saint Germain, avait dû être fortifié par les moines du prieuré de Saint-Maurice du Bourget ou par le comte Humbert lui-même (S. GUICHENON : *Hist. généal. de la Maison de Savoie*, Pr., p. 5, 25). En 1232 apparaît le nom de *mons Cati* (J.-J. VERNIER : *Dict. top. de la Savoie*) et à partir de ce moment prédomine l'appellation de mont du Chat corroborée par le rocher en forme de dent qui s'élève au-dessus du col. Ce nom paraît tellement naturel qu'il

s'impose aux touristes et aux auteurs de guides. Telle ne paraît pas être la véritable origine. D'abord ce genre d'appellation métaphorique ne convenait guère à l'esprit pratique et peu imaginaire de nos lointains ancêtres ; ensuite, si l'on rapproche ce nom de celui de Q. Catus Lucanus mentionné sur une pierre encastrée dans l'ancienne église du Bourget (*Rev. épigr.*, n° 678), aujourd'hui démolie, mais qui avait dû être primitivement extraite du temple de Mercure alors en ruines au sommet du col, près de la chapelle, on est amené à croire que Catus, lu *Cattus*, ou même sans cela, a été expliqué par les moines comme étant le nom du propriétaire antique de la montagne. Plus tard l'appellation de mont de *Chas* ou de *Chat* se changea en celle, plus compréhensible, de mont du Chat. Il n'y avait plus qu'un effort d'imagination à faire pour créer une légende. Un conteur du moyen âge ne tarda pas à utiliser ce nom suggestif et il en vint à faire de la montagne même le théâtre d'un combat terrible du roi d'Angleterre Artus contre ce chat imaginaire, si bien que les érudits du xvi^e siècle l'appelèrent la montagne du Chat Artus. La date de la composition du Livre d'Artus paraît être de 1232. (V. l'Analyse faite par M. Guinier de l'ouvrage de M. E. Freymond sur cette légende ; *Rev. sav.*, 1900, p. 66.)

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 6 h. 1/2.

Le Secrétaire : Marc LE ROUX.

Séance du 1^{er} février 1905.

PRÉSIDENCE DE M. THONION, VICE-PRÉSIDENT.

La séance est ouverte à 5 heures.

Le procès-verbal de la dernière réunion est lu et adopté.

Le Bibliothécaire dépose sur le bureau les ouvrages reçus :

F.-G. FRUTAZ : *Notes sur René de Challant et sur le passage de Calvin dans la vallée d'Aoste*, 1 br. in-8°, Neuchâtel, 1904. (Don de l'auteur.)

J. CAMUS : *Les premiers Autographes de la Maison de Savoie*, 1 br. in-8°, Turin, 1904. (Don de l'auteur.)

Catalogue de la Collection Vuillermet, de Saint-Jean de Maurienne. (Don de M. Guinier.)

GUINIER : *Le Noyer noir*, 1 br. in-8°. (Don de l'auteur.)

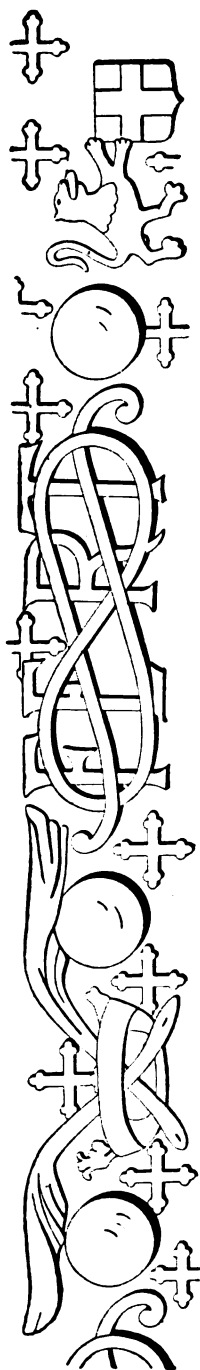
Il est procédé ensuite au vote sur les candidatures présentées à la séance de décembre et à la dernière réunion. A la suite du

dépouillement du scrutin, le **Président** proclame MM. CATTIN et BOUQUET, membres de la Société Florimontane.

Sur la proposition de **M. Le Roux**, la Société décide de participer à la XIII^e session du Congrès d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques qui doit se tenir à Monaco en 1906.

Le Conservateur du Musée présente, de la part de M. GAY, deux nouveaux petits modèles relatifs à l'ethnographie savoyarde, une scierie du type ancien, et deux chalets de la haute montagne.

M. Fontaine communique un relevé de traces de peintures découvertes au Palais de l'Isle, salle nord et salle centrale du premier étage, sur les faces verticales des poutres maîtresses et des liernes. Ces peintures étaient couvertes jusqu'à ce jour par un badigeon qui vient d'être gratté. Nous les reproduisons ci-contre. Le motif central est l'écusson de Savoie. On suppose qu'il était surmonté d'une couronne, mais les quelques points noirs retrouvés au-dessus de l'écu ne permettent pas de l'affirmer d'une façon certaine. A droite et à gauche sont des lions, des cercles, les nœuds d'amour de l'Annonciade sur la devise FERT, puis encore des cercles, des palmes croisées dans une couronne, des cercles, les mêmes nœuds et finalement des cercles. Voilà pour les plus longues poutres, les autres ont quelques motifs de moins. On ne reconnaît aucune couleur si ce n'est un peu de rouge aux quatre coins de l'écu. Ce sont les ombres restées noires qui ont permis de reconstituer ce travail. Le fond est parsemé de croix de Saint-Maurice. Il est à présumer que ce travail a été exécuté dans le courant du XVII^e siècle.



TRACES DE PEINTURES DÉCOUVERTES AU PALAIS DE L'ISLE, A ANNÉCY.

M. Désormaux fait une communication philologique qui paraîtra dans le prochain fascicule.

Le Président donne ensuite la parole au **Trésorier** pour le compte-rendu financier de l'année 1904.

RECETTES

Encaisse au 1 ^{er} janvier 1904.....	715 15
Cotisation des membres effectifs	1,127 »
Abonnements à la <i>Revue savoisienne</i>	270 40
Vente de catalogues, de tables des matières et de numéros de la <i>Revue</i>	40 25
Reçu de la Municipalité pour le concours Andrevetan.....	300 »
Intérêts des fonds placés.....	29 80
TOTAL.....	2,482 60

DÉPENSES.

Service de la <i>Revue</i> et imprimés.....	1,090 70
Clichés pour la <i>Revue</i>	89 10
Achat de livres.....	41 55
Frais de recouvrement.....	23 45
Frais de bureau et dépenses diverses.....	50 50
Prix d'histoire du concours Andrevetan.....	100 »
Prix de poésie — —	200 »
Encaisse au 31 décembre 1904	887 30
BALANCE ÉGALE.....	2,482 60 2,482 60

Le Président remercie **M. Ritz** de son excellente gestion et constate avec satisfaction l'état prospère des finances de la Société.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 6 h.1/2.

Le Secrétaire, Marc LE ROUX.

Séance du 1^{er} mars 1905.

PRÉSIDENCE DE M. MARTEAUX, VICE-PRÉSIDENT.

La séance est ouverte à 5 heures.

Le procès-verbal de la dernière réunion est lu et adopté.

Sur l'invitation du président de l'Académie de Savoie, la Société accepte avec empressement l'offre de prendre part à la réunion du Congrès des Sociétés savantes de Savoie qui doit avoir lieu à Aix-les-Bains au mois de septembre prochain.

M. Le Roux fait part d'un don fait au Musée par M. A. CROLARD de débris recueillis dans les ruines de Saint-Pierre-Martinique après l'éruption du Mont-Pelé : une carafe ayant subi

la fusion et un petit buste en biscuit curieusement patiné par les gaz.

M. Marteaux offre au Musée, de la part de M. Cl. GAY, un fossile, empreinte d'ammonite recueillie par son frère au fond du pré des Mules, à 200 mètres au-dessous du sommet de la Tournette.

Notre collègue **M. Miquet** offre aux archives de la Florimontane deux autographes de l'astronome BOUVARD et adresse à la Société la communication suivante :

« En parcourant le *Bulletin des Lois* de l'année 1815 (partie supplémentaire), j'ai retrouvé le décret de naturalisation de l'astronome Bouvard.

Ce décret, qui porte la date du 8 février 1815, est ainsi conçu :

Lettres de naturalité accordées : Bouvard Alexis, directeur de l'Observatoire, membre de l'Institut de France, du bureau des Longitudes et de la Légion d'honneur, commandant du 2^e bataillon de la 12^e légion de la Garde nationale de Paris, né à Oches le 27 juin 1767.

Comme il n'y a pas de commune, en Savoie, qui porte le nom d'Oches, je me suis demandé s'il ne s'agissait pas des *Houches*, canton de Chamonix, et je me suis adressé à M. le curé de cette localité pour être fixé sur ce point. M. l'abbé Rivollet, après vérification, m'a fait connaître que le village d'Oches, où est né Bouvard, est un hameau de la commune des Contamines-sur-Saint-Gervais, et il a poussé la complaisance jusqu'à se procurer, pour me l'adresser, l'acte de naissance du célèbre astronome, que je transcris ci-après :

Extrait des registres de la paroisse des Contamines-sur-Saint-Gervais.

Anno Domini millesimo septingentesimo sexagesimo septimo, die verò vigesima sexta junii natus et postridie baptisatus est Alexius, filius Nicolai Bouvard et Mariæ Jacquemoud, conjugum. Susceptores fuere Nicolaus Jacquemoud et Maria Jacquemoud. Sic est.

Signé : VULLIET, vicarius.

Pour copie conforme : J. VULLIEZ, curé.

Il résulte de cet extrait que Bouvard est né le 26 juin, au lieu du 27 indiqué par le décret de naturalisation et par tous les biographies.

En outre, le décret nous apprend que notre compatriote était commandant d'un bataillon de la garde nationale de Paris. »

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 6 h. 1/2.

Le Secrétaire : Marc LE ROUX.

LE SÉNATEUR FOLLIET

Notre pays de Savoie, et plus spécialement le département de la Haute-Savoie, vient d'être cruellement frappé par la perte irréparable d'un de ses enfants les plus éminents, le sénateur Folliet, président du Conseil général, maire de Beaumont, membre de la Société Florimontane, de l'Académie chablaisienne, de la Société savoisienne d'histoire et d'archéologie, de la Sabretache, et membre correspondant de l'Académie de Savoie.



LE SÉNATEUR FOLLIET

(1837-1905)

Le Comité de rédaction de la *Revue savoisienne*, organe de la Société Florimontane, m'a demandé de lui donner une notice biographique sur cet excellent citoyen dont je fus l'ami et le camarade pendant quarante ans, et le collègue à la Chambre des députés et au Sénat pendant vingt-deux ans.

Je souscris volontiers à cette invitation, car personne mieux que moi ne peut rendre hommage aux grandes qualités et au

bon cœur de mon regretté collègue et ami, et témoigner du labeur écrasant, de l'énergie persévérante, et du dévouement sans bornes qu'il mit au service de son pays et de ses concitoyens.

*
* *

Sa famille.

La famille Folliet, originaire d'Abondance, est très ancienne dans cette vallée, où depuis des siècles elle jouit de l'estime et de la considération de tous, et où ses membres ont occupé une grande place dans les administrations locales.

Le bisaïeul du sénateur, François-Marie Folliet, né à Abondance en 1741 et décédé en 1826, avait été avocat au Sénat de Savoie ; il fut élu, le 14 octobre 1792, par les habitants d'Abondance député à l'Assemblée nationale des Allobroges, avec le chirurgien Pierre-Joseph Blanc et Jean-Pierre Sallavaud, et reçut mandat de voter la réunion de la Savoie à la France ¹.

Trois des fils de François-Marie Folliet prirent du service dans les armées de la République française. L'aîné, Barnabé Folliet, né en 1774, aïeul du sénateur et deux de ses parents s'enrôlèrent dans le 5^e bataillon des volontaires nationaux du Mont-Blanc ² ; le second fils, Louis, s'engagea dans la Légion allobroge ; un troisième, le cadet, Gaspard fit partie du bataillon auxiliaire organisé en 1799, dans le département du Léman, pour résister à l'armée austro-russe, qui avait occupé le Piémont après le désastre de nos armes à Novi.

L'attitude de François-Marie Folliet à l'Assemblée des Allobroges, son attachement à la France et aux idées de la Révolution, l'enrôlement de ses fils dans les troupes de la République l'avaient désigné à la haine des partisans du passé ; aussi, lors de la tentative opérée en Savoie en 1793 par l'armée sarde, qui fit tout d'abord battre en retraite les faibles détachements de l'armée républicaine occupant le Chablais et le Haut-Faucigny, les partisans du roi de Sardaigne à Abondance s'emparèrent-ils de l'ancien député allobroge et allèrent-ils le livrer aux soldats du roi. Mais après avoir subi des mauvais traitements et même des menaces de mort, François-Marie Folliet fut libéré par l'armée républicaine, lorsque, renforcée,

1. Deux autres députés du nom de Folliet siégèrent à l'Assemblée des Allobroges, avec mandat de voter la réunion à la France : Folliet François-Jacques, député de Chênex, province de Carouge, et Folliet Jean-Baptiste, député de Nonglard, près d'Annecy. On ignore s'ils étaient parents avec leur collègue d'Abondance. C'est peu probable.

2. Jacques Folliet, élu lieutenant, et Jean-Marie Folliet, de Vers-le-Four, hameau d'Abondance. Ils se distinguèrent au combat de Héry.

elle reprit l'offensive et refoula l'ennemi de l'autre côté des monts, après lui avoir infligé plusieurs défaites.

Le 5^e bataillon du Mont-Blanc, dirigé sur l'armée des Pyrénées-Orientales, prit une part active à la campagne de 1794-95 contre l'Espagne et se distingua dans plusieurs combats. Lorsque la paix fut conclue avec cette puissance en août 1795, Barnabé Folliet et d'autres volontaires, épuisés par les fatigues et les privations, revinrent dans leurs foyers. Quelque temps après, Barnabé épousa à Abondance Louise-Pernette Bordet. Il mourut en 1833.

Son fils, Folliet Gaspard-Léandre, né en 1801, père du sénateur, avocat au Sénat de Savoie, fut successivement substitué de l'avocat-fiscal près le tribunal de Saint-Julien (1833-34), juge assesseur à Saint-Jean de Maurienne (1836-39), et à Bonneville (1840-41), puis juge d'instruction au même siège (1842-44). Il passa ensuite dans l'administration provinciale ; installé conseiller de l'intendance générale à Annecy (1845-46), puis à Chambéry (1847-48), il fut nommé régent de l'intendance de Tarentaise en 1848 et enfin intendant de Maurienne de 1849 à sa mort, le 7 décembre 1852 ¹. Il avait épousé, à Saint-Julien-en-Genevois, le 3 janvier 1837, M^{lle} Anne-Augustine Borgel, fille de Joseph-Marie Borgel, natif du Châble, alors greffier du tribunal de Saint-Julien et nommé plus tard en la même qualité au tribunal d'Annecy.

La famille Borgel était aussi une ancienne famille du pays, primitivement établie à Saint-Julien, d'où elle passa à Feigères, pour aller se fixer au Châble, gros hameau de la commune de Beaumont, où plusieurs de ses membres se succédèrent comme notaires.

De son mariage l'intendant Folliet eut deux fils : l'aîné André-Eugène, le futur sénateur, né le 18 mars 1837, et le cadet Louis-Joseph-Auguste, né en 1840.

Ce dernier, après avoir servi volontairement dans un régiment de hussards, avec le grade de brigadier, vint s'établir au Châble dans la propriété de sa mère et se livra à l'agriculture. Il était marié et père de famille lorsqu'éclata la guerre de 1870. Il reprit du service et fut nommé capitaine au 3^e bataillon des mobiles de la Haute-Savoie, recruté dans l'arrondissement de Saint-Julien. Les trois bataillons de la Haute-Savoie furent

¹. Sous le régime sarde les fonctions de conseillers d'intendance générale étaient analogues à celles des conseillers de préfecture, celles d'intendant général à celles de préfet et celles d'intendant de province à celles de sous-préfet.

dirigés sur Langres et on organisa dans chacun d'eux une compagnie de voltigeurs. Celle du 3^e bataillon fut commandée par le capitaine Auguste Folliet, qui eut plusieurs affaires brillantes avec les troupes prussiennes circulant autour de Langres ; Auguste Folliet montra beaucoup de bravoure et de capacité dans ces rencontres. Malheureusement il fut atteint par une épidémie de variole noire, qui mit sa vie en danger et dont il ne triompha que grâce à sa robuste constitution. Mais pendant sa convalescence, un incendie détruisit, une nuit d'hiver, la maison où il était encore alité ; il dut se sauver en chemise par un froid glacial, ce qui ruina sa santé. Il mourut à Saint-Julien le 9 mai 1877. Très aimé dans le pays, d'un caractère gai et plein d'entrain, il avait été élu conseiller d'arrondissement de Saint-Julien en 1871.

*
* *

Sa jeunesse, ses débuts.

Le futur sénateur de la Haute-Savoie fit de brillantes études classiques qu'il termina au Collège chappuisien d'Annecy ; puis, pourvu des diplômes réglementaires il alla suivre les cours de droit à l'Université de Turin, avant la réunion de la Savoie à la France qu'il appuya de toute son énergie. Docteur en droit, le 14 août 1861, il alla se fixer à Paris, comme avocat à la Cour d'appel. Stagiaire chez un des maîtres du barreau parisien, Gatineau, brillant avocat d'affaires, ne dédaignant pas les procès politiques et républicain convaincu, Folliet entra en relations avec tous les hommes marquants de l'opposition irréconciliable ; la lutte ardente commençait alors contre le régime impérial aux élections législatives de 1863 ; elle allait se poursuivre avec succès à celles de 1869 et au plébiscite de 1870.

C'est ainsi que le jeune avocat, amené à prendre part à l'agitation politique, fut mis en relief. Il entreprit en Chablais la propagande républicaine, qu'il continua avec persévérance, ne se laissant pas rebuter par les difficultés de la tâche. Sans renoncer complètement à sa profession d'avocat, où il avait obtenu des succès de bon augure, Folliet fut de plus en plus accaparé par la politique. Il devint bientôt le correspondant attiré à Paris des libéraux du Chablais qu'il avait su grouper et animer de son esprit ; son action se fit aussi sentir dans l'arrondissement de Saint-Julien, où il avait nombre d'amis. L'activité et le dévouement qu'il mettait au service de son pays natal lui firent même confier les questions d'intérêt général,

insuffisamment défendues ou même sacrifiées par les mandataires officiels chargés de les soutenir. Ainsi ce fut lui que l'on chargea de suivre à Paris, auprès des pouvoirs publics, la mise à exécution du décret impérial qui avait décidé, au lendemain de l'Annexion, l'établissement d'un chemin de fer de Collonges (Ain) à Thonon, dont la construction fut retardée pendant près de vingt ans.

Lors des élections législatives de mai 1869, Folliet fit campagne en Chablais pour la candidature de Jules Favre que les républicains opposèrent au candidat officiel dans la deuxième circonscription électorale de la Haute-Savoie, formée par les arrondissements de Bonneville et de Thonon. Il n'y eut pas de résultat au premier tour de scrutin ; mais au ballottage, le candidat officiel fut battu par celui des candidats d'opposition ayant obtenu le plus de voix au premier tour et auquel s'étaient ralliés les partisans de Jules Favre.

Les services rendus par Folliet et sa participation à la campagne électorale et à celle du plébiscite du 8 mai 1870, lui avaient créé en Chablais une telle notoriété, qu'après la chute de l'Empire et l'avènement de la République, sa candidature à la députation se trouva naturellement indiquée, dans l'arrondissement de Thonon, pour les élections à l'Assemblée nationale, primitivement fixées au mois d'octobre 1870. Répondant aux vœux unanimes des délégués du Chablais, les comités républicains de la Haute-Savoie réunis à Bonneville, inscrivirent son nom sur la liste républicaine.

Les événements firent malheureusement ajourner les élections, et ce ne fut qu'après l'armistice et la capitulation de Paris que les électeurs furent convoqués pour le 8 février 1871, presque sans délai. On était sans nouvelle de Folliet, enfermé dans Paris, incorporé dans la garde-nationale employée à la défense de cette ville avec laquelle les communications n'étaient pas reprises ; le bruit de sa mort avait même couru avec persistance. Dans ces conditions les comités, réunis de nouveau à la hâte pour arrêter la liste définitive des candidats républicains, ne crurent pas pouvoir maintenir son nom sympathique, dans la crainte de diminuer la représentation républicaine par une élection vaine, et de faire passer un des candidats de la liste réactionnaire.

• Mais, chose remarquable et toute à l'honneur de Folliet, les électeurs républicains du Chablais et des légions mobilisées, réunies au camp de Sathonay, comme les mobiles de Langres,

votèrent en masse pour lui, lui donnant plus de 5,500 suffrages, sans qu'il fut élu.

Une vacance se produisit aussitôt dans la députation républicaine de la Haute-Savoie, par la démission de Jules Philippe, l'excellent et populaire préfet du département depuis le 4 septembre, élu en tête de la liste, mais inéligible en raison de sa situation de préfet.

Cette démission fournit au corps électoral le moyen de donner satisfaction aux vœux des républicains du Chablais et d'une grande partie de l'arrondissement de Saint-Julien.

Le 2 juillet 1871, André Folliet fut élu député à l'Assemblée nationale, avec une majorité de près de 10,000 voix sur son concurrent monarchiste, élu député en 1869 contre le candidat officiel de l'Empire.

*
* *

Son rôle à l'Assemblée nationale, à la Chambre, au Sénat et au Conseil général.

A l'Assemblée nationale, le nouveau député de la Haute-Savoie siégea à gauche. Son activité, son assiduité, ses connaissances étendues le mirent bientôt en vue, d'autant plus qu'il avait retrouvé là bon nombre de ses anciens camarades des luttes contre l'Empire.

Il prit une part laborieuse et suivie aux travaux parlementaires.

Au point de vue politique son action et ses votes affirmèrent ses convictions républicaines. Il s'opposa vivement, en août 1871, à un projet déposé par le gouvernement tendant à réprimer de prétendues menées séparatistes dans les départements réunis à la France en 1860, menées qui n'existaient que dans l'imagination de fonctionnaires administratifs essayant de justifier ainsi l'insuccès de leur politique et de leurs procédés odieux.

Il vota pour la dissolution de l'Assemblée nationale, « élue dans un jour de malheur », comme le dit fort justement, sans le vouloir, un ministre de l'Ordre moral; il vota contre la démission de M. Thiers, président de la République, le 24 mai 1873, contre le ministère de Broglie, contre la loi sur les maires, contre l'état de siège et contre le septennat du maréchal de Mac-Mahon.

Il vota pour l'ensemble des lois constitutionnelles de 1875. Folliet fit partie de nombreuses commissions parlementaires

à l'Assemblée nationale, et déposa les importantes propositions de loi suivantes :

1^o Proposition ayant pour objet l'établissement d'un impôt sur le revenu des valeurs mobilières (1871) ;

2^o Proposition pour admettre la déduction des dettes dans le paiement des droits de succession (1861). Cette motion, dont la priorité appartient à Folliet, a fini par être votée, il y a quelques années. Il a fallu trente années d'efforts pour la faire aboutir ;

3^o Proposition modifiant, dans l'intérêt du Trésor, la liquidation des droits proportionnels sur les transmissions de propriétés à titre gratuit, entre époux, en ligne collatérale et entre personnes non parents, soit qu'elles aient lieu par actes entre vifs, soit qu'elles procèdent de décès (1872) ;

4^o Propositions, avec d'autres députés, pour établir des retenues proportionnelles sur les traitements des fonctionnaires de l'Etat, à partir du chiffre de 3,500 fr. dans les départements et 5,000 fr. à Paris (1872) ;

5^o Projet d'organisation municipale (1874).

Folliet prit part aux discussions ci-après et se manifesta comme un orateur très clair et connaissant bien les questions qu'il traitait à la tribune :

1^o Discussion du budget des Affaires étrangères, de 1872. Il combat et fait repousser le projet de suppression du consulat de France à Turin ;

2^o Discussion du budget de 1874. Il demande et obtient le renvoi à une commission spéciale de sa proposition sur la déduction des dettes dans la liquidation des droits de succession ;

3^o Discussion du projet de loi déclarant d'utilité publique et concession de divers chemins de fer. Il soutient avec succès le classement des lignes ferrées de la Haute-Savoie, notamment le chemin de fer de Bellegarde à Thonon, avec prolongement par Evian et raccordement à la ligne suisse, au Bouveret, en Valais (1874).

4^o Discussion du projet de loi sur l'organisation municipale ;

5^o Discussion du budget de 1875. Budget de la Justice. Loi de finances. Surtaxe de 10 centimes additionnels au principal des trois contributions directes.

Tel fut le rôle du député de l'Assemblée nationale.

L'Assemblée nationale s'étant enfin décidée à se séparer après le vote de la Constitution de 1875, l'élection des sénateurs inamovibles et le rétablissement du scrutin uninominal par ar-

rondissement, un certain nombre d'électeurs républicains de l'arrondissement de Saint-Julien offrirent à André Folliet la candidature pour le scrutin du 28 février 1876. Mais il refusa, ne voulant pas abandonner le Chablais, auquel l'attachaient tant de liens. Il échoua contre le candidat officiel qui fut élu par 300 voix de majorité (6,931 contre 6,609). Mais cette élection ayant été invalidée par la Chambre des Députés, Folliet prit une éclatante revanche le 20 mai suivant, où il battit, par plus de onze cents voix, le député invalidé (7,943 voix contre 6,814).

Inscrit à la gauche républicaine, Folliet fut un des 363 députés républicains qui se prononcèrent énergiquement, après le 16 mai 1877, contre la politique du second Ordre Moral.

La Chambre ayant été dissoute, Folliet se représenta, le 14 octobre 1877, aux suffrages des électeurs de l'arrondissement de Thonon et, malgré la pression officielle la plus effroyable et les abus de pouvoir les plus iniques, son nom triompha par 8,356 suffrages, contre 6,218 donnés au candidat monarchiste qu'il avait déjà battu en 1871. C'était l'échec définitif de la réaction dans le Chablais; le mandat de Folliet fut depuis renouvelé avec une majorité toujours plus grande aux élections législatives, au scrutin d'arrondissement en 1881, 1889 et 1893, et au scrutin de liste en 1885, où Folliet fut élu par le département tout entier par plus de 37,000 voix.

Pendant cette longue période parlementaire, Folliet soutint toujours la même politique républicaine. C'est ainsi qu'il vota en 1877 contre le ministère que le maréchal de Mac-Mahon présenta à la Chambre républicaine, élue le 14 octobre. La Chambre refusa d'entrer en rapports avec ce ministère; le maréchal dut se soumettre et charger M. Dufaure de constituer un ministère républicain, pour lequel Folliet vota un ordre du jour de confiance. Il vota aussi pour le retour des Chambres à Paris, pour M. Grévy à la présidence de la République, pour l'article 7 de la loi sur l'enseignement supérieur, pour les lois nouvelles sur la liberté de la presse et le droit de réunion, etc.

En 1878, il déposa une proposition de loi sur l'organisation municipale et la renouvela, en juin 1880, avec Pascal Duprat. Il fut nommé rapporteur de ce projet qui devint la loi municipale du 5 avril 1884, actuellement en vigueur, augmentant les droits des conseils municipaux et leur donnant le droit d'élire les maires et adjoints. Il prit part à la discussion de cette loi qu'il contribua à faire adopter grâce à l'autorité que lui donnaient vingt ans de réflexions sur un sujet aussi complexe. Le

rapporteur de notre charte municipale s'était en effet déjà fait remarquer à Turin par ses fortes études de droit administratif : sa thèse de doctorat sur *La Décentralisation* contenait en germe quelques-unes des idées qu'il devait défendre avec tant de succès à la tribune.

Il fit partie de nombreuses commissions au nom desquelles il fit des rapports qu'il serait trop long d'énumérer. Son activité était infatigable : révision des listes électORAles, dispositions applicables à toutes les élections, codification des lois électORAles, régime du Conseil général de la Seine et organisation municipale de Paris, renouvellement partiel de la Chambre des Députés, conventions franco-suisseS pour la réglementation de la pêche dans les eaux frontières, réforme de l'impôt des boissons, propositions d'amnistie et bien d'autres sujets d'intérêt général furent de la part de notre représentant l'objet de remarquables rapports.

Membre de la Commission du budget à la Chambre des députés et chargé du rapport sur le ministère des travaux publics, il en soutint les conclusions à la tribune, et parla avec autorité et compétence sur toutes les questions importantes soulevées à ce propos, notamment sur la fusion des routes nationales et des chemins vicinaux, avec attribution du service au ministère de l'intérieur.

Il intervint aussi avec succès dans la discussion sur la réforme de la magistrature en 1883, sur la réforme de l'impôt des boissons, le renouvellement de la Chambre des députés, etc., etc.

Comme ses collègues de la Haute-Savoie, il se prononça énergiquement contre le *boulangisme* et vota pour les poursuites contre le général Boulanger et celles intentées à trois députés membres de la Ligue des patriotes, pour le projet Lisbonne sur la presse ; il vota contre toutes les propositions en faveur du Panama, prévoyant bien les funestes conséquences de cette entreprise.

Folliet fut élu sénateur de la Haute-Savoie, le 7 janvier 1894, en remplacement de son ancien collègue à l'Assemblée nationale, l'excellent et regretté sénateur Chardon, décédé à Bonneville, le 10 août 1893.

Déjà, l'année précédente, lors de la vacance produite par le décès de M. Chaumontel, les électeurs sénatoriaux du Chablais avaient proposé malgré lui sa candidature au Congrès électoral d'Annemasse. Il refusa, mais ses partisans ne voulurent pas en démordre et le 8 janvier 1893, il obtint 185 suffrages.

Admis au Sénat le 11 janvier 1894, Folliet retrouva dans la haute Assemblée la plupart de ses anciens collègues de l'Assemblée nationale et de la Chambre des députés, qui l'avaient vu à l'œuvre et qui avaient pu apprécier ses excellentes qualités et son talent. Au Sénat il fit partie de nombreuses et importantes commissions parlementaires, entre autres de la Commission des chemins de fer, qui le chargea de rapports sur divers projets, notamment sur celui de Chamonix au Montanvers, sur un réseau d'intérêt local dans le Finistère, sur la ligne de Miramas à l'Estaque, etc.

Il combattit à la tribune, le 25 juin 1896, l'augmentation du droit de circulation sur les vins, qui allait frapper 27 départements; il demanda le 15 juin 1900 l'ajournement de la discussion d'une convention rectifiant la frontière entre le Chablais et le Valais et soutint les conclusions de son rapport sur la vicinalité.

Nous ne pouvons mieux faire, pour établir la situation et le labeur de Folliet au Sénat, que de reproduire l'émouvante et éloquente allocution prononcée par M. le président Fallières, lorsqu'il annonça au Sénat, au début de la séance du jeudi 23 mars 1905, la mort de celui qui était pour lui un ami déjà ancien. On ne pouvait rendre un meilleur hommage au défunt.

Voici cette allocution :

MESSIEURS,

J'ai à vous faire part d'une triste nouvelle : la mort nous a enlevé un de nos plus distingués collègues, M. André Folliet.

Il nous était venu de la Chambre des Députés au commencement de janvier 1894, et, depuis cette époque, il a représenté, au Sénat, avec une haute conscience de ses devoirs et un dévouement que rien ne pouvait lasser, le département de la Haute-Savoie qui perd, dans cet homme de bien regretté de tous, un de ses serviteurs les plus vaillants et les plus justement aimés. Ceux qui n'ont connu M. Folliet que dans ses dernières années, disputant avec courage à un mal sans remède ce qui lui restait de forces affaiblies, n'ont pu se faire qu'une idée incomplète de ses brillantes facultés. Ils ont, sans doute, subi le charme encore souriant de sa nature charmante et douce; ils ont senti, à son contact et à certains réveils d'un feu qui ne voulait pas s'éteindre ce que son âme avait de fierté, son caractère d'indomptable énergie. Ce n'est que par la pensée qu'on pouvait se représenter ce qu'avait été, dans un passé sans reproches, ce républicain ardent aux convictions inébranlables, ce Français qui, à l'envi de tous les enfants de la Savoie, avait donné à la Patrie, sa vie, son âme et son cœur. (*Très bien ! très bien ! — Applaudissements.*)

M. Folliet s'était préparé à la vie publique par de fortes études. A la fin de l'Empire, dont il combattait la politique, aussi funeste qu'imprévoyante, il collaborait activement à de grandes revues. Sa notoriété était déjà grande

lorsqu'aux élections de juillet 1871, il entra dans les rangs du parti républicain ; à l'Assemblée nationale de Versailles, il y fut accueilli comme quelqu'un que l'on attendait et sur qui l'on savait qu'on pouvait compter.

Depuis lors, il a siégé, sans interruption, dans nos Assemblées législatives, et il s'y est fait une place remarquée. Il a été de toutes les luttes, au premier rang : au 24 mai, au 16 mai. Il était un des rares survivants de ces 363 qui donnèrent le signal de la résistance à cette entreprise mémorable qui échoua si lamentablement devant la calme résolution du pays, qui n'avait pas besoin de sauveurs et qui savait ce que lui eût coûté le naufrage de la liberté. (*Très bien ! très bien !*)

A l'action, M. Folliet joignait ce que donnent d'autorité le travail, l'expérience et le savoir. Il s'était plus particulièrement tourné du côté des questions qui touchent à la décentralisation administrative, et on le vit prendre une part prépondérante à la préparation et à la discussion de la loi du 5 avril 1884, qui est restée comme la charte de notre droit municipal.

Il avait de la clarté dans l'exposition, de la chaleur dans la parole, et surtout cette probité qui justifie les convictions et les fait partager par autrui. Nous l'avons applaudi bien souvent, autrefois, à la Chambre des Députés. Ici, ses interventions à la tribune se sont faites d'autant plus rares que sa santé était plus chancelante. Elles ne se sont jamais produites, il faut le dire, sans donner l'impression d'un talent éprouvé, et sans susciter le plus vif intérêt.

De tout cela, hélas ! il ne reste plus qu'un souvenir, mais ce souvenir sera d'autant plus durable qu'aux plus éminentes qualités s'ajoutait par surcroît la bonté, cette vertu suprême qui, plus que toute autre, assure une place impérissable dans la mémoire des hommes. (*Vive approbation.*)

Le Sénat offre à la famille de notre très regretté collègue, l'hommage de ses plus douloureuses condoléances. (*Très bien ! très bien ! Applaudissements.*)

Folliet avait été élu président du Conseil général de la Haute-Savoie au début de la session d'août 1904. Il appartenait à cette assemblée depuis vingt-sept ans, ayant été élu, le 6 octobre 1878, conseiller général du canton d'Evian-les-Bains, en remplacement du baron de Blonay, décédé.

Deux ans plus tard, sollicité par les électeurs républicains du canton de Douvaine, il accepta la candidature dans ce canton et fut élu le 1^{er} août 1880. Ce mandat lui fut renouvelé sans compétition jusqu'à sa mort : les intérêts qu'on lui avait confiés étaient en bonnes mains.

Folliet fut élu vice-président de l'Assemblée départementale pendant onze années, de 1893 à 1904.

Il serait trop long d'énumérer ici la part considérable qu'il prit aux affaires départementales ; les procès-verbaux constatent le souci qu'il apportait à remplir dignement son mandat, et la somme de travail qu'il accomplit dans chacune des sessions du Conseil général. Le département de la Haute-Savoie en conservera le souvenir et lui gardera une reconnaissance bien méritée.



Ses travaux historiques.

Enfin il nous reste à signaler l'œuvre de Folliet considéré comme écrivain et surtout comme historien savoyard : elle contribuera, autant que son action politique, à lui assurer un nom impérissable.

Pour se consacrer entièrement à son mandat parlementaire, Folliet avait renoncé à l'exercice de sa profession d'avocat ; mais heureusement il conserva le goût des études historiques, qui étaient pour lui une distraction, surtout dans les périodes de plus en plus fréquentes où la maladie le confinait chez lui.

Dès qu'il se fut fixé à Paris, il collabora activement à diverses publications politiques, juridiques et économiques ; à la *Revue de Paris*, à la *Revue moderne*, à la *Revue libérale* ; il publia des études sur *La Décentralisation administrative* ; sur *La Presse italienne et sa législation*, et sur d'autres questions concernant l'Italie.

Puis il se consacra plus spécialement à l'histoire des hommes et des choses de Savoie ; il débuta, en 1868, par une *Histoire des Maréchaux de Savoie*, de 1350 à 1858, qui lui permit de rectifier nombre d'erreurs et d'inexactitudes commises dans des publications antérieures.

En 1879, il fit paraître sous le titre : *Le Général Dessaix, sa vie politique et militaire, étude historique sur la Révolution et l'Empire en Savoie*, un important ouvrage ; il accomplissait, par cette publication, la mission que lui avait confiée dans un testament du 15 août 1870 le neveu du général, Joseph Dessaix, décédé le 30 octobre suivant : c'est ce littérateur et poète distingué, auteur de nombreux ouvrages sur la Savoie, qui est l'auteur des paroles du fameux *Chant des Allobroges*, si populaire aujourd'hui et devenu le chant savoyard par excellence.

Joseph Dessaix avait déjà écrit, en 1863, une biographie de son oncle ; mais elle était bien incomplète. Folliet s'acquitta avec conscience de la mission sacrée qui lui avait été confiée. Après de persévérantes et minutieuses recherches aux Archives nationales, à celles du Ministère de la Guerre et de la Chambre des Députés, où sa situation de député lui donnait accès, après le dépouillement d'une foule de documents inédits que sa patiente sagacité sut découvrir, après huit ans d'efforts, il remplit fidèlement le vœu de Joseph Dessaix, en élevant à la gloire du général Dessaix, le Bayard de la Savoie, un véritable

monument, en même temps qu'il mettait en lumière des événements politiques et militaires de la première République et de l'Empire, encore complètement ignorés.

Cet ouvrage, auquel il associa le nom de Joseph Dessaix, obtint un prix d'histoire décerné par l'Académie de Savoie et valut à Folliet le titre de membre correspondant de cette société savante.

Au cours de ses longues recherches dans les archives de l'Etat, du Parlement et des Ministères, Folliet colligea de nombreux documents qui lui permirent de publier d'autres ouvrages considérables sur cette période de l'histoire de la Savoie, depuis sa réunion à la France en 1792 jusqu'à son retour au royaume de Sardaigne.

En 1883, il fit paraître dans la *Revue historique de la Révolution : Les Députés savoisiens aux Assemblées législatives de la Révolution, de 1792 à 1800*.

Comme il l'écrivait en tête de cette étude, tout ce qui touchait à l'histoire politique de la Savoie pendant notre grande Révolution était resté jusqu'alors à peu près complètement ignoré. Grâce à lui cette lacune fut comblée et il remit en pleine lumière, avec les renseignements les plus complets et les plus précis, les noms, l'attitude, la conduite et les services des hommes remarquables que la confiance des populations de la Savoie envoyèrent dans les Assemblées de la République, où ils tinrent une place honorable.

En 1887, il publia *Les Volontaires de la Savoie dans les armées de la République, de 1792 à 1799*. C'est l'histoire aussi complète que possible de la Légion Allobroge et des bataillons de volontaires nationaux du Mont-Blanc, d'où sortirent tant de généraux illustres et d'officiers qui firent honneur à la Savoie. Ce fut certainement l'ouvrage qui occasionna à son auteur le plus de recherches et le plus de travail. Folliet seul était capable d'entreprendre une tâche aussi lourde et de la mener à bien. Rien de pareil n'a été fait nullé part, et c'est le seul exemplaire que l'on ait d'une narration aussi complète et aussi minutieuse des corps de troupes d'un pays tout entier. C'est l'histoire, inconnue jusqu'alors, des efforts et des sacrifices accomplis par nos pères pour sceller l'union de la Savoie à la France de la Révolution, comme il le dit lui-même en dédiant cet ouvrage patriotique « au vaillant peuple de Savoie ».

En 1897, il complète cet ouvrage de premier ordre, par une notice sur *Les Savoyards à l'armée d'Italie en 1796*, qu'il

lut au Congrès des sociétés savantes savoisiennes à Evian-les Bains.

Ensuite il fit insérer les procès-verbaux de l'Assemblée nationale des Allôbroges, dans le tome 53 des *Archives parlementaires* de 1787 à 1800 (1^{re} série) ; publication considérable ordonnée par le Parlement et qui se poursuit en ce moment.

Cela lui fournit l'occasion de publier, dans cette revue même, ses *Documents relatifs à la Réunion de la Savoie à la France, en 1792*, en rectifiant et en complétant largement les publications antérieures sur le même sujet.

En 1898, de concert avec M. Ferdinand Dubouloz, petit-fils du général, il publia la *Biographie du général Dupas*, natif d'Evian, qui mit en lumière de la manière la plus complète et la plus documentée, la vie militaire peu connue d'un des plus braves soldats de l'époque héroïque de la Révolution et de l'Empire.

Lorsque, le 1^{er} septembre 1901, fut inauguré à Evian-les-Bains le monument érigé à ce brave soldat, Folliet prononça un éloquent discours, où il fit revivre cet énergique enfant de la Savoie.

En 1902, les électeurs de la commune de Beaumont, canton et arrondissement de Saint-Julien-en-Genevois, lui confièrent les fonctions de maire de cette commune. Souffrant depuis longtemps et déjà surchargé de besogne, Folliet n'hésita pas à accepter cette nouvelle fonction, désireux de mettre fin à des compétitions de villages, et de rétablir la bonne harmonie et l'entente dans une commune divisée au grand préjudice de sa prospérité. Sur sa tombe un délégué du conseil municipal a rendu un hommage bien mérité à sa gestion administrative. Ses fonctions municipales lui donnèrent l'idée d'écrire une monographie de cette commune, en utilisant les nombreux documents qu'avaient réunis, avant la Révolution, ses ascendants maternels, les notaires Borgel qui s'étaient succédé depuis le xvii^e siècle dans les charges de châtelain des deux seigneuries de Beaumont et Pomier, et de secrétaire des communautés de Beaumont, Jussy et le Châble, qui constituent la commune actuelle de Beaumont. Cette monographie est un modèle du genre et il n'en existe probablement pas d'aussi complète pour une simple commune rurale. C'est en outre un monument édifié à la mémoire de ses ascendants maternels, administrateurs éclairés, qui vécurent au Châble dans des traditions d'honneur, de bonté, de modestie et de dévouement à la chose

publique dont le défunt sénateur se montra toute sa vie, le digne héritier.

Après ces ouvrages de longue haleine, Folliet publia dans la *Revue savoisienne*, une étude très approfondie sur l'origine et la genèse de la fameuse « Cantate à la Liberté », devenue le *Chant des Allobroges*, c'est-à-dire l'hymne national savoyard.

Ce chant patriotique, dont Joseph Dessaix avait composé les paroles, et dont la musique avait été attribuée à Conterno, chef de la musique militaire du 6^e régiment d'infanterie sarde (brigade d'Aoste), a donné lieu à beaucoup d'erreurs, quoiqu'il ne date que de 1857.

Folliet, bien placé pour rétablir la vérité, remit les choses au point et fit justice des inexactitudes publiées sur ce sujet.

La même année, il publia dans les *Mémoires de l'Académie chablaisienne*, une notice sur *Le Commandant Chappuis*, natif de Thonon, enrôlé en 1792 dans les dragons de la Légion Allobroge, et retraité après la chute de l'Empire, comme chef d'escadron au 25^e régiment de dragons. C'est la biographie d'un de ces intrépides volontaires de la République qui combattirent sous le drapeau de la France pendant vingt-trois ans, sur tous les champs de bataille de l'Europe, où les conduisit Napoléon.

Dans les derniers temps de sa vie, et lorsque la maladie lui laissait quelque répit, Folliet avait entrepris d'écrire, de concert avec M. Max Bruchet, l'érudit archiviste de la Haute-Savoie, une histoire résumée de la Savoie, destinée aux écoles.

Nous espérons que cette œuvre patriotique, déjà bien avancée, pourra être achevée à bref délai et utilisée pour enseigner à nos enfants le culte de la petite patrie dont l'auteur a été l'un des fils les plus éminents et les plus dévoués.

Enfin et pour ne rien omettre des œuvres de Folliet, je me borne à signaler une brochure intitulée : *La Vérité sur la Zone franche* rédigée en collaboration avec l'auteur de la présente notice, soucieux comme lui de défendre les intérêts du pays contre des attaques injustifiées et des accusations sans fondement.

Il faudrait ajouter à l'énumération des œuvres de Folliet les articles qu'il publia comme journaliste, où il se montra polémiste redoutable autant que courtois ; les discours éloquents qu'il eut l'occasion de prononcer en dehors du Parlement, dans les réunions publiques et dans les cérémonies auxquelles il prit part pendant les trente-quatre années de sa vie parlementaire. Mais le cadre de cette notice n'y suffirait pas.

Tel est le résumé bien sommaire de l'œuvre du vaillant et dévoué représentant de la Haute-Savoie, de l'érudit et consciencieux historien de son pays natal, pour lequel il avait une si profonde et si noble affection, et qu'il servit avec tant de talent, de zèle et de dévouement.

Il faudrait un volume pour faire connaître comme il conviendrait cette belle carrière politique, administrative et patriotique, toute de bonté et de désintéressement. Elle mérite d'être racontée d'une manière plus complète, et il faut espérer que cette œuvre sera entreprise, pour servir d'exemple et de guide à ceux qui ont l'ambition de servir et de glorifier leur pays. C'est le vœu bien sincère que forme celui qui fut l'ami et le collaborateur de Folliet, son compagnon de lutte et son camarade fidèle, qui, pendant quarante ans, le vit à l'œuvre, et dont les sentiments affectueux survivront à celui que la mort vient de frapper trop tôt pour la Patrie et pour la République.

C. DUVAL, *sénateur*.

APPENDICE.

Les funérailles du sénateur Folliet ont eu lieu à Beaumont, dans l'après-midi du dimanche 26 mars 1905.

Une première cérémonie funèbre avait eu lieu à Paris, le vendredi 24 mars, à 10 heures du matin. Les honneurs militaires furent rendus par un bataillon du 102^e régiment d'infanterie, avec le colonel, le drapeau et la musique du régiment qui exécuta la marche funèbre de Chopin.

La levée du corps eut lieu à 10 heures du matin, au domicile mortuaire, 47, rue Bonaparte. Y assistaient un grand nombre de sénateurs portant leurs insignes, et, parmi eux, M. Fallières, président du Sénat, qui s'est joint au cortège et accompagna le corps jusqu'à la gare avec la représentation des deux départements savoisiens.

Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Duval et Francoz, sénateurs ; Mercier et Fernand David, députés.

A Saint-Julien, la municipalité, la fanfare des sapeurs-pompiers, les enfants des écoles, les fonctionnaires et de nombreux citoyens s'étaient rendus à la gare pour saluer la dépouille mortelle du défunt, et la municipalité de Beaumont l'accompagnait jusqu'en cette commune où avait lieu dimanche, après-midi, les funérailles.

Malgré la distance et les difficultés de communication, de tous les points du département, des délégations et de nombreux amis étaient accourus, voulant rendre un dernier hommage à celui qu'ils avaient choisi pour les représenter pendant plus de trente ans au Parlement.

A 3 h. 1/2, le cortège funèbre se mettait en marche. Les enfants des écoles, la fanfare du Châble, qui s'est fait entendre plusieurs fois pendant le trajet de la maison mortuaire à l'église et au cimetière, la chorale de Beaumont et les sapeurs-pompiers du Châble ouvraient la marche.

Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Ténot, préfet de la Haute-Savoie ; Duval, sénateur ; Mercier et Chautemps, députés ; Mabut, conseiller municipal de Beaumont, et Mathieu, maire de Douvaine.

Ensuite venaient les membres de la famille, les députés, l'administration préfectorale, les sous-préfets de la Haute-Savoie et de Gex, les conseillers généraux, les conseillers d'arrondissement, le conseil municipal de Beaumont, les maires et les adjoints du canton de Saint-Julien, les délégations des conseils municipaux du département, les fonctionnaires, la délégation de Douvaine que représentait M. Folliet au Conseil général, le Cercle radical et démocratique de Thonon, la Société de secours mutuels et les anciens combattants de Loisin, le Sou des écoles de Thonon, l'Amicale de Thairy, de nombreuses délégations de sociétés du Chablais et une foule nombreuse qu'on peut évaluer à près de 3,000 personnes.

De superbes couronnes recouvraient le corbillard, parmi lesquelles celles offertes par M. le Préfet et l'administration préfectorale, la Société philanthropique savoisiennne de Paris, la délégation cantonale de Douvaine, la commune de Beaumont, la ville d'Evian, etc., etc.

Au cimetière, M. Ténot, préfet de la Haute-Savoie, a prononcé le discours suivant :

MESSIEURS,

Au milieu du deuil public qui afflige le département tout entier, j'ai le douloureux devoir d'apporter, au nom du Gouvernement de la République, un dernier tribut d'hommages et de regrets sur la tombe de l'homme excellent, éminent et vénéral dont nous déplorons aujourd'hui la perte.

L'émotion profonde causée par la mort presque subite de M. André Folliet, la foule recueillie accourue de toutes parts pour l'accompagner au champ de l'éternel repos permettent de mesurer le vide que laisse sa mort dans les rangs du parti républicain.

C'est que, mêlé dès sa jeunesse à la vie politique de notre département, M. Folliet ne fut pas seulement l'actif et dévoué représentant de la Haute-

Savoie au Parlement, mais aussi l'un des plus vaillants soldats, l'un des plus distingués serviteurs de la République et de la démocratie.

Ses fortes études terminées, M. Folliet, inscrit au barreau de Paris, se fit vite remarquer, parmi les jeunes hommes qui combattaient la tyrannie du néfaste régime impérial, par la vivacité de son intelligence, l'ardeur de ses convictions, la générosité de sa nature, éprise de justice et de liberté. Bientôt sa notoriété naissante le désigna au choix de ses concitoyens, qui l'opposèrent, en 1871, au baron d'Yvoire, candidat monarchiste et catholique, et l'envoyèrent, avec plus de dix mille voix de majorité, siéger à l'Assemblée nationale, où rapidement il marqua sa place au milieu des républicains sur qui se fondaient les meilleures espérances.

Et depuis plus de trente ans, il n'a cessé, entouré de l'estime et de la confiance croissante de ses concitoyens, de les représenter au Conseil général, à la Chambre des députés, puis au Sénat.

Intelligence ouverte et prompte, esprit cultivé et nourri, orateur de talent à la parole élégante et précise, il participa avec distinction aux travaux de ces Assemblées et il eut, notamment, la flatteuse et lourde charge de collaborer à la préparation, puis de soutenir la discussion de la grande loi municipale du 5 avril 1884.

Mais il était de ces natures heureuses et rares dont l'active intelligence ne trouve de délassement que dans la diversité des tâches, et pour se distraire de ses travaux parlementaires, il collaborait à de nombreux journaux et revues, il étudiait avec sagacité le passé de la Savoie et publiait ces brochures et ces livres, précieux documents historiques où renaît la vie publique de sa chère petite patrie.

Cette Savoie qu'il aimait d'une affection si profonde, il s'efforça durant toute sa vie de faire son éducation politique, de lui infuser ses idées et sa foi républicaines, et vous savez tous combien il contribua puissamment au progrès démocratique dans ce pays.

C'est que le bon citoyen, le patriote, qui nous a été enlevé par une mort si prématurée et si cruelle, était républicain dans le sens le plus élevé, dans le sens antique et classique du mot.

La République n'était pas seulement à ses yeux la meilleure forme de gouvernement, celle qui assure avec le plus de force le triomphe des conquêtes de la Révolution; elle était pour lui un idéal qui résumait toutes les plus nobles aspirations de l'âme humaine vers la liberté, la justice, la solidarité.

Gambetta, qui appréciait et aimait M. Folliet, disait un jour en frappant sa poitrine : « La République, il faut l'avoir là. » C'est aussi là, dans ce cœur qui a cessé de battre, que M. Folliet, lui aussi, avait la République. Il n'a jamais arrêté de lutter et de combattre pour elle. Au vingt-quatre mai, au seize mai, durant le régime de l'« ordre moral » dont les tenants attardés osent aujourd'hui parler au nom de la liberté, pendant les périodes troubles du boulangisme et du nationalisme, M. Folliet n'eut pas une hésitation, pas une inquiétude; que le ciel fut sombre ou radieux, il avait en la République, en ses immortelles destinées, la même confiance invincible.

Il avait toutes les vertus républicaines et possédait au plus haut degré deux qualités des plus rares : la bonté et l'esprit de justice. Il appartenait tout entier à son parti, mais l'esprit sectaire était absent de tous ses actes comme de ses moindres paroles; il s'efforçait toujours d'être équitable et il était à la fois le plus solide des démocrates et le plus tolérant des hommes.

Et surtout il était bon, d'une bonté souriante et simple, sans ostentation,

de cette bonté dont Michelet disait : « La bonté : petit mot, grande chose. »

Inaccessible à la haine, ignorant la rancune, apanage des esprits mesquins et bornés, il pensait justement que la vraie force morale est dans la franchise, la bienveillance et la droiture, aussi pouvait-il avoir des adversaires, mais pas un seul ennemi.

Et cette bonté si naturelle à cette âme d'élite allait surtout aux humbles, aux petits, aux déshérités de la vie. Je ne crois pas qu'il y ait eu jamais une seule supplique que M. Folliet ait écarté distraitemment ; qu'il s'agisse d'une simple demande de secours ou d'emploi, ou de la question la plus importante et la plus grave, il les examinait avec l'exclusive préoccupation, le souci scrupuleux du droit et du mérite. Car il savait qu'il y a peu de forces morales qui soient égales à celle d'un homme que l'on sait voué entièrement, absolument à la cause de la justice, au culte de la vérité.

Dans la grande patrie qu'il aimait par-dessus tout, M. Folliet avait une tendresse particulièrement émue pour son pays, pour cette terre de Savoie dont il appréciait mieux que quiconque le charme prenant. Il n'a cessé de lui vouloir assurer une part plus équitable dans les bienfaits de la civilisation et dans les avantages qui sont le cortège du progrès. Les uns et les autres nous avons été témoins du dévouement, de l'activité infatigable dont il faisait preuve dans l'intérêt des populations qu'il représentait soit au Sénat, soit au Conseil général où il occupait si justement la première place, entouré de l'estime et de l'affection de tous ses collègues.

D'autres plus qualifiés que moi vous diront quels services il rendit au sein de l'Assemblée départementale et aussi à la tête de la commune de Beaumont, dont les habitants pleurent en lui un bienfaiteur et un ami. D'autres, plus intimement mêlés et depuis plus longtemps à sa vie, vous diront ses exquises qualités privées, mais je tiens à dire combien j'avais été touché, lors de mon arrivée dans ce département, de son cordial accueil et surtout des termes dans lesquels il sut me parler de mon père dont il avait été le collègue à la Chambre des députés. Bien que le mal inexorable qui torturait depuis si longtemps son corps et brisait ses forces l'eût assombri peu à peu, il séduisait encore par son affabilité exquise, l'aménité de ses manières, le charme de sa conversation. Mais ce qui chez lui forçait surtout la sympathie, c'était l'absolue franchise, la droiture de son caractère.

Ce fut une nature d'élite ; il fut utile et bon. Il en a été récompensé de son vivant par l'estime et l'affection de tous ceux qui le connurent, il en est récompensé dans la mort par ce deuil universel ; il le sera davantage encore dans l'avenir où le bien que font les hommes, et surtout les hommes publics, apparaît surtout dans toute sa clarté et porte tous ses fruits.

Le souvenir des vertus de M. Folliet, le souvenir des luttes qu'il a soutenues pendant près d'un demi-siècle pour le noble idéal qui vivait dans son cœur, le souvenir de tout le bien qu'il a fait, ce souvenir ne s'effacera pas. Ses concitoyens l'ont vu et admiré à l'œuvre ; ils s'inspireront de ses leçons et de son exemple ; ils resteront fidèles à sa mémoire.

Du fond de cette tombe, il restera, invisible et présent, leur conseiller et leur inspirateur, ne cessant de leur rappeler leurs devoirs envers la République, envers la Patrie !

Les républicains de ce pays sauront marcher unis dans la voie qu'il leur a tracée avec tant de talent et de dévouement : ce sera la meilleure façon d'honorer sa mémoire.

Messieurs, je m'incline respectueusement devant cette tombe d'un des

meilleurs enfants de la Savoie et j'adresse à la compagne affligée de notre si regretté ami l'hommage de ma douloureuse sympathie.

M. Duval, sénateur, a pris ensuite la parole :

MESSIEURS,

C'est avec une profonde douleur et une pénible émotion que je viens adresser un dernier adieu à celui qui fut, pendant quarante ans, un ami sincère et fidèle, sans que jamais le plus petit nuage se soit élevé entre nous.

J'ai fait la connaissance de Folliet à Paris, où il s'était fixé comme avocat à la Cour d'appel après avoir conquis son diplôme de docteur en droit à l'Université de Turin et à la Faculté de droit de Paris.

Tous deux, nous faisions partie de cette jeunesse ardente, inaccessible à toute crainte, qui avait levé le drapeau de la République en face de l'Empire, alors dans toute sa puissance. Dans nos rangs, nous comptions le père de notre excellent préfet, Ténot, que nous retrouvâmes tous deux comme collègue à la Chambre des députés et qui fut un des plus redoutables ennemis du régime impérial. C'est au cours des luttes et des manifestations de plus en plus nombreuses qui marquèrent cette période que se forma notre amitié, que la mort seule a pu dénouer et que rien n'altéra jamais.

Stagiaire chez un des maîtres du barreau parisien, républicain sincère et convaincu, en rapport avec toutes les personnalités de ce parti qui prenait de jour en jour une importance plus grande, André Folliet ne tarda pas à être mis en relief, et il fut, dès cette époque, considéré par les libéraux du Chablais comme leur représentant à Paris, et, à ce titre, il eut à s'occuper non seulement de politique, mais encore de toutes les questions qui touchaient à l'intérêt général du pays. Il eut à suivre, notamment, l'importante question du chemin de fer de Collonges (Ain) à Thonon, décrété au lendemain de l'Annexion, mais que des rivalités et des intrigues ont fait ajourner pendant près de vingt ans, grâce à la trahison, on peut le dire, des mandataires officiels du pays qui sacrifièrent l'intérêt général à leur situation électorale.

Aussi, lorsque l'Empire, fondé par le parjure et l'écrasement des libertés publiques, sombra dans le désastre de Sedan et que la République fut proclamée, Folliet fut acclamé par les républicains du Chablais comme candidat de l'arrondissement de Thonon pour les élections à l'Assemblée nationale, fixées primitivement au mois d'octobre 1870.

Les événements firent malheureusement ajourner ces élections, et ce n'est qu'en février 1871 que les électeurs furent convoqués, dans un délai très court, après la signature de l'armistice et la capitulation de Paris.

Folliet était resté enfermé à Paris pendant le siège ; enrôlé dans la Garde nationale, il prit part à la défense de cette ville. Lorsque les Comités républicains de la Haute-Savoie se réunirent à Bonneville pour arrêter définitivement la liste des candidats républicains, on était sans nouvelle de lui, les communications avec Paris n'étant pas encore rétablies. Le bruit de sa mort pendant le siège avait même couru de telle sorte que les Comités ne crurent pas pouvoir maintenir sa candidature, ne voulant pas courir le risque de diminuer la députation de la Haute-Savoie. Néanmoins, les républicains du Chablais, comme les légions mobilisées de la Haute-Savoie, réunies au camp de Sathonay, votèrent en masse pour André Folliet et lui donnèrent une majorité considérable, mais insuffisante pour qu'il fût élu.

Aussi, lorsque l'un des élus, Jules Philippe, l'excellent et regretté préfet

du département, donna sa démission pour cause d'incompatibilité, la candidature de Folliet fut-elle acclamée dans tout le département aux élections complémentaires du 2 juillet 1871, avec une majorité de 10,000 voix sur le candidat monarchiste et clérical, député sortant, qui avait été élu lui-même au Corps législatif, en 1869, contre le candidat officiel de l'Empire.

Depuis cette époque, Folliet a toujours fait partie du Parlement, vingt-trois ans comme député et onze ans comme sénateur. Nul mieux que moi ne peut rendre témoignage au labeur écrasant, à l'énergie persévérante et au dévouement sans bornes avec lequel il mérita et justifia la confiance que le pays n'a cessé de lui témoigner : action politique incessante, création d'écoles, développement des voies de communication et autres travaux d'intérêt public occupèrent tous les instants de Folliet, qui, pour se consacrer tout entier à son pays, renonça à l'exercice d'une profession qui pouvait lui donner la fortune.

Pas une commune du Chablais, pas un hameau de ces communes qui n'ait obtenu, grâce à l'énergique intervention d'André Folliet, la réalisation d'améliorations qui ont transformé complètement le pays. Son action s'étendit même dans tout le département et plus spécialement dans l'arrondissement de Saint-Julien pour lequel il avait une affection particulière bien naturelle, car, si par son père il appartenait à une très vieille famille du Chablais, par sa mère, née Borgel, il se rattachait à l'une des plus anciennes et des plus honorables familles, établie au Châble depuis des siècles.

On peut dire de Folliet qu'il fut dans le Chablais l'apôtre des idées républicaines et que c'est à son action, secondée par ceux qu'il guidait à la bataille et qui continueront son œuvre, que le Chablais, autrefois considéré comme inféodé à tout jamais à la réaction, est devenu une citadelle républicaine que rien ne pourra entamer.

Une question vitale pour notre pays, celles de nos franchises douanières, fut l'objet constant des efforts de mon excellent et regretté collègue et ami ; comme moi et comme tous ceux encore nombreux, quoique beaucoup aient disparu, qui ont assisté et pris part aux événements de la réunion de la Savoie à la France, Folliet avait connu et entendu les engagements solennels pris par le Gouvernement français, avant le plébiscite d'avril 1860, et il n'admettait pas que le régime de la zone franche, tel qu'il fut établi par le pacte d'annexion, puisse être mis en discussion et modifié en quoi que ce soit sans le consentement préalable des populations.

Cette opinion nous la partageons tous, et nous saurons la faire prévaloir contre toutes les tentatives des spéculateurs, des tripoteurs et des fraudeurs. Il nous paraît impossible qu'un pacte établi sur des engagements aussi précis de la France, ratifié par le suffrage unanime des populations intéressées, puisse être foulé aux pieds par le Gouvernement de la République et par un Parlement républicain.

En tout cas, inspirés par l'exemple de celui qui fut notre maître et notre ami, et devant sa dépouille mortelle, nous pouvons vous donner l'assurance que, comme lui, nous saurons défendre et faire respecter vos droits.

Comme lui, nous lutterons jusqu'à la mort pour la République, pour le Progrès, pour la Liberté et pour les intérêts de la France et de notre pays.

Comme lui, et fidèles à la tradition de la Révolution, nous unirons dans le même culte et nous aurons le même dévouement pour la Patrie et pour la République.

Au Sénat, comme autrefois à la Chambre des députés, Folliet ne comptait que des amis. Vous avez lu ou vous lirez l'éloquent et émouvant discours

prononcé par l'éminent président du Sénat, qui a tenu à accompagner le corps de Folliet jusqu'à la gare, témoignant ainsi l'estime et la sympathie qu'il avait pour notre ami.

C'est dans ces sentiments, Messieurs, qu'au nom de l'unanimité du Sénat, j'adresse à celui dont je fus le collègue pendant vingt-deux ans à la Chambre des députés et au Sénat un dernier adieu et l'expression des regrets douloureux que nous cause sa perte.

Je le salue aussi, au nom du parti républicain tout entier, qui conservera pieusement le souvenir des immenses services rendus à notre cause.

Je le salue encore au nom des populations de la Haute-Savoie, dont il fut le représentant dévoué, fidèle et désintéressé.

Adieu, Folliet ! Adieu, ami !

M. Mercier, député, aussi vieil ami de M. Folliet, gagné par l'émotion, a rappelé les débuts politiques du sénateur. Il a retracé l'histoire de l'arrondissement de Thonon et fait ressortir combien le Chablais doit de reconnaissance à celui qui vient de mourir, rappelant son caractère de franchise et de bonté. Au nom du Conseil général et des vieux lutteurs du parti républicain, il lui a adressé un suprême adieu.

M. Fernand David, député, a apporté le salut des républicains de l'arrondissement de Saint-Julien. Il a dit que Folliet fut un bienfaiteur du peuple ; il a retracé la vie municipale de Beaumont et espère que le souvenir de Folliet conservera l'union des habitants de cette commune. Il a décrit combien le défunt était épris de grand amour pour la Savoie et Beaumont. Il a dit que le meilleur éloge à faire est de dire que Folliet est resté trente-quatre ans représentant du département.

Il a engagé les électeurs et les républicains à suivre l'exemple de Folliet qui, toute sa vie, lutta pour défendre les intérêts économiques.

M. Girod, conseiller municipal de Beaumont, s'est exprimé ainsi :

MESSIEURS,

Au nom du Conseil municipal de la commune de Beaumont, j'apporte un dernier salut à notre cher et regretté président, le sénateur Folliet.

Sa carrière fut trop courte au sein de notre assemblée et ce deuil cruel est une perte irréparable pour la commune de Beaumont.

D'autres voix plus autorisées vous ont retracé tout à l'heure la belle carrière politique du vieux républicain et de l'homme de grand cœur que fut Folliet ; elle se résume d'ailleurs en deux mots : labeur et dévouement.

André Folliet aimait sincèrement sa commune de Beaumont ; il nous l'a prouvé, et tous nous apprécions aujourd'hui les bienfaits et les heureux résultats de sa trop courte administration.

Ce n'est pas sans hésitation que, il y a quatre ans, nous lui offrîmes la présidence de notre Conseil municipal et les fonctions de maire de Beaumont. Folliet était souffrant, et nous redoutions de lui créer ce surcroît d'oc-

cupations. Mais pour cet homme dévoué, les peines ne sont rien, et nous le retrouvons toujours plein d'activité dès qu'il s'agit d'être utile à ses concitoyens. « Je suis très heureux, nous a-t-il dit, d'être maire de Beaumont. »

Je n'ai pas besoin de rappeler ici ce que fut son administration. Ses allures si franches, sa voix autorisée nous unirent dès le début et alors cessèrent les luttes de sectionnement et d'intérêts locaux qui, malheureusement, divisaient parfois nos assemblées.

Ce n'est pas cependant que le maire Folliet usât ni de son influence, ni de la majorité dont il disposait pour faire aboutir nos délibérations. Non, et c'est là que je l'admirais ; il ne voulait prendre de décision qu'autant que tout le monde était d'accord et qu'il eût pu convaincre la minorité.

Puisse désormais le souvenir du sénateur Folliet servir d'exemple aux Municipalités futures de Beaumont.

Au nom du Conseil municipal, au nom de la commune de Beaumont et de tous tes amis, Folliet, adieu !

La foule recueillie a rendu ensuite les honneurs aux parents du défunt, réunis devant la maison d'école.

Cette manifestation grandiose et émue de la population de tout un département, accourue pour honorer la mémoire du sénateur justement aimé et regretté, adoucira la douleur de sa compagne éplorée et de toute sa famille, auxquelles nous adressons l'expression de nos vifs et sincères regrets ¹.

GLANES

Néorologie. — 12 novembre 1904. — Mort à Rome de Rosalie Montmasson, première femme de Crispi.

13 novembre. — Mort au château de la Rochette, près Semur (Côte-d'Or), de M. de Saint-Genis, l'auteur d'une *Histoire de la Savoie*.

25 décembre. — Mort à Diégo-Suarez du capitaine Baud, né à Vignières, le 26 avril 1864.

3 janvier 1905. — Mort du sculpteur charentais Raymond Guimberteau, auteur du monument Carnot inauguré à Annecy le 25 juillet 1897.

18 janvier. — Mort de M. Morin-Pons, ancien président de l'Académie de Lyon, ancien membre correspondant de la Société Florimontane. C. M.

Statistique (suite). — *Instruction*, 1900-1901 (suite). Nombre des écoles primaires élémentaires et supérieures : 996 en Savoie, avec 45,613 élèves, se décomposant en 860 écoles laïques avec 35,921 élèves, parmi lesquelles cinq privées avec 66 élèves filles, et en 136 écoles congréganistes instruisant 9,692 élèves. En Haute-Savoie, on avait 923 écoles avec 42,311 élèves, se décomposant en 769 laïques avec 31,235 élèves et en 154 congréganistes avec 11,076 élèves. Le nombre des institutrices et des institutrices était, dans le premier département, de 1,179 laïques et de 385 congréganistes, dans le nôtre, de 1,014 laïques et de 378 congréganistes, et, comme dépenses, en 1900, 1,776,938 fr. et 1,490,335 fr.

A Annecy, le Lycée de garçons avait 261 élèves le 5 novembre 1901 contre 243 en 1900, et le Lycée de jeunes filles 218 contre 178.

A Cluses, l'effectif des élèves était de 128, en 1901, dont 28 sortaient diplômés ; ils nécessitaient des dépenses se montant à plus de 68,000 fr. couverts par un crédit presque égal et par une recette de 1,549 fr. 80, provenant des produits des ateliers. C. M.

1. La relation des obsèques est extraite du journal le *Cultivateur savoyard*.

La Rose sur le Mar

Poème à deux voix

(Suite.)

FRIVOLINE, désignant le thé servi.

Buvez. Il sera froid.

Goûtant à la tasse.

C'est doux comme sirop...

Elle la passe à Tristan.

Avez-vous remarqué — subtil, vous l'êtes trop —
Que le fond d'une tasse ou la fin d'une lettre,
Ce reste savouré lentement semble en être
L'extrait, l'esprit? D'un arôme plus concentré
Cette dernière larme est d'un goût plus sucré.

TRISTAN, posant sa tasse, après deux gorgées.

En effet.

FRIVOLINE, s'animant.

Passez-moi ce coffret de peluche.

C'est cela même... oui : là, sous cette fanfreluche...
Doucement... Gare à mes brûle-parfums hindous!

Il s'empresse avec mille précautions.

— Vous la reconnaissez, la boîte aux billets doux,
A présent qu'il n'est plus de voile qui la couvre?

TRISTAN.

Je la connais, — mais j'ignore le mot qui l'ouvre...

FRIVOLINE.

Allons, donnez. — Ce mot, je vous l'enseignerai.
C'est l'adorable nom d'un supplice adoré!

Tristan s'est emparé de la boîte.

Là, sous vos yeux, je vais l'ouvrir, je vous assure.

TRISTAN.

Point n'est besoin de clef où manque la serrure,
Frivoline...

FRIVOLINE, rougissante.

En effet, monsieur le crocheteur!

Donnez donc!

TRISTAN, lui passant le coffret.

Ce coffret est d'une pesanteur!

FRIVOLINE, enjouée.

C'est un buffet, ce coffre-là ! C'est une armoire !
Le temple de Tendresse et celui de Mémoire...

TRISTAN, malicieux.

Il est sourd, et demeure clos.

FRIVOLINE, victorieuse.

Il est ouvert !

Hein ? Est-il plein !

TRISTAN, humant l'air.

Ça fleurit bon le vétiver.

FRIVOLINE.

Vous avez l'odorat d'une acuité féline !

Elle fouille dans le coffret et en retire un sac à parfums.

Le lui le tendant, pour qu'il le sente.

Aspirez donc !

TRISTAN.

J'aspire au cœur de Frivoline !

En dilettante.

Les parfums, c'est subtil, prompt, alarmant, charmant
Comme un ressouvenir, comme un pressentiment ;
Sensation dont nulle autre n'est approchante.
C'est comme une âme qu'on savoure en l'air qui chante,
C'est un souffle ondulé qui vibre et se dissout,
C'est comme la musique idéale du goût...
Et si l'odeur des fleurs est la voix des corolles,
Un bouquet est une romance sans paroles...

FRIVOLINE, devenue mélancolique.

Un espoir monte encor d'un cher rêve défunt
Ainsi que d'un sachet se dégage un parfum...

— Gardez-le, ce petit sachet de satin fauve !

Elle le lui donne en soupirant.

TRISTAN, le recevant.

Qu'étrangle exquisement un nœud de ruban mauve,
Ainsi qu'un cœur est angoissé d'un souvenir...

FRIVOLINE, montrant le coffret.

Vous ne vous doutiez pas qu'il pût tant contenir ?
C'est vrai que pour entrer tous, vos billets rebelles,
Vos billets, cher poète ! ont dû plier leurs ailes...
Votre esprit manuscrit, votre muet caquet,
Je les liai d'un fil pour en faire un paquet...
Voyez ! Les voici tous ! Là dedans, bien cachée,
De vos petits poulets j'ai toute la nichée !

TRISTAN.

Mes lettres !

FRIVOLINE.

Vous n'aviez pas encore compris
Pourquoi j'attache tant, à vos lettres, de prix ?
Vos lettres, mon ami... par elles se distille
Au feu des doux propos, dans l'alambic du style,
Votre esprit vaporeux qui cristallise en sel...
Elles sont pour mes maux remède universel ;
Je les relis ainsi qu'on respire une essence...
C'est pourquoi je leur dois de la reconnaissance.

Mettant ses mains sur ses yeux.

Ainsi, vous m'avez prise, entière et par degrés,
Avec des mots de rêve et des verbes dorés,
Lentement, chaque fois en augmentant la dose...
Il n'est plus de baisers que votre plume n'ose !
Et c'est à peine, hélas ! si ma pudeur s'émeut,
Quand votre ardeur m'écrit, et que je lis du feu...
C'est du feu, vos billets de brûlante tendresse !

TRISTAN.

C'est mon âme d'amant tracée à votre adresse !
J'écris, persuadé que vos yeux attendris
Liront, et souriront, rêveurs... Je vous écris,
Certain que ne peut pas se méprendre de voie
Mon cœur mis à la poste et que je vous envoie...

FRIVOLINE, enthousiaste.

Répondre à son ami ! Chercher dans son buvard
Une feuille où laisser jaser son cœur bavard,
Et pour dire ce cœur qui tremble et qui parfume
Souhaiter une fleur, et n'avoir que sa plume !

TRISTAN, avec reconnaissance.

Amie !...

FRIVOLINE.

Ah ! je craignais que vous fussiez moqueur !
On a honte quasi, Tristan, d'avoir un cœur,
Un cœur déconcertant, un cœur que nul ne cueille
Et qui s'envole au vent d'amour, feuille par feuille !

Après un silence.

Il n'est guère que les poètes d'amoureux,
Uniquement que les poètes ! — Encore, eux,
Ce sont des fous, qui n'ont pas le sens du pratique !

TRISTAN, s'offensant à peine.

Comme vous devenez sans raison sarcastique...

FRIVOLINE, nerveuse.

Sans raison ? Sans raison ! Mais bien sûr ! sans raison !
Mais savez-vous que c'est presque une trahison !
— Aux femmes il ne faut jamais jeter la pierre.
Vous m'entendez, Tristan ? Jamais !

TRISTAN.

Votre paupière

Frémit d'un tic charmant qui trahit votre émoi...
Frivoline, si j'ai péché, pardonnez-moi !

La voyant sourire.

Pourtant, votre courroux n'est pas pour me déplaire...
Vous êtes plus jolie encor d'être en colère,
Et je vous aime mieux d'être plus en beauté !

FRIVOLINE, croisant les bras.

Hé bien, là ! franchement... vous l'êtes, effronté !
Et vous mériteriez ma totale disgrâce !

TRISTAN, s'empressant jusqu'aux genoux de son amie.

Pour ma punition, ordonnez... que j'embrasse...
Le petit tabouret où s'élèvent vos pas...

Montant au corsage.

— Ou votre rouge œillet !

Mouvement de Frivoline.

Ne vous défendez pas !

FRIVOLINE, s'écartant.

Mais si ! — je vous défends !

TRISTAN.

Vous fuyez ?

FRIVOLINE.

Je m'isole !

TRISTAN.

Mais tendez-moi la main...

FRIVOLINE.

Ah ! cela me désole,

De vous gronder toujours !

Peureuse d'un baiser qu'elle esquiva.

Oh... le méchant voleur

Qui m'a pris un baiser !

TRISTAN.

Quel mal !

FRIVOLINE.

C'est un malheur :

Que dois-je ressembler ?... Me voici décoiffée !

TRISTAN, avec langueur.

Oui, — cela rime si joliment avec fée !

FRIVOLINE.

Vous avez, comme on dit, dérangé mes atours...

TRISTAN.

Cela rime si bellement avec amours !

FRIVOLINE.

Piquante est la raison, si les rimes sont plates...

Jetant un coup d'œil au bouquet de son corsage.

En me pressant, Tristan, mes œillets écarlates,

Voyez, vous les avez contre vous écrasés !

TRISTAN.

Cela rime si tendrement — avec baisers !

Tendant les lèvres, pour quêter un baiser.

Mmm ?...

FRIVOLINE.

Non.

TRISTAN.

Mmm ?...

FRIVOLINE.

Non !

TRISTAN.

Non ?

FRIVOLINE.

Non : pas même sur la joue !

TRISTAN.

Je n'ai pas le baiser ; mais, du moins, j'ai la moue :

C'est un baiser boudeur... qui s'offre, dirait-on,

Comme une rose en fleur redeviendrait bouton...

Une dernière fois, mendiant un baiser.

— Mmm...

Frivoline fait signe que non.

— Coquette !

FRIVOLINE.

On dirait que vous faite la quête...

Serais-je femme en tout, si je n'étais coquette ?

Elle porte la main à son chignon.

l'aime plaire.

Donnant l'épingle de ses cheveux.

Tenez... Je fixe mon chignon

Qui tombe... La toilette est mon péché mignon...

TRISTAN.

J'estime qu'il est plus, aux montres des lingères,
Oui ! plus de poésie et de grâce légères,
De charme demeuré subtil en s'étalant
Que dans les vers de tels poètes de talent...
Il suffit à leurs doigts, pour faire œuvre d'artiste,
D'un coupon de dentelle ou d'un lé de batiste.
Debout, les coudes en l'air, elle se mire, arrangeant sa coiffure.

.

FRIVOLINE.

Vous êtes amoureux que ç'en devient risible !

TRISTAN.

Je voudrais l'être plus, mais ce n'est pas possible !

FRIVOLINE.

Un jour, vous aimez plus ! un jour, moins ! un jour, plus !...

TRISTAN.

L'Océan seul connaît le flux et le reflux.

FRIVOLINE.

Cet instable niveau n'est point un avantage...
La constance du cœur, c'est d'aimer — davantage !
— Serez-vous tout à moi, demain comme aujourd'hui ?
L'homme est un séducteur qui veut être séduit.
L'amour qui n'est pas deux est un pauvre qui boite...

Posant sa main sur le coffret.

Je veux mon bonheur sous la main... comme la boîte...
Chère à mon souvenir, où je garde enfermé
Tout ce qui m'aide à vivre et tout ce que j'aimai :
Aveux, projets, rancœurs ! sans faire de triage...
Ah ! — c'est si rarement l'amour, le mariage !

TRISTAN.

Le baiser sans amour, c'est le viol consenti !

FRIVOLINE, choquée.

Pourquoi ce mot de votre bouche est-il sorti ?
Vous savez bien qu'il ne peut m'être qu'une offense...

TRISTAN.

Je l'ai jeté, ce mot, comme un cri de défense !

FRIVOLINE.

Vous voyez... Vous m'aimez déjà moins, à présent...
Vous êtes agressif. — Vous serez méprisant !
Oh ! le dédain, l'oubli, Tristan, — quelle épouvante !
C'est l'horreur de se voir ensevelir vivante...

TRISTAN.

Votre beauté...

FRIVOLINE.

Si cette rose s'effeuillait ?...

Voyez :

Elle montre une rose à moitié déflurée.

La rose thé s'effeuille !

TRISTAN, montrant l'éclosion durable des œillets.

Pas l'œillet ;

La beauté, pas l'amour !

FRIVOLINE.

Ah ! tout passe, tout casse,

Tout lasse !

TRISTAN.

L'amour doit être une dédicace

De soi-même, où l'on offre, à Celle qu'on chérit,

Où l'on offre à jamais son cœur et son esprit.

— C'est ainsi tout entier qu'à vous je me dédie...

FRIVOLINE, bas, pour elle-même.

C'est un mal de langueur, si l'on n'y remédie.

TRISTAN.

Mon amour...

FRIVOLINE, l'interrompant.

Vous m'aimez trop : Est-ce bien assez ?

Est-ce vraiment en moi moi que vous chérissez ?

Votre idéal a pris mon nom, et vous enchante !

Ne vous abusez pas...

TRISTAN.

Ne soyez pas méchante !

Entendez-moi, je vous en prie, avec pitié !

Au mal d'amour, il faut ce baume : l'amitié.

FRIVOLINE.

Pour la femme, il n'est pas d'amitié masculine.

Cet onguent-là tourne si vite !

TRISTAN, désobligé.

Oh ! Frivoline !

FRIVOLINE, problématique.

Trouvez le baume, alors, qui jamais ne s'aigrit !

Le baume stable qui cicatrise et guérit ;

Le miel tonique et doux, — le mot calmant qui m'aide

A souffrir : Offrez-moi, près du mal, le remède !

TRISTAN, après un temps de réflexion.

Remède et mal ! Voici ! L'un et l'autre, à moitié.
Voici ! J'ai trouvé !

FRIVOLINE, incrédule.

C'est ?

TRISTAN.

L'amoureuse amitié.

FRIVOLINE.

C'est le nom d'un roman ?

TRISTAN.

C'est un joli vocable.

FRIVOLINE.

Complicé...

TRISTAN.

Rare, au moins !

FRIVOLINE.

Long...

TRISTAN.

Doux !

FRIVOLINE.

Inexplicable.

L'amoureuse... amitié... — Le mot est sans excès.

Ce n'est pas tout à fait celui que je pensais...

Est-il fleur ? est-il fruit ?

TRISTAN.

Fleur. C'est une fleurette

Qui se laisse conter.

FRIVOLINE, avec un désappointement dédaigneux.

Alors, — c'est l'Amourette,

Cette petite fleur que vous me proposez ?

Faisant le geste banal d'effeuiller la marguerite.

— Un éphémère cœur qu'on effeuille en baisers !

Parlez-moi... d'un rosier sauvage !

TRISTAN.

Mais, mutine,

L'amoureuse amitié, c'est la Rose églantine !

FRIVOLINE.

Poète ingénieux ! Dans ce cas, par pitié,

Parlez-moi donc de votre... amoureuse amitié !

TRISTAN.

C'est la Fleur sur le mur... c'est la Rose églantine !

FRIVOLINE.

Mon poète ! — charmez mon envie enfantine...
Dût mon désir coupable en être châtié,
Vantez-moi, chantez-moi l'Amoureuse Amitié !

TRISTAN.

Frivoline, je risque...

FRIVOLINE, décisive.

Osez ! coûte que coûte...

Avec une voix de caresse.

— Parlez, Seigneur !...

Elle ferme les yeux.

Votre amoureuse vous écoute !

Silence qui s'attarde. Tristan a sorti de sa poche un petit manuscrit.

Elle rouvre les yeux.

Eh bien, quoi ? Rien ! muet ! Moi qui me recueillais !
N'auriez-vous plus de cœur ?

TRISTAN, exhibant le petit cahier qu'il ouvre.

Il est dans ces feuillets.

FRIVOLINE, joyeuse, battant des mains.

Des vers ? Ce sont des vers ! Oh ! mais je vous acclame !
Vos vers sont la musique, ami, d'une belle âme...
Que vous êtes mignon ! Moi, qui vous soupçonnais
De ne plus avoir d'âme !

TRISTAN.

Elle est dans ces sonnets,

Frivoline !

FRIVOLINE, allant à la lampe.

Attendez. Que je hausse la flamme...

Y voyez-vous ?

Se rasseyant.

Que mon poète alors déclame !

— Avant, qu'est-ce ? Et pour qui ? Pas tout pour moi, bien sûr !

TRISTAN, annonçant.

« *A Frivoline...* »

FRIVOLINE.

A moi !

TRISTAN, simplement.

« *La Rose sur le Mur.* »

(*A suivre.*)

F. DELLEVAUX.

RECHERCHES
SUR
QUELQUES INGÉNIEURS SAVOYARDS
AU SERVICE DE LA FRANCE AVANT 1860

Dès l'ouverture de l'Ecole polytechnique (22 décembre 1794), un certain nombre de Savoyards y furent admis. Sur la première liste, avec le numéro 120, figure Pierre-Jean-Baptiste Arnollet, qui fit partie de l'Institut d'Egypte et qui devint ingénieur en chef des Ponts-et-Chaussées de la Côte-d'Or. La *Revue savoisienne* de 1867, page 107, et celle de 1870, page 56, ayant donné sur ce personnage tous les détails désirables, je me borne à le mentionner. Sans avoir eu communication des autres listes, il serait impossible d'énumérer tous ceux de nos compatriotes qui ont appartenu aux différentes promotions, de 1794 à 1814. Mais j'ai retrouvé la trace de quelques-uns, qui se distinguèrent dans le Corps des Mines ou dans celui des Ponts-et-Chaussées, et qui restèrent en France après 1814. C'est à ceux-là que je vais consacrer quelques pages, ainsi qu'à leurs familles quand ce sera possible ou utile.

Ils ont occupé avec honneur des postes très importants, dans une époque où des travaux considérables étaient, soit à l'étude, soit en cours d'exécution, et ils méritent qu'on rappelle leurs services. Les renseignements qui les concernent ont été obtenus du Ministère des Travaux publics par M. le sénateur Duval, auquel j'adresse ici tous mes remerciements.

BURDIN CLAUDE, *.

Né le 18 mai 1788 à Lépin (Savoie); élève à l'Ecole polytechnique en 1807; nommé élève à l'Ecole des mines de Pesey le 29 octobre 1810; en mission aux houillères de Liège le 16 mai 1813; placé dans le 12^e arrondissement minéralogique, à Saint-Etienne, pour le département de la Loire, le 1^{er} août 1814; nommé aspirant ingénieur des mines le 14 février 1815; placé dans le 17^e arrondissement minéralogique, à Vic-Dessos, pour le département de l'Ariège, le 1^{er} janvier 1816; placé dans le 12^e arrondissement minéralogique, à Saint-Etienne, pour le département de la Loire, et nommé professeur à l'Ecole des mineurs de Saint-Etienne, pour les

éléments de mathématiques, le levé des plans et le dessin, le 1^{er} janvier 1817 ; naturalisé Français le 4 juin 1817 ; nommé ingénieur ordinaire de 2^e classe le 1^{er} septembre 1817. Chargé du service des mines dans les départements du Puy-de-Dôme, du Cantal et de la Haute-Loire, il conserve le service du département de la Loire et ses fonctions de professeur à l'Ecole des mineurs de Saint-Etienne, 11 novembre 1822.

Exclusivement chargé du service des départements du Puy-de-Dôme, du Cantal et de la Haute-Loire, à la résidence d'Issoire, 15 octobre 1823. Chargé provisoirement de remplir les fonctions d'ingénieur en chef, 24 avril 1826. Ingénieur ordinaire de 1^{re} classe, 2 août 1828. Chargé, en outre de son service d'ingénieur en chef dans le 12^e arrondissement, du service d'ingénieur ordinaire pour le département du Puy-de-Dôme, 13 juillet 1832. Chargé du service de l'arrondissement de Clermont, 31 janvier 1835. Nommé ingénieur en chef de 2^e classe le 16 juin 1834 ; ingénieur en chef de 1^{re} classe le 1^{er} février 1839 ; ingénieur en chef directeur le 8 mars 1847 ; admis à faire valoir ses droits à la retraite le 22 mars 1848 ; décédé à Clermont-Ferrand le 12 novembre 1873. Il était chevalier de la Légion d'honneur depuis le 29 janvier 1883 et membre correspondant de l'Académie des sciences (section de mécanique) depuis le 9 mai 1842. Marié avec D^{lle} Plailly Constance, il ne laissa pas d'enfants. Sa succession fut recueillie par un fils adoptif, M. Frandin-Burdin Achille, sous-inspecteur des forêts à Draguignan.

CHABORD JOSEPH-FRANÇOIS-PAUL, *.

Né le 23 juin 1767 à Chambéry ; fils de Philibert Chabord et de Nanon Exertier ; admis à l'Ecole des Ponts-et-Chaussées le 22 pluviôse an 11 ; nommé ingénieur ordinaire dans le département de l'Isère, à la résidence de Vienne, 13 messidor an VI ; confirmé dans la 2^e classe de ce grade le 7 germinal an XII ; ingénieur ordinaire de 1^{re} classe le 1^{er} brumaire an XIV ; nommé ingénieur en chef de 2^e classe et passé dans le département des Hautes-Alpes, le 1^{er} mai 1808 ; ingénieur en chef de 1^{re} classe le 1^{er} mars 1813 ; passé dans le département de la Drôme le 1^{er} novembre 1815 ; naturalisé Français le 26 août 1818 ; décédé le 26 septembre 1830.

De son mariage avec D^{lle} Elisabeth Pra naquirent trois enfants : Gaspard, Caroline et Alphonse.

I. — GASPARD CHABORD, né le 26 ventôse an vi à Vienne (Isère), entra à l'Ecole polytechnique le 1^{er} octobre 1816 et fit une brillante carrière dans l'artillerie. Voici ses états de service :

Sous-lieutenant élève d'artillerie à l'Ecole d'application le 18 novembre 1818 ; démissionnaire le 18 décembre 1818 ; réintégré le 14 octobre 1819 ; sous-lieutenant au corps de l'artillerie le 23 janvier 1822 ; placé au 6^e régiment d'artillerie à pied le 2 mars 1822 ; lieutenant en second le 1^{er} mars 1823 ; lieutenant en 1^{er} le 13 mai 1825 ; capitaine en second le 21 septembre 1830 ; adjoint à la manufacture d'armes de Maubeuge le 6 octobre 1830 ; passé à la manufacture de Saint-Etienne le 6 décembre 1831 ; capitaine en 1^{er} le 13 janvier 1837 ; placé au 6^e régiment d'artillerie le 22 février 1837 ; passé au 12^e de l'arme le 29 octobre 1839 ; chef d'escadron le 25 janvier 1846 ; placé au 11^e régiment le 17 février 1846 ; lieutenant-colonel au 12^e d'artillerie le 7 décembre 1851 ; colonel le 1^{er} février 1854 ; placé au 13^e régiment d'artillerie monté le 6 mars 1854 ; directeur d'artillerie à Constantinople le 15 septembre 1855 ; colonel du 2^e régiment d'artillerie à pied le 14 octobre 1856 ; général de brigade le 31 décembre 1857 ; commandant l'artillerie dans la 12^e division militaire, le 9 janvier 1858 ; dans la 7^e le 12 janvier 1859 ; membre du comité de l'artillerie le 29 août 1859 ; placé dans la section de réserve le 17 mars 1860 ; décédé à Montmorillon (Vienne) le 6 janvier 1877.

Campagnes : 1823 et 1824, Espagne ; 1840, 1841, 1842, 1843, 1844 et 1845, Algérie ; 1855 et 1856, Orient.

Citations : Cité à l'ordre général de l'armée d'Afrique le 4 juillet 1840 ; cité dans le rapport du maréchal Valée, en date du 10 juillet 1840, comme s'étant distingué d'une manière particulière dans l'expédition de Miliana ; cité dans le rapport du Gouverneur général de l'Algérie en date du 13 juin 1842, comme ayant rendu de grands services dans un combat d'arrière-garde livré au cours des opérations des colonnes du Chélif et d'Alger (14 mai-13 juin) ; cité dans le rapport du maréchal Bugeaud du 18 mai 1844.

L'historique du 12^e d'artillerie porte cette mention : « Le 12 mai 1840, la 4^e batterie, commandée par le capitaine Chabord, se distingue de la manière la plus brillante à l'attaque des hauteurs et du col de Mouzaïa, et décide le succès par le tir de ses canons qui, placés sur une position habilement choisie, éteignent le feu des Arabes. » Pour ce fait d'armes, le nom de Mouzaïa figure sur l'étendard du régiment.

Décorations : Chevalier de la Légion d'honneur le 20 avril 1839 ; officier le 16 avril 1856 ; commandeur le 28 décembre 1859. Décoration de 3^e classe de l'ordre du Medjidié de Turquie.

Marié à Vienne (Isère), le 15 juin 1814, avec M^{lle} Agathe-Abéline Boissat, le général Chabord a laissé deux fils : Paul-Joseph-Alexandre et Louis-Fernand. Le premier, né à Vienne le 25 octobre 1834, a été retraité comme chef de bataillon au 27^e de ligne, le 16 septembre 1890. Officier de la Légion d'honneur le 18 janvier 1881, il comptait alors 35 ans de service, 5 campagnes et 2 blessures. Le second, Louis-Fernand, né à Vienne le 14 juillet 1844, entra à l'Ecole polytechnique en 1864, en sortit en 1866 comme sous-lieutenant élève d'artillerie, devint lieutenant le 1^{er} octobre 1868 ; se distingua pendant la guerre de 1870-71, où il fut grièvement blessé ; fut fait chevalier de la Légion d'honneur le 8 août 1871 et capitaine au 17^e régiment d'artillerie le 30 novembre 1871. Obligé de prendre sa retraite par suite de la réouverture de ses blessures et de l'amputation d'un membre, il entra dans les Finances et devint percepteur de Saint-Loup en 1872 ; receveur des Finances à Montmorillon en 1875, à Largentière en 1877, à Mirecourt en 1880, à Lure en 1887 et à Yvetot le 1^{er} mai 1894. C'est là qu'il mourut, le 21 février 1899. De son mariage avec D^{lle} Denise-Joséphine-Julie Tomas de Saint-Laurent, naquirent quatre enfants, qui habitent Paris avec leur mère : 1^o Marie-Henriette-Abéline ; 2^o Berthe-Alexandrine-Béatrix ; 3^o Jeanne-Louise-Denise ; 4^o Alfred-Joseph Henri-Gaspard.

II. — CAROLINE CHABORD, sœur du général, épousa M^e David, notaire à Laval.

III. — ALPHONSE, né à Vienne le 27 mai 1806, était propriétaire rentier dans sa ville natale. De son mariage avec D^{lle} Joséphine Bourde, il eut un fils, Joseph-François, né à Vienne le 2 août 1836, qui a été retraité, à Limoges, comme capitaine au 49^e de ligne, le 1^{er} septembre 1883. Cet officier avait épousé, le 7 avril 1866, à Limoges, M^{lle} Anne Fornin. Il mourut le 19 mars 1898. Il était chevalier de la Légion d'honneur.

DOMENGET THÉODORE-JEAN-FRANÇOIS, *.

Né le 17 juin 1821, à Perpignan, fils de Jean-Claude-Louis Domenget, inspecteur de l'Enregistrement et des Domaines, natif d'Aix-les-Bains, et de Virginie Guiter. Elève à l'Ecole polytechnique, 1^{er} novembre 1839 ; élève-ingénieur à l'Ecole des Ponts et Chaussées, 20 novembre 1841 ; employé temporaire-

ment dans le département du Rhône au service de la construction de ponts, à Lyon, 1^{er} mai 1844 ; attaché, dans le département du Morbihan, au service de l'arrondissement de Vannes, 1^{er} septembre 1844 ; nommé aspirant ingénieur, 1^{er} juin 1845 ; attaché au service de l'arrondissement de Port-Vendres, 1^{er} octobre 1845 ; attaché, en outre, aux études du chemin de fer de Narbonne en Espagne, 2^e section, 7 août 1845 ; nommé ingénieur ordinaire de 2^e classe, 1^{er} octobre 1846 ; attaché au service de l'arrondissement de Vienne, 16 août 1851 ; attaché, à la résidence de Murat, au service des études de la 2^e section du chemin de fer de Clermont à Montauban, 11 février 1853 ; chargé du service de l'arrondissement d'Aurillac, 1^{er} octobre 1854 ; chargé, en outre, du service de l'arrondissement de Mauriac, 11 février 1855 ; mis, sur sa demande, en congé illimité et autorisé à passer au service de la Compagnie du chemin de fer Grand-Central, 18 juin 1855 ; autorisé à passer au service des chemins de fer russes, 26 janvier 1859 ; remis en activité et attaché au service de construction des chemins de fer de Perpignan à Port-Vendres et de Port-Vendres à la frontière d'Espagne, 1^{er} avril 1862 ; ingénieur ordinaire de 1^{re} classe, 1^{er} mai 1863. Mis, sur sa demande, en congé illimité et autorisé à passer au service de la Compagnie des chemins de fer du Midi, tout en conservant son service actuel, 1^{er} juillet 1863. Remis en activité et chargé, à la résidence de Tarbes, de l'arrondissement Nord du service ordinaire des Hautes-Pyrénées, 1^{er} janvier 1869 ; chargé, à la résidence de Rodez, du service des études et travaux des chemins de fer de Rodez à Milhau, Mende à Sévérac-le-Château et Marvejols, et de Marvejols à Neussargues, en remplissant les fonctions d'ingénieur en chef, 1^{er} mars 1870. Chargé du service hydraulique des départements de la Haute-Garonne et de l'Ariège, 16 avril 1871. Nommé ingénieur en chef de 2^e classe, 16 juin 1872. Mis en disponibilité avec demi-traitement, 1^{er} octobre 1874. Mis en retrait d'emploi avec 2/5 de son traitement pendant 3 mois, 1^{er} novembre 1874.

Chargé du service du contrôle des travaux des chemins de fer de Givors à la Voulte, par la rive droite du Rhône, et du Pouzin à Alais. Attaché, en outre, au contrôle de l'exploitation des lignes de Lyon à La Croix-Rousse, de La Croix-Rousse à Sathonay, et de Sathonay à Bourg, 1^{er} février 1875. Chargé, en outre, du contrôle des travaux des lignes d'Aubenas à Prades, de Lyon à Saint-Etienne par Givors, et de Sérezin à Montluel, 25 octobre 1875. Autorisé à se charger de la direction du

service de la voirie de la ville de Lyon, 16 avril 1878. Admis à faire valoir ses droits à la retraite, 17 juin 1883. Décédé à Lyon, le 16 février 1894. Était chevalier de la Légion d'honneur depuis le 11 août 1866.

Filleul et neveu de Théodore Guiter, représentant du peuple en 1848, il partageait sa foi républicaine et subit le contre-coup des événements politiques : l'Empire le déplaça — j'allais dire le déporta — de Vienne à Murat, et le Gouvernement du 24 mai 1873 lui retira son emploi.

DOYAT AUGUSTE-LAURENT, O *.

Né le 7 mars 1797 aux Echelles (Savoie) ; élève à l'Ecole polytechnique le 1^{er} décembre 1817 ; élève à l'Ecole des Ponts et Chaussées le 20 novembre 1820 ; envoyé en mission dans le département de la Drôme le 1^{er} mai 1821 ; envoyé en mission dans le département du Morbihan, aux travaux du canal du Blavet le 1^{er} mai 1822 ; chargé, dans le département du Gard, du service de l'arrondissement d'Alais, 1^{er} mai 1823 ; nommé aspirant le 1^{er} janvier 1824 ; ingénieur ordinaire de 2^e classe le 27 avril 1825 ; ingénieur ordinaire de 1^{re} classe le 25 septembre 1830 ; chargé provisoirement des fonctions d'ingénieur en chef du département des Hautes-Alpes le 1^{er} février 1839 ; chargé des fonctions d'ingénieur en chef du département des Vosges le 1^{er} octobre 1839 ; nommé ingénieur en chef de 2^e classe le 7 mai 1840 ; chargé du service du département de la Seine-Inférieure le 1^{er} novembre 1842 ; ingénieur en chef de 1^{re} classe le 17 décembre 1845 ; chargé, en outre, du service de la 5^e section de la navigation de la Seine, le 1^{er} août 1846 ; nommé ingénieur en chef directeur le 14 décembre 1852 ; inspecteur divisionnaire le 15 juin 1853 ; chargé de la 9^e inspection le 1^{er} juillet 1853 ; inspecteur général de 2^e classe le 17 juin 1854 ; chargé du 6^e arrondissement d'inspection le 24 janvier 1856 ; admis à la retraite le 8 mars 1862. Chevalier de la Légion d'honneur le 21 août 1842 ; officier le 1^{er} septembre 1848.

GARELLA HYACINTHE, O *.

Né le 3 septembre 1775, à Chambéry. Elève à l'Ecole polytechnique le 1^{er} nivôse an v (21 décembre 1796) ; nommé élève ingénieur à l'Ecole nationale des Ponts et Chaussées le 1^{er} nivôse an vi ; nommé ingénieur ordinaire dans le département du Léman, à la résidence de Genève, le 3 ventôse an vii (21 février 1799) ; passé dans le département des Bouches-du-Rhône,

à la résidence de Marseille, le 7 germinal an XIII (28 mars 1805) ; passé au service de la princesse de Lucques, avec congé de l'empereur, le 15 octobre 1807 ; chargé, par intérim, des fonctions d'ingénieur en chef du département de la Méditerranée, à la résidence de Livourne, le 1^{er} mars 1809 ; nommé ingénieur en chef de 2^e classe le 1^{er} janvier 1810 ; chargé, dans le département des Bouches-du-Rhône, du service du port de Marseille et des travaux de la Camargue, le 1^{er} août 1814 ; chargé de tous les services dans le département des Bouches-du-Rhône, le 1^{er} octobre 1815 ; naturalisé Français le 24 janvier 1816 ; ingénieur en chef de 1^{re} classe le 1^{er} septembre 1817 ; nommé ingénieur en chef directeur le 16 mai 1828 ; chargé de la direction des ports de la Méditerranée le 19 décembre 1835 ; chargé aussi de la direction de la vallée du Rhône le 1^{er} août 1837. Nommé inspecteur divisionnaire et chargé de la 16^e inspection le 22 juin 1842 ; chargé de la 8^e inspection le 16 novembre 1842 ; nommé inspecteur général honoraire le 22 novembre 1847 ; admis à la retraite le 16 décembre 1847 ; décédé le 8 août 1852. Chevalier de la Légion d'honneur le 4 octobre 1814 ; officier le 29 janvier 1844.

GARELLA FÉLIX-NAPOLÉON, O *.

Fils du précédent. Né le 18 avril 1809, à Lucques (Italie), il entra à 16 ans à l'Ecole polytechnique le 1^{er} novembre 1825, en sortit avec le n^o 1 ; élève ingénieur de 2^e classe à l'Ecole des Mines le 15 novembre 1827 ; élève de 1^{re} classe le 23 février 1829 ; envoyé dans les départements, pour y visiter, pendant la campagne, divers établissements de mines, le 1^{er} juin 1829 ; autorisé à se rendre sur les mines de Pallaouen et à séjourner, pendant la campagne, sur cet établissement, 1^{er} juin 1830 ; déclaré hors de concours, 12 juin 1831 ; nommé aspirant ingénieur, 1^{er} septembre 1831 ; placé en Corse, à Ajaccio, le 6 octobre 1831 ; nommé ingénieur ordinaire de 2^e classe le 1^{er} janvier 1833. Réunit à son service celui du département de l'Hérault, 24 mai 1834. Chargé du sous-arrondissement minéralogique de Montpellier, 31 janvier 1835. Ingénieur ordinaire de 1^{re} classe, le 26 janvier 1839. Mis à la disposition du département des Affaires étrangères pour être chargé d'une mission à l'isthme de Panama, le 14 septembre 1843. Nommé ingénieur en chef de 2^e classe le 5 janvier 1844. Remis à la disposition du département des Travaux publics, le 1^{er} octobre 1845. Mis à la disposition du département de la Guerre pour être chargé

de la direction du service des mines en Algérie, 13 février 1847 ; ingénieur en chef de 1^{re} classe le 21 juillet 1849. Cesse ses fonctions en Algérie le 31 décembre 1851. Mis en disponibilité par retrait d'emploi le 1^{er} janvier 1852. Chargé du contrôle des travaux de reconstruction et du service de l'exploitation des chemins de fer de Rhône-et-Loire, 17 février 1854 ; chargé du service du contrôle des chemins de fer de l'Ouest, 28 avril 1856 ; décédé le 25 mai 1858. Chevalier de la Légion d'honneur le 30 avril 1841 ; officier le 27 février 1846.

M. Félix-Napoléon Garella fut un ingénieur des plus remarquables. Malgré son prénom, il n'était pas bonapartiste, et il perdit sa place après le coup d'Etat de 1851. La mission dont il avait été chargé en 1843, dans l'isthme de Panama, avait pour but d'examiner s'il était possible d'y creuser un canal destiné à relier les deux Océans. Il conclut à l'affirmative, dans un rapport, accompagné d'un devis, où il évaluait approximativement les dépenses à 100 millions. Outre de nombreux articles publiés dans les *Annales des Mines et des Ponts et Chaussées*, on a de lui : *Mémoire sur la Fabrication du fer et de la fonte en Toscane* ; *Etude des gîtes minéraux*.

PELLEGRINI JEAN-CLAUDE-FRÉDÉRIC-ALEXIS, O ✱.

Né le 22 juillet 1787 à Chambéry. Entré à l'Ecole polytechnique le 20 novembre 1806 ; élève à l'Ecole des Ponts et Chaussées le 28 novembre 1808 ; en mission pour la levée du plan du cours du Rhône, le 1^{er} mai 1809 ; en mission pour le pont du Pô, 15 avril 1810 ; nommé aspirant ingénieur le 1^{er} décembre 1810 ; nommé ingénieur ordinaire de 2^e classe le 1^{er} septembre 1811 ; passé dans le département de la Lozère, à Villefort, le 1^{er} août 1814 ; passé dans le département du Gers le 1^{er} décembre 1814 ; naturalisé Français le 31 juillet 1816 ; chargé dans le département de Tarn-et-Garonne, du service de l'arrondissement et du pont de Moissac, 1^{er} octobre 1821 ; ingénieur ordinaire de 1^{re} classe le 8 mai 1824 ; chargé de l'intérim des fonctions d'ingénieur en chef du département du Lot, 1^{er} novembre 1828 ; nommé ingénieur en chef de 2^e classe le 25 octobre 1829 ; ingénieur en chef de 1^{re} classe le 28 août 1835 ; ingénieur en chef directeur, le 3 juin 1839 ; admis à la retraite et nommé inspecteur divisionnaire honoraire le 30 novembre 1845.

Un de ses neveux a été président de la République Argentine, de 1889 à 1893.

REGNAULD DE LANNOY CAMILLE-FRANÇOIS, O *.

Né le 30 mai 1809, à Bissy (Savoie). Elève à l'Ecole polytechnique, le 1^{er} novembre 1828, nommé élève ingénieur à l'Ecole des Ponts et Chaussées le 20 novembre 1830; envoyé en mission dans le département de la Creuse, 1^{er} mai 1831; dans le département de l'Oise, au service de la navigation de l'Oise, 1^{er} mai 1832; nommé aspirant ingénieur, 16 mai 1833; chargé du service de l'arrondissement d'Angers, 17 juillet 1833; nommé ingénieur ordinaire de 2^e classe, 14 septembre 1835; passé dans le département de l'Isère, 1^{er} mai 1836; passé dans le département de la Drôme, 1^{er} octobre 1838; attaché à la résidence de Valence, au service de la 2^e section de la navigation du Rhône, 1^{er} novembre 1842; ingénieur ordinaire de 1^{re} classe, 16 novembre 1842. Attaché, en outre, au contrôle et à la surveillance du chemin de fer de Lyon à Avignon, 1^{er} février 1847; nommé ingénieur en chef de 2^e classe, le 29 janvier 1852; mis à la disposition du ministre de la Guerre pour être chargé du service de la province de Constantine, 1^{er} février 1852; ingénieur en chef de 1^{re} classe, 1^{er} janvier 1862; traitement porté à 8,000 fr. le 1^{er} mars 1868; admis, sur sa demande, à la retraite, le 1^{er} novembre 1871. Chevalier de la Légion d'honneur le 12 août 1853; officier le 11 août 1863.

* * *

M. de Lannoy, pendant son séjour à Constantine, a conçu et mené à bonne fin d'importantes entreprises, notamment un pont sur le Rummel, auquel son nom est resté attaché.

De son mariage avec M^{lle} Anne-Marie-Amélie Périolat, il eut un fils, Victor-Amédée-Richard REGNAULD DE LANNOY DE BISSY, né à Valence (Drôme) le 4 janvier 1844, qui entra à l'Ecole polytechnique en 1864, et sortit dans le génie en 1866. Il était lieutenant-colonel au 4^e régiment de cette arme quand il fut nommé colonel, directeur du génie à Epinal par décision du 16 décembre 1896. Désigné ensuite pour commander le 5^e régiment à Versailles, le 4 janvier 1900, il a été retraité le 4 janvier 1904, après 41 ans de services, 5 campagnes et une citation. Chevalier de la Légion d'honneur le 12 juillet 1879; officier le 25 décembre 1899. Le colonel de Lannoy de Bissy est l'auteur d'une carte de l'Afrique au $\frac{1}{2\,000.000}$ qui a été honorée d'une médaille d'or par la Société de Géographie de Paris dans l'Assemblée générale du 26 avril 1890. Son fils Hugues-Jean-Jacques-Paul, ancien élève de St-Cyr, est lieutenant au 97^e de ligne, à Chambéry.

A cette série d'hommes d'élite, je crois pouvoir ajouter le nom d'un compatriote qui, sans être sorti des grandes Ecoles et après avoir débuté modestement, en 1854, comme petit employé, étranger, a conquis par son travail et son intelligence une des plus hautes situations de la Compagnie des chemins de fer du Nord :

M. BOUVERAT Louis, O *.

Né à Bonneville le 12 mars 1835, fils de François-Marie Bouverat, de Cluses, greffier de la justice de paix de Bonneville, et de Marie-Joséphine-Eléonore Excoffier, de Samoëns. Elève du collège de Bonneville. Entré au chemin de fer du Nord, à Paris, en qualité d'employé au bureau du Mouvement en 1854, est devenu successivement sous-inspecteur en 1861, inspecteur en 1865, sous-chef du Mouvement en 1880, chef du Mouvement en 1890, et chef du Mouvement général en 1899.

Chevalier de la Légion d'honneur le 2 mai 1876, en récompense des services rendus à l'armée pendant la guerre de 1870-71, tant comme inspecteur des chemins de fer que comme délégué du Gouvernement de la Défense nationale. Officier le 10 juillet 1899. Commandeur, officier et chevalier de plusieurs ordres étrangers. A prêté un concours actif au ministère de la Guerre dans les travaux concernant la mobilisation et la concentration de l'armée en cas de guerre. A été chef du Mouvement général des chemins de fer de campagne pendant plusieurs années.

Aussi aimé que respecté de son personnel, M. Bouverat a été l'objet d'une touchante manifestation, le 11 novembre 1904, à l'occasion du cinquantième anniversaire de son entrée à la Compagnie des chemins de fer du Nord. Nous en trouvons un écho dans *Le Tour de France*. En lui offrant un précieux souvenir artistique, au nom de ses amis et collaborateurs, un des plus hauts fonctionnaires de la Compagnie a célébré justement « les admirables qualités qui font de lui le chef idéal : un caractère loyal et droit ; un sens clair et pratique ; une raison robuste, sage et tranquille au service d'un grand cœur ».

François MIQUET.

HERBIER DES ALPES DE LA SAVOIE

OFFERT A L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE

PAR

JOSEPH-LOUIS BONJEAN

(Suite et fin).

- 583 *Veronica officinalis*. *Véronique officinale*. Thé d'Europe.
Les bois montueux.
- 584 *Veronica saxatilis*. *Véronique des rochers*. Au Mont-Cenis.
- 585 *Veronica scutellata*. *Véronique à écusson*. Les marais.
- 586 *Veronica serpyllifolia*. *Véronique serpolet*. Le bord des
ruisseaux.
- 587 *Veronica urticifolia*. *Véronique à feuilles d'orties*. A la
Doria, près Chambéry.
- 588 *Veronica verna*. *Véronique printanière*. A la Combe
d'Ambin, Petit-Mont-Cenis.
- 589 *Viburnum opulus sterilis* *Viorne obier stérile*. *Pomme de
neige*. Les bois.
- 590 *Vicia cracca*. *Vesce cracca*. Les lieux incultes.
- 591 *Vicia dumetorum*. *Vesce des buissons*. Les haies des mon-
tagnes.
- 592 *Vicia ervilia*. *Vesce ers*. *Alliez*³⁵. Les champs de Saint-
Jean, près Chambéry.
- 593 *Vicia onobrichioides*. *Vesce fausse esparcette*. Les prés
des montagnes.
- 594 *Vicia sylvatica*. *Vesce des bois*. Les montagnes des Beau-
ges.
- 595 *Vinca minor, purpurea*. *Pervenche couchée à fleur pour-
pre*. Aux Charmettes, près Chambéry.
- 596 ***Viola arenaria*** Dec. *Violette des sables*. Au Mont-Cenis,
près du cimetière.
- 597 ***Viola biflora*** (L.). *Violette à deux fleurs*. Les rochers des
montagnes.
- 598 *Viola calcarata*. *Violette à long éperon*. Les prairies des
hautes montagnes.
- 599 *Viola canina*. *Violette de chien*. Les bois de Nivolet, près
Chambéry.
- 600 ***Viola cenisia*** (L.). *Violette du Mont-Cenis*. Mont-Cenis,
à Ronche.
- 601 *Viola hirta*. *Violette hérissée*. Les haies. Elle fleurit de
bonne heure.
- 602 ***Viola lutea***. *Violette jaune*. Au Mont-Cenis. (*Viola cal-
carata* L.)

35. E. Rolland (*Fl. pop.*, IV, 241) a pour la même plante, *aliets*, d'après le
Journal d'Agriculture des Hautes-Alpes, de 1808.

- 603 *Viola palustris*. *Violette des marais*. A la Combe des Ce-
vinnes, près le Petit-Mont-Cenis.
- 604 *Viola montana*. *Violette de montagne*.
- 605 *Viola pinnata*. *Violette découpée*. En Suisse. Quoique cette
jolie espèce soit indiquée au Mont-Cenis, je l'y ai cher-
chée vainement six années de suite.
- 606 **Erigeron uniflorum** W. *Vergerette à une fleur*. Au
Mont-Cenis.
- 607 *Fragaria collina* W. *Fraisier des collines*. A Bellecombette,
près Chambéry.
- 608 *Geum rivale*. *Benoite des ruisseaux*. A Margeriaz, près
Chambéry.
- 609 *Gnaphalium leontopodium* W ³⁶. *Gnaphale pied de lion*.
Mont-Cenis, à Ronche.
- 610 *Illecebrum polygonifolium*. *Paronique à feuilles de re-
nouée*. Mont-Cenis, allant à Ronche.
- 611 *Ophrys antropophora*. *Ophrys homme pendu*. Les prés
humides.
- 612 *Pedicularis verticillata*. *Pédiculaire verticillée*. Au Mont-
Cenis.
- 613 *Phyteuma Michelii*. *Raiponce de Micheli*. Au Petit-Mont-
Cenis.
- 614 *Rubia tinctorum*. *Garance des teinturiers*. La montagne
de la Chambotte, près Aix-les-Bains.
- 615 *Salix caprea*. *Saule marceau*. Les montagnes.
- 616 *Saxifraga hirsuta*. *Saxifrage velue*. Les rochers élevés et
humides.
- 617 *Saxifraga cotyledon* L. *Recta*. Lapeyr. Cette espèce est
commune sur les rochers découverts.
- 618 *Scabiosa alpina*. *Scabieuse des Alpes*. A Arclusaz en
Beauge (Mont-Blanc).
- 619 *Scrophularia nana* Var. *caninæ*. *Scrophulaire naine*. En
descendant le Petit-Mont-Cenis.
- 620 *Sisymbrium palustre* Dec. *Sisymbre des marais*. Près le
petit lac du Mont Cenis.
- 621 *Spartium horridum* W. *Genêt très épineux*. En Suisse.
- 622 *Taxus baccata*. *If commun*. Les montagnes.
- 623 *Trifolium fragiferum*. *Trèfle fraisier*. Les lieux humides.
- 624 *Tussilago nivea*. *Tussilage blanc de neige*. Mont-Cenis,
près du lac.
- 625 *Agrostis rupestris*. *Agrostis des rochers*. Au Mont-Cenis.
- 626 *Aira flexuosa*. *Canche flexueuse*. Au Mont-Cenis.
- 627 *Andropogon ischæmum*. *Barbon pied-de-poule*. Les lieux
secs, près Chambéry.

36. Si cette plante ne figure pas parmi celles du *Souvenir de la Savoie* de Bonjean, il ne faut pas trop s'en étonner, car, dans la première moitié du siècle passé, le *Gnaphalium Leontopodium* (*Leontopodium alpinum* Cass.) n'attirait guère l'attention des excursionnistes. La sympathie pour ce gnaphale a commencé à se propager en Allemagne, puis dans toute l'Europe, à partir de 1861, date de la publication du roman d'Auerbach intitulé : *Edelweiss*. (Voir l'intéressant article *L'Edelweiss et l'Etat*, paru, en 1881, dans l'*Echo des Alpes*, n° 4, pp. 286-290.)

- 628 *Avena disticophylla*. *Avoine à deux rangs*. Mont-Cenis, à Ronche.
- 629 *Avena sesquiteria*. *Avoine argentée*. Au Mont-Cenis, les prés devant l'hospice.
- 630 *Avena versicolor*. *Avoine bigarrée*. Au Mont-Cenis.
- 631 *Briza media*. *L'amourette*. Les prés secs.
- 632 *Chamagrostis minima* Dec. *Chamagrostis exigue*. Les terrains sablonneux.
- 633 *Elymus europeus*, *Elyme d'Europe*. Les bois sous Granier.
- 634 *Festuca coerulea* Dec. *Fétuque bleue*. Les marais à l'extrémité du lac du Mont-Cenis.
- 635 *Festuca spadicea*. *Fétuque dorée*. Au Mont-Cenis.
- 636 *Melica montana*. Nutans. L. *Melique de montagne*. Les lieux montagneux.
- 637 *Melica uniflora*. *Melique uniflore*. Les bois.
- 638 *Nardus stricta*. *Nard serré*. Les montagnes.
- 639 *Phalaris alpina* Dec. *Phalaris des Alpes*. Phleum Michelii.
- 640 *Phleum alpinum*. *Phleole des Alpes*. Les prés des montagnes.
- 641 *Phleum Gerardi*. *Phleole de Gérard*. A la Combe des Cévinnes, Mont-Cenis.
- 642 *Poa alpina*. *Paturin des Alpes*. Les montagnes.
- 643 *Poa cenisia*. *Paturin du Mont-Cenis*. Mont-Cenis, à Ronche.
- 644 *Poa megastachia* Dec. *Paturin à longs épillets*. Les lieux sablonneux.
- 645 *Sesleria coerulea*. *Seslérie bleuâtre*. Les rochers des montagnes.
- 646 *Stipa pennata*. *Stipe empennée*. Au Mont-Cenis, près la Ferrière.
- 647 *Carex alba*. *Carex blanc*. Les bois.
- 648 *Carex atrata*. *Carex en deuil*. Les prés du Mont-Cenis.
- 649 *Carex bicolor*. J'ai trouvé cette jolie espèce au Mont-Cenis, à gauche du chemin qui mène de la Ramasse au bois de Lanslebourg, à 100 pas du ruisseau.
- 650 *Carex capillaris*. *Carex capillaire*. Mont-Cenis, à Patta-Creusa.
- 651 *Carex davalliana*. *Carex de Daval*. Mont-Cenis, près du lac.
- 652 *Carex digitata*. *Carex digité*. Les bois d'Oncin, près Chambéry.
- 653 *Carex ericetorum* Dec. Ciliata. Schk. *Carex des bruyères*. Mont-Cenis, à Patta-Creusa.
- 654 *Carex flava* V. Cederi. *Carex jaune*. Au Mont-Cenis.
- 655 *Carex foetida*. *Carex fétide*. Au Mont-Cenis.
- 656 *Carex gynobasis* Dec. alpestris All. *Carex à épi radical*. Au Mont-Cenis, près l'eau blanche.
- 657 *Carex humilis*. Clandestina Good. *Carex bas*. Mont-Cenis, à droite des margerites.

- 658 *Carex juncifolia* Dec. All. *Carex à feuilles de jonc*. Mont-Cenis, marais des margeriers.
- 659 *Carex Mielichloferii*. Mont-Cenis, près du lac.
- 660 *Carex nigra*. *Carex noir*. Mont-Cenis, à Patta-Creusa.
- 661 *Carex pauciflora*. *Carex à quatre fleurs*. Au Mont-Cenis, près le petit lac.
- 662 *Carex rupestris*. *Carex des rochers*. Mont-Cenis, à l'eau blanche.
- 663 *Carex vesicaria*. *Carex en vessie*. Le lac du Mont-Cenis.
- 664 *Kobresia caricina* W. *Carex lacustris* Balb. M. Balbis a eu la bonté de me le faire trouver près le lac du Mont-Cenis.
- 665 *Kobresia scirpina* W. *Carex Bellardi* L. Mont-Cenis, à Patta-Creusa.
- 666 *Cyperus flavescens*. *Souchet jaunâtre*. Près le lac de Genève.
- 667 *Cyperus fuscus*. *Souchet brun*. Près le lac de Genève.
- 668 *Eriophorum alpinum*. *Linaigrette des Alpes*. Le Jura.
- 669 *Eriophorum angustifolium*. *Linaigrette à feuille étroite*. Au Mont-Cenis, près du petit lac.
- 670 *Eriophorum capitatum*. *Linaigrette en tête*. Les marais tourbeux du Mont-Cenis.
- 671 *Eriophorum Polystachion*. *Linaigrette à plusieurs épis*. Les marais.
- 672 *Eriophorum vaginatum*. *Linaigrette engainée*. Mont-Cenis, à l'eau blanche.
- 673 *Juncus albidus*. *Jonc blanchâtre*. Les bois des collines.
- 674 *Juncus alpinus*. *Jonc des Alpes*. Mont-Cenis, près du lac.
- 675 *Juncus flavescens*. *Jonc jaunâtre*. Au Mont-Cenis, parmi les mousses.
- 676 *Juncus Jacquini*. *Jonc de Jacquin*. Au Mont-Cenis.
- 677 *Juncus luteus*. *Jonc jaune*. Les pelouses sèches du Mont-Cenis.
- 678 *Juncus maximus*. *Jonc à large feuille*. Mont-Cenis, les bois.
- 679 *Juncus niveus*. *Jonc blanc de neige*. Les bois des montagnes.
- 680 *Juncus pediformis*. *Jonc en grappe*. Mont-Cenis, les prés sous la Poste.
- 681 *Juncus spadiceus*. *Jonc marron*. Au Mont-Cenis.
- 682 *Juncus spicatus*. *Jonc à épis*. Mont-Cenis, aux Margeriers.
- 683 *Juncus trifidus*. *Jonc à trois pointes*. Au Mont-Cenis.
- 684 *Juncus triglumis*. *Jonc à trois bractées*. Mont-Cenis, près le petit lac.
- 685 *Scirpus caricis*. *Scirpe faux carex*. Au Mont-Cenis, près du lac.
- 686 *Scirpus sylvaticus*. *Scirpe des bois*. Les lieux couverts et humides.
- 687 *Schœnus albus*. *Choin blanc*. Les lieux marécageux.
- 688 *Schœnus nigricans*. *Choin noirâtre*. Mont-Cenis, près du lac.

- 689 *Adiantum capillus veneris*. *Capillaire de Montpellier*. A Saint-Germain, près Aix-les-Bains.
- 690 *Asplenium septentrionale*. *Doradille septentrionale*. Les rochers des montées près Chamonix.
- 691 *Lycopodium alpinum*. *Lycopode des Alpes*. Au Mont-Cenis.
- 692 *Lycopodium annotinum*. *Lycopode à feuilles de genévrier*. Les bois près Chamonix.
- 693 *Lycopodium clavatum*. *Lycopode à massue*. Les bois du Châtelard, près Chamonix.
- 694 *Lycopodium complanatum*. *Lycopode applati*. En Suisse.
- 695 *Lycopodium helveticum*. *Lycopode helvétique*. Les bois des montées près Chamonix.
- 696 *Lycopodium selaginoides*. *Lycopode fausse selagine*. Au Mont-Cenis, au Montanvert.
- 697 *Lycopodium selago*. *Lycopode selagine*. Les bois au Mont-Cenis, au Montanvert.
- 698 *Osmunda crispa*. *Osmonde crépue*. Les bois du Montanvert.
- 699 *Osmunda lunaria*. *Osmonde en croissant*. Les prés des montagnes.
- 700 *Osmunda spicant*. *Osmonde en épis*. Les bois des montées près Chamonix.
- 701 *Polypodium dryopteris*. *Polypode dryoptère*. Les bois.
- 702 *Polypodium filix mas*. *Fougère mâle*. Au Mont-Cenis, etc.
- 703 *Polypodium fontanum*. *Polypode des fontaines*. Les rochers humides.
- 704 *Polypodium fragrans* Vill. *Rigidum*. Hoffm. *Polypode odorant*. Au Mont-Cenis, près Rocca-Roussa.
- 705 *Polypodium lonchitis*. *Polypode lonchite*. Les bois montagneux.
- 706 *Polypodium montanum*. *Polypode de montagne*. Au Mont-Cenis.
- 707 *Polypodium oreopteris*. *Polypode oreoptère*. Près de Chamonix.
- 708 *Polypodium phegopteris*. *Polypode phegoptère*. Près de Chamonix.
- 709 *Polypodium thelypteris*. *Polypode thelyptère*. Près de Chamonix.
- 710 *Polypodium vulgare*. *Polypode commun*. Les lieux pierreux, etc.
- 711 *Blasia pusilla*. *Blasie naine*. Chamonix, le long du torrent du Greppon, le 28 août 1810.
- 712 *Carex bicolor*. *Carex à deux couleurs*. M. Bonjean de Chambéry a trouvé cette jolie espèce au Mont-Cenis, à gauche du chemin qui mène de la Ramasse au bois de Lanslebourg, à cent pas du gros torrent.
- 713 *Kobresia caricina* W. *Carex lacustris* Balb. *Kobresie faux Carex*. M. Balbis a eu la bonté de me le faire trouver près du lac du Mont-Cenis.

- 714 *Carex rupestris* W³⁷. *Carex des rochers*. Cette espèce croît dans les fentes des rochers élevés, en allant à Patta-Creusa, à l'eau blanche et à Ronche, Mont-Cenis.
- 715 *Centaurea montana*. *Centaurée de montagne*. Les prés montagneux.
- 716 *Cortusa Mathioli*. *Cortuse de Mathiole*. Mont-Cenis. Cette plante est rare.
- 717 *Primula viscosa*. *Primevère visqueuse*. Mont-Cenis, à la combe des Cevinnes.
- 718 *Serratula discolor* W. *Sarrète de deux couleurs*. En Suisse.
- 719 *Crocus sativus*. *Saffran officinal*. Les champs de la Maurienne.

* * *

Le feuillet termine par ces mots destinés à servir de complément à certaines étiquettes :

Feuille — Fleur mâle — Fleur femelle — Capsule — Fleur — Mâle jeune — Mâle avancé — Femelle jeune — Femelle avancée.

Jules CAMUS.

Trahison.

Qu'est-ce donc, ô mon Dieu, que le cœur de la femme ?
De quelle boue, hélas ! peut-il être pétri,
Pour que, toutes les fois que l'on se croit chéri,
Elle aille vous trahir et vous déchirer l'âme ?

Oh ! pourquoi donc faut-il que le cœur la réclame,
Puisque de cet amour où l'on s'est attendri
On sort toujours sanglant, pantelant et meurtri,
De lui trouver le cœur si vil, à cette infâme ?

Et c'est toujours ainsi. Toujours l'or de tes yeux,
O femme, charmera l'homme au cœur généreux.
Tu seras notre Muse, avec ta face d'ange ;

Puis on est éclairé par un secret brutal,
Et l'on ne trouve en toi, cadavre d'idéal,
Que l'avilissement, la bassesse et la fange !

Henri LEZAY.

37. C'est apparemment à cette espèce, que se rapportait une ancienne étiquette de Bonjean, copiée par Balbis, dans ses *Addenda à la Flora taurinensis* (1809), conservée à l'Institut botanique de Turin, étiquette dont voici le texte :

« *Carex petrœa* Schk, par M. Bonjean, en montant vis à vis de la poste, près des habitations, au lieu dit *pata-creuse*, à gauche dans les pelouses sèches et arides. »

LE TERRAIN GLACIAIRE ET LES BLOCS ERRATIQUES DU CRÊT DU MAURE

Lorsqu'on parcourt la verdoyante montagne qui, aux portes mêmes d'Annecy, offre une incomparable forêt traversée d'allées calmes et ombreuses, se demande-t-on ce que pouvait être son aspect il y a quelque soixante-dix mille ans, à l'époque où de formidables glaciers couvraient toute la Savoie de leur nappe uniforme et poussaient leurs moraines frontales jusqu'aux collines de Lyon ?

Les muets témoins de ces temps reculés sont cependant là sous nos yeux et permettent de déchiffrer les phases géologiques de ces âges lointains écrites d'un inaltérable burin sur le relief même du sol.

En remontant dans le passé, vers le milieu de l'époque tertiaire, on voit comme un fait accompli la surrection définitive des Alpes par le plissement énergique de la région sous l'action d'effroyables poussées latérales qui redressèrent les sédiments de la molasse contre la nouvelle chaîne.

Puis après une longue période où se placent les phénomènes d'alluvionnement consécutifs de l'érosion, agissant sur des montagnes d'un tiers plus élevées qu'aujourd'hui, l'avancement et le recul des glaciers, arrive la dernière extension glaciaire. Un formidable culot de glace se moulait alors dans la cuvette du lac d'Annecy dont un effort orogénique antérieur avait déjà précisé la forme ; seules émergeaient au-dessus de sa surface, la falaise rocheuse du Parmelan, la Tournette, le Charvin et l'extrême sommité du Semnoz, et longtemps, dans ces solitudes désolées, les siècles passèrent, tandis que le puissant fleuve de glace cheminait, rabotant les roches qui endiguaient son cours et charriaient les matériaux éboulés de ses rives.

Vint ensuite un réchauffement général du climat, d'où fusion et débâcle. Les glaciers reculent abandonnant leurs moraines et peu à peu, de la plaine encore humide, surgit ce saisissant *paysage morainique* dont le plateau de Seynod nous offre un instructif exemple : un semis de bourrelets séparés

par des dépressions marécageuses dont la boue glaciaire pétrie de cailloux striés constitue le sous-sol imperméable.

Le lit du glacier, mis alors à découvert, montre ces surfaces rocheuses admirablement polies et toutes rayées de stries rectilignes dues au cheminement progressif des cailloux plus durs travaillant enchâssés comme un burin dans la glace ; ces rayures vont en s'approfondissant dans le sens de la marche du glacier. Puis, sous l'influence d'actions torrentielles excessives, les eaux déblayent les moraines, ravinent les anciennes alluvions et édifient des terrains formés de graviers, de sables, de limons, en stratifiant, par ordre décroissant de densité, les matériaux entraînés.

*
* *

Ce fut ainsi un de ces épisodes des temps quaternaires qui modela le relief et détermina le paysage actuel du Crêt-du-Maure tant au point de vue topographique qu'à celui de l'apparition, bien postérieure, de ses associations végétales, comme nous le verrons tout à l'heure.

Un observateur placé, par exemple, sur la colline d'Annecy-le-Vieux et qui tournerait ses regards vers le sud, définirait immédiatement les traits principaux de ce relief. Il verrait la longue croupe du Semnoz s'abaisser doucement vers le nord, et, au-delà d'une dépression bien marquée au bas de la forêt, se fondre dans la plaine après un dernier ressaut (roc du Château). A l'est, il verrait, comme un formidable paquet écroulé, se dessiner une sorte d'avant-mont : le plateau des Espagnoux qui vient se raccorder à l'épaule de la Puya dont les strates rocheuses, fortement inclinées, plongent dans le lac. Vers l'ouest, il constaterait un vallonnement ou échancrure au dessous de la haute falaise de la Jeanne, qui forme le chemin dit Sous-les-Becs, puis un étroit synclinal bossué de mamelons irréguliers, le val Sainte-Catherine pincé entre deux arêtes calcaires.

Pour étudier les formations glaciaires répandues dans cette région, il suffit d'abord de parcourir le flanc Est de la montagne en suivant l'ancienne route de Sevrier depuis le hameau de Lettraz et passant par le plateau des Espagnoux. Le sol y est partout recouvert d'un épais manteau de glaciaire et d'erratique plus ou moins raviné et accidenté parfois de petites moraines. Au-dessus commence le glacis de la montagne avec ses masses d'éboulis provenant des roches calcaires locales.

A partir de Lettraz, le versant inférieur de la montagne, recouvert d'une magnifique végétation de châtaigniers, est criblé d'un nombre prodigieux de blocs cristallins roulés. Les travaux de minage des champs en ont ramené à la surface du sol de véritables amas et les murs de clôture des propriétés sont en grande partie édifiés aux dépens de ces matériaux glaciaires.

Le plateau des Espagnoux est également encombré de glaciaire dont la boue fertilisante constitue une terre riche pour la culture. Dans sa continuation vers le nord, se creuse le val Poncet qui n'est que le résultat de l'agrandissement par érosion, à l'époque quaternaire, d'une faille ayant causé antérieurement la dénivellation de la Puya. Ce vallon descend doucement vers le lac sur la propriété Lachenal ; le long de la route qui le contourne, on voit affleurer des surfaces à poli-glaciaire mises à nu par le déblaiement des dépôts boueux et des cailloux striés qui les recouvraient.

Une autre dépression remarquable est occupée par le lacet de la route des Puisots (après Trezun) ; elle jalonne l'emplacement d'une faille assez importante que j'ai signalée autrefois ¹. Cette cassure amène le Rhodanien à Orbitolines à butter contre la masse inférieure urgonienne, d'une part (carrière au dessus des Gaillard) et cette même masse inférieure à venir en contact avec la masse supérieure urgonienne (Aptien). Suivant cette ligne, on voit, dans le talus gauche de la route, la coupé d'une belle *moraine de fond* pétrie de cailloux striés disposés pêle mêle dans une boue argileuse. Un peu plus haut, en face la maison Gaillard, sous le restaurant de la Petite Jeanne, l'exploitation d'une carrière a mis à jour, au bord de la route, de larges surfaces de l'Urgonien supérieur polies et couvertes de stries dont la direction N-N-E indique le sens de la progression du glacier. Entre ce point et la route inférieure (ancienne de Sevrier), s'étale un manteau de dépôts glaciaires qui supporte la végétation calcifuge caractéristique : Châtaignier, Callune, Molinie ². On retrouve constamment cette végétation

1. Voir *Revue savoisiennne*, 1897, p. 9.

2. Les dépôts glaciaires constituent un sol des plus favorables à la croissance du châtaignier, essence calcifuge par excellence. On sait que d'une terre calcaire paraît, le châtaignier se rabougrit et cesse de produire. Il pousse encore dans une terre contenant de 1 à 2 % de chaux, mais celle-ci devient un poison pour cette espèce dès qu'elle dépasse la teneur de 3 %. Comme toute plante calcifuge le châtaignier se propage dans les sols où il se trouve à l'abri des effets toxiques de la chaux. L'abondance et la beauté des châtaigniers de la Puya semblent paradoxales puisque ces arbres poussent sur un sol calcaire. Mais il ne faut pas

de la silice revêtant toutes les formations quaternaires qui plaquent la montagne. Le troisième lacet de la route des Puisots forme la lisière de la forêt où brusquement, sur le calcaire urgonien, la végétation change d'aspect et n'est plus représentée que par des l'association des Pins, Epicéas, Hêtres.

Un autre accident topographique dû à l'érosion post-glaciaire, le vallon Sous-les-Becs, est également encombré d'erratique. La crête qui constitue la falaise du kiosque de la Jeanne se raccorde par un abrupt et des éboulis à ce vallon boisé dont l'autre escarpement à regard ouest domine la route de Vovray. Cette dépression occupe précisément la place de la charnière du pli du Semnoz légèrement déjeté à l'ouest, qui, attaquée comme point de moindre résistance, a été déblayée par l'érosion quaternaire ¹.

Ce vallon est semé de débris de moraines et de cailloux roulés et le terrain supporte la végétation caractéristique de la silice. Dans les premiers temps du reboisement du Crêt-du-Maure, on marchait en cet endroit sur un magnifique tapis de bruyères. (Renseignement fourni par M. E. Guinier.)

Enfin le val Sainte-Catherine est tout bosselé de dépôts glaciaires dont l'argile de fond forme un niveau d'eau constant. Il est à remarquer ici que l'action du ruissellement torrentiel post-glaciaire s'affirme par la présence d'assises de sables et de galets confusément stratifiés, visibles dans les coupes des fossés depuis le versant des Balmettes et qui indiquent un puissant régime fluvio-glaciaire.

*
* *

Les éléments glaciaires sont donc constitués sur le Crêt-du-Maure par des moraines, les galets cristallins, mélangés à des cailloux également roulés de provenance locale, remaniés par les alluvions post-glaciaires, et par un assez grand nombre de blocs erratiques, — cailloux non roulés à arêtes presque vives. Il serait difficile de dresser de ceux-ci un catalogue topogra-

oublier que les couches rhodaniennes qui le forment, normalement chargées de silice, ont été décalcifiées par les eaux atmosphériques. On trouve, en effet, la surface du sol recouverte d'une plus ou moins grande épaisseur de sables provenant de la lixiviation de ces calcaires.

1. La faille N-S indiquée sur la carte au 80.000' n'existe pas. Nous avons pu, en effet, constater, M. Revil et moi, que l'abrupt qui fait face aux Balmettes est constitué partie par la masse urgonienne inférieure, partie par l'Hauterivien supérieur; celui-ci érodé en boutonnière, affleure depuis le tunnel jusqu'aux premières pentes du vallon Sainte-Catherine. La continuation du pli est représentée par des couches qui retombent presque verticalement à la petite carrière de Vovray, avant d'arriver à la scierie.

prique. Ils sont particulièrement abondants sur le versant est, quelques-uns ont été abandonnés sur la pente ouest qui regarde les Balmettes ; dans le vallon Sous-les-Becs, ils sont nombreux mais de petit volume. On les retrouve enfin jusque derrière le château d'Annecy, aux carrières Duvernay.

En suivant le joli sentier qui part d'un pré à l'entrée de la forêt pour se rendre à Bellevue, on rencontre à chaque pas des blocs erratiques. Qui ne connaît la « Roche des Fées », cette large table de pierre moussue, maintenant dissimulée sous la poussée vigoureuse des frondaisons ? Elle est posée à quelques mètres du chemin à gauche avant d'arriver au point de vue, à la lisière de la forêt, d'où le regard, par un déchirement subit du rideau de taillis, embrasse le plus romantique paysage qui se puisse admirer. N'est-il pas étonnant que la tradition populaire ait appliqué ce nom mystérieux à une pierre étrange dont la situation lui semblait inexplicable étant donnée sa structure tout à fait étrangère au pays ? Rien en effet aux environs ne ressemble à cette roche cristalline aux arêtes presque vives.

C'est bien là un bloc erratique, charrié sur le dos d'un glacier et abandonné en cet endroit à la suite du retrait des glaces.

La pierre est d'une texture grenue, sorte d'agrégat de deux feldspaths, l'un blanc et l'autre vert, englobant des larges cristaux de quartz rose et parsemé de rares paillettes de mica. On peut la considérer comme une **leptynite** passant au gneiss¹. C'est une des roches les plus répandues sur le Crêt-du-Maure. D'où peut-elle provenir ? La comparaison avec les espèces de la collection pétrographique savoyarde ne m'ont pas permis d'arriver à une identification exacte. Des roches de facies macroscopique analogue existent, il est vrai, en Tarentaise, dans la région de Beaufort, mais il est impossible d'en préciser autrement la provenance. Nous allons voir que l'examen des autres blocs erratiques va nous donner des renseignements plus sûrs, car ceux-ci portent en eux leur certificat d'origine.

* * *

Si on continue de monter par l'allée ombreuse qui aboutit au jardin alpin, on croise bientôt le sentier de la Mage qui, avec la grande route des Puisots, circonscrit un massif compact d'épicéas et de pins. Là reposent, dans un site charmant, sur un

1. Détermination de M. le professeur Lacroix, du Muséum.

tapis de mousses émaillé de pyroles et de faux-buis, trois énormes blocs. L'un d'eux a arrêté dans sa chute un tronc d'arbre dont la ligne brise harmonieusement la montée verticale des sveltes colonnes des conifères qui se groupent autour en taillis serré. Ces blocs ne gisent pas à plus de 25 à 30^m les uns des autres ¹, leurs volumes sont respectivement environ de 16,2 et 18 mètres cubes.



BLOCS ERRATIQUES DANS LA FORÊT DU CRÊT-DU-MAURE.

Tous les trois ont même composition, c'est un agglomérat ou brèche très hétérogène formé d'une pâte quartzifère et mica-cée qui cimente des fragments de calcaires saccharoïdes, de schistes argileux lustrés, de quartzites et de morceaux de schistes cristallins et de grès houillers. Cette roche si complexe ne se trouve pas en place aux environs ; il faut aller très loin pour la retrouver. Prenons en effet, à vol d'oiseau, un point sur la carte à une cinquantaine de kilomètres dans le sud-est, nous tombons près de Roselend et sur le vallon de Treicol. « En arrivant à Roselend, dit Favre ², on passe devant le débouché du vallon de Trécol d'où sont venues des masses considérables de terrain erratique, si on en juge par les blocs aussi remarquables par leur grosseur que par leur nombre, qui se trouvent

1. Pour trouver ces blocs, entrer sous bois à 50^m environ au sud du point où le « tunnel de verdure » du Kiosque, coupe la grande route des Puisots. Sur la gauche et à 15^m de ce chemin repose le premier de ces blocs.

2. A. FAVRE : *Recherches géologiques sur les parties de la Savoie voisines du Mont-Blanc*, t. III, p. 176.

en face de cette ouverture sur le flanc d'une crête boisée à gauche du vallon de Roselend. Ces blocs appartiennent à une brèche calcaire singulière. »

En nous reportant à une vingtaine de kilomètres encore plus à l'est sur la route de Bonneval aux Chapieux, à Crey-Bettex, nous trouverons le gisement de cette brèche appelée **Brèche polygénique** par MM. Kilian et Revil, qui l'ont décrite et en ont déterminé l'âge. Elle s'est formée à l'époque nummulitique et on la voit encore en place près des cols du Coin et du Cormet d'Arèches ¹.

Voici donc des fragments de brèche qui témoignent d'un charriage assez lointain. Une autre preuve va être apportée par l'examen des divers blocs erratiques qui sont éparpillés sur les deux versants du Crêt-du-Maure. La liste suivante indique les espèces pétrographiques auxquelles on peut les rattacher, ainsi que leur provenance chaque fois qu'il a été possible de la déterminer ² :

Granite à grain moyen avec développement porphyroïde de grands cristaux de feldspath orthose (jusqu'à 4°/m de long.). Provenance : Pointement d'Outray et route de Beaufort au Cernix.

Granite à grain fin, à feldspath rosé avec mica verdi complètement chloritisé : Beaufort.

Granite à grain fin porphyroïde avec mica très abondant : entre le Cernix et Fontanu.

Granite à amphibole (Pillet et Revil) verdâtre à grain fin et à feldspath rose : près du pont des Iles en amont de Beaufort.

Gneiss chloriteux : entrée de la vallée de Roselend.

Schistes granitisés, profondément injectés : flanc de la pointe de Méraillet, type de Beaubois (E. Ritter).

Schistes sériciteux, satinés, verdâtres : cluse d'Albertville à Beaufort ; col d'Outray.

Micaschistes à mica noir en lamelles hexagonales : Fontanu en aval de Beaubois et Mont-Moraillet.

Micaschistes à mica blanc : Mont-Moraillet.

Amphibolites : deux types, l'un noirâtre, l'autre vert foncé.

Calcaire cristallin noirâtre.

Grès houiller.

1. KILIAN et REVIL : *Excursion géologique en Tarentaise* (Bulletin de la Soc. d'Hist. nat. de Savoie, 1893, p. 28).

2. La précieuse collection des roches de la Savoie (types de G. de Mortillet conservés au Musée d'Annecy) a permis d'utiles comparaisons, mais les identifications ont été surtout vérifiées à l'aide des descriptions pétrographiques contenues dans l'excellente étude de M. E. RITTER : *Les Massifs de Beaufort et du Grand-Mont*, Genève, 1894.

Quartzite noirâtre.

Quartz blanc pur, filonien.

Poudingue houiller violâtre empâtant de larges fragments froissés de schistes sériciteux : vallon d'Hauteluce.

Il reste encore un grand nombre de roches : blocs ou cailloux roulés dont je n'ai pu entreprendre l'examen et dont l'origine m'est inconnue, mais cette étude, si incomplète qu'elle soit, apporte quelques nouvelles contributions à la connaissance des éléments glaciaires dans la Haute-Savoie. Il en ressort également la confirmation de cette donnée déjà introduite dans l'histoire géologique du pays par Benoit, Lory, Mortillet, Favre, à savoir : le déversement sur notre région d'une branche latérale du glacier de l'Isère dont le terrain erratique est surtout caractérisé, pour ces auteurs, par la présence d'un granite porphyroïde blanchâtre à grain moyen et égal contenant de gros cristaux étroits et allongés de feldspath.

Le glacier de l'Isère recevait à Albertville tout le système descendant de la chaîne alpine à l'est de Beaufort, des vallons de Treicol, du Doron et d'Hauteluce. Il poussait sa nappe vers le nord-ouest par Ugines, la vallée de Faverges, vers le lac d'Annecy ; il franchissait également le col de Tamié et le col de Leschaux après s'être étendu sur les Bauges, semait ses blocs erratiques tout le long des flancs du Semnoz jusqu'à 1,460^m d'altitude et rejoignait, par les plaines molassiques d'Annecy et de Rumilly, dans les environs d'Aix-les-Bains, la grande branche du glacier de l'Isère qui sortait de la cluse de Chambéry.

Marc LE ROUX.

NOTES PHILOLOGIQUES

Dzò lôz Ê

Les Annéciens aiment fort déambuler sous les arcades, *dzò lôz ê*. Ils y trouvent en temps de pluie un agréable refuge. Beaucoup sans doute connaissent l'aimable pièce de L. Terrier qui est intitulée *Dzò lôs Ey*, et dont voici le premier couplet :

N'y a rin dien l' monde inti, à n'tros ey d' comparable !
On ame à s'y promnâ dien l' çhautimps cmèp' les frey ;
Qu'on ayeyzè d' salons u qu'on sey on pour diâble,
On va s' balladâ *dzò lôs ey* ¹.

1. L. TERRIER : *Choses et Gens d'Annecy*, p. 8.

Moins nombreux, j'imagine, sont les philologues qui ont profité d'une promenade sous les portiques pour se demander quelle était l'origine de ce mot si souvent entendu. Peut-être serait-il utile de satisfaire la curiosité de quelques bons Annéciens, en leur dédiant ce petit chapitre étymologique.

Le terme en question n'est pas spécial à notre ville. On l'emploie notamment à Alby, à Rumilly, à Taninges. A Thônes, nous le reconnaissons aisément sous la forme voisine *ar*.

La graphie adoptée par L. Terrier, *ey*, semble bizarre : elle n'est ni phonétique, ni étymologique. A Annecy, on prononce tantôt *ê*, tantôt *êr*¹, en laissant entendre assez faiblement la consonne².

La présence de *r* finale s'oppose à ce qu'on puisse voir dans le terme savoyard le correspondant du mot français *ais*, issu de *axem* :

Sur les *ais* d'un théâtre en public exhaussé... (BOILEAU.)

A. Constantin proposait comme étymologie le latin *arcum*, qui conviendrait assez bien pour la sémantique, mais qui est moins satisfaisant pour la phonétique³.

A notre avis, *êr* est simplement le doublet du mot savant *atrium*.

Atrium, néologisme courant, mais qui ne figure pas encore dans le *Dictionnaire de l'Académie*, désigne, comme on sait, une cour intérieure, généralement entourée d'un portique couvert⁴.

L'ancienne langue employait la forme demi-savante *aitre*, qu'on trouve, par exemple, dans la *Chanson de Roland*, au vers 1750 :

Enfuirunt nus en *aitres* de mustiers (cité par H. D. T.) ;

Enfodiront en *aitres* de mostiers (éd. CLÉDAT) ;

Enfodront nos en *aitres* de mostiers (G. PARIS) :

(ils nous enseveliront dans les parvis des monastères).

« La formation populaire, disent les auteurs du *Dictionnaire général* (v^o *aitre*), aurait donné *aire*. »

Cette dernière forme, qu'il ne faut pas confondre avec l'homonyme féminin issu de *area*, est précisément celle qui a persisté en Savoie.

1. Cf. *Dictionnaire Savoyard*, v^o *ar*, *ê*, *êr*.

2. M. Fenouillet a relevé *aires*, sm. pl. : halle.

3. Rappelons que le fr. *arche*, au sens de arcade, vient de **arca*, bas latin, pour *arcum*, arc.

4. Le mot latin *atrium* a, entre autres sens, celui de vestibule, halle, péristyle, cour, portique, parvis. Voir ce mot dans le *Dictionnaire* de Freund et dans le *Dictionnaire des Antiquités* de Daremberg et Saglio.

Aire (graphie phonétique *êr*) est devenu *ê*, par suite de l'amuïssement de la consonne finale, comme son homonyme issu de *aerem* : *diên l'ê*, dans l'air. De même *augurium* a abouti dans certaines localités au seul son voyelle *ô* ou *eu* : *bonô*, *boneu*.

Atrium convient donc bien, à la fois pour le sens et pour la phonétique.

On remarquera que le terme savoyard ne s'emploie guère qu'au pluriel : *lôx ê(r)*. Or le pluriel *atria*, pris comme un singulier, n'aurait-il pas dû donner, comme le fr. *gaudia*, joie, un substantif féminin ?

Il suffirait sans doute, pour répondre à cette objection, de constater que, dans nos régions, *paria* a donné le patois *pâ*, masculin : *on pâ d' bu*, en français local : *un paire* de bœufs.

Quant au mot français correspondant *âtre*¹, il désigne actuellement un terrain libre servant de cimetière autour d'une église, ou bien encore une cour, un parvis, mais il est d'un emploi assez rare. On le trouve par exemple à Rouen : l'*âtre* Saint-Maclou².

* .

Dans l'*atrium* romain, le *pater familias* recevait hôtes et clients. Puis il y eut, comme *dʒò lôx ê*, des *atria auctionaria* (salle des ventes) ou *licinia*, des *atria sutoria* (halles aux corbonniers), qu'on trouve mentionnées dans Varron et les Inscriptions. C'était dans l'*atrium* qu'était la caisse (*arca*) contenant l'argent du maître de la maison. *Dʒò lôx ê* on retrouverait encore l'*arche*. Elle figure, par exemple, dans l'inventaire du mobilier d'un boucher de la rue de la Boucherie « tendant en la pource de Genotton » (18 novembre 1652) : « en la petite

1. Il ne faut pas confondre ce mot avec *les êtres*, issu du latin populaire *ext(e)ras*. L'ancien fr. *estre* désigne un emplacement dans un lieu ouvert ; il signifie aussi : chambre, jardin, fossé, lieu et place en général. (Voyez GODEFROY, v° *estre* 2 ; PUISPELU : *Dict. étym. du Patois lyonnais*, v° *êtros* ; *Dict. général*, v° *êtres* ; *Dict. savoyard*, v° *étrâ*.)

2. *Âtre* ne figure pas dans la dernière édition du *Dictionnaire de l'Académie*, mais il a été relevé dans le *Dictionnaire général* de MM. Hatzfeld, Darmesteter et Thomas.

† *Âtre* était déjà mentionné dans le *Supplément* de Littré : « 1° S'est dit pour porche d'église. Tout le monde sait ce que c'est que le porche d'une église ; chacun connaît ce corps avancé qui précède le portail et qui, selon les temps, a pris le nom de porche, d'*âtre* et de parvis. (*Journ. offic.*, 18 mars 1872, p. 1926, 2° col.)

« 2° Se dit aussi d'une espèce de galerie couverte qui entourait les cimetières. Ainsi à Rouen, l'*âtre* Saint-Maclou, connu par les fragments d'une danse des morts, n'est pas du tout le porche de l'église ; il est au nord, sur le côté et séparé par un certain espace ; c'était une cour carrée entourée de galeries en forme de portiques. »

chambre une grande *arche* a deux enchattres boys noye ¹ ».

Ajoutons que certaines boutiques sises *dχò lôχ é* pourraient encore rappeler, pour la clarté ou l'absence de clarté, les *atria* d'Italie. N'a-t-on pas proposé de dériver *atrium* de *ater*, « à cause de l'aspect sombre de ces intérieurs peu éclairés et noircis par la fumée ² » ?

Si, d'aventure, cette étymologie froissait l'amour-propre de quelques braves Annéciens ou de leurs « clients », libre à eux de préférer l'opinion de Varron. Celui-ci tirait *atrium* du nom d'Atria, ville de Toscane, où l'on aurait édifié les premières constructions de ce genre ³. Cette explication, suivant le *Dictionnaire des Antiquités*, « même si elle est inexacte, prouve que les Etrusques étaient considérés comme en ayant fourni de bonne heure des modèles ».

Gageons que L. Terrier ne s'attendait guère (ni moi non plus) à voir surgir des Etrusques, embusqués derrière les piliers, *dχò lôχ é!*

J. DÉSORMAUX.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE SAVOISIENNE

A. NAEF : **La Flottille de guerre aux XIII^e et XIV^e siècles**, 1 vol. in-8°, Lausanne, Payot, 1904.

Dans une très artistique brochure, élégamment illustrée, M. A. Naef, le savant archéologue du canton de Vaud, présente au public un intéressant travail historique et archéologique sur les flottilles du Léman qui constituèrent durant le moyen âge la principale valeur militaire de la forteresse de Chillon.

Pendant la période savoyarde, dès 1258, un compte de châteltenie de Chillon mentionne la barque du Comte que l'on tirait au sec dans un abri près du château. Le même document signale, en 1283, les dépenses faites pour la construction, par un Gênois, à Villeneuve, d'une *grande* et *petite galère*. Il donne des détails sur la construction de ces embarcations de guerre, leur forme, leur calfatage, sur l'achat des cordes, des voiles peintes aux armes de Savoie, les réparations effectuées.

1. MAX BRUCHET : *Inventaire sommaire des Archives*, E 463, p. 191. Voir le mot *Archē*, in D. S.

2. DAREMBERG et SAGLIO, v° *atrium*.

3. *De Lingua latina*, V, 33, 45.

L'auteur nous conduit ainsi jusqu'en 1343 époque, où les galères, à l'exception d'une seule, furent brûlées dans l'incendie de Villeneuve. Il nous fait assister à la reconstruction de la flotte. En 1536, la flottille de guerre savoyarde, une galère et huit barques, s'approche de Saint-Sulpice et, lors du siège de Chillon par les Bernois, il est dit que « le château de Chillon était gardé par une grande barque munie d'armes, telle qu'encore semblable n'avait été vue sur ce lac ». La flottille genevoise essaya en vain de s'emparer de la grande galère savoyarde.

Les Bernois reconnurent plus tard l'importance d'une défense mobile sur le Léman en faisant construire à Genève, en 1666, le *Grand Ours* et le *Petit Ours* qui rappellent la grande et petite galère savoyarde du XIII^e siècle.

Un dernier chapitre est rempli de détails techniques sur la forme des galèressavoyardes aux XIII^e et XIV^e siècles, empruntés au grand ouvrage de M. Forel : *Le Léman*, t. III ; des figures documentaires donnent les formes types des galères françaises et vénitienne. La forme de cette dernière s'est perpétuée de nos jours dans la barque marchande du Léman.

* * *

Château de Chillon. Album du Visiteur, 1 br. in-8°, Lausanne, Payot.

C'est le véritable guide copieusement illustré, du visiteur à Chillon, accompagné d'une notice historique sur les dates de construction des différentes parties de la forteresse pendant la période antérieure au XIII^e siècle, la période savoyarde du XIII^e siècle jusqu'en 1536, la période bernoise de 1536 à 1798, la période vaudoise de 1798 à nos jours.

* * *

J. REVIL : Notions de Géologie appliquées au département de la Savoie, 1 vol. in-8°, Chambéry, 1904.

Sous ce titre, notre collègue M. J. Revil, membre honoraire de la Société Florimontane, vient d'écrire un excellent travail ayant toutes les qualités d'un traité élémentaire de géologie appliqué à l'étude d'une région. Après des généralités sur l'écorce terrestre et ses dislocations où l'auteur précise l'état actuel de nos connaissances sur la structure du globe, dans

quelques pages consacrées à la stratigraphie, il énumère les différents étages représentés en Savoie.

Un chapitre important est consacré à la tectonique, aux allures et aux relations des plis dont M. Revil, par ses travaux antérieurs, n'a pas peu contribué à débrouiller l'écheveau compliqué. Il étudie ainsi : 1° dans les régions jurassiennes, les chaînes du mont Tournier, de l'Epine-Mont-du-Chat, de la Chambotte ; 2° dans la région subalpine, les formations calcaires du massif de la Chartreuse et de celui des Bauges ; 3° dans la région alpine, les trois zones du Mont-Blanc, du Briançonnais, du Piémont.

Vient ensuite l'énumération des richesses minérales que recèle le sol de la Savoie : gîtes métallifères, combustibles, matériaux de construction.

Enfin, comme conclusion, se trouve résumée l'histoire géologique de notre pays, retraçant toutes les phases par lesquelles a passé cette partie des Alpes avant d'acquérir le relief qu'elle possède actuellement.

Deux planches relatives aux schémas des plis, illustrations de la terminologie employée dans la tectonique et aux coupes principales de la région étudiée, sont annexées à ce livre que nous ne saurions trop recommander, car sa lecture sera pour les jeunes géologues une excellente préparation à l'étude du sol de notre pays.

* * *

Théophile DUFOUR : Les Institutions chimiques de Jean-Jacques Rousseau, 1 br. in-8°, Genève, 1905.

Un fort curieux document qui intéressera les amis de Jean-Jacques a été découvert et récemment étudié par Th. Dufour, directeur honoraire des archives et de la bibliothèque de Genève.

Il s'agit d'un manuscrit sur la Chimie, écrit de la main de J.-J. Rousseau, portant ce titre : *Institutions chymiques* et divisé en seize chapitres répartis en quatre livres.

I. *Des éléments des corps et de leur composition*, — II. *Des instruments naturels*. — III. *Des instruments artificiels*. — IV. *Des opérations*. Soit 1203 pages.

Est-ce une œuvre originale du célèbre philosophe ou seulement des notes prises au cours de Rouelle suivi par Rousseau à Montpellier, vers 1745-1746 ?

Sur le papier qui enveloppe le manuscrit est consigné le

renseignement suivant écrit par M. A. Nicole (1789-1874), (père de M^{lle} Suzanne Nicole, à Trélex, chez laquelle M. Dufour trouva ces cahiers) :

« Cours de chimie suivi à Montpellier par J.-J. Rousseau et
« écrit de sa main. Ce manuscrit de Rousseau m'a été donné
« par mon oncle maternel M. Pierre Moulton, fils de M. Paul
« Moulton, l'ami de Rousseau. »

L'avis de M. Dufour est que l'on se trouve en présence d'une œuvre personnelle qui a été précédée d'un *brouillon* avec beaucoup de ratures (document E. Charavay, autographe de Rousseau), dont le texte figure intégralement dans le manuscrit Nicole. C'est sans doute en 1747 que Rousseau se mit à composer son volumineux traité.

Il serait intéressant de constater s'il existe quelque contribution originale au point de vue scientifique dans ce manuscrit en le comparant à l'état des doctrines chimiques vers le milieu du XVIII^e siècle. C'est un filon précieux à déblayer pour les chercheurs et le travail leur en sera d'autant plus facilité que le manuscrit a été généreusement offert par son possesseur à la Bibliothèque de la ville de Genève où il est conservé dans la salle Ami Lullin.

* * *

J. CORCELLE : **Les Pays de l'Ain**, 1 vol. in-8°,
Bourg, 1904.

Notre collègue M. Corcelle continue par cette nouvelle publication la série de ses intéressantes monographies régionales, groupant en faisceau les notions éparses qu'il a su condenser ainsi que ses observations personnelles présentées toujours au lecteur d'une façon agréable et parfois pittoresque. L'idée directrice de l'auteur a été la conception toute moderne de la Géographie en y fusionnant toutes les sciences accessoires qui en font partie de manière à réunir un ensemble de documents physiques et économiques que l'on consultera avec fruit.

Une première partie est consacrée à la description des régions naturelles, des produits caractéristiques du pays d'Ain et de la géographie agricole de cette contrée. Il faut lire les pages sur l'histoire de la poularde de Bresse, les vins, les produits gastronomiques.

Un chapitre sur l'homme actuel, son habitation, ses traditions est écrit dans un style facile et attachant teinté d'une note poétique en même temps que ponctué d'une mélancolie

discrète sur la disparition des vieux usages qui s'effritent de jour en jour pour le plus grand dommage de l'ethnographie.

Une deuxième partie a trait à l'industrie et au commerce. L'auteur nous décrit cette industrie peu connue des lapidaires du Haut-Bugey, les procédés métallurgiques, les filières de diamant pour l'étirage des métaux, l'histoire des faïences de Meillonas célèbres au XVIII^e siècle. Il nous retrace également les industries campagnardes : minoteries, boissellerie, scieries.

La méthode scientifique de l'auteur est sûre. Il a éclairé, dit-il, « les faits contemporains par les faits anciens et à côté de la description il a mis beaucoup de cette *psychologie terrestre* qui permet de pénétrer plus avant dans la marche des événements ».

Il serait à souhaiter que des études pareilles à celles qui nous vaut l'histoire des Pays de l'Ain fussent entreprises pour chaque entité régionale. On apprendrait beaucoup plus dans ces monographies — parce que lues facilement — que dans les tableaux d'une statistique hérissée de chiffres. De tels travaux reconstituent d'une façon vivante la physionomie complète d'un pays qui est fonction du sol et des conditions naturelles.

*
* *

Jules CAMUS : Les premiers Autographes de la Maison de Savoie, Estratto dalla Miscellanea di Storia italiana, S. III, t. XI.

Dans ce récent travail, M. J. Camus dont les érudites recherches ont déjà fourni nombre de contributions importantes à l'histoire de Savoie, nous fait connaître les résultats de la découverte qu'il a faite, aux Archives camérales de Turin, de divers documents antérieurs au XV^e siècle, écrits de la main de princes de la Maison de Savoie.

On connaissait déjà une lettre de Bonne de Berri à son mari le comte Rouge. M. Camus a retrouvé dans le riche dépôt de Turin divers mandements de la main d'Amédée VII, adressées par ce prince à son secrétaire et à son trésorier.

L'un, daté de 1375, portant mandement d'Amédée VII et reçu de Marguerite de Beaujeu, veuve de Jacques d'Achaïe, est assez curieux. Il nous apprend que cette princesse, se trouvant en Savoie à court d'argent et désirant rentrer dans le Piémont, rencontra le comte Rouge près de Saint-Julien. Le secrétaire lui remet la somme qu'elle demandait, seulement il est à noter que la princesse comptait sur cent bons florins, comme elle

l'avait écrit d'abord dans son reçu, mais que Magnin ne lui donna que des petits florins.

La signature de Louis de Savoie apparaît au bas de certains actes postérieurs à 1405, mais il existe une lettre datée de 1387 et écrite de sa main.

Une liasse contient également des mandements de Bonne de Bourbon. Par l'un d'eux, daté de 1389, elle demande qu'on lui envoie à Ripaille « une chargie bestie (*charge de bête de somme*) de la ayve (*eau*) que l'on trayt à Ayguebelle, de la plus adzoré (*azurée*) que l'on y porra trové ».

Une belle planche, reproduisant en photogravure cinq de ces autographes, accompagne cette intéressante brochure.

M. L. R.

* * *

M. Eug. Ritter a publié dans le *Bulletin de l'Institut genevois*, t. XXXVI, 1905 (tir. à p. in-8°, 243 p.) une étude intéressante, intitulée *Les quatre Dictionnaires français*, qui est le fruit de nombreuses lectures et par laquelle il apporte une utile contribution aux résultats déjà acquis par leurs auteurs, c'est-à-dire l'Académie française, Littré, Godefroy et MM. Hatzfeld, Darmesteter et Thomas. Après une notice critique consacrée à chacun d'eux (v. p. 4, une note suggestive sur Vaugelas) et une bibliographie grammaticale (p. 26), il donne par lettre alphabétique une suite de remarques lexicographiques enrichies surtout d'exemples littéraires grâce auxquels il date ou définit avec plus de précision certains mots négligés ou omis par ses prédécesseurs et pour lesquels il a dépouillé, entre autres, plusieurs auteurs savoyards tels que François de Sales, Peletier du Mans, Paradin, de Maistre, etc.

C. M.

ERRATA. — *Revue savoisienne*, 1904, page 223, ligne 29, lire :

Pose un brouillard pour vous voiler votre beauté,

— Page 204, ligne 17, au lieu de : *XIX^e siècle* ; lire : *XIV^e siècle*.

Le Directeur-Gérant : Marc LE ROUX.

8996. — Annecy. Imprimerie ABRY.

OUVRAGES RELATIFS AU MUSÉE.

Ch. MARTEAUX et J. SERAND : *Catalogue descriptif du Musée lapidaire de la ville d'Annecy*. Brochure in-18 illust., de 50 pages, 0 fr. 50 ; franco, 0 fr. 55.

Ch. MARTEAUX et Marc LE ROUX : *Catalogue descriptif du Musée gallo-romain de la ville d'Annecy* (marques de fabrique). Un vol. gr. in-8° de 132 pages avec grav., 2 fr. ; franco, 2 fr. 25.

Marc LE ROUX et Ch. MARTEAUX : *Les Sépultures burgondes en Haute-Savoie*, Histoire, Anthropologie, Mobilier funéraire. Un vol. gr. in-8° de 71 pages, avec phototypies et gravures, 2 fr. ; franco, 2 fr. 25.

Marc LE ROUX : *Catalogue sommaire du Musée d'Annecy*. Br. in-8°, 1 franc ; franco, 1 fr. 25.

Ch. MARTEAUX et LE ROUX : *Voie romaine de Boutae à Aquae* (Section d'Annecy à Cusy). 1 br. in-8° avec carte et gravures, 2 fr. ; franco, 2 fr. 25.

Ch. MARTEAUX et LE ROUX : *Voie romaine de Boutae à Casuaria et les chemins secondaires s'y rattachant* (section des Fins d'Annecy à Viuz-Faverges). 1 br. in-8°, avec carte, plans et gravures, 2 fr. ; franco, 2 fr. 25.

DERNIERS TIRAGES A PART DES AUTEURS.

(ABRY, ÉDITEUR, A ANNECY.)

J. GONTHIER : *Notice sur l'Abbaye de Filly*, 80 p. in-8°, 1892.

L. NANCHE : *Notice biographique de Paul Cabaud*, 1895.

François MIQUET : *Répertoire biographique des Savoyards contemporains (1860-1896)*, in-8° de 300 p., 1894, 1896.

Max BRUCHET : *Notice sur l'ancien Cadastre de la Savoie*, 80 p. in-8°, 1896, 2 fr.

A. FOLLIET : *Documents relatifs à la Réunion de la Savoie à la France en 1792*, in-8°, 1899.

Marc LE ROUX : *Notes biologiques sur le lac d'Annecy*, 20 p. in 8°, avec planche, 1899, 2 fr.

Jean RITZ : *Chansons populaires de la Haute-Savoie*, recueillies et notées par l'auteur, 2^e édition, 1900, revue et augmentée, 1 fr. 50 ; franco, 1 fr. 75.

J. SERAND : *L'Habitation de Madame de Warens à Annecy*, avec plan de l'emplacement, 1900, 0 fr. 50 ; franco, 0 fr. 60.

J. SERAND : *Nouveaux documents sur Madame de Warens : Le Maître, professeur de musique de J.-J. Rousseau et sur Cl. Anet*, 1900, 0 fr. 50 ; franco, 0 fr. 60.

Max BRUCHET : *Etude archéologique sur le Château d'Annecy*, 120 pages in-8°, 1901, 2 fr.

Charles BUTTIN : *Notes sur les Armures à l'Epreuve*, ouv. orné de 18 dessins de MM. Pilinski et Le Roux, 1901, 3 fr. 75 ; franco, 4 fr.

J. CAMUS : *La Cour du duc Amédée VIII à Rumilly en Albanais (1418-1419)*, 1902.

J. DÉSORMAUX : *Historique du XVI^e Congrès des Sociétés savantes savoisiennes, tenu à Annecy en 1901*, 48 p. in-8° (avec portraits et vues). (Extrait du Congrès, 1902), 1 fr. 50.

Charles BUTTIN : *Les Anneaux-Disques préhistoriques et les Tchakras de l'Inde*, ouvrage orné d'une phototypie et de gravures, 1903, 3 fr. ; franco, 3 fr. 25.

A. CONSTANTIN et J. DÉSORMAUX : *Parabole de l'Enfant Prodigue*, recueil de traductions en patois savoyard, avec carte, remarques philologiques et traduction en latin étymologique, in-8°, 1903.

OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES DE LA SOCIÉTÉ.

A. CONSTANTIN et J. DÉSORMAUX : *Dictionnaire Savoyard*, couronné par l'Institut (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, prix H. Chavée), avec carte et bibliographie, Annecy, Abry et Paris, L. Bouillon, 1902, 10 francs.

Pour se procurer ces brochures, on peut s'adresser aux Auteurs, au Secrétaire de la Société Florimontane ou à l'imprimerie Abry, 1, rue de l'Erêché, Annecy.

SOMMAIRE DU N° 1 :

Liste des membres de la Société Florimontane.

Liste des Sociétés savantes qui échangent leurs publications avec la Société Florimontane.

Séances des 11 janvier, 1^{er} février (*avec gravure*) et 1^{er} mars 1905.

César DUVAL. Le Sénateur Folliet (*avec portrait*).

Glanes.

F. DELLEVAUX. *La Rose sur le Mur* (poésie) (*suite*).

F. MIQUET. Recherches sur quelques ingénieurs savoyards au service de la France avant 1860.

CAMUS Jules. Herbar des Alpes de la Savoie offert à l'impératrice Joséphine par Joseph-Louis Bonjean (*suite et fin.*)

Henri LEZAY. *Trahison* (poésie).

Marc LE ROUX. Le terrain glaciaire et les blocs erratiques du Crêt du Maure (*avec gravure*).

J. DÉSORMAUX. Notes philologiques : *Dṛō lôṛ Ê*.

Revue bibliographique savoisiennne :

M. L. R. *La Flotille de guerre aux XIII^e et XIV^e siècles*, par A. Naef. — *Château de Chillon. Album du visiteur*. — *Notions de Géologie appliquées au département de la Savoie*, par J. Revil. — *Les Institutions chimiques de Jean-Jacques Rousseau*, par Théophile Dufour. — *Les Pays de l'Ain*, par J. Corcelle. — *Les premiers Autographes de la Maison de Savoie*, par Jules Camus.

C. M. *Les quatre Dictionnaires français*, par E. Ritter.



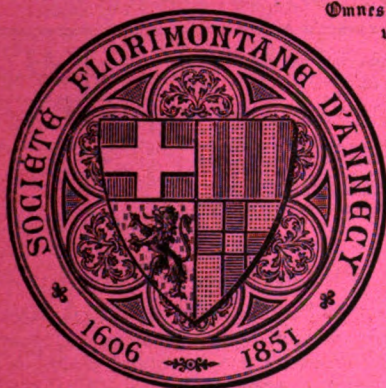
SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

(Reconnue d'utilité publique par décret du 17 décembre 1896)

REVUE
SAVOISIENNE

PUBLICATION PÉRIODIQUE

46^e ANNÉE — 2^e TRIMESTRE 1905



*Omnes omnium caritates patria
una complexa est.
(De Officiis, lib. I.)*

ANNECY
IMPRIMERIE ABRY

ÉDITEUR

1905

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

Cette Société, fondée en 1851, a pour but le progrès et l'encouragement des sciences, des lettres et des arts; elle publie un périodique, la **REVUE SAVOISIENNE**, qui paraît chaque trimestre, par livraison de 64 à 80 pages grand in-8°, formant à la fin de l'année un volume de 250 à 320 pages, à justification serrée, orné de planches phototypiques hors texte et de gravures.

Le but de cette Revue est de vulgariser les études qui se rattachent de près ou de loin à la Savoie et de tenir ses lecteurs au courant de tous les travaux qui s'y rapportent. Les ouvrages envoyés à la Société sont annoncés, et, s'il y a lieu, analysés.

La Société laisse à chaque auteur l'entière responsabilité des opinions qu'il émet. — Elle échange ses publications avec les principales Sociétés savantes de France et de l'étranger. — Elle ouvre chaque année un concours de poésie, d'histoire ou de beaux-arts, dont le prix est de 600 fr. (Voir le programme dans le dernier fascicule de l'année précédente.)

Le prix d'abonnement à la « Revue savoissienne » est de 6 fr. pour la France et de 7 fr. pour les pays de l'Union postale.

Pour faire partie de la Société, il faut être présenté par un de ses membres et agréé par elle. Ses membres sont honoraires, effectifs ou correspondants.

Les membres honoraires sont choisis parmi les personnages de distinction qui font honneur à la Savoie ou qui ont rendu des services à la Société; ils ne payent aucune cotisation.

Les membres effectifs payent une cotisation de 12 fr.; en cette qualité, ils reçoivent la **REVUE** et ont le droit d'avoir en communication les ouvrages de la bibliothèque de la Société et d'assister à ses séances.

Les membres correspondants sont choisis parmi les personnes n'habitant pas l'arrondissement d'Annecy et qui collaborent à la **REVUE**. Ils payent une cotisation de 6 francs.

Adresser les lettres et envois au Secrétaire (A l'Hôtel-de-Ville).

MM. les Collaborateurs qui désireraient faire des tirages à part sont priés d'en prévenir à temps M. Abry, imprimeur de la Société.

TARIF DES TIRAGES A PART	25 exemplaires	50 exemplaires	100 exemplaires	CHAQUE CENT en plus du 1 ^{er} cent
Prix de la feuille de 16 pages, papier de la Revue	6 »	7 »	9 »	4 »
Prix de la couverture imprimée, brochage compris	5 »	6 »	8 »	4 50
Prix de la couverture non imprimée, brochage compris	1 50	2 »	2 50	» »

OUVRAGES DE FONDS.

Bulletins de l'Association Florimontane, de 1851 à 1858 (épuisé).

Revue savoissienne, de 1860 à 1884 inclusivement (volumes de 100 à 140 pages in-4°). Un volume broché, 4 fr.; un volume séparé, 0 fr. 50.

COLLECTION de 1860 à 1904 inclusivement, composée de 45 volumes brochés, 184 francs; collection précédente moins l'année 1870, 154 francs et moins les années 1870 et 1893, 134 francs.

Ch. MARTEAUX et Max BRUCHET : *Catalogue raisonné des ouvrages concernant la Savoie, conservés à la bibliothèque de la Société Florimontane*. Un volume grand in-8 de 134 pages, 2 fr.; franco, 2 fr. 25.

Charles MARTEAUX : *Table des Matières des Bulletins de l'Association Florimontane et de la Revue savoissienne (1851-1900)*, 2 fr.; franco, 2 fr. 50.

J. REPLAT : *Voyage au long cours sur le lac d'Annecy*, précédé d'*Une Ascension au Semnoz*, 0 fr. 50; franco, 0 fr. 65.

E.-G. CAMUS : *Notes floristiques sur la chaîne des Aravis et les environs de La Clusaz (Hte-Savoie)*. Br. in-8° avec carte et grav. hors texte, 1 fr.; franco, 1 fr. 10.

Congrès des Sociétés savantes savoisiennes tenu à Annecy en 1901 (XVI^e session), 1 vol. in-8° de XLVIII-448 p. avec grav. et planches hors texte, 10 fr.

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

Séance du 5 avril 1905.

PRÉSIDENTE DE M. THONION, VICE-PRÉSIDENT.

Séance à 5 heures.

En ouvrant la séance, le **D^r Thonion** exprime les profonds regrets que ressent la Société Florimontane pour la perte d'un de ses membres les plus éminents, M. André FOLLIET, sénateur. Il adresse à sa veuve et à sa famille l'expression douloureuse de ses condoléances.

M. Folliet, dit-il, était membre effectif de la Florimontane depuis l'année 1897 ; lauréat 1^{er} prix des concours d'histoire en 1876 et 1889, il a publié dans notre *Revue* plusieurs biographies, des documents historiques sur la réunion de la Savoie à la France en 1792, sur les origines du chant des Allobroges, etc..

Notre ami, M. le sénateur César Duval, inspiré par les sentiments d'une ancienne et constante amitié, vient de publier dans la *Revue savoisiennne*, une biographie très étendue et très vivante de notre regretté sociétaire.

Vous y trouverez avec la généalogie de sa famille, le récit de sa vie depuis ses études au Collège chappuisien d'Annecy, jusqu'à ses derniers moments, ainsi que l'analyse de ses travaux et de ses publications, l'exposé de ses fonctions, comme avocat, jurisconsulte, homme politique, publiciste, administrateur, puis comme conseiller général, député, sénateur, mais surtout, comme historien des principaux événements et des hommes de guerre les plus distingués de notre pays du Chablais pendant la Révolution et le premier Empire.

Nous lui devons aussi d'avoir pu faire insérer, grâce à sa haute influence et à ses relations, dans cette immense et unique publication des Archives Parlementaires françaises, les procès-verbaux des 14 séances de l'Assemblée Nationale des Allobroges tenues à Chambéry en 1792.

Je voudrais pouvoir, à mon tour, messieurs, vous esquisser un portrait aussi ressemblant que possible de cette physionomie si intelligente et si sympathique.

André Folliet, d'un caractère indépendant et ferme, d'une

grande simplicité, constant dans ses opinions et ses affections, fidèle à ses amis, était avenant, doux et bienveillant, d'un caractère plutôt gai, malgré un état de santé, qui, dans ses dernières années, le tenait par accès, sur son lit de douleur.

Supérieurement organisé, honnête, laborieux, travailleur consciencieux et infatigable, il était avide de tout ce qui pouvait étendre ses connaissances, satisfaire ses goûts et ses préférences comme historien, chroniqueur, biographe; aussi son bagage littéraire et politique est-il considérable.

Esprit cultivé et documenté, causeur aimable, conteur intéressant, doué d'une mémoire toujours présente, il vous écoutait avec esprit et savait vous entraîner par ses reparties vives et saillantes. D'une érudition étonnante, d'un jugement sûr, on pouvait le tenir pour un critique judicieux et expert; aussi devait-on être fier d'un éloge venant de sa part et le ressentir comme une distinction méritée; il vous l'adressait parfois d'un mot en passant, comme un trait de sa sincérité.

Modeste aussi... il l'était; conscient de sa valeur, il n'avait jamais cherché la popularité ni les vaines glorioles de la publicité.

La perte que nous venons de faire, messieurs, et le vide qu'il laisse dans notre pays montrent assez la place considérable qu'il y occupait.

M. Folliet a dû laisser de nombreux matériaux historiques de tout ordre sur la Savoie; nous sommes persuadé qu'une main pieuse et amie les mettra en lumière, et qu'il restera ainsi au milieu de nous non seulement par le souvenir que nous lui conservons, mais encore par ses œuvres posthumes qui le feront revivre dans notre Société Florimontane.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Le Bibliothécaire dépose sur le bureau les ouvrages reçus :

Œuvres complètes de J.-F. GONTHIER, 3 vol. in-8°. (Don de M. l'abbé Gonthier.)

Le Président adresse des remerciements à notre collègue qui a apporté, par ses nombreuses et patientes recherches, de précieuses contributions à l'histoire de la Savoie.

Th. DUFOUR : *Les Institutions chimiques de J.-J. Rousseau*, 1 br. in-8°, Genève, 1905. (Don de l'auteur.)

J. REVIL : *Notions de Géologie appliquées au département de la Savoie*, 1 vol. in-8°, Chambéry, 1904. (Don de l'auteur.)

J. DÉSORMAUX : *Mélanges savoisiens* (in *Revue de Philologie française*, IV^e fasc., 1904). (Don de l'auteur.)

M. Le Roux présente de la part de M. GAY, qui l'offre au Musée, un petit modèle d'ancien moulin avec roues à ailettes, sorte de turbine primitive axée verticalement sur la meule.

M. Marteaux parle des nouvelles découvertes faites aux Fins. Dans le champ Lacombe on a trouvé un monument formé de quatre pierres de taille recouvertes d'une plaque moulurée. Au point de jonction des blocs se trouvait une cavité carrée qui aura pu contenir une urne funéraire. Aucun débris archéologique n'a été recueilli. Aux alentours immédiats on a seulement ramassé une monnaie de Gallien et une fibule en bronze.

M. Le Roux présente quelques débris trouvés dans le même champ : une amphore avec marque de potier, un goulot de vase en verre bleuâtre, un fragment de bol en terre rouge vernissée et enfin deux crânes présentant une extrême dolicocephalie, résultat probable d'une déformation produite par la pression des terres. Au bras d'un des squelettes exhumés, dont les os n'ont malheureusement pas pu être conservés, appartenait un bracelet en bronze et un autre formé de grains de verroterie colorée.

M. Piccard adresse les communications suivantes :

On lit dans les Registres paroissiaux d'Orcier (près Thonon-les-Bains) :

Naissances 1778-1837 : Les Français étant entrés en Savoie, le 21 septembre 1792, ordonnèrent aussitôt des assemblées primaires, pour avoir le vœu d'union de la Savoie à la France. Ces assemblées se tinrent le 14 octobre avec affectation dans les églises. Ici on obtint qu'elle fut tenue à la cour de la cure. Louis Cadoux comme le plus vieux fut nommé président et Bernard Cadoux, son adjoint. Il fut suggéré, par le député Chapuis, qu'il convenait de voter pour l'union. Les vœux de cette paroisse furent donc d'être unis à la France, et, Joseph à feu François Détraz fut député pour porter le vœu de la commune à Chambéry. On députa ensuite à Paris M. l'avocat Dessaix de Thonon et plusieurs autres pour sanctionner cette union par l'assemblée nationale qui l'ayant extorquée, l'accorda facilement. — (Savoie) du département du Mont-Blanc — Cette formalité faite les jacobins triomphants et 4 commissaires furent envoyés pour organiser la municipalité et (*dans*) tout le département les fiefs et droits seigneuriaux abolis avec tous leurs dimes... (*Ici manque une feuille du registre*)... dans la montagne, puis dans la Côte (*du Chablais*) et enfin dans la plaine, il n'y a que dans les bourgs et villes qu'on n'ose la dire (*la messe*) soit à cause des Jacobins et de la troupe. Mais comme la généralité du peuple est pour la religion, et, que les prêtres sont déguisés en paysans ou en bourgeois, les malades sont secourus à la ville comme à la campagne.

On lit encore au Registre mortuaire de 1778-1850, verso 24 :

M^{rs} Gal, curé de Monnetier, Dejon, curé de Chaumont, Lambersin, curé

de Minzier, Chavassine, vicaire de la Muraz, Trincat, vicaire de Publier, se sont échappés des prisons de Carouge le premier jour de l'an 1800. *Deo gratias !*

Note recueillie dans les archives de la cure d'Orcier :

L'abbé Blanc, curé à Orcier, pendant la Révolution, se cacha pendant 4 ans à Orcier chez M. Tournier Pierre. Il fut pris sur le Tepon, dans une promenade disant son bréviaire. A été vu depuis les prés d'Allinges, commune de Lullin, et, pris par 10 carabiniers révolutionnaires. Quatre le prirent et six étaient allés l'attendre chez le dit Tournier Pierre.

Deux autres notes des Registres d'Orcier :

Le 15 janvier 1703 est mort et le 16 a été sépulturé dans l'église paroissiale de Bons, *infra majus altare*, R^d M^{re} Joseph Biuz, prêtre paroissien d'Orcier, économe de la S^{te}-Maison de Thonon, âgé de 26 ans.

Le 16 novembre 1703, sépulturée âgée de 7 jours Catherine, fille naturelle de N^e Nicolas de Moysy...

M. l'abbé Gonthier donne, sur le testament d'une Claudine de Chaffardon, veuve Lambert, lecture d'une communication que l'on trouvera plus loin.

Le Conservateur du Musée annonce les dons suivants faits au Musée :

Pièce en billon de Charles-Emmanuel 1^{er} datée de 1585, au revers *Chabl. et Aug.*; **jeton en cuivre** du commencement du XVIII^e siècle avec la légende : HANS KRAUWICKEL DE NUREMBERG. Trouvés dans le canal Saint-François. (Don de la municipalité.)

Hybride de truite arc-en-ciel et d'ombre-chevalier, pêché dans le lac, sous la Mageriaz. (Don de M. Sabatier.)

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 6 h. 1/2.

Le Secrétaire : Marc LE ROUX.

Séance du 3 mai 1905.

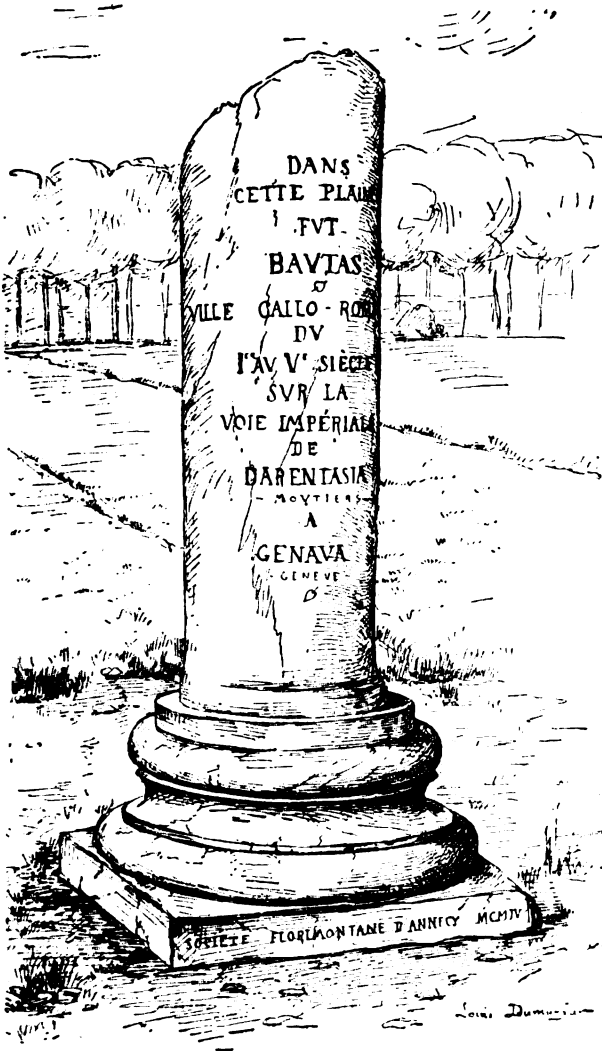
PRÉSIDENCE DE M. THONION, VICE-PRÉSIDENT.

En ouvrant la séance à 5 heures, **le Président** fait part du décès de M. ROLLIER, notaire à Annecy et membre de la Florimontane. Il exprime les profonds regrets de la Société et adresse au fils de notre regretté collègue l'expression de sa douloureuse sympathie.

Le procès-verbal de la dernière réunion est lu et adopté.

M. Serand annonce que le monument commémoratif dont le projet avait été arrêté par la Société Florimontane, dans ses séances des 12 octobre et 2 novembre 1904, pour rappeler

le souvenir de l'ancienne ville gallo-romaine de Bautas, a été placé le 26 avril dernier, dans la plaine des Fins, à droite du chemin vicinal n° 43, sur l'emplacement que notre collègue, M. Albert Crolard, ingénieur, a bien voulu céder gracieusement à la Société.



MONUMENT COMMÉMORATIF DE L'ANCIENNE VILLE GALLO-ROMAINE DE BAUTAS.

(Dessin de M. Louis Dumurgier.)

Ce petit monument, qui se trouve ainsi à peu près au centre de l'emplacement du vicus romain, édifié avec des matériaux

antiques, se compose d'un fût de colonne romaine, découverte en 1884 dans la plaine des Fins, dont la base, de la même époque, provient des ruines de la villa gallo-romaine mise à jour, en 1861, à Gevrier, dans la propriété de M. Galliard.

Le tout est placé sur un soubassement en maçonnerie. Sur la partie de la colonne qui fait face à la route, l'inscription figurée ci-contre a été gravée en lettres onciales, par M. Peterlongo, sculpteur.

En prenant acte de la communication de M. Serand, la Société est heureuse de renouveler ses sincères remerciements à la municipalité d'Annecy qui a bien voulu prendre à sa charge une partie des frais d'établissement du monument et laisser distraire du Musée lapidaire, le fût de colonne, ainsi qu'à MM. Albert Crolard, ingénieur, et Durand, avocat, les généreux donateurs du terrain et de la base de colonne.

M. Carle offre à la Bibliothèque florimontane la collection complète du journal satirique régional *Le Chat* qui parut en 1848 et n'eut qu'une année d'existence. Remerciements à M. Carle pour ce don d'une publication devenue aujourd'hui fort rare.

Le Conservateur du Musée présente de la part de M. GAY deux nouveaux modèles en bois : celui de la petite chapelle de Galatin (xvi^e s.), route de Thônes à Manigod, et la reproduction de la curieuse église rurale d'Argentières, près de Chamonix.

M. Guinier annonce que la Société des Amis des Arbres vient de faire placer au jardin public, sur une cinquantaine d'arbres d'essences diverses, des étiquettes-plaques vitrifiées portant avec le nom scientifique du végétal, son nom vulgaire ainsi qu'une carte planisphère indiquant son pays d'origine et son aire d'acclimatation. Cette heureuse initiative permet ainsi de constituer à Annecy un petit *Arboretum* ou jardin des plantes qui contribuera à faire connaître et vulgariser les noms des espèces d'arbres communément plantés dans les parcs et jardins et le plus souvent totalement ignorés du public.

M. Camille Dunant présente la candidature de M. ROLLIER fils. **M. Fontaine** présente celle de M. le chanoine LAVOREL.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 6 heures.

Le Secrétaire : Marc LE ROUX.

Séance du 7 juin 1905.

PRÉSIDENCE DE M. C. DUNANT, PRÉSIDENT.

La séance est ouverte à 5 heures.

Le procès-verbal de la dernière réunion est lu et adopté.

Il est procédé au vote sur les candidatures présentées à la dernière séance. A la suite du dépouillement du scrutin, MM. LAVOREL et ROLLIER sont proclamés membres de la Société Florimontane.

Le Bibliothécaire dépose sur le bureau les ouvrages reçus :

Ernest CHANTRE : *Recherches anthropologiques en Egypte*, 1 vol. in-4°, Lyon, Rey, 1904.

Le Président adresse les félicitations et les chaleureux remerciements de la Société au savant membre honoraire de la Florimontane pour le don généreux de ce magnifique ouvrage.

MENABREA : *Précis historique des faits qui ont accompagné et suivi l'invasion de la ville de Chambéry (3 avril 1848)*, 1 v. in-8°, 1848. (Don de M. Carle.)

BURLET : *Le Culte marial dans le diocèse de Chambéry*, 1 br. in-8°, Chambéry, 1905. (Don de l'auteur.)

Id. : *Dom Mabillon en Savoie*, 1 br. in-8°, Chambéry, 1905. (Don de l'auteur.)

Bulletin agricole de la Haute-Savoie, 1^{re} année. (Don de M. le professeur Boiret.)

L. BALLEYDIER et H. CAPITANT : *L'Assurance sur la Vie au profit d'un tiers et la Jurisprudence*, 1 br. in-8°, Paris, 1904. (Don de M. Balleydier.)

Une liasse de brochures concernant principalement la Savoie. (Don de M. J. Serand.)

L'échange de la *Revue savoisiennne* avec *Atti della Accademia scientifica Veneto-Trentino-Istriano* est accepté sur la demande de cette Académie.

Le Conservateur du Musée fait part des objets donnés à cet établissement :

Deux coiffures d'amazones dahoméennes (Don de M^{lles} Madeleine et Claire Meyer, d'Annecy.)

Schako de la garde nationale d'Annecy avant 1860. (Don de M. Vulliet, conservateur des hypothèques à Chambéry.)

Lanterne à vitrage sphérique ayant appartenu à Eugène Suë. (Don de M. Palais, pharmacien à Annecy.)

Le Secrétaire donne lecture du programme du Congrès préhistorique qui doit se réunir du 26 septembre au 1^{er} octobre

prochain, à Périgueux. Trois jours seront consacrés à des excursions scientifiques, préhistoriques et archéologiques, aux Eyzie, à la Madeleine, à Liveyre et au Moustier, dans cette région classique de la Dordogne, célèbre par ses découvertes récentes de grottes aux parois illustrées de gravures et de peintures par les artistes chasseurs de rennes de l'époque magdalénienne.

Le même lit la lettre suivante adressée par M. Albert CRO-LARD :

« Je me fais un plaisir de vous adresser, en même temps qu'à la Société des Amis des Arbres de notre ville, une section transversale et une verticale d'un pied de peuplier, dit peuplier eucalyptus, dont j'avais, il y a une douzaine d'années, planté quatre sujets sortant de pépinière avec 3 à 4^{cm} de diamètre. (Je les avais achetés à Annecy, chez M. Folliet, directeur des Grands Magasins du Progrès.)

Il faut croire que ce terrain leur a très bien convenu, parce que leur développement a été très rapide — terrain de jardin sur remblai de toutes sortes, notamment de cendre de tourbe ; — distance de 8 à 12^m du Thiou, avec une hauteur de 0^m50 au-dessus de l'eau.

Voici les dimensions de l'arbre : Diamètre pris à la base : 0^m60 ; à 3^m20 de hauteur : 0^m42 ; à 8^m70 : 0^m30 ; à 12^m70 : 0^m16. Les branches latérales à 8^m70 de hauteur ont 0^m10 de diamètre.

Les racines de ces arbres, que j'ai dû abattre en raison de la place qu'ils occupaient, étaient très volumineuses en tous sens.

Le bois semble être, d'une façon générale, d'un beau blanc, la tache qui apparaît au centre de la section transversale doit provenir de ce que l'arbre a été abattu au moment de la sève. Il y aurait lieu de comparer ce blanc avec celui du tremble si estimé en papeterie. Cette industrie offrirait, en effet, un débouché important de ces peupliers dont la culture pourrait s'implanter dans les nombreux terrains humides de la région.

Je joins à ces renseignements un schéma du port de ces arbres, dont le développement vertical me semble bien en harmonie avec la croissance du tronc. (Vous pouvez voir chez M. Aug. Dunand, à Metz, un de ces mêmes sujets contemporain des miens, mais transplanté deux fois.)

Très heureux si l'attention que j'ai portée à ces peupliers eucalyptus peut être utile à notre pays par l'intermédiaire de la Société Florimontane. »

M. Marteaux fait la communication suivante :

« M. le chanoine C.-U. Chevalier a publié à Lyon en 1871 un *Inventaire des archives des dauphins de Viennois à St-André de Grenoble en 1436*. C'est un ouvrage peu connu et qui intéresse pourtant notre département puisqu'un des registres porte cette indication : *Registrum privilegiorum et licterarum baronie terre Fucigniaci*. Cet inventaire des archives fait au xiv^es. et dont M. U. Chevalier a respecté les graphies souvent fautives, appelle au sujet des noms de lieux parfois impossibles à restituer, quelques rectifications, qui, je crois, n'ont pas encore été faites et qui seront sans doute utiles à ceux qui consulteront cet ouvrage : n^{os} 1467 *Petrus de Coisyer*. Cette localité n'est pas Cusy, mais Choisy (Sciez). 1488 *Myssie* n'est pas Mieussy, mais Messy. *Yuvrey* doit sans doute se lire *Ivurey*, auj. Ivoray (Mieussy). 1530 *in Ethona* : cette localité est mentionnée comme possédée par le seigneur de Nernier ; il est probable qu'il s'agit d'Aiton, en Savoie. 1576 *villa de Cruelys* = Croix ? (Usinens). 1608 lire *avullier*, non *Anullier*, Avully, (Brenthonne). 1624 lire, non *Vincie*, mais *meucie* ou *miucie* et remplacer à l'index Orcier par Mieussy. 1629 il s'agit de Conflens (Albertville) ; ajouter à l'index c. de Hauteluçe. 1636 *apud Puibertier*?. 1626 *nantum de Flerum versus Flumenc, dictus Flori*. Ce torrent, près de Flumet, à la limite du Faucigny, doit être mal orthographié et doit s'écrire *Flon*, *Flum*, auj. le Flon, affluent de l'Arly. 1678 bastide de Balme. Ne serait-ce point la Bâthie de la Balme de Sillingy ? *Chaceuz en Semana* ; est-ce pour *Chaignuz*, Chêne en Semine ? 1492 *in parrochiis de Meturyn et de Rianges*. L'original devrait donner *mōtmyn*, Montmin. Quant au Riange, c'est un territoire qui renfermait les paroisses de Doussard, Chevaline et Lathuile. 1948 *Curoysonna* ? »

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 6 h.

Le Secrétaire, Marc LE ROUX.

LE TESTAMENT

DE CLAUDINE DE CHAFFARDON, VEUVE LAMBERT

(février 1543)

Il y a trois mois environ, M. Gardier voulut bien communiquer à M. Le Roux, notre secrétaire, un parchemin en assez mauvais état qui contient le testament en français de D^{lle} Clau-

dine de Chaffardon ¹, veuve de noble Jean Lambert, maître en la Chambre des Comptes du Genevois, daté de février 1543.

Prié d'examiner ce document, j'ai pu, à force de patience, le lire et le reconstituer presque en entier.

Ce testament mérite d'être sauvé de l'oubli, soit à cause des nombreux personnages contemporains dont il fait mention, soit parce qu'il complète, sur plus d'un point, l'*Armorial-Nobiliaire* de M. le comte de Foras.

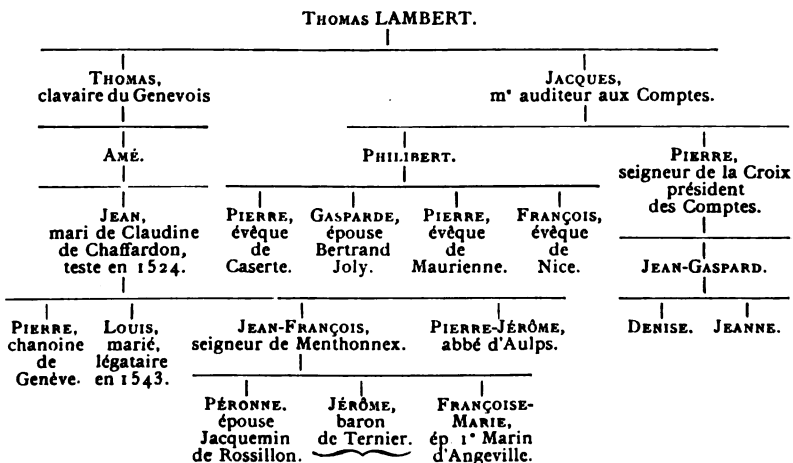
L'Armorial ne donne que trois fils à Jean Lambert, savoir : Pierre-Louis, chanoine de Genève ; Pierre-Jérôme, abbé d'Aulps et Jean-François qui continua la famille. Or le testament en énumère un quatrième, Louis, qui était marié et père de plusieurs enfants mâles, dont il ne donne malheureusement pas les noms.

D'autre part, M. de Foras a soupçonné, sans oser toutefois l'affirmer, que Thomas Lambert, secrétaire ducal, aïeul de Jean cité plus haut et Thomas, clavaire à Annecy en 1491 et grand-oncle paternel des évêques de Nice, de Maurienne et de Caserte, sont un seul et même personnage.

Or cette identité résulte assez clairement du testament en question, car la testatrice y fait un legs à son neveu ², R^d M^{re} François de Lambert (c'est l'évêque de Nice), un autre à son neveu, respectable messire François Joly (qui était le fils d'une sœur de l'évêque), d'où il résulte que les Lambert, seigneurs de la Croix et de Monterminod près de Chambéry, et les Lam-

1. Claudine était fille de noble Claude de Chaffardon, seigneur de la maison-forte de ce nom à St-Jean d'Arvey, et de Péronnette de Mareste en Chautagne.

2. C'étaient des neveux à la mode de Bretagne, des cousins au 3^e degré. Voici en effet un tableau généalogique *in parte quâ* :



bert, seigneurs de Menthonnex-en-Bornes, sont deux rameaux issus d'une même branche.

Nous donnons ci-après le texte même du testament, en nous permettant toutefois de supprimer les formules générales et les dispositions qui nous ont paru moins dignes d'intérêt :

Au nom de la sainte Trinité le Père le Fils et le Saint-Esprit, amen. A tous presens et avenir soit notoyre.... qu'en l'an de nostre Seigneur courant mil cinq cens quarante troys et le.... du moys de fevrier, par devant moy notaire public et les tesmoins dessoubs nommés (s'est) constituée en personne noble et genereuse dame Claude de Chafardon delaissee de feu spectable messire Jehan Lambert en son vivant du nombre des auditeurs de la Chambre des Comptes, laquelle considerant que, pendant le temps que l'on est en bonne prosperité et sans (sens) rassis.... que mieulx et plus seur est de disposer des biens que Dieu a donnés,.... a fait, condict et ordonné son dernier et vallide testament nuncupatif.... par moy redigé en forme et maniere que s'ensuyt.

Faisant 1^o le signe de la sainte ✠.... elle recommande devotement son âme à Dieu le créateur....

Item veult et ordonne que son dict corps soit intumulé, si elle trespasse Annessy en l'esglise des Frères Prescheurs de S^t Dominique au vars et sepulture de messire Thomas Lambert ; et si davanture elle decedoit à Chambéry ou auprès, elle veult et ordonne que son dict corps soit intumulé en l'esglise de S. François de Chambéry en la chapelle de messieurs les Lambert et c'est assavoir au tombeau de spectable messire Jehan Lambert son feu mary que Dieu absolve....

Item elle prie et supplie son dict corps estre revestu, où qu'elle trespasse, de l'abit de Monsieur Saint François....

Item veult et ordonne que le jour de son intumulation estres nanties (?) à l'honneur des quinze joyes de la glorieuse Vierge Marie quinze pources fillies d'une robe de drap de Valley blanc ou gris de drap du pays, de chauses (chausses) de solliers de barbettes et de covrecheufs de toyle accoutumés estre porté au lieu de Chambéry par semblables femmes...., et que l'on doige prendre les dictes fillies la plupart de ses preude femmes du lieu d'Aillon....

Item veult estre donné à cinq pources fillies en l'honneur et reverence des Cinq Playes de N. S. J. C. a chascune d'elles vingt florins pour une foys, desquelles l'on en doige prendre troys de ses preudefemmes savoir l'une en la mayson de chieu (chez) Marmot de S. Jean d'Arvey, et les aultres deux là on l'on verra qu'il y aura pitié et grosse nécessité de poureté ; et les aultres deux à la discretion de ses heritiers.

Item veult estre faite l'aumone aux pources à pain, vin, feves et cher (viande) ou fromaige selon l'oportunité du jour.

Item donne et lègue, si elle meurt à Chambéry ou auprès, aux esglises et serviteurs de S. François, de Sainte Marie, de S. Clere hors la ville, de S. Dominique de Chambéry a chascune d'elles dix florins de petit poys pour une foys ; et si elle trespasse au lieu d'Annessy ou de Veyrie, elle donne aux esglises de S. Dominique, aux religieulx de S. François, du S. Sepulcre et aux dames de S. Clere d'Annessy, à chascune d'icelles esglises, dix florins.

Item lègue à R^{de} dame Bernarde de Menthon abbesse de sainte Catherine dessus Annessy, dix escus au soleil, lesquieulx elle sera entenuie employer en acoutrement d'église.

Item, à l'esglise parrochiale de Veyrie auprès d'Annessy dix florins pour une foys ¹.

Item, à noble Catherine de Chafardon, dame de Loisey ² sa sœur très chiere, trente escus au soleil, et à nobles Jeanne, Pernette et Philiberte, filles de la dicte Catherine ses niepces à chascunes d'elles vingt escus d'or au cuy du Roy.....

Item, à noble Glauda de la Dragonnière femme de noble Anthoenne Chabo sa niepce, trente escus ³.

Item, à spectable messire François Joly ⁴ son nepveu (*lisez : cousin*), vingt escus et à noble Anthoenne Piochet seigneur de Montermino, son nepveu, vingt escus.

Item, à la chapelle de S^{te} Marguerite en l'esglise de Bassin (Bassens) fondee et au recteur d'icelle pour ce qu'elle ny peult pas fonder une chappelle en la dicte esglise, laquelle son feu mary avoit l'intention de fonder, six vingt florins petit poys pour une foys plus six florins annuels....., et sera tenu le recteur d'icelle celebrer tous les vendredys de l'annee une messe des Cinq Playes....

Item, à messire Pierre Lambert, son fils très chier, cent escus.

Item à noble Louys Lambert, son fils très chier pour luy et ses enfans masles..... deux chambres en la mayson que fut de..... oultre une chambre en la mayson qu'elle a acquise du sieur Jehan Rognier, et si d'aventure ses frères soubsonnés Jehan-François et Pierre Jheronime de Lambert ne volaient consentir à cecy, elle donne audict noble Louys Lambert la montaignie que Baly luy a remise. Item, deux couches (lits) bonnes et honnestes garnies de coudres de cussins et de couvertes, une cortine garnie honnestement; item demy douzenne de mantils, deux douzennes de serviettes demy douzenne de plats demy douzenne de plaques destain.....; item une pension annuelle sa vie durant et en après de luy à ses enfans masles, procréés en loyal mariage, payable en accoutrement ou argent en deux termes.....

Item, à R^d M^{re} François de Lambert, son nepveu abreviateur de Rome, cent escus au soleil, et ce en deduction de ce qu'il luy porroit devoir comme heritiere de feu R^d seigneur M^{re} Pierre Lambert evesque de Caserte.

Item, à noble Pierre-Jheronime de Lambert son fils tres chier l'office de commanderie apostolique de Rome et les debtes qui sont dheus à la dicte dame dedans Rome comme heritiere du dict feu M^{re} Pierre de Lambert; plus la mayson que mieulx il aimera.....

Item, à M^{re} Pierre Curtilis, chanoine de Saint-Pierre de Genève, l'usage de sa mayson acquise de F^{ois} Dupont assise à Annessy.....

Item, à M^{re} Pierre Gantin, prestre au service des Lambert,..... une

1. Les Lambert possédaient à Veyrier une maison.

2. Catherine, sœur de la testatrice, avait épousé Claude de Mareste de Lucey en 1528.

3. Françoise, autre sœur de la testatrice, avait épousé Henri, seigneur de la Dragonnière près Yenne; Claudine Mallet, fille et héritière d'Artaud Mallet, épousa Antoine de Chabod, seigneur de Chiron.

4. F^{ois} Joly était fils de Bertrand Joly d'Alléry et de Gasparde Lambert, sœur de l'évêque de Caserte.

chambre, un cellier et trente escus pour les services qu'il luy a faicts par le passé et faict journellement.

Item, à nobles Glaude, Charles et Jehan-François de Chafardon, ses neveux à chescun 500 florins en deduction de ce qu'ils luy pourroient debvoir de son mariage à elle constitué par noble Charles de Chafardon son feu frère.

Item, aux R^d seigneurs chanoynes de S. Pierre de Genevve, la somme de 105 florins, à charge de celebrer dans leur esglise une g^d-messe à diaque et soubdiaque (*sic*), et aussi Prime et None à la forme de la fondation faicte par feu R^d seigneur Monsieur de Caserte.

Item, à George, sa servante ou chambrière dix escus et une chambre sa vie durant dans la mayson acquise de Jehan Rognier.

Item, à discret Pierre Pavyt les servis annuels dheus en argent à la dite dame au lieu d'Aillon.

Item, à Martin Guyot, son serviteur, un escu au soleil, à Aimé Neyret, un escu et à l'Anthoenne, sa chambrière, outre ses gaiges, dix florins.

Et pour ce que le fondement de tous les testaments est de faire et instituer heritiers ung ou plusieurs, elle a nommé et nomme ses heritiers universels nobles Jehan-F^{ois} et Pierre-Jheromine de Lambert, ses enfans tres chiers., les priant de ne point partir (partager) ses biens de Chambéry l'ung d'avec l'autre, mais de gent vivre et demorer en bonne communion, paix et amitié ensemble. ; *elle les substitue ensuite l'un à l'autre, à eux les enfans mûles de son fils Louis, à ceux-ci « l'hôpital de Notre-Dame sainte Lee » d'Annessy pour la moitié et l'hôpital morbeux pour l'autre moitié* ; et si d'aventure elle estoit intumulée à S. François de Chambéry, elle substitue le couvent S. Dominique, de Chambéry en la moitié au lieu dudit hôpital morbeux. Enfin pour ses biens d'Aillon nobles Glaude, Charles et Jehan-François de Chafardon ses neveux.

Elle institue ses exécuteurs testamentaires spectable messire François de Michallie ¹, président de la Chambre des Comptes de Genevois, noble et puissant Anthoenne Chabo, seigneur de la Dragoniere son beau neveu, R^d M^{re} Claude Mallet, commandeur de Berne et religieux de saint Anthoenne, spectable messire François Ioly, docteur ès-loix, R^d M^{re} Jacque de Chabo et noble Anthoyne Piochet son neveu.

Faict à Annessy dans la mayson de la dicte dame, presents : M^{re} Clavel, prestre de N. D. de la Lee, Jaque Fenolliet, Jehan Guy bolangier, Pierre Balmen, mugnier et Loys Cresent habitans de Chambéry, tesmoins Antoine Conversi, notaire.

D'après M. de Foras, la testatrice vivait encore en 1545. Pierre, l'un de ses fils, fut chanoine de Genève et prieur de Saint-Clair ; Pierre-Jérôme fut abbé d'Aulps de 1563 au 6 mai 1591, date de sa mort : c'est lui qui fonda le collège d'Evian. La fin de Louis nous est inconnue. Quant à Jean-François, il ne laissa qu'un fils, Jérôme, lequel mourant sans postérité (1611) testa en faveur de Jérôme d'Angeville, enfant de l'une de ses sœurs.

J.-F. GONTHIER.

¹ F. de Michaille, président des Comptes du Genevois dès 1531, avait épousé une Gabrielle Lambert, que l'on croit sœur de Jean Lambert, mari de la testatrice.

NOTE SUR L'HERBIER DES ALPES DE LA SAVOIE

offert par J.-L. Bonjean à l'Impératrice Joséphine

C'est avec le plus vif plaisir que j'ai lu la communication de M. Jules Camus concernant l'*Herbier des Alpes de la Savoie* offert à l'impératrice Joséphine par Jos.-Louis Bonjean, insérée au 3^e trimestre 1904 de cette *Revue*.

Moi aussi je possède un des cahiers d'étiquettes que Bonjean avait fait imprimer pour ses herbiers et ses envois de plantes sèches. Il avait été envoyé à Georges Jan, l'illustre fondateur et premier directeur du Musée d'histoire naturelle de Milan, alors qu'il était encore professeur de botanique à l'Université de Parme, c'est-à-dire avant 1831.

Le cahier se compose, comme ceux que M. Camus vient de décrire, de 18 feuillets numérotés, imprimés d'un seul côté, pliés et cousus ensemble avec un bout de ficelle. Il n'a, non plus que ceux de la Bibliothèque du Jardin botanique de Turin, ni titre, ni date, ni nom d'auteur. La première page (verso du premier feuillet) porte, de la main de Bonjean, l'inscription suivante :

« *Etiquettes qui composaient l'herbier que j'ai eu l'honneur d'offrir à l'imperatrice Josephine après avoir voyagé deux mois avec elle au Mont Blanc et en Suisse, elle fut maraine d'un fils dont mon épouse accoucha pendant que je voyageais, il fut baptisé deux ans après lors du retour de S. M. à Aix les Bains près Chambéry.* »

Comme on le voit, cette note ms. contient plus de détails que celle du cahier de Turin, et vient à l'appui de la mention que Bonjean fit de son voyage avec Joséphine. Elle nous apprend encore que ce voyage s'est prolongé jusqu'à deux mois, ce qui n'est pas trop, vu le but que l'on se proposait et les moyens de transport alors en usage.

Que M. Camus me permette, cependant, d'exprimer ici mon opinion personnelle au sujet de la *Linnaea borealis* et de la date d'impression des étiquettes.

Que la *Linnaea* cueillie par Joséphine provenait d'une autre localité que le Montanvert, cela est bien possible : Bonjean qui avait fait transplanter des pieds de cette espèce, rare dans la région, aura laissé croire à son illustre compagne d'excursion que la plante y était indigène. Ce ne serait là qu'une ruse de

collectionneur-marchand qui n'honore pas un botaniste digne de ce nom, pas plus que Bonjean lui-même, dont les services rendus à la floristique savoyarde méritaient bien le souvenir que lui dédie M. Camus.

Je possède un petit paquet de plantes que je tiens de mon père qui l'avait à son tour reçu du comte Alexandre Litta, et qui porte ce titre :

pour
Souvenir du Montanvert. Plantes qui s'y trouvent
(classées) par V. Payot
de Chamonix.
1846.

Ce titre est écrit sur le carton, contenant 38 feuilles non cousues et repliées ($24 \times 19^{\text{cm}}$), avec des échantillons assez bien préparés, la plupart encore en bon état, fixés avec des bandelettes de papier, avec les étiquettes imprimées, portant les noms latins, la traduction française et la localité. — C'est, évidemment, un de ces herbiers faits pour être vendus aux touristes et dont, par conséquent, je ne veux pas discuter la valeur scientifique, quoiqu'il s'agisse d'un collectionneur qui a sans doute beaucoup contribué à la connaissance de la flore du Mont-Blanc.

Dans ce paquet les plantes sont rangées d'après De Candolle, mais les familles s'arrêtent aux Gentianacées ; or à la famille 25 est un échantillon de *Linnaea borealis*, avec l'indication : « Les lieux pierreux et découverts, à la TÊTE NOIRE ». — De cette localité, déjà donnée par De Candolle et Lamarck, et bien connue par Payot on peut voir comment une plante récoltée à un point assez éloigné a pu servir de « *souvenir du Montanvert* ». — J'observe encore que Bonjean n'a pas mentionné de localité sur l'étiquette *imprimée* de la *Linnaea*, tandis que presque toutes les autres portent des indications, soit de la localité, soit de la station. — On peut donc lui pardonner la petite ruse dont Joséphine fut la victime.

Pour ce qui concerne l'époque de l'impression des étiquettes composant les paquets, je ne suis pas de l'avis de M. Camus. — Premièrement parce que c'est Bonjean lui-même qui affirme que ce sont ces étiquettes « *qui composaient l'herbier* » offert à Joséphine. En outre l'impression, à en juger par la rudesse des caractères typographiques, a dû être antérieure à celle des étiquettes, beaucoup mieux faites, fac-similées par M. Camus, et dont plusieurs parfaitement identiques se trouvent dans

l'herbier Jan. — En dernier lieu parce que le cahier envoyé à Jan l'a été sans nul doute avant 1831.

M. Camus croit trouver une preuve que les feuilles de ces cahiers n'ont pas été imprimées avant 1839, en ce qu'une des étiquettes porte : « *Silene uniflora. B. Alpina. Dec.* » nom qu'il dit emprunté au vol. IV de la *Flora italica* de Bertoloni, publié ladite année. — J'observe, de mon côté, que le *Silene uniflora* est de De Candolle, qui en décrit les variétés α , β , γ , dans le vol. IV de la *Flore française*, publié en 1805 ; et que B, peut bien ne pas signifier Bertoloni, mais plutôt la var. β , ce qui ne doit pas étonner, vu l'imperfection des moyens typographiques avec lesquels l'impression a été faite. Bertoloni dans le vol. IV de sa *Flore* dit expressément avoir reçu de Bonjean la var. β (la même que la β de De Candolle) « *ex Cenisio prope lacum* ».

Je pense donc que les étiquettes dont se composent les cahiers signalés dans la *Revue savoisienne*, et qui le méritaient bien au point de vue historique, avaient été imprimées bien avant 1839, peut-être peu après 1810, l'année du voyage de Bonjean avec Joséphine, parce que les quatre premiers volumes de la 3^e édition de la *Flore française*, à laquelle a collaboré De Candolle, étaient déjà parus en 1805. En tout cas pas plus tard qu'en 1812, lors du retour de l'impératrice à Aix et du baptême de l'enfant.

Milan, avril 1905.

Ferd. SORDELLI.

L'Inaccessible.

L'homme porte en son âme, et partout et sans trêve,
Un tourment infini qui lui ronge le cœur :
L'éternelle souffrance et l'immense douleur
De ne pouvoir hélas ! jamais vivre sans rêve.

C'est un air qui prélude et jamais ne s'achève.
En vain l'on croit saisir l'inaccessible fleur,
En vain l'on croit étreindre et baiser sa splendeur :
Toujours à ce contact l'illusion se crève.

Et nous allons ainsi vers de lointains mirages,
Eternels altérés d'impossibles breuvages,
Les bras tendus au loin vers le rêve attirant ;

Et toujours nous restons attachés à la terre,
Vainement amoureux de l'affolant mystère :
La vie est si petite, et le rêve si grand !

Henri LEZAY.

VOYAGES DU SEIGNEUR DE VILLAMONT

*partant de « la Duché de Bretagne »,
pour aller en Terre Sainte, par la Savoie, le Piémont,
l'Italie, la Grèce, la Syrie et l'Égypte,
au mois de juin 1589.*

Ses deux passages en Savoie

Cette relation, dont la première édition a paru en 1596, paraît avoir vivement excité la curiosité à cette époque, car elle n'a pas eu moins de sept éditions jusqu'en 1619.

Nous avons pensé qu'un livre datant de plus de trois cents ans, devenu rare même dans les bibliothèques publiques, presque introuvable aujourd'hui, pouvait être assimilé à un manuscrit inédit et paraître dans la *Revue* en ses parties concernant notre Savoie.

Son intérêt pour nous est surtout dans les itinéraires suivis, à l'aller et au retour, les routes et les chemins parcourus, les moyens de voyager, les formalités et obligations imposées aux voyageurs, la description des contrées de Savoie traversées... puis la différence et la valeur des monnaies, leur échange, les mœurs et usages, etc., etc.

Enfin nous avons cru devoir y ajouter quelques notes explicatives afin de donner au récit du voyageur les compléments instructifs qu'il importait de faire connaître et de répandre, dans le but de montrer ce qu'étaient les communications de notre pays en ce temps-là.

Notre imprimeur a imité autant que possible l'aspect typographique de l'édition que nous possédons dans notre collection ; toutefois nous avons reconstitué certaines abréviations de mots introduites par les imprimeurs de l'époque qui pouvaient nuire à la lecture.

D^r THONION.



Voyage de Lyon à Thurin.....

LE mauvais temps étant passé, ie retournay à Lyon pour m'acheminer à Thurin, faisant marché pour cest effect avec vn Maron¹ de Lyon auquel ie donnay six escus, pour le loüage & nourriture de luy & de son cheual ; la

1. *Marrones* en bas-latin, hommes servant de guides, de porteurs, de fournis-
seurs de chevaux aux voyageurs, spécialement dans les pays de montagnes.

coustume estant telle par toute l'Italie, de nourrir les voituriers mesmement leurs cheuaux. Or auant que de partir de Lyon, il faut necessairement prendre un passe-port & vne bulette ou bulletin de la santé, autrement difficilement pourroit-on passer en Italie. Ce que generalement faudra faire, par tous les lieux où l'on disnera & couchera, iusqu'à ce qu'on soit arriué en la Romaine ou Florence Et aduenant qu'on sejournaft quelques iours en vne ville, il faut que la bullete en face mention, laquelle on prendra des Commissaires qui sont establis sur chacun passage, leur payant la tare ordinaire : & si on la passe de quelque petite chose, on en est plus promptement depefché Il faut soigneusement garder les bulletes, d'autant qu'elles sont exactement visitées par chacun passage : pour scauoir si on a pafsé par quelque lieu pestiféré. Partant doncques de Lyon, on me contraignit à l'entree du pont de Rofne, monsté la bourfé, & ce qui estoit dedans, à fin de voir si ie portois or ou argent outre l'ordonnance, cy dessus mentionnee : Ainfi tra-uersant quelques villes du Dauphiné. Arriué à celle du port de Bonuoisin, qui separe le Dauphiné d'auec la Sauoye, par vne riuere qui passe au milieu, à deux lieües de laquelle montay la roide montaigne d'Aiguebellete, ¹ qui dure vne lieüe de hauteur, & dauantage de descente, estant toute remplie de bois tallis, repaire & taniere de larrons, toutesfois le chemin y est affeuré à raifon de la bonne garde qu'on y faict ². Se trouuent dans ces bois,

1. Aiguebellette, par sa position sur la voie antique, était une station obligée pour tous les voyageurs qui traversaient la montagne. Importante au double point de vue stratégique et commercial, alors que ce chemin était le seul praticable qui existât entre la Savoie et la France, cette localité, au moyen-âge, vit s'élever, sur les débris de la mansion romaine, une forteresse féodale; et comme le chemin passait au milieu de ces bâtiments, voyageurs et marchandises étaient tenus d'y acquitter un droit de péage. Déjà ancienne au xi^e siècle, cette forteresse fut réparée par les seigneurs de Chambéry. Guy VIII, dauphin de Viennois, la prit et la brûla; restaurée plus tard, elle appartint au président Favre; puis démantelée de nouveau, elle fut définitivement abandonnée dans le siècle dernier.

(Notre voyageur n'en faisant aucune mention, il est à présumer que sa restauration n'avait pas encore été faite. Les ruines qui apparaissent aujourd'hui montrent assez quelle étendue et quelle importance devait avoir cette espèce de citadelle.)

La montagne commence immédiatement après l'église; là on rencontre la voie antique dans toute son intégrité; aucun changement n'y a été introduit; le large dallage romain y est parfaitement conservé jusqu'au hameau des Allamants, où, emporté par les éboulements et par les ravins que les pluies ont occasionnés, il est remplacé par un affreux pavé pointu; la chaussée est plus étroite et semble accuser une origine moderne. Plus loin, on retrouve la voie romaine; quoique détériorée, on la reconnaît à des pentes plus habilement ménagées, à des courbes plus développées, à d'épaisses murailles de soutènement et à des entailles dans la roche. Depuis la dissolution de l'empire romain, cette voie fut réparée et entretenue par les rois burgondes, par les grands seigneurs féodaux et par les princes de Savoie. (B^{on} Achille RAVERAT : *Savoie; promenades historiques, etc.*, Lyon, 1872.)

2. Il est probable que les mesures de sécurité et d'entretien édictées en 1655, par le duc de Savoye Charles-Emmanuel, étaient déjà en partie appliquées à cette époque sur les routes traversant la Savoie du Pont-de-Beauvoisin jusqu'en Piémont. Cet édit porte : « que les chemins soient réparés, accomodés et maintenus en bon état, avec ordre exprès aux officiers locaux de visiter lesdits chemins au moins une fois par mois sous peine de cent livres, etc., voulant qu'en tous les lieux de passage qui serviraient d'étapes aux muletiers il y ait des hôtes de bonne foy et suffisantes commodités pour loger tous les marchands, mulets et muletiers qui passeront dans nos états, aux prix convenus jusqu'à maintenant, étant nostre intention que toutes personnes de quelque condition et qualité qu'elles soient

plusieurs Ours & autres bestes sauvages, lesquelles en certain temps, sont dangereuses à rencontrer : & avant que monter la montaigne on void vn lac qui contient enuiron trois lieues de longueur, qui porte pareillement le nom d'Aiguebellete, auquel se pefche de fort bon poisson, comme au disner le goust m'en donna preuue suffisante : En ce lieu là le changement des monnoyes commence, desquelles ie feray peu de recit, pour ce que tous les hostes veulent estre payez en monoye de France, & non celle de Sauoye : on y met l'escu [de Sauoye à quatre liures quatre sols, & le pistolet à quatre liures, le teston à vingt sols, la realle à six, le blanchi à quatre, & le franc de Sauoye à vingts sols, le sol de Sauoye quatre quadrins, & celuy de France cinq, & la parpayolle trois.

Chambéry est la principale cité du Duché, en laquelle y a Parlement & Magistras pour la santé, elle est de petite estenduë, mais bien bastie par le dedans : toutesfois son habitation est mal plaisante, à raison des grandes neiges, & pluyes qui s'y font ordinairement comme aussi par toute la Sauoye, laquelle est composée de tres hautes montaignes, les cimes desquelles se voyent peu souuent abandonnée de leur accoustumée blancheur : Mais celles que le clair Phœbus eschauffe de ses plus ardens rayons, se reduissent incontinent en eau, laquelle on void descendre du haut des montaignes, menant vn bruit fort impetueux. De telles manieres d'eaux s'engendre vne riuiera qui s'appelle Lizere, prenant son origine toutesfois aupres du mont Senis ¹, duquel elle vient murmurer à trauers les roches, & s'augmentant tousiours par le cours continuel desdictes eäues, qui descendent des montaignes susdictes, faict à la fin vne grosse riuiera, qui en toute saison est fort perilleuse à passer, à cause de son accroissement inopiné, que les citoyens de Grenoble espreuuent quelquesfois bien enuis & à leur dam à raison que courant auec grande impetuofité par leur cité, elle emporte souuent quand & foy la maison de quelque habitant. Elle decore et embelift grandement la forteresse inexpugnable du chasteau de Montmelian, qui est situé sur vne montaigne, au pied de laquelle court ladite riuiera, que nous passames sur vn meschant pont de bois, qui est fort long comme de trois à quatre cents pas, & estroit, & sur lequel il faut necessairement prendre bulette des gardes qui y font establies. De là entraimes en vn beau chemin ², laissant à la fenestre

puisse sûrement passer par nos Etats!... et pour rendre les passages plus assurés nous ordonnons par édit perpétuel et irrévocable qu'au cas que quelques marchandises fussent prises ou quelques marchands ou passagers dévalisés, les habitants des communautés circonvosines du lieu où le larcin aura été commis, seront obligés de prendre les armes et d'aller contre les voleurs pour les suivre et les faire prisonniers et les remettre ensuite entre les mains de notre justice ; lesquels habitants manquant à faire les diligences, seront tenus et obligés de réparer la perte qu'auront faite lesdits voyageurs, marchands, muletiers, voituriers ou autres et que cette dépense sera répartie sur les communautés voisines, etc., etc. » Ces édits et arrest deuaient être publiés « riesse les paroisses du Pont, la Brydoire, Aiguebelette et Saint Sulpis, à l'issue de la grande messe et affigé aux lieux accoustumés »... (Extrait de la *Notice historique de l'ancienne route de Charles-Emmanuel II*, par MM. Martin Franklin et Vaccarone, Chambéry, Perrin, 1887.)

1. Le confluent de l'Arc et de l'Isère se faisant au-delà de Chamousset, notre voyageur n'a pu s'en rendre compte et a persisté dans son erreur de prendre l'Arc pour l'Isère, qu'il fait remonter au Mont-Cenis.

2. Ce « beau chemin » est la route actuelle qui partant du pont de Montmélian, passe par la Chavanne, Planaise, Coise, Maltaverne, Bourgneuf, puis, contournant le Mont-Gilbert, conduit à Aiguebelle.

des hautes montaignes au bas desquelles sont plantées force vignes, qui durent trois ou quatre lieues de longueur, mais peu larges & fort penibles à labourer : dont pour cest effect les vigneronns montent comme par vne eschelle à plus de demie lieuë de haut : non seulement en cest endroit : ains aussi à Aiguebelle, qui est vne petite ville bastie sur la Lizere, où ils labourent la terre à coup de main, & a bien vne lieuë de hauteur, sans craindre le danger de tomber és precipices. Je crois que la necessité & pauureté les contrainct à ceste misere, d'autant que la terre leur manque. Outre ceste affliction, l'eau de neige de laquelle ils vsent pour leur boire, est si pernicieuse qu'elle leur cause vne enflure de gorge fort monstreuse à voir, laquelle toutesfois ne leur faict point de mal, ainsi que les pauvres gens m'on dict. De là trauerfant le Marquisat de la Chambre, le pays de Morienne & plusieurs autres villes peu celebrees & renommees, arriuafmes au pied du mont Senis où les habitants du village de Lainebourg s'offrirent selon leur coustume, me porter, ou bailler vn cheual pour monter la montaigne qui dure pour le moins vne lieuë de hauteur, & ainsi qu'on approche peu à peu de la cime, on s'apperçoit qu'elle se deuise en deux faisant par le milieu vn passage tres beau, chose certes digne d'admiration avec vne belle planure, remplie de prairies esmaillees & bigarrees sur le Printemps, de belles fleurs-bien flairantes, estendans leurs fins et limites de deux lieues de longueur, au milieu desquelles est vn grand lac, ioignant la poste de la Tauernette, où passant en esté, l'on void cueillir les foins, & faire grand nombre de fromages. Aux autres saisons il y faict dangereux passer, sans la conduite des Marons, à raison qu'en la planure y a des precipices, lesquels estant comblez de neige & le chemin pareillement, facilement on peut tomber dedans, et estre assuré n'en releuer iamais. D'autre part il y furuient quelquefois des tourbillons de vent de montaigne, qui leuant la neige en si grande quantité, qu'estant portee de violence, elle entraine avec soy quelques passans (qu'elle rencontre) & les enseuelist & accable tout à coup amoncelée sur eux : les autres qui ne peuuent eschapper y meurent de froid, & sont iettez en la Chappelle des transis, qui est ioignant la Tauernette, où y auoit grand nombre de corps morts lors que l'y arriuay. Et descendant la montaigne par vn chemin assez rude, qui dure deux lieues de longueur, passames par le bourg de la Ferriere, où l'on commence à compter par mil, deux desquels sont vne lieue de France.

Retour de Thurin à Lyon.

. Tant y a que partans de Thurin la neige commença de telle forte à blanchir les chemins, que ne pouuions trouuer le droit sentier, sinon par le moyen des Marons qui alloient deuant nous pour le nous preparer, & ceste neige continua iusques à ce que nous fussions arriuez à la Noualaife, qui fut sur le soir du iour ensuyuant, où estans, estions en grande difficulté de monter le mont Senis, raison que les chemins estoient couuerts des neiges precedentes : car il faut noter que depuis qu'il a neigé vne nuit en abondance, ce n'est pas à qui montera la montagne le premier, pour faire le passage aux autres, d'autant qu'il couste quelquefois plus de cinquante escus pour ce faire. Ce qui est cause que pour euter ceste despence, plusieurs attendent tant d'un costé que de l'autre de ladicte montagne quelqu'un à passer le premier pour apres suyure la trace, ou bien se ioignent ensemble pour faire les frais du chemin. Or ainsi que parlions de ceste chose le temps

s'embellissoit tousiours qui fut occasion que deux Capitaines Espagnols qui venoyent de Chambery passerent en diligence la montagne pour aller trouuer son Altesse à Thurin, & nous attendismes le matin enfuyuant pour monter, pour ce que la tourmente n'est pas si frequente sur le haut de la montaigne au matin, comme elle est apres midy & sur le soir. Nous la montasmes graces à Dieu sans aucun inconuenient & là descendismes quasi en volant sur la ramasse, qui est certes vn tres grand plaisir, car en moins d'un quart d'heure l'on faict vne bonne lieue, laquelle finie continuasmes nostre chemin par la Sauoye iusques à Chambery, où nous trouuasmes grande garnison d'Espagnols. De là voulant entrer en France nous ne suyusmes pas la droicte voye du Dauphiné par la montagne d'Aiguebellette, mais nous passasmes celle du Chat, qui de hauteur & grandeur esgalle celle de l'Aiguebellette. Bien est vray qu'elle n'est pas du tout si rude & fascheuse, toutesfois c'est un passage perilleux, à cause des bois desquels elle est remplie, & d'un grand lac qui est au pied, auquel facilement du haut de la montagne on precipiteroit ceux qu'on voudroit faire mourir pour auoir leur argent ¹. Ce lac enuironne le bas de ladicte montagne, faisant vn demy rond, auquel on pèche du poisson aussi bon & aussi delicat, qu'en iceluy qui costoit le mont d'Aiguebellette. Finalement passans par plusieurs villages & tres-riches chemins entre hautes montagnes passasmes à Pierre Chasteau le Rosne par batteau, puis paruenant à la ville de Montluet, qui est la dernière du Duché de Sauoye, esloignée de Lyon de trois lieues seulement, mismes le pied en France vn peu auparavant que d'entrer à Lyon.

. Ainsi cheminans ensemble (*avec un autre gentilhomme*) vinsmes sans aucun destourbier iusques à Angers, où le laissant m'en allay en ma patrie, apres auoir heureusement accompli le cours de mes voyages en trente neuf mois, pendant lesquels j'ay faict en allant & retournant, par mer que par terre cinq mille six cents cinquante & huit lieues, sans compter plusieurs petits voyages de cinq ou six lieues que j'ay faict pour aller voir diuerfes choses curieuses

1. Montaigne avait déjà dit dans son *Voyage de France en Italie en 1580* : « De là nous vinmes passer le Mont-du-Chat, haut, roide et pierreux, mais nullement dangereux ou mal aisé; au pied duquel, se siet un grand lac, et le long d'icelui, un château nommé Bordeaux, où se fait des épées de grand bruit. »

GLANES

Statistique (suite), 1901. — *Syndicats professionnels*. En Haute-Savoie, le mouvement social des travailleurs est moins accentué qu'en Savoie; celle-ci en effet a 67 syndicats, dont 29 agricoles et 28 commerciaux ou industriels (16 patronaux, 12 ouvriers) avec un total de 5,877 membres dont 4,382 agricoles. La Haute-Savoie n'a en 1901 que 24 syndicats dont 2 agricoles et 22 autres avec 4,038 dont 2,680 agricoles. Remarquons cependant que le nombre des membres ouvriers y est plus nombreux et qu'elle a 24 syndicats mixtes contre aucun en Savoie. Il n'y a encore aucune bourse de travail; en revanche la Savoie a trois sociétés coopératives, la Haute-Savoie une, à Annecy, en 1902. Les sociétés de crédit agricole sont au nombre de 13, dont 8 pour notre département. C. M.

Émigrants au Canada. — Dans son étude sur l'*Origine des Canadiens-Français* (Paris, Champion, 1903), M. Lortie a recherché la provenance des émigrants qui allèrent au Canada de 1608 à 1780. Sur 5,878 émigrants dont il a pu retrouver l'origine, la Savoie en a fourni 12 seulement, le Dauphiné 24 et le Lyonnais 33. J. D.

RECHERCHES
SUR
QUELQUES OFFICIERS SAVOYARDS
AU SERVICE DE LA FRANCE AVANT 1860

En parcourant la partie supplémentaire du *Bulletin des Lois* de 1815 à 1860, j'ai trouvé un grand nombre d'officiers savoyards qui ont pris leur retraite en France avant 1860. Ils ont fondé dans leur pays d'adoption des familles dont certains membres ont acquis une véritable notoriété. La liste complète en serait longue. En attendant qu'il me soit possible de la publier, j'en citerai seulement quelques-uns.

APVRIL (d') FRANÇOIS-PHILIBERT-HYACINTHE, *.

Né le 22 mai 1769, à Saint-Genix (Savoie), devint officier de gendarmerie sous le premier Empire, et fut retraité à Belley, comme lieutenant, le 1^{er} juillet 1818. Il vivait encore en 1842. De son mariage avec D^{lle} Catherine Duvernay, de Chambéry, il avait eu un fils :

APVRIL (d') LOUIS-HENRI.

Né le 16 mai 1808, à Chambéry. Teneur de livres à Grenoble, ce fils se maria dans cette ville le 12 avril 1842, avec D^{lle} Marie-Amélie Mielle, et fut le père de M.

APVRIL (d') EMILE-LÉON, O *,

Général de brigade, dont voici les états de service :

Né à Grenoble, le 10 décembre 1845 ; entré à l'Ecole polytechnique en 1865 ; élève de l'Ecole d'application le 1^{er} octobre 1867 ; lieutenant d'artillerie en second le 1^{er} octobre 1869 ; affecté à la 8^e batterie du 19^e régiment d'artillerie à cheval, en garnison à Valence. Il se distingua à la bataille de Fröschwiller, le 6 août 1870, fut blessé d'un coup de feu au bras droit, pris à l'ambulance et emmené en captivité. Revenu en France au mois d'avril 1871, il fut envoyé à l'armée de Versailles et reçut la croix de la Légion d'honneur le 31 mai suivant pour sa belle conduite à Fröschwiller. Classé l'année suivante à la 14^e batterie du 29^e régiment, à Grenoble, il fut nommé capitaine, au choix, le 18 août 1873.

Successivement adjoint à la manufacture d'armes de Saint-Etienne, adjoint au chef d'état-major de l'artillerie du 14^e corps d'armée, à Grenoble, et officier d'ordonnance du général Bourbaki, gouverneur militaire de Lyon, il prit, en 1877, le commandement d'une batterie du 6^e régiment d'artillerie à Grenoble, puis à Valence où le régiment fut envoyé et où il eut à remplir en même temps les fonctions de directeur de l'annexe de l'Ecole d'artillerie.

En 1884, il fut désigné pour commander la 11^e batterie à cheval du même régiment détachée à Lyon à la 6^e division de cavalerie indépendante; nommé chef d'escadron major au 6^e régiment le 13 janvier 1887; commandant du 5^e bataillon d'artillerie de forteresse, à Verdun, à la fin de la même année, et chef d'état-major de l'artillerie du 6^e corps d'armée en 1891. C'est dans cette situation qu'il fut nommé officier de la Légion d'honneur le 30 décembre 1892.

Directeur de l'Ecole d'artillerie du 6^e corps le 9 mai 1893, il fut promu lieutenant-colonel le 4 mai 1894 et classé au 2^e régiment d'artillerie, à Grenoble.

Par décret du 16 avril 1898, M. d'Apvril fut nommé colonel et maintenu dans son emploi de directeur d'artillerie à Perpignan, qu'il occupait depuis quelques mois, puis il fut appelé, dans le courant de l'année 1900, au commandement du 35^e régiment d'artillerie et, enfin, à l'emploi de commandant du département du Rhône, adjoint au commandant supérieur de la place de Lyon, poste qu'il occupait quand il fut promu au grade de général de brigade, le 11 juillet 1903.

BARRAL JEAN-AUGUSTIN, *.

Né le 18 mars 1782, à Saint-Martin de Belleville (Savoie), était sous-lieutenant d'infanterie en non activité quand il fut naturalisé Français, le 15 janvier 1817. Il prit sa retraite à Metz, comme lieutenant au 47^e de ligne, le 17 décembre 1834. Il avait épousé une demoiselle Remy, qui lui donna un fils :

BARRAL JEAN-AUGUSTIN, C *.

Né à Metz (Moselle) le 10 janvier 1819. Admis à l'Ecole polytechnique en 1838, il en sortit en 1840 et entra dans l'administration des Tabacs. Plus tard, il devint répétiteur adjoint à l'Ecole polytechnique, puis professeur de physique et chimie au Collège Sainte-Barbe. Membre de la 3^e classe du jury de l'Exposition universelle de 1855, il reçut la croix de la Légion

d'honneur, le 14 novembre 1855, pour ses « nombreux services scientifiques ». Promu officier, le 24 janvier 1863, comme directeur-fondateur du *Journal d'Agriculture pratique*, et comme membre de la section française du jury international de l'Exposition universelle de Londres, il obtint la cravate de commandeur le 12 juillet 1880, en qualité de secrétaire perpétuel de la Société nationale d'agriculture de France, poste qu'il occupait depuis le 30 décembre 1871. M. Barral a publié de nombreux ouvrages qui font autorité dans le monde agricole : *Manuel du Drainage* (1854) ; *Le bon Fermier* (1858) ; *Le Blé et le Pain* (1863) ; *L'Agriculture du Nord de la France* (1867) ; *La Trilogie agricole* (1867). En outre, il a édité les œuvres complètes d'Arago, en 17 volumes in-8° (1854-1862). Il a prononcé un grand nombre de discours, d'éloges académiques ; il a composé sur une foule de questions techniques des rapports et mémoires qui sont considérés comme des chefs-d'œuvre de science et de lucidité. « Toujours en mouvement, toujours en mission, M. Barral parcourait sans cesse la France, en véritable apôtre agricole, inspectant des concours, dirigeant des enquêtes, faisant des rapports et tenant la presse et le Gouvernement au courant de tous les changements survenus dans les conditions de la culture et des cultivateurs. Ses rapports sur les irrigations dans les Bouches-du-Rhône, le Var, les Alpes-Maritimes, Vaucluse, la Haute-Vienne, sont de véritables traités sur la matière. Ils ont été publiés par le Ministère de l'Agriculture. Ce savant agronome est mort à Fontenay-sous-Bois, le 10 septembre 1884. Il avait épousé : 1° D^{lle} Fanny-Léonie Janot ; 2° D^{lle} Thérèse Van Engelen. D'où trois fils, qui continuent brillamment les traditions scientifiques de leur père : 1° Georges, né à Paris le 1^{er} janvier 1842, publiciste et physiologiste ; 2° Jacques, né à Paris le 26 février 1844, chimiste ; 3° Léon, né à Paris le 8 octobre 1848, explorateur, assassiné à Moyssa (Abyssinie) le 23 février 1886.

(Voir LAROUSSE, 2° Supplément, p. 480.)

CHABORD PIERRE-AUGUSTIN, *.

Né à Chambéry le 16 septembre 1766, fils de Benoît Chabord et de Claudine Carron, était capitaine d'infanterie en non-activité quand il fut naturalisé Français le 3 février 1819. Il prit sa retraite à Pontcharra (Isère) et mourut le 8 décembre 1838. Il s'était marié, le 22 juillet 1793, avec D^{lle} Marie-Éléonore Samuel, et en avait eu un fils :

CHABORD AUGUSTE, C *.

Né le 28 juin 1794 à Grignon ; élève au Prytanée militaire de La Flèche le 11 novembre 1812 ; passé au 1^{er} bataillon le 9 février 1813 ; élève à l'Ecole spéciale militaire le 12 mai 1813 ; lieutenant en second au 4^e régiment d'artillerie à pied, 6 novembre 1813 ; mis en non-activité par suite de licenciement, 31 août 1815 ; lieutenant à la légion départementale du Loiret, 6 août 1817 ; admis au corps d'état-major et disponible le 20 janvier 1819 ; employé à l'état-major de la 6^e division militaire, 23 juillet 1819 ; passé à la 1^{re} division de dragons au 1^{er} corps de l'armée des Pyrénées, 4 février 1823 ; capitaine le 2 novembre 1823 ; employé à l'état-major du corps d'occupation en Espagne, 6 novembre 1823 ; employé à l'état-major du commandement supérieur de Pampelune, le 16 décembre 1824 ; disponible le 17 mai 1828 ; aide-de-camp du général de Latour-Maubourg, 13 juin 1828 ; disponible, 1^{er} janvier 1829 ; aide-de-camp du général de Damrémont, inspecteur général, le 16 juin 1829 ; attaché à la brigade topographique en Morée, 21 octobre 1829 ; admis à la solde de congé le 20 novembre 1830 ; aide-de-camp du général Pouchelon, 10 mars 1831 ; passé auprès du général de Latour-Maubourg, 4 août 1831 ; disponible, 1^{er} février 1834 ; aide-de-camp du général Joannès, 21 février 1834 ; disponible, 1^{er} avril 1834 ; employé à l'état-major de la place de Paris, 12 mai 1834 ; détaché auprès du général Dejean, inspecteur général de la cavalerie, 25 juin 1834 ; détaché à l'état-major du camp de Compiègne, 28 juillet 1836 ; du camp de Saint-Omer, 8 août 1838 ; chef d'escadron, disponible, le 22 mai 1839 ; aide-de-camp du général de Latour-Maubourg, inspecteur général, 9 juillet 1839 ; disponible, 1^{er} janvier 1840 ; aide-de-camp du général Reille, 13 février 1840 ; détaché auprès du général de Latour-Maubourg, inspecteur général, 13 août 1840 ; aide-de-camp titulaire de cet officier général, 4 février 1841 ; lieutenant-colonel, disponible, 24 avril 1845 ; chef d'état-major du camp d'exercices de la Gironde, 13 juin 1845 ; disponible, 1^{er} octobre 1845 ; chef d'état-major de la 14^e division militaire, 30 mars 1846 ; commandant militaire en second du palais des Tuileries, 29 juin 1847 ; disponible, le 7 mars 1848 ; major de la place de Paris, le 29 avril 1848 ; colonel le 16 juillet 1848 ; disponible, 22 février 1853 ; commandant militaire du palais de Saint-Cloud, 12 juin 1853 ; décédé au palais de Saint-Cloud, le 12 janvier 1854.

Campagnes : 1813 et 1814, Catalogne ; 1815, armée des Alpes ; 1823, 1824, 1825, 1826, 1827, 1828, Espagne ; 1829 et 1830, Morée ; 1831, 1832, armée du Nord ; 1851, intérieur.

Décorations : Chevalier de la Légion d'honneur, 30 octobre 1827 ; officier, 29 septembre 1841 ; commandeur, 12 décembre 1851. Chevalier de 2^e classe de l'Ordre de Saint-Ferdinand d'Espagne. Décoration en or de l'Ordre du Sauveur de Grèce.

Il avait épousé, le 15 juillet 1837, D^{lle} Jeanne-Antoinette Forey.

COTTIN LOUIS, *.

Né le 18 novembre 1790, à Frangy (Haute-Savoie), comptait 30 années de services et 10 campagnes quand il fut retraité comme capitaine d'infanterie, le 1^{er} avril 1839. Il se retira à Lancrans (Ain). De son mariage avec D^{lle} Marie Labrune, il eut six enfants : 1^o Antoine, dit Jules, né à Lancrans en 1819, négociant à Coupy-Vanchy (Ain) ; 2^o Claude-François, né à Lancrans en 1821 ; 3^o Victor, né à Lancrans en 1823, décédé négociant à Coupy-Vanchy ; 4^o Jean-Antoine, né le 4 juillet 1826 à Lancrans, général de brigade ; 5^o Pierre, né en 1829 à Lancrans ; 6^o Louise-Françoise, née en 1830.

COTTIN JEAN-ANTOINE, C *.

Entré à l'Ecole de Saint-Cyr en 1846, il se distingua pendant la campagne de Crimée, fut décoré de la Légion d'honneur le 26 mai 1856, étant capitaine adjudant-major au 57^e de ligne ; promu officier le 24 septembre 1880 et commandeur le 7 juillet 1884. Il fut colonel du 132^e de ligne (1877-1884) et du 118^e ; commandant militaire du Sénat ; général commandant la 55^e brigade d'infanterie, à Annecy, le 20 mars 1886 et passa, sur sa demande, dans la position de disponibilité le 20 mai 1888. Il comptait alors 43 ans, 1 mois et 11 jours de services et 5 campagnes.

DUMONT ANTOINE-JOSEPH, C *.

Né le 1^{er} janvier 1785, à Saint-Jean de la Porte (Savoie), fils de Jean et de Jeanne Gueron. Elève à l'Ecole polytechnique le 23 novembre 1803 ; sous-lieutenant élève d'artillerie à l'Ecole d'application le 1^{er} octobre 1806 ; lieutenant en second au 1^{er} régiment d'artillerie à pied, 22 décembre 1808 ; lieutenant en 1^{er}, 15 avril 1809 ; capitaine en second à l'état-major particulier, employé en Espagne, 29 janvier 1812 ; commandant l'artillerie du fort de la Cartija, à Séville, 1^{er} mars 1812 ; di-

recteur de la poudrerie et nitrière de Grenade, 1^{er} juin 1812 ; adjoint à l'état-major de l'artillerie de l'aile droite de l'armée du Midi de l'Espagne, 10 septembre 1812 ; inspecteur du train d'artillerie de l'armée du Centre, 1^{er} février 1813 ; capitaine en 1^{er} au 5^e régiment à cheval, 21 octobre 1813 ; commandant l'artillerie de la division Harispe aux armées d'Aragon et de Catalogne réunies, 1^{er} décembre 1813 ; commandant l'artillerie de la division Maurier, à l'armée de Lyon, le 20 février 1814 ; rentré au 5^e régiment à cheval, le 1^{er} juin 1814 ; capitaine en second au 2^e régiment à cheval, le 16 septembre 1814 ; commandant l'artillerie de la division Dormon, à l'armée du Nord, le 1^{er} mai 1815 ; capitaine en 1^{er}, commandant le dépôt (2^e régiment à pied), 15 juillet 1815 ; mis en non activité par licenciement, 26 octobre 1815 ; placé au régiment de Rennes (2^e à cheval), 15 avril 1816 ; naturalisé Français le 23 décembre 1817 ; commandant l'artillerie du général Castex, à l'armée d'Espagne, 1^{er} mai 1823 ; commandant l'artillerie de la division d'occupation, à Madrid, 11 novembre 1823 ; rentré au régiment de Rennes, 1^{er} janvier 1825 ; passé au 8^e régiment d'artillerie, 1^{er} juin 1830 ; chef d'escadrons, 21 septembre 1830 ; employé à l'armée du Nord, 11 octobre 1832 ; commandant l'artillerie au camp de Compiègne (15 août - 11 octobre 1834) ; lieutenant-colonel, 15 août 1837 ; placé au 9^e régiment d'artillerie, 3 septembre 1837 ; colonel, 5 décembre 1840 ; directeur à Embrun, le 12 décembre 1840 ; commandant le 9^e régiment d'artillerie, 19 juin 1841 ; retraité pour ancienneté de services, 9 mars 1845.

Campagnes : 1809, 1810, 1811, 1812, 1813, Espagne et Portugal ; 1814, armée de Lyon ; 1815, armée du Nord ; 1823 et 1824, Espagne ; 1831 et 1832, Belgique.

Blessures : Coup de feu à la tête, au siège de Badajoz.

Décorations : Chevalier de la Légion d'honneur, 23 mars 1811 ; officier, 13 novembre 1832 ; commandeur, 23 février 1845. Chevalier de Saint-Louis, 25 avril 1821. Chevalier de 2^e classe de l'Ordre de Saint-Ferdinand d'Espagne (autorisation du 18 novembre 1823). Chevalier de l'Ordre de Léopold de Belgique (10 mars 1833).

GAGNON JOSEPH-ORONCE, G-O *.

Né le 24 novembre 1796, aux Echelles (Savoie), fils de Félix-Romain et de Cécile-Camille Poncet. Elève à l'Ecole militaire de Pavie, le 23 novembre 1810 ; sous-lieutenant au 7^e régiment d'infanterie de ligne italien le 2 mars 1813 ; lieutenant

le 24 octobre 1813 ; licencié du service d'Italie le 31 mai 1814 ; admis à la demi-solde française le 23 juin 1814 ; admis définitivement au service de France dans le grade de lieutenant, le 18 novembre 1814. Agrégé aux gardes du corps du Roi (compagnie de Noailles), le 18 mars 1815. Licencié à Béthune, le ... mars 1815 et rentré en non activité. Placé aux dragons du Rhône (8^e) le 20 décembre 1815 ; capitaine, le 11 avril 1821. Passé aux chasseurs des Vosges (24^e devenu 12^e dragons) le 26 décembre 1825. Chef d'escadrons au 5^e régiment de dragons le 25 avril 1835. Lieutenant-colonel du 7^e hussards, 15 octobre 1840 ; colonel du 2^e hussards, 31 juillet 1843 ; général de brigade, 10 juillet 1848, commandant la 1^{re} brigade de la division de cavalerie de l'armée des Alpes, 14 juillet 1848 ; commandant la 2^e brigade de cavalerie dans la 6^e division militaire, 20 décembre 1849 ; commandant la 2^e subdivision de la 5^e division militaire, à Dijon, 19 mars 1851 ; général de division le 18 mars 1856 ; inspecteur général du 5^e arrondissement de cavalerie, 16 juin 1856 ; du 13^e (Algérie), 6 juin 1857 ; commandant de la 10^e division militaire, à Montpellier, le 20 mai 1859 ; placé dans la section de réserve, le 25 novembre 1861 ; retraité sur sa demande le 24 février 1879 ; décédé à Grenoble le 24 avril 1883.

Campagnes : 1813, Saxe ; 1823, Espagne ; 1844, 1845, 1846 et 1847, Algérie ; 1857 et 1858, Algérie (en inspection générale).

Citations : Cité à l'ordre de l'armée d'Afrique pour sa belle conduite à la bataille d'Isly, le 14 août 1844 ; cité dans le rapport du général Cavaignac, en date du 27 janvier 1846, comme ayant très bien conduit, au combat de la veille, l'enlèvement des Ouled-Riah ; cité dans le rapport du général Cavaignac, en date du 26 mars 1846, comme ayant entraîné son régiment avec une vigueur digne d'éloges, au combat d'Afir, le 24.

Décorations : Chevalier de la Légion d'honneur, le 24 décembre 1831 ; officier le 18 septembre 1844 ; commandeur, le 26 avril 1846 ; grand-officier, le 15 août 1860. Médaillé de Sainte-Hélène.

MONTFORT JACQUES, C *.

Né le 22 juillet 1770, à Sallanches (Haute-Savoie), général de brigade le 6 août 1811, baron de l'Empire le 30 décembre 1812, naturalisé Français le 7 mars 1815, décédé à Paris le 1^{er} janvier 1824. Ses états de service ont été publiés par la *Revue savoisienne* de 1876, page 13. Marié à Belfort, le 13 juin

1815, avec D^{lle} Marie-Thérèse Losano, native d'Avilla (Vieille-Castille), âgée de 22 ans 1/2, il reconnut et légitima, par acte passé à Lectoure (Gers) le 26 mai 1814, un enfant né de ladite demoiselle, à Lectoure, le 30 septembre 1813 et enregistré sous les noms de :

MONTFORT (baron de) EMILE-ALEXANDRE, C ✱.

Cet enfant devint lui-même général de brigade. Voici les différentes étapes de sa carrière : Elève à l'Ecole spéciale militaire le 20 novembre 1831 ; sous-lieutenant au 6^e régiment d'infanterie légère, 27 décembre 1833 ; lieutenant le 24 octobre 1838. Mis en non-activité, par retrait d'emploi, pour fautes de conduite, le 11 octobre 1839 ; lieutenant au 61^e de ligne le 22 janvier 1840 ; capitaine au corps le 28 février 1841 ; passé au bataillon des tirailleurs indigènes à Constantine, le 11 juin 1842 ; chef de bataillon au 38^e de ligne, 16 janvier 1850 ; passé au 2^e régiment de grenadiers de la Garde impériale, 22 juin 1854 ; lieutenant-colonel au 1^{er} régiment de tirailleurs algériens, 22 septembre 1855 ; colonel au 2^e régiment de ce corps le 17 mai 1859 ; général de brigade le 16 décembre 1869. Commandant la subdivision de l'Indre, 14 mai 1870 ; commandant la 2^e brigade d'une nouvelle division en formation à Paris, 12 août 1870 ; disponible pour raison de santé, 17 août 1870 (il ne pouvait plus monter à cheval) ; commandant la subdivision du Rhône et la place de Lyon, 12 septembre 1870 ; commandant provisoire de la 17^e division à Bastia, 11 octobre 1870 ; commandant la 2^e subdivision de la Corse, à Ajaccio, 11 mai 1871 ; commandant la subdivision du Lot, à Cahors, 25 mai 1871 ; disponible à dater du 7 septembre 1871 ; commandant les subdivisions de la Lozère et de l'Aveyron, 19 décembre 1871 ; relevé de ce commandement, et disponible, le 16 août 1874. Admis dans la section de réserve le 8 septembre 1875 ; retraité le 4 janvier 1879 ; mort à Toulouse le 24 mars 1884.

Campagnes : 1840 à 1850, Afrique ; 1855, Orient ; 1856-1859, Afrique ; 1859, Italie ; 1860-1870. Afrique.

Blessures : Forte contusion à la jambe droite par un éclat de bombe le 8 septembre 1855, devant Sébastopol.

Plusieurs citations à l'ordre du jour.

Décorations : Chevalier de la Légion d'honneur le 30 juin 1844 ; officier le 10 novembre 1856 ; commandeur le 25 juillet 1864. Chevalier de l'ordre militaire de Savoie, 2 août 1860 ; médaille de la valeur militaire de Sardaigne ; décoration de

4^e classe de l'ordre de Medjidié ; médailles de Crimé, d'Italie et de la reine d'Angleterre.

Signalé tour à tour comme « très bel officier, grand et fort », « intelligence et capacité à la hauteur de son grade », « officier d'une capacité distinguée » et finalement (1874) comme « officier général très ordinaire, dont la carrière est terminée », cet enfant de l'Amour paraît avoir subi fortement l'influence de son origine : homme superbe, ardent au plaisir, il avait dû partir pour l'Afrique à la suite de frasques à Besançon et à Lyon, et plus tard il épousa la fille d'un tailleur de pierres, une veuve Goulay, qu'il avait connue antérieurement et dont il adopta le fils.

François MIQUET.

La Rose sur le Mur

Poème à deux voix

(Suite et fin.)

TRISTAN, récitant.

*Cette Rose, Madame, est une rose-fée...
Eglantine-lueur dans le hallier obscur,
Emblème du désir idéalement pur,
C'est la fleur d'Ophélie et c'est la fleur d'Orphée !*

*Eclore dans le bleu, mais vierge et non greffée,
Mais libre ! elle escalade et déborde le mur
Du parc où vous cloitra le destin triste et dur.
Qui l'oserait cueillir aurait la main griffée...*

*Votre vie est ce parc cerné d'un mur cruel ;
L'Eglantine est pour vous notre amour fraîche éclore ;
Votre honneur est ce Mur qu'efface cette Rose...*

*Madame, un astre-fleur embaume notre ciel ;
Notre azur est fleuri de douceur blonde et rose :
Une églantine est une étoile au cœur de miel.*

FRIVOLINE, ravie.

L'amoureuse amitié ! — Je l'aime cette page...

S'adressant à la pendule.

— Pendule, as-tu fini de faire ton tapage ?

Je ne sais plus si c'est toi qui bats, ou mon cœur...

Oui, Tristan ! Vous riez ?...

TRISTAN, les yeux brillant d'attendrissement.

Aux larmes...

FRIVOLINE.

Cher moqueur !

Lui prenant des mains le manuscrit.

Prêtez-moi ce cahier... Cédez à mes instances !
Vous-même ne lisez pas assez bien vos stances...
On doit savoir placer la juste inflexion :
Faut-il vous donner des leçons de diction ?
Poète ! mon poète... apprenez à vous lire !
Bien faire et bien penser ne sont rien sans bien dire...
Bien dire n'est pas déclamer, ni réciter.

TRISTAN.

Qu'est-ce alors, dire bien les vers ?

FRIVOLINE.

C'est les chanter...

Se les faire chanter par une voix de femme !
Toute la lyre, ami ! mais c'est toute la gamme !
Votre âme au violon ne peut rien envier :
Quatre cordes ? mais non — Elle a tout mon clavier !
Car on doit, pour goûter soi-même son poème,
Se le faire chanter par celle qui vous aime...

TRISTAN, lui désignant son manuscrit.

Dans ce cas, chantez-moi ces vers pour vous écrits.

FRIVOLINE.

Puisque vous m'y forcez ! — Vous riez...

TRISTAN.

Je souris.

FRIVOLINE, lisant dans le petit cahier.

*Ainsi qu'en un soupir meurt l'aveu de l'Amante,
Comme on jette un baiser en se baisant les doigts,
Elle donne sa lèvre et la donne deux fois
En chantant le sanglot où son cœur se lamente ;*

*Sa voix pleurant d'amour, je doute qu'elle mente ;
Sa voix que j'entends, c'est son âme que je vois.
Sa bouche est adoucie au parfum de sa voix,
La fleur a plus de miel d'être mieux embaumante.*

*Sa voix ! — mon cœur !... Sans piano, sans violon
L'accompagnant, ce soir, dans le petit salon,
Sa voix dora mon cœur d'une chaîne divine !*

*Sa voix, vivant fil d'or, invisiblement long,
A captivé mon cœur dans une étreinte fine,
Comme on noue une rose avec un cheveux blond...*

Posant le petit cahier.

— Convenez que je dis d'une façon gentille ?
Je goûte un sonnet comme on suce une pastille :
Pour que le sens s'échappe et m'inonde le cœur
Comme éclate en la bouche un bonbon à liqueur ;
Et ce sonnet, dans sa douceur qui semble creuse,
M'est cordial comme une perle à la Chartreuse...

TRISTAN.

Ma chérie !

FRIVOLINE.

Ah ! si bien vous savez adoucir
De suave fraîcheur un brûlant élixir
Que déjà je me sens enivrée et ravie :
Grisée un peu.
L'élixir, quel est-il ?

TRISTAN.

L'amour, — cette eau de vie !

FRIVOLINE.

Au bloc des jours passés — ah ! que c'est loin, juillet ! —
Vous avez, mon poète, arraché ce feuillet.
Cette page vécue est une éphéméride...

TRISTAN.

C'est le frais souvenir d'un mois qui fut torride.

FRIVOLINE.

Là-haut... En montagne !

TRISTAN.

Oui. Dans les Alpes... là-haut !
L'air pur était ardent comme un baiser est chaud ;
Le ciel vif était bleu comme une braise est rose...
J'y promenais alors mon âme de névrose...

FRIVOLINE.

Et moi, j'y voyageais mon cœur d'affliction...

TRISTAN, avec un sourire.

Notre mal s'est changé, chère... en affection !

FRIVOLINE.

Et nous sommes guéris, tout en restant malades...

Toute à ses souvenirs.

Vous rappelez-vous bien nos folles escalades ?
Nos fugues ? nos élans ?... Et tant d'excursions !...
Les sentiers non frayés par lesquels nous passions !

Notre course gravie et vite dévalée
Jusqu'au torrent qui gronde au fond de la vallée...
Le soir, à l'occident ébloui de reflets,
Les couchants orangés sur les monts violets...
La fin du jour qui s'imprègne de centauree;
La rivière qui glisse une fraîcheur dorée
Sur un lit transparent de bruns cailloux polis...
Admirez avec moi mes souvenirs jolis,
Bibelots précieux, de grâce sans rivale !
Souvenez-vous ! Mes yeux... le soir... le lac ovale,
Le lac d'ombre nocturne aux mirages subtils...
Les noirs roseaux des bords courbes comme des cils,
Des cils tremblants, mirés sur l'eau qui noie en elle
La lune, ronde et pure ainsi qu'une prune...
Le lac, où mes cailloux lachés faisaient des ronds.
Vous compariez mes yeux au lac, mes yeux marrons...

TRISTAN, entraîné.

Et tandis que le jour à l'horizon recule,
Le silence étoilé du mauve crépuscule...
Le croissant clair qui dans l'azur sombre s'inscrit...

FRIVOLINE.

Et puis les soirs vibrants où crissent les cri-cri ;
Les retours expansifs où l'amitié, plus tendre,
Parle sans écouter et se tait pour s'entendre ;
Les nuits d'encre, Tristan, où le ciel est si noir
Que peuvent se baiser deux bouches sans se voir...

TRISTAN.

Avant que pour toujours vous ne me fussiez chère,
Mon cœur était en friche !

FRIVOLINE.

Oh... dites en jachère !

TRISTAN.

Mais, depuis, nos deux cœurs furent ensemencés
De ces grains de folie appelée...

FRIVOLINE.

Oui, je sais ;

Nous étions fous !

TRISTAN.

• Je me souviens...

FRIVOLINE.

Le long des haies

Vous faisiez des bouquets de mûres et de baies
Où s'agaçaient mes dents...

TRISTAN.

Et vous, vous me cueilliez
Des fraises, en marchant, dans l'ombre des halliers...
Et cet après-midi passé dans la prairie,
Vous assise dans l'herbe et votre broderie
A la main, moi, plus bas, épluchant, à vos pieds,
Des noisettes qu'avec vos dents vous me cassiez...

FRIVOLINE.

Et nos siestes, au fond du sous-bois solitaire !

TRISTAN.

Je vous tendais les bras pour vous lever de terre.

FRIVOLINE.

Vous étiez empressé. Vous me donniez la main
Pour m'aider à sauter du talus au chemin...

TRISTAN.

Et la salubre odeur des forêts résineuses !
Et les champs embaumés où fanaient les faneuses !
Nos goûters, chez les paysans !

FRIVOLINE.

Le vieux chalet
Où dans le même bol nous avons bu du lait !

TRISTAN.

Le bouchon campagnard et ses refrains bachiques...

FRIVOLINE.

Les prés verts et lilas, allumés de colchiques...

TRISTAN.

Oh, le matin, la senteur de ces prés mouillés !

FRIVOLINE.

Les midis, sur les grands chemins ensoleillés
Dont la poussière au vent fleure bon la vanille...

Tombant de sa rêverie.

Oui... Vous étiez charmant, alors...

TRISTAN.

Vous, si gentille !

FRIVOLINE.

Ah !... je regrette un peu mon amoureux d'antan !

TRISTAN.

Aujourd'hui je vous aime et plus, et mieux, pourtant !

FRIVOLINE, souriant.

L'amoureuse amitié, c'est l'amour — platonique.

TRISTAN.

Que c'est cruel à vous de faire l'ironique !

FRIVOLINE.

Quel nuage a passé qui vous laisse rêveur ?

TRISTAN, crispé.

Le bonheur du prochain est d'une âcre saveur...

FRIVOLINE.

Votre sourire, un pli d'amertume le creuse :
Sans l'irriter, laissez donc votre âme être heureuse !
— Pour être l'éloigné, mais le jamais absent,
L'invisible témoin qu'à son côté l'on sent ;
Pour être le cher hôte aimant que je convie.
A prendre, chaque jour, place à ma propre vie,
Vous n'avez pas besoin d'être le commensal...
Sans doute, cela peut sembler paradoxal,
Mais ne peut pas, Tristan, vous laisser incrédule...
.....
Ah ! cette lettre en vers que vous m'avez écrite,
Où vous chantez la Femme en mots extasiés,
Je l'ai sur moi...

La tirant de son sein.

Voici ce que vous me disiez :

Elle récite.

*La Femme a plus de ciel que nous dans son argile.
Les Dieux, muets pour nous, sont pour Elle moins sourds,
Son cœur rêve. Sa chair saigne. Pour nos amours
Nous lisons dans Ovide, Elle dans l'Evangile.*

*La suprême douceur, c'est sa grâce, fragile !
Légers sont ses instincts, si nos pensers sont lourds ;
Une âme au vol d'azur bat son corps de velours,
Et c'est ce qui la rend dans l'essor mieux agile.*

*Quand nous en aimons une, amants, cruels brouillons,
Epargnons cette fleur qui palpite et qui pâme ;
C'est une fleur ailée, amants, que nous cueillons !*

*Cela s'offre, et cela nous échappe, une femme ;
Pour la saisir, il faut pouvoir lui toucher l'âme...
C'est par l'aile qu'on doit prendre les papillons.*

Elle serre le billet.

— Grâce à vous, je n'ai plus les paupières rougies,
C'est vrai.

TRISTAN.

Vous regrettez ?

FRIVOLINE.

Non... J'ai des nostalgies.
Il me faudrait... un amour vaste, et le grand air...
L'éther des médecins, non ! J'aime mieux l'éther,
L'éther bleu des sommets qui m'enfle la poitrine !
Tout mon mal ? C'est d'avoir toujours l'âme chagrine...
Vous entendre est pour moi rare et réconfortant.
Mon être est réchauffé rien qu'en vous écoutant...

TRISTAN.

Le cœur vide : voilà la triste anémie.

FRIVOLINE.

Vous êtes le sauveur, un peu, de votre amie...
Sachez donc qu'avant vous vivre m'écœurerait tant,
Que la mort...

TRISTAN.

Taisez-vous !

FRIVOLINE.

Rappelez-vous, Tristan,
L'heureuse ascension qu'un soir nous hasardâmes
D'un col fort escarpé nommé la Peur-aux-Dames...
Vous savez : On gravit doucement... On gravit,
On gravit... A la fin, on s'arrête, ravi :
On est à des hauteurs rares, où l'aigle niche
Près des glaciers... Soudain, on frémit... La corniche
S'interrompt, aboutit au vide... Et l'on a peur
Car l'on sent sous ses pas sonner le sol trompeur,
Et l'on frissonne au vent froid qui souffle des cimes...
Là, dominant le gouffre, ami, nous nous assimes,
Saisis par l'attrance horrible du ravin.
Je soupirai, tentée : Ah ! quel trépas divin !
Etre précipités comme un astre gravite,
Choir du ciel dans le ciel, comme on doit mourir vite !

TRISTAN, tout bas.

Je me souviens...

FRIVOLINE.

Cette minute que je viens
De rappeler, — oublions-la !

TRISTAN, haut.

Je me souviens !

Choir est beau, quand la chute est l'essor propice !

Mon amour s'offre à vous...

FRIVOLINE, la main à ses yeux, pour ne pas voir.

Comme ce précipice !

Non ! — J'ai peur d'y glisser...

TRISTAN.

Si vous tenez vraiment

Au pittoresque altier de notre sentiment,

Laissez-moi formuler cette seule prière :

Madame, n'y mettez — non, jamais ! — de barrière...

Dans mon cœur périlleux laissez vos yeux plonger ;

Le charme des sommets, c'est l'attrait du danger...

FRIVOLINE.

Oui, parlez-moi... Comme l'on boit je vous écoute !

Parlez, parlez toujours... parlez... mais goutte à goutte !

Le trouble qui m'emplit ne se peut définir.

Mon cœur a des élans d'espoir vers l'avenir...

Comme un oiseau, mon cœur volette dans sa geôle,

En écoutant flûter le pipeau qui l'enjôle !

Vos paroles d'ami patient et vainqueur

Pour s'en faire écouter m'ont éveillé le cœur...

Lorsque nous nous quittons, et que je sors d'entendre

Une phrase de vous, grave ou belle, ou très tendre,

Un mot substantiel plein d'âme ou de savoir,

Je m'en nourris — et j'ai hâte de vous revoir...

TRISTAN, pressant.

Bien vrai ?

FRIVOLINE, avec un soupir.

Trop vrai !

TRISTAN.

C'est comme moi, quand je vous laisse,

Et viens de vous serrer les doigts, j'ai la faiblesse

De garder sans lavage et jusqu'au lendemain,

A ma main, le parfum d'adieu de votre main !

Votre cher souvenir me grise et m'accapare.

J'imagine votre beauté. Je la compare.

Je l'interprète au gré du site et du moment.

Je l'harmonise en tous les tons du sentiment...

Le parfum, la couleur, la ligne et l'harmonie.

Sont les quatre douceurs qu'en vous je communie.

Chacun de mes cinq sens en vous trouve sa part.
J'y savoure l'exquis de la vie et de l'art.
Tout mon temps, c'est en vous que j'en fais analyse.
Que je travaille ou flâne, ou que j'écrive ou lise,
Je me reporte à vous. Je me dis : Elle est là...
Ou pense : *La mienne* est plus belle que cela...
Votre image m'habite. Elle m'est le prétexte
De vivre. De mes jours elle illustre le texte !
Je suis épris de vous — comment dire ? — En détail.
Un jour, c'est votre main balançant l'éventail
Dont je suis amoureux. Un autre, c'est le lobe
Rose de votre oreille. Un autre, sous la robe
Qu'il dépasse, le bout d'un soulier élégant.
Un autre, dans la fente indiscrete du gant,
Le creux d'ombre entrevu d'un peu de votre paume...
Ou bien, le petit col que votre nuque embaume !
Ou bien encore... ou bien — laissez-moi dire ! — c'est,
Fine à l'élanement évasé du corset,
C'est votre taille, enfin ! dont la prestesse est jointe
A vos hanches, comme un cœur posé sur sa pointe...

Lui prenant les mains.

C'est Risette au cœur tendre et Voline aux yeux doux ;
C'est l'enfant, c'est la femme, et c'est elle, et c'est vous !

Silence ravi de Frivoline.

FRIVOLINE.

Vous entendre était doux... Mon extase muette
Écoutait, se fixant sur cette statuette...

TRISTAN, s'étonnant.

Sur ce marbre ?

FRIVOLINE.

O Tristan, ne soyez point narquois !

TRISTAN.

Mais, c'est l'Amour !

FRIVOLINE, gravement.

L'Amour enchaîné. Son carquois
Près de l'arc détendu pose à terre, inutile :
Il est captif !

TRISTAN.

C'est un symbole...

FRIVOLINE, avec dureté.

Il m'est hostile !

L'artiste qui sculpta ce triste marbre blanc
A mon propre destin le fit trop ressemblant...

Comme par trahison il a les mains liées ;
Un frisson craintif tient ses ailes repliées ;
Sa tête penche, afin de ne pas voir ses fers...
Il souffre, semble-t-il, les maux que j'ai soufferts !

TRISTAN, avec compassion.

Sa pâleur... on la dirait, — sa pâleur de neige —
D'une colombe languissante, prise au piège...

FRIVOLINE.

Il navre, par son air farouche, cet enfant !

TRISTAN.

Mais voyez : S'il est nu, si rien ne le défend,
— Couvrant le roc où sa captivité s'appuie —
Des roses, à ses pleurs, comme après une pluie
Merveilleuse, ont éclos pour tenter son baiser...
Sa bouche qu'il détourne a tort de refuser
La consolation qui s'offre, poétique.
La fleur d'Amour possède un pouvoir fantastique :
Un seul rosier fleuri peut effacer un mur.
L'amour...

FRIVOLINE.

Sans idéal, c'est le ciel sans l'azur !
— N'être que deux... Mettre son rêve dans sa vie !...
Lorsque vous êtes là, voilà ce que j'envie.
En marge de mes jours un cher nom est écrit.
Sur le bord de mon cœur qu'elle embaume et fleurit
Votre âme d'amoureux poétique est posée.
Comme un pot de jacinthe en mars à ma croisée...
Mais j'ai tort, en hiver, d'évoquer le printemps !
Il neige dans la rue... Et j'ai passé trente ans,
Moi ! — Je suis une vieille !

TRISTAN, se récriant.

Oh !...

FRIVOLINE.

Cela vous étonne.
Vous êtes au printemps, vous ! — Je rentre en automne.
Elle calcule sur ses doigts.

TRISTAN.

Quel compte faites-vous ?

FRIVOLINE, à elle-même.

... Septembre ! Octobre !... Un jour,
Bientôt, — je n'aurai plus de poète d'amour !

TRISTAN.

Quelles prévisions injustes et moroses !

FRIVOLINE, secouant la tête.

L'automne, elles n'ont plus de papillons, les roses !

— N'est-ce pas, mon poète ?

TRISTAN.

Oui ! Vous avez raison :

Vous êtes une rose...

FRIVOLINE.

Ah ! d'arrière-saison !

TRISTAN.

Ce qui mieux qu'une fleur printanière me tente,

C'est en vous ce bouton de rose remontante :

Cœur qui se garde et qui survit... tombe où s'endort

Le dernier des frêlons d'avril !

FRIVOLINE.

Vous avez tort...

Toute rose se fane et tout cœur s'étiole.

TRISTAN.

N'en chassez pas l'amour — divine bestiole —

A coups de mots cruels. . Brandit-on un épieu

Pour faire s'envoler une bête à bon Dieu ?

Mais en vous gardez-le, comme une fleur, en elle,

Une fleur dans son cœur cache une coccinelle !

FRIVOLINE.

Vous n'êtes pas pour moi. Je ne veux pas d'amant.

TRISTAN.

Mais, Frivoline, moi... je vous aime — autrement !

FRIVOLINE, avec avidité.

Autrement ! — Et comment ?... Dites-le, puisqu'on cause !

Dites comme et pourquoi. Confessez-moi la cause

Des sentiments profonds que vous m'avez voués :

Pourquoi suis-je l'Elue ? — Avouez, avouez... —

Au lieu d'une autre enfin, pourquoi m'avoir choisie ?

Hasard, discernement ? penchant, ou fantaisie ?

Quels sont tous vos motifs ? Quel est celui d'entre eux
Qui, sans doute, fixa ce choix... malencontreux ?...

Vous m'aimez, vous m'aimez : Suis-je la seule aimable ?

N'êtes-vous pas plutôt... un peu trop inflammable ?

Il est tant comme moi de femmes à chérir !

Quel titre avantageux a pu surenchérir ?

Suis-je l'unique aimée, ou bien la favorite ?
Mais je suis mariée : est-ce là mon mérite ?
Je ne suis donc pas libre : est-ce une qualité ?
Vous êtes plein d'espoirs : j'ai si peu de santé !
Puis, je suis votre aînée : est-ce un charme qui plaide
En ma faveur ? — D'avoir plus d'âge, on se sent laide...
Les hommes sont surtout amoureux de l'amour.
Vous n'aimez que la femme, en nous. Et tour à tour
Toutes vous nous aimez, sans en aimer aucune :
Vous n'aimez que la Femme, au lieu d'en aimer Une...
Je vous parle raison, monsieur mon amoureux !

TRISTAN.

J'aime en vous le secret d'un destin malheureux...

FRIVOLINE.

Pour estimer vraiment la gravité d'un acte,
Plus que le cœur, ami, la raison est exacte !

TRISTAN.

Il faut peser sa vie au trébuchet du cœur,
De même qu'on obtient, amie, à la rigueur,
D'une balance fausse une juste pesée.

FRIVOLINE.

Votre verve, ce soir, je la trouve avisée...
C'est me dire, en poète, et d'une autre façon :
L'amour est un beau vers qui rime sans raison !
Tout n'est que réthorique, en amour, et faconde !
Tous, ils ont la sincérité de la seconde,
Les hommes ! — Vous ainsi vous êtes franc, Tristan ;
Comme eux vous avez la franchise de l'instant.
Vous êtes poète : un papillon, c'est volage...
Je vous fâche ? Mais tout vous dire me soulage
Et le ton de ma voix, ami, n'est plus railleur...
— Etes-vous moins léger, si vous êtes meilleur
Que les autres ? — Tristan, j'en doute ; car, en somme,
Un poète, surtout amoureux, c'est un homme !
Il aime éperdûment ; hélas ! plus qu'il ne peut...
Mais, pour moi, femme, ami ! ce trop est trop peu !
« Toujours ! » c'est le souhait de la femme adorée !
L'immensité n'est rien qui n'a pas la durée ;
Le ciel serait-il ciel, s'il n'était éternel ?
— La femme absout l'amour brutal et criminel :
L'impardonné grief, c'est la tendre inconstance !...
Mais je m'étends peut-être avec trop d'insistance
Sur un point vif, dont sans doute avez-vous souffert...
Je n'ai pas refusé, quand vous m'avez offert

Votre amitié, Tristan, et je m'en félicite !
Mais, avec vous, il faut que je sois explicite.
N'êtes-vous qu'un ami fraternel seulement ?

Voyant qu'il vient de baisser les yeux.

— Votre cœur est de chair : et c'est un cœur d'amant !

TRISTAN.

Mon cœur est pur et droit.

FRIVOLINE.

Craignez d'en être dupe !

— Tenez... Vous tressaillez au contact de ma jupe...
Le grand courage, ami, c'est la sincérité :
Quelle vertu vaut celle-là ?

TRISTAN.

La charité.

FRIVOLINE.

L'amoureuse amitié, qui doucement sermonne.
Un fol ami, quoi de meilleur ?

TRISTAN.

Faire l'aumône...

— Ne fût-ce qu'une fleur, donnée en soupirant !
Ne fût-ce qu'un baiser, qu'on jette... et qu'on vous rend !
Un peu de joie offerte en promesse, en attente...

FRIVOLINE.

Quelle fleur vous captive et quel geste vous tente ?

TRISTAN, élevant la main, comme pour cueillir.

La Rose sur le Mur...

FRIVOLINE.

Qui l'oserait cueillir

La verrait brusquement dans ses doigts défaillir...
Non... pas encore... Laissons la Rose sur la faite !

TRISTAN.

La Rose, c'est pour vous mon amour de poète !

FRIVOLINE.

Le mur qu'elle fleurit, Tristan, est mon honneur.

TRISTAN.

Il faut savoir cueillir les instants de bonheur ;
Si rares sont les fleurs dont nos jours se clairsèment...
Le seul devoir de deux cœurs épris, c'est qu'ils s'aiment...
— Laissez-moi, laissez-moi vous prier à genoux !

FRIVOLINE, tremblante à Tristan agenouillé.

Tristan !

TRISTAN, avec la plus lyrique tendresse.

Une aile blanche a frissonné sur nous...

L'amour passe en tremblant le seuil de la nuit close...

Il n'ose pas frapper : Souriez, pour qu'il ose !

Et que s'ouvrent enfin sur mon rêve ébloui

Les deux portes du ciel au seuil de cette nuit !... !

Voici l'heure d'amour et de mélancolie ;

Voici l'heure d'oubli que jamais on n'oublie ;

L'heure de charme grave et de pensif émoi

Où je tressaille en vous, où vous vibrez en moi...

Voici l'heure, où les mots, qui ne peuvent tout dire,

Se disent d'un regard, s'écoutent d'un sourire ;

Voici l'heure muette et lente dans le soir

Où l'on ferme chacun les yeux pour mieux se voir...

Voici l'heure d'aimer qu'en pleurant on savoure ;

Où le silence parle, où l'ombre s'ennamoure ;

Où plus d'intimité promet plus d'abandons ;

Où se mouillent nos yeux, quand nous nous regardons !

Où la voix se trahit et contredit le geste,

Où quand *non* veut dire : *oui*, *partez* veut dire : *reste*...

Voici l'heure bénie où vos deux mains feront

Une couronne fraîche à l'ardeur de mon front...

— Car, déjà, pour nos cœurs et dans notre pensée,

Cette nuit, — cette nuit unique est commencée ! —

Voici venir l'instant radieusement doux

Où tout un paradis palpite au fond de nous ;

Voici venir l'instant dissipant toute brume,

Où quelque chose en nous s'irradie et parfume,

Où quelque chose en nous vibre et s'épanouit !

Voici venir... voici le moment inoui

Où l'on se sent, devant l'amour qui se dévoile,

Sur le cœur une rose et dans l'âme une étoile !

FRIVOLINE, prenant entre ses mains la tête de son ami toujours agenouillé.

Poète aimé ! doux suppliant ! cher raisonneur !

Mon bonheur et de faire, à vous, votre bonheur !

— La Rose de mes jours, l'Etoile de ma vie,

Vous ne la demandez ? Elle vous fait envie ?

Vous l'exigez, il faut vous céder ?... Eh bien soit ! —

Donner, c'est être heureux en celui qui reçoit ;

De ce que vous voulez rien n'est que je veuille,

— Et je la cueillerai — puisqu'il faut qu'on la cueille —

La Rose rayonnante au fond de notre azur,

L'Eglantine d'amour !

TRISTAN, tendant la main vers l'invisible fleur.

La Rose sur le Mur !

FRIVOLINE.

C'est pour vous la donner que je l'aurai ravie,
La rose au cœur de miel, l'étoile de ma vie !

TRISTAN, se relevant.

Laissez-moi vous aimer !

FRIVOLINE.

J'aime... — Défendez-moi !
Je m'abandonne à vous... j'espère en vous... j'ai foi
En vous !...

Résolument.

Oui, je voudrais... tout en restant l'amie...
Que mon âme, le soir, fut par vous endormie
Dans la sécurité charmante de vos bras...
Je m'isole, la nuit, dans la largeur des draps,
Pour rêver que Tristan vient me border ma couche
Et clore en se penchant mes yeux avec sa bouche...
Je dis que mon sommeil mieux pourrait reposer,
S'il était fait du silence de son baiser !...
Ce que j'ai de meilleur en moi : mon cœur de femme,
Je le donne à garder au maître de mon âme...
J'étais sur la hauteur, au suprême degré,
Très-haut, très-haut... J'étais dans l'azur éthéré
Où plane l'âme vierge avec des ailes d'ange...
Je vous ai vu venir, doux, pur, plein de louange ;
Je suis allée à vous, pensant : Si vous alliez
Ne pas oser vers moi monter les escaliers ?...
Pour vous j'ai descendu dans mon cœur marche à marche...
Je vais à vous, sans savoir vers quel but je marche ;
Tous les jours, par le plus hasardeux des chemins,
Je fais un pas vers vous qui me tendez les mains !
— Depuis cinq mois, Tristan, je me suis mise en route...
Faut-il aller plus loin ? Une voix que j'écoute
Malgré moi, maintenant me conseille... Une voix
Me parle, qui me dit : Arrête-toi... Tu vois...
Tu souffres... C'est déjà t'être trop engagée...
— Je sens monter mes pleurs... De quoi suis-je affligée ?
Ce qui me désespère ainsi, dites-le moi...
J'ai le cœur gros, pourquoi ? J'ai du chagrin, pourquoi ?
Parlez-moi tendrement, vous avez l'âme bonne.
Vous voyez bien comment tout mon être frissonne...
Je ne veux pas pleurer... mais je n'ai jamais tant
Désiré sangloter sur votre cœur, Tristan...

Se jetant sanglotante dans les bras qui lui sont tendus.
— Dites que vous chérir ce n'est pas une faute !

TRISTAN, après un silence d'émotion.

Non... notre affection est amour noble et haute.
Notre bonheur contient l'azur essentiel :
Beaucoup de bleu, c'est-à-dire beaucoup de ciel !
— Est-ce que nous pourrions nous passer l'un de l'autre ?
Vous êtes ma conduite et moi je suis la vôtre ;
Je vous suis nécessaire et j'ai besoin de vous ;
Je sais tous vos désirs, vous savez tous mes goûts ;
Vous êtes mon ressort, je suis votre énergie...

FRIVOLINE, toujours dans les bras de son ami.

Mon idéal dans votre amour se réfugie !
Ma consolation, c'est de songer à vous ;
Vous êtes mon ami d'amour : mieux qu'un époux !
Je suis votre sœur d'âme et votre fiancée...

TRISTAN.

Vous êtes l'enthousiasme de ma pensée !

FRIVOLINE.

Nous ne serons jamais, nous deux, des mariés,
Mais je crois bien que j'en mourrais, si vous mourriez...

TRISTAN, l'asseyant sur le canapé.

Aimer, c'est adorer. Notre amour est un culte
Qui serait ruiné, s'il ne restait occulte...
Plus nôtre et notre amour de n'être rien qu'à nous !
Vous, — moi... Cela suffit. Le bonheur est jaloux.
Sans savoir que c'est vous dont j'ai l'âme ravie,
On vous respirera dans mes vers, dans ma vie ;
Vous serez un mystère odorant pour chacun,
Et seul, moi, je saurai d'où me vient le parfum...
Notre trésor n'aura pas de dépositaire ;
C'est un secret... Avoir un secret, c'est le taire.
Nous n'avons pas besoin que l'on nous sache heureux :
Est-ce vrai, mon amour ?

FRIVOLINE.

C'est vrai... mon amoureux !

TRISTAN, assis près d'Elle, avec langueur.

Sur le fleuve amical qui transporte notre âme
Vers l'océan amour — voguons ! — C'est moi qui rame.
Abandonnez-vous à la douceur du courant...

FRIVOLINE.

Si, sur la pleine mer, le vertige me prend ?

TRISTAN, souriant.

Alors, chérie... il suffira, pour vous remettre,
De respirer vos sels ! —

Avec un geste vers le Coffre-aux-Missives.

Ou de lire une lettre !

FRIVOLINE.

Si nous étions surpris — par la bourrasque ?... Bref,
Si, vengeur, un courroux... punissait notre nef
De s'être ainsi laissée aller à la dérive ?

TRISTAN.

Je vous aime ! et vous sauverai — quoi qu'il arrive !
Notre amour — cher navire ! — est flanqué d'un canot
De sauvetage : l'amitié...

Elle reste blottie contre lui, posant la tête sur l'épaule de son ami.

FRIVOLINE, montrant, au fond le clavier ouvert.

Mon piano !...

— Tel vous, des vers, — je suis folle de la musique,
Qui fond la douleur d'âme en extase physique...
Il est des sons si doux — oh, des sons diézés
Qui vous tirent les pleurs comme avec des baisers !
Car Schumann fut, avant que je ne vous connûsse,
L'unique confident, le seul ami que j'eûsse,
Et qui me consolât en pleurant avec moi...

TRISTAN.

Et, depuis... cet ami mélodieux ?...

FRIVOLINE, se levant.

C'est toi.

Lentement, longuement, en arrangeant les roses.

Mon âme était un vase où se mouraient des roses,
Où des roses mouraient de ne pouvoir s'ouvrir...
Vous avez su changer et l'eau morte, et les roses !
Mes roses désormais ne peuvent plus mourir,
Car mon âme est vivante, et ses fleurs sont écloses !

TRISTAN, joignant les mains.

Mon amour !

FRIVOLINE, respirant un grand coup

Si longtemps mon cœur fut étouffé !

Montrant le bouquet qu'elle vient de refaire.

Voyez...

Elle allait en détacher une branche, mais elle sursaute, une épine venant de lui piquer
la main... Toute pâle, présentant le bout de son index où perle une goutte rouge.

Baisez mon doigt qui vient d'être griffé...

Avec un sourire.

Voyez ces deux boutons, serrés l'un contre l'autre :
On dirait nos deux cœurs — le mien touchant le vôtre...

TRISTAN.

Mon cher amour !

FRIVOLINE.

Cela, Tristan, m'est doux... si doux !

— En contemplant ces fleurs, de me dire : — C'est nous...

Tirant résolument de la touffe de roses une double tige épanouie.

Voyez, c'est justement la branche que je cueille...

Elle lui la tend. Avec délice.

— Prends-nous toutes les deux !

A ces mots, brusquement, la trop fragile fleur défaille entre ses doigts, et s'écroule.
Avec saisissement.

Ho !... la rose s'effeuille !

Superstitieuse et alarmée.

La Rose est effeuillée et n'a duré qu'un jour...

TRISTAN, l'attirant contre sa poitrine.

La Rose : pas nos cœurs !

FRIVOLINE, s'abandonnant.

La Beauté...

TRISTAN, lui baisant les yeux.

Pas l'Amour !

F. DELLEVAUX.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE SAVOISIENNE

Sciences.

Bulletin de l'Herbier Boissier, 2^e série, 1905, p. 617. — G. BEAUVERD : *Une remarquable station xérothermique des Alpes d'Annecy*. Le Roc de Viuz, contrefort méridional de la Tournette dominant la route de Faverges à Saint-Ferréol, localité bien exposée au midi et faisant face à l'importante trouée de Tamié, voie d'immigration botanique, qui met en communication le bassin d'Annecy avec les vallées de l'Isère, est la station des espèces suivantes :

Vesicaria utriculata Lmk., habite l'Asie mineure et le sud de l'Europe. L'aire française de cette plante comprenait jusqu'à présent les départements des Hautes-Alpes, de l'Isère et de la Savoie ; elle remonte donc sa station terminus (entre Moûtiers et Aime) d'une cinquantaine de kilomètres vers le N.-O. — *Clypeola jonthlaspi* L., var. *leiocarpa* Visiani, espèce circum-méditerranéenne ; *Carex Halleri*, *Tamus communis*, *Allium sphaerocephalum*, *Phalangium liliago*, *Taxus baccata*, *Helianthemum canum*, *Rhamnus pumila*, *Acer opulifolium*, *Prunus mahaleb*, *Saponaria ocymoides*, *Arabis muralis*. Les autres espèces méridionales : sont *Peucedanum cervaria*, *Anthyllis montana*, *Colutea arbo-*

1. Signalées antérieurement par M. Châtelain (*Rev. sav.*, 1901).

rescens, *Aethionema saxatile*, *Geranium sanguinum*, *Fumana procumbeus*, *Dianthus prolifer*, *Linum tenuifolium*, *Astragalus monspessalanus*, *Trinia vulgaris*, *Rubia peregrina*, *Aster amellus*, *Lactuca perennis*, *Hieracium Kochianum*, *Echinosperrum lappula*, *Heliotropium europæum*, *Physalis alkekengi*.

On arrive ainsi à un certain nombre d'espèces thermophiles qui permet à M. Beauverd d'esquisser la *lisière xérothermique* de Faverges limitant le sud du sous-district botanique des Alpes d'Annecy. Etant données les facilités de communications qu'offre cette station de Viuz avec la vallée de l'Arly qui n'est que le prolongement de la voie valléculaire d'immigration des plantes vers les Alpes lémaniques, on peut conclure que c'est le chemin qu'ont suivi la plupart des éléments méridionaux caractéristiques de la lisière xérothermique de l'Arve. Les exemples les plus frappants en faveur de cette hypothèse sont fournis par *Colutea arborescens* et *Astragalus monspessulanus*, abondants en Maurienne et retrouvés par M. Biguet au bas du Platé, vis-à-vis du débouché de la trouée de Megève; la relique de Faverges peut être considérée comme un jalon intermédiaire entre les deux stations extrêmes.

Annales de la Société de Botanique de Lyon, Comptes-rendus des séances 1-2, 1904, p. 26. — M. SAINT-LAGER attire l'attention sur une nouvelle localité de *Linnaea borealis* en Savoie, entre Bozel et Champagny, signalée par M. Rimaud dans les *Archives de la Flore jurassienne*. Cette plante avait déjà été rencontrée sur les pentes boisées au-dessous du col du Palet, entre Champagny et Tignes. C'est donc une troisième station de *Linnaea borealis* à ajouter à celles qui avaient été antérieurement indiquées dans le Chablais : l'une dans le Creux de Novel, l'autre au pied du mont Chalusse, près des Granges de Petetau. Il y a lieu de remarquer que la Linnée est apparue dans des bois où avaient été faites des plantations de pins et de sapins. La même coïncidence avait été constatée lors de l'apparition subite d'une orchidée montagnarde *Goodyera repens* dans certaines forêts du centre de la France². *Linnaea borealis* a été en outre signalée par M. Christ aux Voirons (*La Flore de la Suisse et ses origines*, p. 410). Cette élégante et rare caprifoliacée est une plante caractéristique des Alpes centrales. Elle habite en outre les marais à mousses des bois de mélèzes en compagnie des plantes arctiques des contrées circumpolaires dans les toundras qui parsèment les régions forestières du nord de la Sibérie (O. DRUDE : *Manuel de Géographie botanique*, p. 384). Elle croît également dans les massifs du Saint-Gothard et du Tessin, ainsi que dans les bois de mélèzes du Haut-Valais et de la vallée de Saas (CHRIST : *loc. cit.*, p. 270).

M. L. R.

1. Voir au sujet de *Linnaea borealis* l'article de M. J. Camus (*Rev. sav.*, 1904).

2. Le même fait a été observé par MM. J. Camus et Ph. Guinier dans la forêt du Crêt-du-Maure, à Annecy, où *Goodyera repens* est apparue dans les bois d'Epicéas dont la plantation est relativement récente.

ERRATA. — Pages 7 et 9, corriger la date de naissance de M. le Sénateur Folliet 1838 au lieu de 1837.

Page 12, ligne 12, lire : « plus de 11,000 voix (24,227 contre 13,177) », au lieu de « près de 10,000 voix ».

Page 13, ligne 6, lire : « (1871) », au lieu de « (1861) ».

Page 14, ligne 3, lire : « 20 février », au lieu de « 28 ».

Page 19, ligne 23, lire : « envoya », au lieu de « envoyèrent ».

Le Directeur-Gérant : Marc LE ROUX.

9146. — Annecy. Imprimerie ABBY.

OUVRAGES RELATIFS AU MUSÉE.

Ch. MARTEAUX et J. SERAND : *Catalogue descriptif du Musée lapidaire de la ville d'Annecy*. Brochure in-18 illust., de 50 pages, o fr. 50 ; franco, o fr. 55.

Ch. MARTEAUX et Marc LE ROUX : *Catalogue descriptif du Musée gallo-romain de la ville d'Annecy* (marques de fabrique). Un vol. gr. in-8° de 132 pages avec grav., 2 fr. ; franco, 2 fr. 25.

Marc LE ROUX et Ch. MARTEAUX : *Les Sépultures burgondes en Haute-Savoie*, Histoire, Anthropologie, Mobilier funéraire. Un vol. gr. in-8° de 71 pages, avec phototypies et gravures, 2 fr. ; franco, 2 fr. 25.

Marc LE ROUX : *Catalogue sommaire du Musée d'Annecy*. Br. in-8°, 1 franc ; franco, 1 fr. 25.

Ch. MARTEAUX et LE ROUX : *Voie romaine de Boutae à Aquae* (Section d'Annecy à Cusy). 1 br. in-8° avec carte et gravures, 2 fr. ; franco, 2 fr. 25.

Ch. MARTEAUX et LE ROUX : *Voie romaine de Boutae à Casuaria et les chemins secondaires s'y rattachant* (section des Fins d'Annecy à Viuz-Faverges). 1 br. in-8°, avec carte, plans et gravures, 2 fr. ; franco, 2 fr. 25.

DERNIERS TIRAGES A PART DES AUTEURS.

(ABRY, ÉDITEUR, A ANNECY.)

J. GONTHIER : *Notice sur l'Abbaye de Filly*, 80 p. in-8°, 1892.

I. NANCHE : *Notice biographique de Paul Cabaud*, 1895.

François MIQUET : *Répertoire biographique des Savoyards contemporains (1860-1896)*, in-8° de 300 p., 1894, 1896.

MAX BRUCHET : *Notice sur l'ancien Cadastre de la Savoie*, 80 p. in-8°, 1896, 2 fr.

A. FOLLIET : *Documents relatifs à la Réunion de la Savoie à la France en 1792*, in-8°, 1899.

Marc LE ROUX : *Notes biologiques sur le lac d'Annecy*, 20 p. in-8°, avec planche, 1899, 2 fr.

Jean RITZ : *Chansons populaires de la Haute-Savoie*, recueillies et notées par l'auteur, 2^e édition, 1900, revue et augmentée, 1 fr. 50 ; franco, 1 fr. 75.

J. SERAND : *L'Habitation de Madame de Warens à Annecy*, avec plan de l'emplacement, 1900, o fr. 50 ; franco, o fr. 60.

J. SERAND : *Nouveaux documents sur Madame de Warens ; Le Maître, professeur de musique de J.-J. Rousseau et sur Cl. Anet*, 1900, o fr. 50 ; franco, o fr. 60.

MAX BRUCHET : *Etude archéologique sur le Château d'Annecy*, 120 pages in-8°, 1901, 2 fr.

Charles BUTTIN : *Notes sur les Armures à l'Épreuve*, ouv. orné de 18 dessins de MM. Pilinski et Le Roux, 1901, 3 fr. 75 ; franco, 4 fr.

J. CAMUS : *La Cour du duc Amédée VIII à Rumilly en Albanais (1418-1419)*, 1902.

J. DÉSORMAUX : *Historique du XVI^e Congrès des Sociétés savantes savoisiennes, tenu à Annecy en 1901*, 48 p. in-8° (avec portraits et vues). (Extrait du Congrès, 1902), 1 fr. 50.

Charles BUTTIN : *Les Anneaux-Disques préhistoriques et les Tchakras de l'Inde*, ouvrage orné d'une phototypie et de gravures, 1903, 3 fr. ; franco, 3 fr. 25.

A. CONSTANTIN et J. DÉSORMAUX : *Parabole de l'Enfant Prodigue*, recueil de traductions en patois savoyard, avec carte, remarques philologiques et traduction en latin étymologique, in-8°, 1903.

OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES DE LA SOCIÉTÉ.

A. CONSTANTIN et J. DÉSORMAUX : *Dictionnaire Savoyard*, couronné par l'Institut (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, prix H. Chavée), avec carte et bibliographie, Annecy, Abry et Paris, L. Bouillon, 1902, 10 francs.

Pour se procurer ces brochures, on peut s'adresser aux Auteurs, au Secrétaire de la Société Florimontane ou à l'imprimerie Abry, 1, rue de l'Evêché, Annecy.

SOMMAIRE DU N° 2 :

Séances des 5 avril, 3 mai et 7 juin 1905.

J.-F. GONTHIER. Le testament de Claudine de Chaffardon, veuve Lambert (février 1543).

Ferd. SORDELLI. Note sur l'Herbier des Alpes de la Savoie offert par J.-L. Bonjean à l'impératrice Joséphine.

Henri LEZAY. *L'Inaccessible* (poésie).

Dr THONION. Voyages du seigneur de Villamont, partant de « la duché de Bretagne », pour aller en Terre Sainte, par la Savoie, le Piémont, l'Italie, la Grèce, la Syrie et l'Egypte, au mois de juin 1589. Ses deux passages en Savoie.

Glanes.

F. MIQUET. Recherches sur quelques officiers savoyards au service de la France avant 1860.

F. DELLEVAUX. *La Rose sur le Mur* (poésie) (*suite et fin*).

Revue bibliographique savoisiennne :

M. L. R. Sciences.



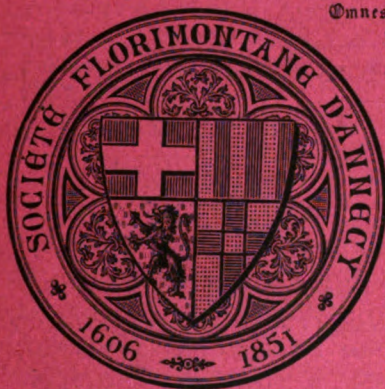
SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

(Reconnue d'utilité publique par décret du 17 décembre 1896)

REVUE SAVOISIENNE

PUBLICATION PÉRIODIQUE

46^e ANNÉE — 3^e TRIMESTRE 1905



*Omnes omnium caritates patria
una complexa est.*

(De Officiis, lib. I.)

ANNECY
IMPRIMERIE ABRY

ÉDITEUR

—
1905

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

Cette Société, fondée en 1851, a pour but le progrès et l'encouragement des sciences, des lettres et des arts : elle publie un périodique, la **REVUE SAVOISIENNE**, qui paraît chaque trimestre, par livraison de 64 à 80 pages grand in-8°, formant à la fin de l'année un volume de 250 à 320 pages, à justification serrée, orné de planches phototypiques hors texte et de gravures.

Le but de cette Revue est de vulgariser les études qui se rattachent de près ou de loin à la Savoie et de tenir ses lecteurs au courant de tous les travaux qui s'y rapportent. Les ouvrages envoyés à la Société sont annoncés, et, s'il y a lieu, analysés.

La Société laisse à chaque auteur l'entière responsabilité des opinions qu'il émet. — Elle échange ses publications avec les principales Sociétés savantes de France et de l'étranger. — Elle ouvre chaque année un concours de poésie, d'histoire ou de beaux-arts, dont le prix est de 600 fr. (Voir le programme dans le dernier fascicule de l'année précédente.)

Le prix d'abonnement à la « Revue savoissienne » est de 6 fr. pour la France et de 7 fr. pour les pays de l'Union postale.

Pour faire partie de la Société, il faut être présenté par un de ses membres et agréé par elle. Ses membres sont honoraires, effectifs ou correspondants.

Les membres honoraires sont choisis parmi les personnalités de distinction qui font honneur à la Savoie ou qui ont rendu des services à la Société; ils ne payent aucune cotisation.

Les membres effectifs payent une cotisation de 12 fr.; en cette qualité, ils reçoivent la **REVUE** et ont le droit d'avoir en communication les ouvrages de la bibliothèque de la Société et d'assister à ses séances.

Les membres correspondants sont choisis parmi les personnes n'habitant pas l'arrondissement d'Annecy et qui collaborent à la **REVUE**. Ils payent une cotisation de 6 francs.

Adresser les lettres et envois au Secrétaire (A l'Hôtel-de-Ville).

MM. les Collaborateurs qui désireraient faire des tirages à part sont priés d'en prévenir à temps M. Abry, imprimeur de la Société.

TARIF DES TIRAGES A PART	25 exemplaires	50 exemplaires	100 exemplaires	CHACUN CENT ou plus du 4 ^e cent
Prix de la feuille de 16 pages, papier de la Revue	6 »	7 »	9 »	4 »
Prix de la couverture imprimée, brochage compris	5 »	6 »	8 »	4 50
Prix de la couverture non imprimée, brochage compris	1 50	2 »	2 50	» »

OUVRAGES DE FONDS.

Bulletins de l'Association Florimontane, de 1851 à 1858 (épuisé).

Revue savoissienne, de 1860 à 1884 inclusivement (volumes de 100 à 140 pages in-4°). Un volume broché, 4 fr.; un volume séparé, 0 fr. 50.

COLLECTION de 1860 à 1901 inclusivement, composée de 45 volumes brochés, 184 francs; collection précédente moins l'année 1870, 154 francs et moins les années 1870 et 1893, 134 francs.

Ch. MARTEAUX et Max BRUCHET : *Catalogue raisonné des ouvrages concernant la Savoie, conservés à la bibliothèque de la Société Florimontane*. Un volume grand in-8° de 134 pages, 2 fr.; franco, 2 fr. 25.

Charles MARTEAUX : *Table des Matières des Bulletins de l'Association Florimontane et de la Revue savoissienne* (1851-1900), 2 fr.; franco, 2 fr. 50.

J. REPLAT : *Voyage au long cours sur le lac d'Annecy*, précédé d'*Une Ascension au Semnoz*, 0 fr. 50; franco, 0 fr. 65.

E.-G. CAMUS : *Notes floristiques sur la chaîne des Aravis et les environs de La Clusaz (Hte-Savoie)*. Br. in-8° avec carte et grav. hors texte, 1 fr.; franco, 1 fr. 10.

Congrès des Sociétés savantes savoisiennes tenu à Annecy en 1901 (XVI^e session), 1 vol. in-8° de XLVIII-448 p. avec grav. et planches hors texte, 10 fr.

AVIS.

La Revue Savoisienne commence dans ce fascicule la publication de la Flore populaire de la Savoie par A. Constantin, ancien vice-président de la Société Florimontane, et M. l'abbé P. Gave, professeur au collège d'Uvrier (Valais).

Le comité de rédaction a pensé qu'un tel ouvrage ne devait pas être éparpillé par fragments, encadrés par les divers mémoires ou articles contenus dans les fascicules de la Revue; la consultation en serait vraiment trop difficile. Il a donc décidé que chaque numéro trimestriel contiendra une ou plusieurs feuilles de la Flore, paginées à part. Les lecteurs auront ainsi entre les mains, dès l'achèvement de la publication, un volume complet qui pourra être immédiatement broché.

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

Séance du 5 juillet 1905.

PRÉSIDENT DE M. THONION, VICE-PRÉSIDENT.

Séance à 5 heures.

En ouvrant la séance, le **Président** annonce que les travaux de restauration du Palais de l'Ile ont été terminés et que leur réception définitive vient d'être faite par M. Charles Suisse, architecte en chef de la Commission des Monuments historiques.

Il rappelle les éminents services que M. Suisse a rendus à notre pays de Savoie dans le cours de ces dernières années, depuis 1898; les travaux auxquels il a présidé, notamment la restauration du château d'Annecy et du Palais de l'Ile; puis l'acquisition de Saint-Jean d'Aulph et celle du merveilleux cloître d'Abondance, après avoir plaidé avec tant de persévérance et de succès la cause de ces précieux monuments auprès de la Direction des Beaux-Arts qui s'est montrée tutélaire et très généreuse en faveur de notre cité et du département.

En rendant hommage à la science et au dévouement du distingué membre d'honneur de notre Société, le Président demande que la Florimontane veuille bien offrir en témoignage

de reconnaissance une médaille rappelant l'œuvre de M. Suisse, dans le classement et la conservation de nos monuments.

Cette proposition est adoptée par acclamation.

Nous devons aussi, Messieurs, continue le Président, une part de nos remerciements et de notre reconnaissance à M. Max BRUCHET, archiviste du département, correspondant du Ministère de l'Instruction publique, qui, par son intervention et les nombreux documents adressés à la Direction des Beaux-Arts, a puissamment contribué à l'œuvre accomplie en Haute-Savoie.

Le procès-verbal de la dernière réunion est lu et adopté.

Le Bibliothécaire dépose sur le bureau les ouvrages et publications périodiques reçus depuis la dernière séance.

M. Ch. Buttin offre à la Société un exemplaire tiré à part du *Beitroege zur Geschichte des Handfeuerwaffen* (Thierbach-Festschrift) contenant une notice sur les fusils de Sardaigne. Cette plaquette richement illustrée offre les reproductions de pièces intéressantes conservées dans la collection de l'auteur.

M. Nanche dépose également pour la bibliothèque florimontane le *Tableau synoptique de l'histoire des Etats qui ont composé la monarchie de Savoie*, par Joseph ROLIER, Thonon, 1852.

Le Conservateur du Musée fait part des acquisitions et des dons.

1° **Deux pieds de biche en bronze** (travail gallo-romain) recueillis à Albens. (Achat.)

2° **Une tuile fatièrre** du XVII^e siècle ornée de rinceaux de feuillages en relief provenant du château d'Orbeau à Menthon qui appartient à M^{me} de Charmoisy. (Don de M. Pernoud, architecte à Annecy.)

3° **Assiette creuse, pied de verre** ayant subi la fusion dans l'incendie de St-Pierre (Martinique), **deux monnaies de billon** recueillies au même endroit, et deux spécimens de **petits travaux en tôle d'acier doux** fabriqués au Creusot. (Dons de M. Albert Crolard.)

M. Fontaine fait circuler l'estampage d'une inscription qu'il a relevée sur la grosse traverse d'un pressoir aux Barattes : date 1689, de part et d'autre du monogramme crucifère I H S.

Il est ensuite question de la réunion des Sociétés savantes de la Savoie qui doit avoir lieu en septembre à Aix-les-Bains. A l'heure actuelle aucune communication fixant la date de ce congrès n'a été transmise à la Florimontane. Celle-ci, dans sa dernière séance de l'année scolaire, ne peut donc prendre aucune décision au sujet d'une délégation officielle à ce Congrès.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 6 h.

Le Secrétaire, Marc LE ROUX.

A PROPOS
DE LA VENTE DU CHATEAU DE RUMILLY-SOUS-CORNILLON ET DÉPENDANCES
aux Muffat Saint-Amour, de Megève

Ayant trouvé récemment l'acte ¹ par lequel les nobles Muffat Saint-Amour ont acquis la seigneurie de Rumilly-sous-Cornillon (Saint-Pierre de Rumilly), nous avons cru bon de le communiquer aux lecteurs de la *Revue savoisienne*.

Cet acte, rectifiant une assertion du comte Henri de La Forest-Divonne (v. *Revue savoisienne*, 1900, p. 39), prouve que la vente n'eut lieu qu'en 1737, et que l'acquéreur fut, non pas le général Muffat de Saint-Amour, mais le neveu de celui-ci, savoir Pierre-François Muffat de Saint-Amour, agissant tant en son nom qu'au nom de ses frères Pierre et Jean-François.

J. DUSSAIX.

Double d'acquis de la Seigneurie de Rumilly et dépendances fait par les Seigneurs frères de Saint-Amour du Seigneur de la Forest prix L. 57000 du 5 septembre 1737.

L'an mil sept cent trente sept et le jour cinquième du mois de septembre après midi à Chambéry judiciairement, pardevant noble Pierre François sénateur au Sénat de Savoie, commissaire en cette partie spécialement délégué par l'Excellentissime Royale Chambre des Comptes, par Arrêt du troisième août dernier scellé et signé Collonge. Dans la maison d'habitation du dit Seigneur Sénateur, et en l'assistance de spectable François Mollinal avocat au dit Sénat excusant le Seigneur Procureur Général du Roi, et en présence de Joseph Merlin natif de La Roche habitant à Rumilly, du Sr Joseph Silva marchand natif et habitant de Grésy en Savoie et du Sr François Alex marchand bourgeois de la présente ville, témoins connus et requis par les parties et par moi notaire soussigné ².

Et à ce soit notoire que Sa Majesté par ses Lettres Patentes du onze mai dernier, ait permis à noble Victor-Amédée de la Forest habitant à Grilly au pays de Gex de vendre la terre et juridiction de Rumilly avec ses dépendances, dans la province de Faucigny aux frères Muffat de S^t Amour pour acquitter les dettes énoncées aux dites patentes, à condition qu'on satisferait dans cette occasion à tous les devoirs féodaux, et mande à la dite Chambre des Comptes de députer un de ses magistrats pour interposer son décret au contrat de vente qui s'en suivra, et par patente de ce même jour ait accordé son agrément aux nobles Jean-François, Jean-Baptiste et Pierre enfants de feu Jean-François Muffat de S^t Amour pour acheter du dit noble Victor-Amédée de la Forest la dite terre et juridiction du dit Rumilly avec ses dépendances, par autres patentes du 26 juillet proche passé donnée sur la supplique présentée par le dit noble Victor-Amédée de la Forest ait

1. Archives municipales de Megève.

2. Amédée Defforges, notaire à Megève.

mandé à la même Chambre des Comptes de députer tel Sénateur de Savoie qu'elle jugera à propos pour interposer son décret à la vente de la dite terre de Rumilly non obstant que les dites patentes ci-dessus énoncées, il lui ait été ordonné de donner cette commission à un de ses magistrats, et en conséquence par le dit arrêt rendu sur requête présentée par icelui noble de la Forest, la dite Excellentissime Royale Chambre en intérimant les susdites patentes ait commis et député le dit Seigneur Sénateur François pour procéder en conformité d'icelle à l'interposition du décret supplié, en l'assistance d'un excusant le Procureur Général touchant le contrat de vérité de la dite terre et juridiction de Rumilly, et à condition que le dit contrat étant passé, copie en soit remise aux archives d'icelle, à la diligence du dit Sr de la Forest, et le dit Seigneur Sénateur François pour exécuter la commission dont la dite Excellentissime Chambre l'a honoré, ayant à cet effet pris à l'instance et réquisition d'icelui Sr de la Forest et en l'assistance du dit Sr Mollinal, les informations nécessaires pour qu'il lui coustait de la vérité aux faits exposés, le dit Sr de la Forest et nobles Pierre-François, Jean-Baptiste et Pierre enfants du dit sieur noble feu Jean-François Muffat de St Amour, et de son chef ayant exhibé le contrat de vente qui a déjà été passé le cinquième du dit mois d'août par devant le dit notaire Defforges soussigné, non seulement de la dite terre et juridiction de Rumilly et dépendances, mais encore de tous les autres biens dépendant de l'hérédité de noble François-Emmanuel de la Forest dernier possesseur de la dite terre pour le prix et somme de cinquante sept mille livres et dix louis d'or vieux de France d'épingles, de laquelle ledit Sr Pierre-François de St Amour en a payé au dit Sr vendeur celle de trente sept mille deux cent neuf livres aux espèces y dénombrées; six mille vingt une livres en acquittement de semblable somme qui était due aux dits S^{rs} frères de St Amour par le dit Sr de la Forest vendeur par le contrat y désigné du vingt trois septembre année dernière reçu par le notaire soussigné; sept cent vingt livres d'un côté et trois mille et cinquante d'autre que les dits S^{rs} frères de St Amour se sont chargé de payer à l'acquittement du dit Sr Vendeur aux commissaires Rey et Revilliod créanciers antérieurs et privilégiés en la dite hérédité; les quelles sommes jointes à celle de dix mille livres qui sont restées par forme de dépôt entre les mains des dits S^{rs} frères de St Amour acquéreurs par les motifs narrés par le même contrat et qui font en particulier le prix de la terre et juridiction du dit Rumilly, biens et droits féodaux en dépendant comme est exprimé par le même contrat composent la totale ci-dessus de cinquante sept mille livres, par le quel le dit Sr de la Forest s'est déclaré héritier pur et simple du dit Seigneur François-Emmanuel de la Forest.

S'est constitué en personne le dit noble Victor-Amédée de la Forest, fils de feu Jean Charles de la Forest, seigneur de la Tour de Grilly au pays de Gex, et habitant au dit lieu, lequel pour lui et les siens a vendu ainsi que par le présent il vend à la meilleure manière que vente se peut faire de droit, à noble Pierre-François, fils du dit feu noble Jean-François Muffat St-Amour de Megève et y habitant, de même personnellement constitué tant de son chef qu'en qualité de procureur des dits nobles Jean-Baptiste et Pierre Muffat St Amour ses frères, par procuration spéciale du douze septembre année dernière, reçue par moi notaire, présent et acceptant comme dessus, la terre et juridiction de Rumilly avec ses dépendances, en suite de la permission qu'ils en ont respectivement obtenue de S. Majesté par les patentes ci dessus énoncées, et de l'Arrêt de la dite Excellentissime Royale Chambre, en

quoi que le tout consiste et puisse consister tant en droits honorifiques qu'autres dans lesquels sont compris ceux de patronage y annexés et à teneur des patentes d'Inféodation données par le Roi Victor Amédée de glorieuse mémoire en faveur du dit noble François Emmanuel de la Forest le 29 octobre 1798, et Arrêt d'intérinement de la ci devant Chambre des Comptes de Savoie du 19 décembre 1699, et c'est pour le prix et somme de dix mille livres comme a été convenu par le dit contrat, de la quelle le dit noble Pierre François Muffat S^t Amour, tant à son nom que de ses frères promet payer à l'acquittement du dit Seigneur vendeur celle de deux cent trente cinq livres à Claude Rosnoble d'Arenthon créancier de semblable somme dans la dite hoirie, et celle de cent soixante trois livres aux Rév^{des} Religieuses de S^{te} Claire de la ville d'Annecy qui en sont de même créancières, desquelles les dits nobles frères de S^t Amour pourront tenir quittance et cession, le dit Seigneur consentant qu'ils soient subrogés au lieu et place des dits créanciers. Et, du surplus il en a été présentement et réellement compté à D^{me} Marie de Locatet veuve du Seigneur sénateur Milliet en qualité de procuratrice de noble Joseph Milliet son fils, ainsi que par procure du sept mars proche passé reçue et signé Bourgeois qui sera ténorisée à la suite du présent, la somme de trois mille nonante cinq livres dix sols en trois cents vingt neuf hongres valeur de neuf livres huit sols quatre deniers chacun, sur quoi a été rendu deux livres onze sols huit deniers, les susdites espèces comptées et nombrées par le dit S^r S^t Amour tant en son nom que des sieurs ses frères, et par la dite dame retirées et embourcées au vu de je dit notaire et témoins. Et c'est pour plein et entier payement de la somme de deux mille trois cent cinquante neuf livres sept sols portée par l'obligation contenant compte arrêté passé entre le dit feu Seigneur comte de Rumilly et le dit Seigneur sénateur Milliet le 25 octobre 1735 reçue et signé Renaud notaire, dommages, intérêts de la somme et dépens faits en conséquence ; de la quelle somme la dite dame se contente et quitte tant le dit Seigneur de la Forest vendeur que les dits Sieurs, frères de S^t Amour auxquels elle cède tous les droits résultant du dit contrat et autres relatés, antériorité de date priorité d'hypothèques, nature et privilège de créance, bénéfice de constitut, les subrogeant en propre lieu droit et place les constituant et substituant au besoin pour procureurs irrévocables avec élection de domicile. Et en signe de vraie cession leur a présentement remis la dite obligation avec tous les titres énoncés qui lui ont donné causes avec toutes les procédures faites en conséquence, du consentement du dit Seigneur de la Forest procureur spécialement constitué par noble Louis de Cambiàque acte du 8 août dernier Jacquier notaire, au moyen de laquelle rémission la dite dame reste dûment libérée envers le dit Seigneur de Cambiàque au quel le dit noble Pierre François de S^t Amour en son nom et comme dessus promet de communiquer les dits titres moyennant dûe charge ; et en signe de vrai acquittement le dit Seigneur de la Forest a remis à la dame Milliet la dite procure générale. Et comme le dit Seigneur vendeur a présentement justifié d'avoir payé et apuré toutes les autres créances passives demandées dans la discussion tant de ses deniers que de ceux provenant des dits nobles acheteurs, entre autre par les quittances et cessions des six, sept et huitième août proche passés reçues par le dit Defforges notaire, dans la plus grande partie et les plus considérables créanciers ont paru et autres quittances qui ont déjà été remises aux dits Sieurs acheteurs à forme des décharges qu'en a faites le dit Sieur Pierre François de S^t Amour

au dit Seigneur de la Forest le huit du dit août et justifiant encore de la transaction passée avec D^{lle} Claudine Hacquiné veuve du Seigneur comte de Rumilly du premier octobre 1736 reçue et signé Choisy notaire de Genève par la quelle les droits de la dite dame ont été fixé à la somme de dix huit cent livres et une pension viagère de quatre cents livres payées par quittance du huit avril proche passé Bordies notaire en sorte qu'il ne reste plus rien dû à aucun des créanciers ainsi qu'il a été vérifié avant le présent par la lecture de l'instance de discution et des dettes quittées, cessions et transaction. Le restant du sus dit prix qui est la somme de six mille cinq cents sept livres dix sols, sera compté au Seigneur de la Forest à sa première réquisition à la charge néanmoins qu'il rapportera quittance et cession de D^{lle} de la Forest sa sœur et créancière d'icelui au moyen de toutes les quelles sommes le dit Seigneur de la Forest se contente du prix et en acquitte les dits Sieurs acheteurs avec promesse de n'en jamais plus rien demander... Ayant été bien entendu et expressément convenu entre les parties que comme elles déclarent nul le contrat du cinq août que pour ce qui concerne la terre et juridiction du dit Rumilly et dépendance, il subsiste pour le surplus dans son entier et dans tous ses chefs même concernant les Echeutes et autres redevances arréragées auquel les parties se rapportent et icelui confirment, approuvent et ratifient, et quoi qu'elles aient donné son prix certain de dix mille livres de plus de la dite terre juridiction et dépendances distraict de la vente des autres biens, ils déclarent qu'il y a correspondivité en sorte que la vente ne pourrait être annulée pour aucun chef séparément, etc... Les parties ci dessus nommées ayant requis le dit Seigneur sénateur François de vouloir interposer son décret judiciaire au présent contrat : Nous Sénateur et Commissaire spécialement délégué par la dite Excellentissime Royale Chambre avons attendu le consentement prêté par le dit spectacle Mollingal excusant le Seigneur Procureur Général du Roi avons déclaré et déclarons le susdit contrat bien et légitimement fait suivant et en conformité des dites patentes et Arrêts de vérification portant notre délégation et à ces fins, étant assis sur une chaise que nous avons choisi et choisisons pour notre tribunal compétant, avons en exécution des susdites patentes et arrêts, et en vertu de l'autorité à nous conférée, interposé et interposons notre décret judiciaire à la charge comme est porté par les mêmes patentes, qu'on satisfera à tous les devoirs féodaux, et que le dit S^r de la Forest fera remettre aux archives de la dite Chambre copie du présent contrat ainsi qu'est porté par le dit Arrêt, et mandons au dit notaire de recevoir et stipuler et de ténoriser ensuite du présent tant les sus dites patentes ci devant énoncées, le dit Arrêt, Informations par nous prises, que le dit contrat passé entre les dites parties le cinq du mois d'août dernier. En témoignage de quoi nous avons signé avec le dit S^r Mollingal excusant comme dessus de même que les dits témoins et parties à l'exception du dit noble Pierre-François de S^t Amour qui n'a su signé pour être illitéré. Aussi par moi dit notaire, fait et prononcé au lieu que dessus, dans la maison d'habitation du dit Seigneur sénateur François, les quels témoins avec le dit Seigneur sénateur François et le dit Mollingal et le dit Seigneur de la Forest et la dite Milliet ont signé sur la minute, et n'a le dit Seigneur de S^t Amour signé pour ne savoir de ce enquis.

Amédée DEFFORGES.

NOMS DE LIEUX

DANS DES CHARTES DE 1153, 1250 ET 1448

Une des chartes les plus intéressantes pour l'étude des noms de lieux du Genevois, mais aussi une de celles dont la lecture offre le plus d'obscurités, est la bulle du pape Eugène III (1153) par laquelle il confirme les possessions du monastère de St-Jean de Genève. (V. *Mém. de la Soc. d'archéol. de Genève*, XIV, p. 8, n° 12). Le *Regeste genevois* (nos 331 et 827) et notre collègue, M. l'abbé Gonthier, dans la critique qu'il a faite de cet ouvrage (*Revue savoisiennne*, 1898, p. 156) ont résolu les principales difficultés d'identification. Je voudrais établir les résultats auxquels ils sont parvenus en comparant cette bulle à celles d'Innocent IV (1250; *Mém. de la Soc. d'arch. de Genève*, id., p. 29, n° 39) et de Félix V (1448; BESSON, *Mém., Pr.* 101) et en faisant suivre ce tableau synoptique de réflexions personnelles. J'ajoute que la bulle d'Innocent IV mentionne, outre les propriétés du prieuré de St-Jean, celles du monastère d'Ainay et que celle de son successeur paraît en avoir simplement reproduit le texte. Ces chartes, imprimées par Ed. Mallet d'après le cartulaire d'Ainay, n'existent pas dans l'ouvrage de A. Bernard. Les erreurs de transcription ont été mises en italiques. Pour les vocables des paroisses, je me suis appuyé, entre autres, sur la *Statistique du diocèse d'Annecy*, par M. l'abbé J.-M. Pettex (*Mém. et doc. de l'Acad. Salésienne*, 1880, t. II).

Ecc. S. Ypoliti. V. le *Reg.*, n° 827 corr. Il s'agirait du prieuré de St-Hippolyte, entre Cointrin et Meyrin.

Ecc. S. Pancracii de Villa. L'église de Ville-en-Salaz a pour vocable St-Pancrace; *b* et *c* ont attribué fautivement les noms de saints aux paroisses ci-dessous désignées, parce qu'on ne savait déjà plus sans doute de quel St Hippolyte il s'agissait.

De Capella de S. Laurentio de Viu. M. Gonthier (*Rev. sav.*, 1898, p. 157) sépare ces mots et voit deux localités différentes : 1° La Chapelle, aujourd'hui église de St-André-sous-Boège; v. *Reg.*, nos 1568 et 1615. En 1307 un moine de St-Jean en était recteur; 2° St Laurent de Viuz-en-Salaz qui ferait alors double emploi avec St Laurent de Genève, non cité dans *b* et *c*.

Javenna. Chavannaz vient de *Cabanna*. Généralement *c* + *a* donne *ch*. Ici *ch* s'est changé transitoirement en *j*, comme

a) BULLE DU PAPE EUGÈNE III
(1153)

(*Mémoire de la Soc. d'arch. de Genève*,
XIV, p. 8, n° 12.)

locum in quo ipsum monasterium situm est.
ecclesiam S. Gervasii.

eccl. S. Ypoliti.
eccl. S. Pancracii de Villa.
eccl. de Bogeve.
ecc. capella S. Laurentii de Sala.
S. Laurentii de Cornilione.
de Passere
capellam de Maorna.
ecclesias de Moneste.
S. Laurentii Gebennensis.
de *Januemio* = Javenna
Bardonaco.
Cofiniaco.
Possiniaco = Pressiniaco.
Mairins.
Maisoniac.
Burdiniaco.

Mainiaco.
Joliaco.
Colongis.

Sⁱ Gengulffi de Maresco.

Anamasci *de canal* = decanat(us).

Sⁱ Martini de lacu.

Sⁱ Georgii de Essartinis.

Sⁱ Desiderii.

Sⁱ Eusebii de Genevrei.

ecclesiam de buringio.

b) BULLE DU PAPE INNOCENT
(1250)

(*Mém. de la Soc. d'arch. de Genève*,
XIV, p. 29, n° 39.)

In diocesi Gebenn.

prioratum S. Johannis.

Villam que Sanctus gervasius appellatur
ecclesiam S. Gervasii.

de S^o Ypolito de Villa.

de S^o Pancracio de Bogeve.

de capelle de S^o Laurentio de Viu en Sa
S. Laurencio de Cornillum.

Passeryeu.

capellam de Mornay (écrit après *Maris*
de Monestier.

Chavenna.

Bardunyaco

Cuffiniaco.

Possyniaco.

Mayrins.

Marsiniaco.

Burdiniaco.

S^o Genesio, de Pollyaco.

Manayaco.

Jolyaco.

Colonges.

Cholay.

Marises.

S^o Georgio de Dueno et de Thon
prioratus.

Anamachy (après *Buringio*).

Essartinis.

Greyllie.

Genevrey

Buringio.

ecclesias de S^a Maria de *Tolhono*.

Concisa.

Cusye.

Merclaz.

Orsy et de Vaslye.

villas in loco qui dicitur Bellavalle prioratu
Lullin.

de S^o Marcello et de Martiniaco ecclesias
villam que vocatur S. Giroudus.

de Cusyaco, de utroque S^o Offengio et
Santors ecclesias.

BULLE DU PAPE FÉLIX V
(1448)

(BESSON : *Mémoires, etc. Pr.* 101.)

diœcesi **gebennensi.**
oratum **S. Joannis.**
esiam **S. Gervasii.**

S. Hypolito de Villa.
S. Pancratio de Bogeria.

capella de S. Laurentio de Viu en Salaz.
S. Laurentio de Cornillium.
eseryeu.
ellam de Mornay (après Maresco).
nestier.

avennâ.
dinniaco.
ffiniaco.
ssigniaco.
yrins.
rsiniaco.
rdiniaco.
Genesio de Pollyaco.
nnnyaco.
yaco.
onges.
olay.
resco.
S. Georgio de Dueno et de Thoron.

amachi.
artinis.
ellie.
nevrei.
ngio.
la de Tholiaco.

Vaslyere.

Marrigniaco.

utroque S. Offengio.
ancors.

LOCALITES MODERNES

prieuré de **S^tJean (Genève).**
S^tGervais de Genève.

S^tHypolite (près Meyrin).
Ville en Salaz (Faucigny).
Bogève.
La Chapelle et Viuz en Salaz.
S^tLaurent de Cornillon.
Passerier.
Mornay.
Monestier.
S^tLaurent de Genève.
Chavannaz (en Genevois S.)
Bardonnex (près S^tJulien).
Confignon.
Pregny (près de Genève N.)
Meyrin.
Maisonnex.
Bourdigny.
S^tGenis (Pouilly).
Meynier (près de Genève N. E.)

Collonge-Bellerive.
Choulex
Marèche ou S^tGingolph.
S^tJorioz (de Duin et Thonon les prieurés).

Annemasse.
(Servoz).
Essertines (Vaud).
Grilly (Gex).
Genevrey près de Saint-Cergues.
Boringe
Tully.
Concise près de Thonon.
Cusy près d'Hermance.
Marclaz, près de Thonon.
Orcier et Vailly.
Bellevaux en Chablais
Lullin.
Marigny et S^tMarcel
S. Girod.
Cusy, S^tGe dessus

dans **caveola* = *geôle* imitant **camba* = *gamba* = *jambe*. (E. BOURCIEZ : *Phonétique franç.*, 1900, p. 130 et 131). Ce qui a pu en outre induire le scribe à employer cette notation phonétique, c'est qu'un nom de lieu analogue, *Iavenno*, possédait une église qui dépendait de l'abbaye de San Solutore à Turin dont le même pape Eugène III, venait de confirmer six ans avant les possessions (*Hist. patriae monumenta*, I, col. 792).

Possiniaco. Dans l'écriture de cette époque *pre* a pu se lire *po*. Je ne puis guère expliquer ce mot autrement que par Pregny qui viendrait alors d'un très ancien Prisciniacus. V. *Reg.* n° 252.

Maisoniaco. M. Gonthier (o. c.) l'identifie avec Mésigny parce que Maisonnex n'a jamais eu d'église. Cependant l'introduction de cette paroisse si éloignée de Genève interrompt singulièrement l'ordre topographique suivi.

S. Genesio de Pollyaco. Il ne s'agit ici, dans *b* et *c* que d'une seule localité, celle de St-Genis, près de Pouilly. On fait mention de Pouilly, dont l'église dépendait en 1110 de St-Claude. (*Reg.*, n°s 248 et 427) pour éviter la confusion avec St-Genis d'Aoste.

Jolyaco. *J* tient encore ici la place d'un *ch* et doit faire double emploi avec Cholay (*b*, *c*) écrit aussi Choulex non cité dans *a*. Si on admet avec le *Reg.* (n° 827) Magny, près de Fernex, au lieu de Meynier, *Jolyaco* serait Chouilly, près Satigny. Mais ces hameaux ne sont pas cités comme ayant des églises dans le pouillé du xiv^e siècle du *Regeste* (n° 1568).

S. Gengulphi de Maresco. St-Gingolph est une paroisse éloignée de plus de 16 kil. de Neuvecelle auquel est rattachée l'ancienne paroisse de Marèche. Celle-ci avait peut-être comme vocable, avant St-André, St-Gingolph, à moins qu'elle ne fût la mère de cette dernière paroisse et qu'elle n'y fût rattachée par des liens spirituels.

S. Georgio de Dueno *b* et *c*. Il ne faut pas en faire deux prieurés comme le fait le *Regeste* (n° 827), en séparant ces deux mots, ni identifier *Dueno* avec Douvaine (*Rev. sav.*, p. 156). Il est bien question ici du prieuré de St-Jorioz situé dans le mandement de Duin et sur lequel les seigneurs du lieu avaient certains droits ; on évitait ainsi la confusion avec St-Jeoire en Faucigny.

Tholiaco (*c*) paraît être la vraie forme, car Thollon avait comme vocable St-Michel et Tully est une ancienne paroisse rattachée à Thonon.

Concisa, ancienne paroisse dont l'église existe encore ; rattachée à Thonon, comme Marclaz.

Lullin. Son église paroissiale a toujours dépendu de St-Victor de Genève ; mais St-Jean pouvait avoir une partie des revenus.

S. Marcello. Son église avait été donnée à Ainay dès le XI^e s. (*Reg.*, n^o 209.)

C. MARTEAUX.

RECHERCHES
SUR
QUELQUES FONCTIONNAIRES SAVOYARDS
AYANT SERVI EN FRANCE AVANT 1860
ET SUR LEURS FAMILLES

Le nombre des fonctionnaires originaires de la Savoie qui ont servi la France entre 1792 et 1860 est certainement élevé. Mais, pour la période antérieure à la loi de 1853 sur les pensions civiles, aucun document officiel n'en a publié les noms. En dehors des ingénieurs dont j'ai déjà parlé, c'est à grand peine que j'en ai recueilli quelques-uns, parmi lesquels je citerai ceux qui par leur mérite personnel ou par celui de leurs enfants sont dignes d'être rapportés.

ALLOËND-BESSAND CHARLES-JOSEPH.

Né à Queige (Savoie) le 28 janvier 1793. Employé des postes. Naturalisé Français le 30 août 1847. Epoux de D^{lle} Rose-Hélène Minaux, il fut le père de :

BESSAND ALLOËND-CHARLES-HONORÉ, O *.

Né à Châtillon-Coligny (Loiret) le 18 septembre 1829, négociant, ancien président du tribunal de commerce de la Seine, fondateur et directeur de la *Belle Jardinière*. M. Charles Honoré Bessand, qui est aujourd'hui l'un des principaux négociants de la capitale, a été décoré de la légion d'honneur le 12 janvier 1872 pour sa « conduite dévouée pendant le siège de Paris » et pour « services rendus à la classe ouvrière ». Il a été promu au grade d'officier le 12 juillet 1882, comme président du tribunal de commerce de la Seine. De son mariage avec D^{lle} Emma Parissot, il a un fils :

BESSAND PAUL-DENIS, *.

Né le 7 septembre 1856 à Billancourt (Seine). Associé et continuateur de son père ; il occupe une situation des plus en vue dans le haut commerce parisien. Il est l'âme de la puissante maison connue universellement sous le nom de *Belle Jardinière*.

LAVENAY (DE) CLAUDE-JOSEPH.

Né le 20 janvier 1785 à Chilly (Haute-Savoie) ; avocat à la Cour d'appel de Paris ; naturalisé français le 21 février 1816, époux de Louise-Pulchérie Penavère. A laissé trois enfants :

VICTOR-HIPPOLYTE-MATHIEU, C *,	MARIE-CAROLINE, épouse de Charles-François-Just de Mouy.	CHARLES-GRÉGOIRE-LÉON, *,
né le 22 mars 1814 à Paris ; marié le 4 juin 1863 avec D ^{lle} Emma-Ernestine-Marie Gailard de Kerbertin ; président de la section des Finances au Conseil d'Etat.		né le 27 janvier 1817 à Paris ; sous-chef de bureau au ministère des Finances, puis percepteur, décédé célibataire à Montmorency le 6 décembre 1900.

I. — M. Victor-Hippolyte-Mathieu de Lavenay fut successivement auditeur au Conseil d'Etat, chef de cabinet du Ministre des travaux publics (1839), secrétaire général du ministère de l'agriculture et du commerce (1850) ; maître des requêtes au Conseil d'Etat, conseiller d'Etat en 1861, président de la section des finances le 22 janvier 1867. Chevalier de la Légion d'honneur en 1843, officier le 12 août 1863 et commandeur le 14 août 1868. Il laissa une fille, Louise-Fidèle-Marie, qui épousa M. Arthur-Stanislas-Marie de la Coublaye, comte de Nantois, propriétaire, au château de Nantois, commune de Plenay (Côtes-du-Nord).

II. — Madame de Mouy, née Marie Caroline de Lavenay, eut un fils, Charles-Louis-Stanislas, né à Paris le 11 septembre 1839, qui fut ambassadeur de la République française et retraité en cette qualité le 1^{er} novembre 1894 après 32 ans de service.

MASSON PIERRE-FRANÇOIS, *.

Né à la Clusaz (Haute-Savoie) le 9 septembre 1787, époux de D^{lle} Pitrat Clarisse, naturalisé Français le 20 mars 1816, devint directeur de l'enregistrement, des domaines et du timbre à Lyon, et fut retraité en cette qualité le 18 novembre 1857.

Il était chevalier de la Légion d'honneur depuis le 5 janvier 1852. Il laissa deux fils :

ANTOINE-FRANÇOIS-ÉDOUARD,

né à Lagnieu (Ain) le 31 janvier 1819, inspecteur de 1^{re} classe de l'enregistrement, retraité à Lyon le 19 juin 1879, décédé à Lyon le 13 décembre 1885, veuf de D^{lle} Zoé Ginet.

JOSEPH-ANTONIN-ALFRED, ✱,

né à Saint-Genix-Laval (Rhône) le 20 décembre 1823 ; trésorier-payeur général de Seine-et-Marne, retraité le 1^{er} septembre 1886 ; décoré le 28 décembre 1885, après 40 ans de service.

MAYAN JOACHIM-FRANÇOIS-IGNACE, ✱.

Né à Chambéry le 6 avril 1754, fils de Joseph Maïano ou Mayan, premier secrétaire du Gouvernement de Savoie, à Chambéry, natif de Turin, et de D^{lle} Thérèse Rey, de Chambéry. Il eut pour parrain le seigneur Joachim d'Allinges, marquis de Coudrée, et pour marraine dame Marie-Françoise de Coudrée, comtesse de Rochefort. Après un congé militaire, il entra dans la Gabelle sarde et passa au service de la France en 1792. Il fut « premier receveur des deniers de la République française » à Lanslebourg, et devint directeur des Douanes françaises à Mondovi, puis à Parme. La destruction des archives du Ministère des Finances par la Commune m'a empêché de reconstituer les diverses étapes de la carrière brillamment parcourue par ce fonctionnaire éminent. Il avait été naturalisé Français le 20 mars 1816, et avait épousé D^{lle} Félicité Baruchi, de Turin.

Ses deux fils se distinguèrent également dans l'administration des douanes :

NICOLAS-PHILIBERT, ✱,

né à Chambéry le 10 septembre 1795. Après un stage dans les bureaux de son père, à Parme, il quitta la Douane pour entrer dans les Gardes d'honneur, puis rentra dans l'administration et devint inspecteur et enfin directeur du service des douanes à la Martinique. Décoré de la Légion d'honneur le 14 octobre 1853, il comptait alors 42 ans de services dont 18 aux colonies, et une campagne.

FRANÇOIS-ANDRÉ-AUGUSTIN,

né à Lanslebourg (Savoie) le 30 novembre 1798 et baptisé à la maison (*durante Gallorum persecutione*), entra fort jeune dans les bureaux de son père, à Parme, où il fut nommé commis le 6 mai 1813. Après avoir parcouru tous les grades subalternes, il devint inspecteur à Douai le 1^{er} avril 1834, puis receveur principal à Boulogne-sur-Mer le 1^{er} janvier 1846 et à Dunkerque le 1^{er} novembre 1855. Il fut retraité le 1^{er} novembre 1869.

M. François-André-Augustin Mayan fut le père de M. Marie-

Alexandre-Mathieu-Marc Mayan, le sympathique et distingué trésorier-payeur général de l'Yonne, dont voici les états de service :

Né le 22 novembre 1845 ; licencié en droit ; surnuméraire à l'administration centrale des Finances, 26 septembre 1865 ; commis ordinaire, 1^{er} octobre 1868 ; percepteur à Malay-le-Grand (Yonne), 2 janvier 1877 ; à Crosille (Pas-de-Calais), le 20 mai 1879 ; à Angers-Ouest, 20 juillet 1881 ; receveur particulier des finances à Avranches, 1^{er} novembre 1885 ; à Senlis, 11 novembre 1886 ; trésorier-payeur général à Annecy, 1^{er} février 1896 ; à Auxerre, 1^{er} mai 1900.

PEYSSARD PHILIBERT-ALEXIS

Né à Chambéry le 28 juillet 1773, vérificateur des douanes, naturalisé Français le 11 décembre 1816, époux de D^{lle} Augustine-Marie-Thérèse Gay.

JEAN-BAPTISTE-MICHEL,	ANNE-JOSEPH- THÉODORE, G-O ✱,	CHARLES-GRÉGOIRE- LÉONARD, C ✱,
né le 8 fructidor an x (26 août 1802), à Thonon (Léman) ; contrôleur des Douanes, retraité le 1 ^{er} juillet 1869, au Havre ; décédé dans cette ville le 23 janvier 1881, époux de D ^{lle} Laurence-Louise Carnaud, sans postérité.	né le 29 février 1804 à Besançon ; général de division, décédé à Paris le 18 avril 1861, sans postérité, époux de D ^{lle} Marie-Marguerite Avisse, de Dreux.	né le 14 août 1816 à Forbach (Moselle) ; colonel du 40 ^e de ligne, retraité le 14 février 1869 à Nantes.

I. — Etats de services d'Anne-Joseph-Théodore Peyssard.

Elève à l'Ecole spéciale militaire le 30 décembre 1822 ; caporal le 2 novembre 1823 ; sergent le 1^{er} janvier 1824 ; sous-lieutenant au 27^e de ligne le 1^{er} octobre 1824 ; lieutenant au corps le 5 novembre 1830 ; lieutenant au 2^e régiment d'infanterie légère d'Afrique le 17 mai 1833 ; capitaine le 30 septembre 1835 ; capitaine-adjutant-major le 12 mai 1839 ; détaché pour commander le bataillon de tirailleurs indigènes de Constantine le 17 août 1840 ; chef de bataillon au 62^e de ligne le 14 avril 1841 ; au 3^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique le 10 septembre 1841 ; lieutenant-colonel au 61^e de ligne le 2 mars 1845 ; au 33^e le 14 septembre 1846 ; au 17^e le 20 mars 1847 ; détaché pour commander l'Ecole secondaire de tir de Grenoble, 26 mars 1847 ; rentré à son régiment par suite du licenciement de l'école, le 20 mars 1848 ; colonel du 27^e de ligne le 8 juin 1848 ;

général de brigade le 22 décembre 1851 ; directeur du personnel au Ministère de la guerre, 7 janvier 1852 ; général de division, 17 mars 1855 ; membre du comité de l'infanterie, 9 mai 1859, Inspecteur général pour 1859 du 15^e arrondissement d'infanterie, 23 juin 1859 ; pour 1860 du 24^e arrondissement, 12 mai 1860 ; décédé à Paris, rue de Verneuil, 31, le 18 avril 1861.

Campagnes : 1826 et 1827, Espagne ; 1828, Espagne et Morée ; 1829, Morée ; 1833 à 1847, Afrique ; décembre 1851, France (à Paris et dans la Nièvre).

Citations : Cité à l'ordre de l'armée pour sa belle conduite dans les combats des 11 octobre et 1^{er} novembre 1833 contre les Kabyles de Bougie ; pour s'être distingué dans les combats du 5 mars 1834 et des 1^{er} et 11 novembre 1835 contre les Kabyles, dans les montagnes des environs de Bougie ; pour sa belle conduite lors du passage des Bibans en septembre 1839.

Blessures : Une fracture complète de la jambe droite, provenant d'une chute de cheval pendant le service, le 3 septembre 1840.

Décorations : Chevalier de la Légion d'honneur, le 20 mars 1834 ; officier le 30 août 1842 ; commandeur, le 3 juillet 1850 ; grand-officier, le 5 mai 1859. Grand-croix de l'ordre pontifical de Saint-Grégoire-le-Grand, le 22 décembre 1853 ; commandeur de l'ordre des Saints Maurice et Lazare, le 20 avril 1854 ; ordre du Medjidié de 2^e classe, 12 mars 1857.

Il avait épousé, le 22 mars 1854, M^{lle} Marie-Marguerite Avisse, veuve Houssard, née à Dreux le 27 décembre 1811.

II. — États de services de Charles-Grégoire-Léonard Peyssard.

Elève à l'Ecole spéciale militaire le 15 novembre 1836 ; rayé des contrôles le 31 octobre 1838 comme n'ayant pas satisfait aux examens de sortie ; placé comme caporal au 19^e régiment d'infanterie légère le 6 décembre 1838 ; sergent le 28 avril 1839 ; passé à la légion étrangère le 4 mai 1840 ; sergent-fourrier le 4 juin 1840 ; sergent-major le 6 octobre 1840 ; sous-lieutenant au 17^e régiment d'infanterie légère, 28 mars 1841 ; passé au 3^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique, 24 novembre 1842 ; lieutenant au 2^e de ces bataillons, 11 février 1844 ; rentré au 3^e bataillon, 28 mai 1844 ; capitaine le 29 novembre 1849 ; passé au 27^e de ligne le 6 mars 1850 ; adjudant-major le 3 novembre 1850 ; chef de bataillon au 17^e de ligne, 2 mars 1854 ; passé au 1^{er} régiment de grenadiers de la garde impériale, 22 juin 1854 ; lieutenant-colonel au 2^e régiment de grenadiers de

la garde impériale, 22 septembre 1855 ; colonel du 40^e régiment d'infanterie, 24 décembre 1858.

Retraité pour ancienneté de service, sur sa demande (môtifs de santé) le 3 mars 1869 ; colonel dans l'armée auxiliaire, commandant la subdivision de la Vienne, le 14 janvier 1871 ; rétabli dans sa position de retraite, le 9 mars 1871.

Décédé à Nantes, le 10 octobre 1875.

Campagnes : 1840, 1841, 1843 à 1850, Algérie ; 1851, intérieur ; 1855, Orient ; 1859, 1860, 1861, Rome.

Blessures : Contusion à la hanche gauche par coup de feu reçu dans un engagement contre les Kabyles de l'Aurès, aux Oued-el-Addada, le 3 mai 1845.

Citations : Cité dans le rapport du maréchal Valée, en date du 27 mai 1840, comme s'étant fait particulièrement remarquer à l'affaire du 10 mai ; cité à l'ordre du jour de l'armée d'Afrique, en date du 28 mai 1840, pour sa conduite au cours de l'expédition de Médéah ; cité dans le rapport du général Baraguey d'Hilliers, en date du 21 avril 1843, comme étant au nombre des officiers qui se sont fait remarquer dans les divers engagements qui avaient eu lieu dans les environs de Collo, du 14 au 20 ; cité dans le rapport du général Baraguey d'Hilliers, en date du 1^{er} septembre 1843, comme s'étant fait particulièrement remarquer au cours des opérations dirigées en 1843 dans la province de Constantine ; cité dans le rapport du général de Salles du 24 juin 1849, comme s'étant fait remarquer dans les combats livrés du 21 mai au 24 juin ; cité à l'ordre général de l'armée d'Orient, en date du 15 juin 1855, comme s'étant fait particulièrement remarquer dans le combat du 7 (prise des redoutes russes devant Sébastopol).

Décorations : Chevalier de la Légion d'honneur, 30 juin 1844 ; officier, 16 juin 1855 ; commandeur, 13 août 1863 ; médaille de Crimée ; médaille de la valeur militaire de Sardaigne ; commandeur de l'ordre pontifical de Saint-Grégoire-le-Grand et de celui de François I^{er} des deux Siciles (1860).

Le colonel Peyssard s'était marié, le 3 mars 1853, avec D^{lle} Marie-Thérèse-Blanche de Vassal de Montviel et, en secondes noces, le 14 avril 1857, avec D^{lle} Eugénie Maës. Il mourut à Nantes le 10 octobre 1875.

François MIQUET.

UNE EXCURSION A MÉGEVETTE

La vallée de Mégevette, que les étrangers commencent à fréquenter à cause de la fraîcheur de ses sites et de ses forêts de sapins, appartient administrativement à l'arrondissement de Thonon-les-Bains dont elle est distante de 32 kilomètres. Nous nous y rendrons beaucoup plus facilement en remontant la vallée du Risse par la route si pittoresque qui relie Saint-Jeoire à Onion et à Mégevette.

Au sortir de la petite ville de Saint-Jeoire on contourne d'abord le rocher jurassique qui la domine à l'est et l'on atteint rapidement, par une montée assez brusque du vieux chemin, la terrasse d'alluvions anciennes du cimetière et du petit village de Pouilly bâti à une centaine de mètres au-dessus du torrent du Risse. C'est au-dessous de Pouilly que se trouvent les exploitations de tufs calcaires dont la faune ou la flore ont été récemment étudiées par M. M. Le Roux¹ dans ce bulletin. Ces tufs, assez anciens dans leurs portions inférieures et qui se forment encore actuellement, sont dus aux eaux calcaires qui se sont chargées de carbonate de calcium en traversant soit les éboulis, soit les fissures des calcaires jurassiques qui constituent en grande partie la montagne des Frasses. Ces formations tuffeuses plus ou moins développées sont d'ailleurs extrêmement répandues dans toute la région et se rencontrent fréquemment sur la chaîne des Frasses où elles sont faciles à confondre avec les cargneules du Trias.

La route passe à côté des carrières de pierres de taille de Pouilly et ne tarde pas à s'engager dans la coupure pittoresque et profonde qui sépare en deux la masse du rocher de Don. Ce rocher est constitué par un repli des couches du jurassique supérieur (dogger et oxfordien) du Chablais : ce sont des calcaires compacts, presque sans stratification, exploités dans de nombreuses carrières comme pierre de taille ou même comme marbres; les fossiles y sont très rares, sauf dans les calcaires en plaquettes qui représentent l'oxfordien. Ce jurassique est recouvert directement au nord par le crétacé rouge si caractéristique du Chablais et par le Flysch schisto-gréseux.

1. Marc LE ROUX : *Revue Savoisienne*, 1904, p. 263.

[*Rev. sav.*, 1905]

Le Risse ¹ a profondément entamé la grande masse du calcaire : son lit situé au début à une altitude beaucoup plus grande — comme le prouvent les petits paquets d'alluvions que l'on observe ça et là à plus de 100^m au-dessus du lit actuel — a dû s'enfoncer progressivement dans le rocher, aidé dans ce travail par la dissolution du calcaire grâce aux eaux souterraines. Vers le milieu de la gorge, en face du pont du Cruz, on aperçoit, sur la rive gauche du torrent, l'extrémité d'une jolie cluse boisée ayant la même origine que celle du Risse et où serpente le petit cours d'eau qui vient de Drevy et des marais de Ley.

Au sortir du défilé, la route, après avoir coupé des affleurements de crétacé, de flysch et un paquet de tufs calcaires, traverse la grande plaine herbeuse d'Onion due en partie à la nature relativement tendre du sous-sol constitué par le crétacé et le flysch. Elle est encombrée actuellement par des dépôts de transport : alluvions anciennes et récentes et surtout dépôts glaciaires. Ceux-ci sont constitués essentiellement par de la moraine de fond, c'est-à-dire boue glaciaire à cailloux plus ou moins arrondis, polis et striés. Ils ne renferment que des roches de la région : calcaires jurassiques, crétaciques, calcaire marneux du flysch et aucun élément cristallin. Ni le glacier du Rhône, ni le glacier de l'Arve ne paraissent avoir atteint la vallée du Risse et ses dépôts sont dus soit à une branche du glacier du Giffre soit plutôt à un glacier local descendu par la vallée de Mégevette.

Ces dépôts, comme toujours, constituent un sol se durcissant fortement par la sécheresse mais devenant très instable sous l'action de l'humidité : aussi les Ponts et Chaussées ont-ils rencontré, dans la construction des routes et des ponts, des difficultés extrêmement grandes et souvent difficiles à surmonter ². Les éboulements et les mouvements de terrains sont extrêmement fréquents dans cette vallée : c'est ainsi qu'il s'en est produit à plusieurs reprises sur la rive gauche du torrent en face d'Onion et que nous avons pu, en 1904, en compagnie de M. Deschamps, conducteur des Ponts et Chaussées à Bonneville, étudier un mouvement glaciaire assez important, dû à des infiltrations

1. Les anciens auteurs écrivent aussi fréquemment *le Riche*.

2. Des affaissements et des mouvements de terrains se manifestent fréquemment sur la route d'Onion et la nouvelle route en construction d'Onion aux villages de Pessy et des Sométis sur la rive gauche du Risse, qui utilise avec raison pour la traversée du torrent les pointements de calcaires jurassiques et crétacés qui affleurent près de Verneys, a nécessité déjà des travaux considérables pour maintenir la boue glaciaire toujours prête à diffuser sous l'action de l'eau qui la délaye facilement.

d'eau. A partir de Sous-les-Saix, où les terrains marécageux sont très fréquents, une masse énorme de terrains s'est mise en mouvement, glissant à la surface du flysch, transportant des champs entiers et des arbres volumineux, déterminant des crevasses et des dénivellations considérables et ayant barré momentanément le Risse qui forma en amont un lac temporaire d'une dizaine de mètres de profondeur.

Le Risse reçoit près des Verneys un affluent important : celui-ci prend sa source sous la Haute-Pointe et traverse une épaisseur considérable de flysch schisteux et calcaire avant d'atteindre les dépôts de transport du fond de la vallée. On peut recueillir rapidement — surtout dans les bancs calcareo-marneux gris-blanchâtre alternant avec des grès fins à traces charbonneuses de ce flysch — de nombreux fucoïdes (traces d'algues marines) se rapportant aux espèces suivantes :

Helminthoïdes labyrinthica Heer.

Chondrites arbuscula Fisch-Oost.

Chondrites intricatus Brongt.

Chondrites Targioni Brongt.

Chondrites affinis Stern.

Chondrites Fischeri Heer.

La route et le Risse se rapprochent de nouveau pour franchir, dans une gorge resserrée et pittoresque connue sous le nom de défilé de Trappes, la grande masse de calcaires compacts du Jurassique moyen et supérieur de l'extrémité de la montagne de Mégevette. Près de l'entrée du défilé l'on peut observer une belle source vauclusienne perenne très abondante tandis que celles de l'intérieur du défilé ne fonctionnent que lors de la fonte des neiges ou après des pluies abondantes. Le calcaire jurassique est exploité assez activement dans les carrières de Trappes en particulier.

Vers la sortie sur Mégevette on rencontre, comme en plusieurs points du défilé, des lambeaux d'alluvions glaciaires qui nous paraissent être la preuve que la cluse du Risse a dû être creusée en grande partie avant la grande extension glaciaire. Le torrent disparaît presque complètement sous un gros paquet d'éboulis calcaires au milieu desquels un sentier permet de traverser le Risse à pied sec : cet éboulis a dû barrer le cours du torrent et créer en amont un lac temporaire dont l'existence est d'ailleurs indiquée par l'allure des alluvions au sud de Mégevette.

La petite vallée de Mégevette, dont l'altitude moyenne est de

950^m, est, comme celle d'Onion, encombrée par les dépôts de transport : le fond de la vallée, presque horizontal, est rempli par des alluvions récentes plus ou moins tourbeuses, bien visibles à l'est du chef-lieu ; par des alluvions plus anciennes quoique post-glaciaires bien développées en aval au sud du village et sur la rive gauche le long des nants des Fornets. Elles constituent là en particulier une série de cônes de déjection emboîtés les uns dans les autres à la partie supérieure tandis que dans le bas de la vallée elles constituent, à notre avis, un delta torrentiel tout à fait typique avec ses couches inclinées d'éléments grossiers et d'éléments plus fins recouverts par des couches horizontales. Ces couches horizontales, qui se reliaient à la terrasse d'alluvion sur laquelle passe la route au sortir du défilé de Trappes, indiquent l'ancien niveau du lac de Mégevette dont nous avons indiqué l'existence un peu plus haut : ces alluvions ont été entamées et érodées de nouveau par le torrent après la rupture de la digue du défilé. Enfin il existe en outre, des dépôts glaciaires toujours d'origine locale s'élevant assez haut sur les deux flancs de la vallée.

La vallée de Mégevette, orientée sensiblement N.-S., vient se terminer au nord au col de Jambaz (1040^m) d'où l'on peut se rendre soit à Lullin, soit à Bellevaux ¹ et descendre par la vallée intéressante de la Dranse de Bellevaux au pont de Bioge ou à Armoy et Thonon. Le col creusé dans les calcaires marneux bigarrés, rouges et verts grisâtres du crétacé supérieur, est occupé en outre par un petit lambeau d'alluvions récentes. Le Risse réduit à un petit ruisseau, malgré les sources que l'on peut observer dans les prairies en aval du col, traverse le col de Jambaz puis contourne l'extrémité du sommet (1436^m) et vient prendre sa source au pied du Mont-d'Irminthe (1626^m) : tandis que de sa source jusqu'en amont du col il coule sensiblement S.-N., à partir du col jusqu'à son confluent avec le Giffre sa direction est N.-S. Il est donc probable que la première partie de son cours a été captée par suite de l'érosion régressive et devait autrefois, lorsque le Risse avait sa source au col de Jambaz, s'écouler vers la Dranse de Bellevaux comme les ruisseaux voisins.

Au point de vue géologique, la vallée de Mégevette constitue une vallée synclinale de crétacé supérieur et de flysch. Les for-

1. Les cailloux alpins (protogine) apportés par le glacier du Rhône s'observent jusque vers Bellevaux mais non au delà : ce glacier n'a donc pas franchi le col de Jambaz.

mations sont surtout bien développées sur le flanc oriental de la Fougliat (1625^m), extrémité méridionale et terminale de l'anticlinal du Grammont qui se poursuit à travers tout le Chablais et au N. de la vallée du Rhône dans les Préalpes vaudoises. Ces mêmes terrains de flysch et de crétacé, souvent boisés ou couverts de prairies, constituent également, comme nous l'avons vu, plus ou moins plissés ¹ le flanc oriental du val d'Onion sous la Haute-Pointe et le Crêt-Roti.

Le versant occidental de la vallée de Mégevette, également boisé jusque vers 1200^m, est constitué par la chaîne de Miribelle (ou Miribel). Cette chaîne s'étend depuis Bellevaux jusqu'à Saint-Jeoire. Les sommités principales sont : au sud les Brasses (1507^m), (avec Belleface et Château-Cornu), plus au nord Miribel (1586^m) dont l'ascension est facile depuis Mégevette, enfin la chaîne d'Irminte ou Hirmente (1696^m). Cette chaîne, presque partout couverte de cultures et tapissée de beaux pâturages, est presque exclusivement calcaire et constitue dans son ensemble un faisceau d'anticlinaux et de synclinaux jurassiques très aigus disposés presque en éventail plus ou moins compliqué par des plis et des failles secondaires s'ouvrant parfois jusqu'au Lias et au Trias (cargneule). Elle appartient à la zone jurassique du Chablais de M. Renevier ², aux Préalpes externes de M. Lugeon (*loc. cit.*). Cette zone, au sud de Bellevaux, se bifurque et est justement séparée de la branche orientale qui constitue la Haute-Pointe par les vallées de Mégevette et d'Onion.

Si le phénomène des lapiés — si fréquent dans les régions calcaires, dont les couches sont peu inclinées — est peu développé dans cette chaîne sauf sur certains calcaires compacts du jurassique supérieur, les autres accidents, dus à la dissolution du calcaire par l'eau chargée de gaz carbonique, sont extrêmement nombreux. A chaque pas pour ainsi dire, on rencontre avec un peu d'attention des bétoures ou avens, des fentes et des cassures agrandies par les eaux ; les grottes enfin sont extrêmement fréquentes dans ce massif calcaire ; une vieille légende veut même que des souterrains, creusés par la circulation des eaux souterraines et par la dissolution du calcaire par ces eaux, traversent toute la montagne et permettent d'aller de la vallée

1. L'anticlinal du Grammont peut se suivre dans le Flysch jusque vers le sommet (1659^m) sous la Haute-Pointe. (M. LUGEON : *Description géol. du Chablais*, B. Serv. C. Géol. de Fr., n° 49, 1896, p. 111.)

2. B. Soc. Vaud sc. nat., 1893, n° 110, p. 87 ; *Eclog. Geol. Helv.*, 1892, t. III, p. 293 ; 1893, t. IV, p. 45, 53, 98 et pl. 4

de Mégevette ou d'Onion dans celle de Bogève. Les plus célèbres de ces grottes sont celles qui sont connues sous le nom de *Grotte de Mégevette* dont deux des ouvertures principales se trouvent au sud de Mégevette, un peu avant l'entrée de la gorge au-dessus du hameau de la Culaz ¹.

Ces grottes, que nous avons eu l'occasion de visiter ² il y a deux ans, nous ont paru entièrement creusées dans les calcaires du Malm (jurassique supérieur) et notre exploration, bien que très rapide, nous a permis cependant de constater le développement et la beauté des souterrains qui les constituent. Un plan dressé en 1897, par un touriste genevois ³, existe à la mairie : il serait à souhaiter que ce plan fut complété et que ces grottes soient explorées d'une façon méthodique par un amateur de spéléologie. C'est qu'en effet, à côté de l'intérêt pittoresque que présente toujours l'exploration d'une grotte, celles de Mégevette présentent en outre un intérêt scientifique de premier ordre par les ossements qui y ont été recueillis et qui indiquent un gisement fossilifère exceptionnel pour la Haute-Savoie comme nous allons essayer de le montrer.

Le sol de la grotte, dans la partie que nous avons explorée, est constitué soit par un limon gras, jaune, blanchâtre, fortement argileux et glissant, résidu probable de la dissolution du calcaire, peut-être aussi du lavage du limon superficiel d'altération entraîné par les eaux d'infiltration ⁴. On trouve, en outre, de nombreux débris anguleux de calcaire, parfois des blocs volumineux (surtout près de l'entrée) provenant de l'effritement des parois de la grotte. Ces débris sont mélangés avec le limon

1. M. M. Le Roux, dans son excellent *Guide de la Haute-Savoie*, les indique sommairement (p. 244) et y signale des ossements d'ours, de cerfs et des poteries préhistoriques. Le *Guide du Syndicat d'initiative de Thonon* se contente de dire : grotte d'un développement considérable et renfermant encore des parties inexplorées.

2. Nous étions accompagné dans cette visite par notre excellent ami, M. Deschamps, conducteur des Ponts et Chaussées à Bonneville et par M. Jacob, préparateur de géologie à l'Université de Grenoble. (Grotte A du plan).

3. M. Alexandre Le Royer, docteur ès-sciences. Les chiffres portés sur le plan indiquent les cotes, les traits courts et parallèles, un rétrécissement des parois ou un éboulement. Les grottes se trouvent un peu au sud et au dessus du hameau de la Culaz, tout près de l'entrée du défilé des Trappes. Il n'y a pas de chemin pour s'y rendre sauf un sentier de chèvres. On devra s'informer près des gens du pays.

4. Les fissures des calcaires compacts, dans lesquelles circulent les eaux souterraines, sont toujours plus ou moins larges et s'agrandissent toujours par suite de cette circulation, aussi la filtration est-elle souvent imparfaite et les eaux des sources vaclusiennes sont à surveiller attentivement. La source vaclusienne perenne que nous avons signalée plus haut et qui provient justement des eaux d'infiltration tombée à la surface de la montagne, nous a paru cependant extrêmement pure.

précèdent ou bien sont cimentés les uns aux autres par des infiltrations calcaires.

D'après notre guide, les ossements auraient tous été recueillis un peu à droite de l'entrée : des fouilles très superficielles que nous y avons faites nous ont permis de recueillir en effet quelques mauvais débris d'ossements : il est probable qu'une exploration méthodique des grottes permettrait de découvrir d'autres gisements fossilifères.

Les ossements recueillis dans des fouilles antérieures, en particulier par M. B. Boner, de Genève ¹, ont été étudiés par le professeur Studer, de Berne, qui y a reconnu, si nos souvenirs sont bien exacts, les animaux suivants :

Ours (canines) ;
Bois de Renne (?) ;
Cerfs ;
Chèvres, Moutons ;

et des tessons de poterie.

Que sont devenus ces ossements qui étaient très nombreux : les uns ont dû rester à Berne ou à Genève, une partie aurait été expédiée à Montpellier ². L'étude rapide que nous avons pu faire des ossements que possède encore M. Decroux, hôtelier à Mégevette, nous a permis de reconnaître :

L'Homme (bassins, vertèbres, cubitus, radius) ;
Le Mouton, la Chèvre ;
Bois de Renne, d'Elan, de Cerf (dents et ossements divers) ;
Ours (paraissant de plus grande taille que l'ours brun),
(canines et différents ossements) ;
Débris de charbons et de poteries.

Un fait qui nous a frappé et sur lequel nous désirons appeler l'attention pour mettre en garde les futurs explorateurs de la grotte, est le suivant : les ossements que nous avons examinés ne nous ont pas paru tous du même âge d'après leur couleur et leur degré de conservation. Les ossements humains, en particulier, nous paraissent beaucoup plus récents que ceux de la plupart des autres d'animaux que nous avons étudiés : aussi sommes-nous très hésitant pour affirmer que les grottes de

1. Article du journal *La Suisse*, supplément du 4 mai 1901.

2. On nous permettra de regretter ici la dispersion de ces documents intéressants qui auraient été bien mieux placés soit au Musée chablaisien à Thonon, soit au Musée de Bonneville pour ne parler que des plus rapprochés.

Mégevette aient pu être habitées dès les temps post-glaciaires malgré la présence de débris de charbons et de poteries.

Des personnes dignes de foi nous avaient affirmé que l'on avait rencontré dans ces grottes de Mégevette des débris d'éléphant ; et en effet, tout près de là, à Bellevaux, au ravin de la Keuma, on a trouvé une défense de mammoth ¹ (*Elephas primigenius*) dans des éboulis dont les rapports avec le glaciaire ou les alluvions anciennes sont malheureusement peu nets. Nous n'avons malheureusement pu vérifier le fait pour la région de Mégevette, bien que les débris de mammoth trouvés sur presque tout le pourtour du lac Léman, indiquent que cet éléphant ait pu vivre dans toute cette région lors du retrait des glaciers alpins.

Quoi qu'il en soit cette petite faune, que des recherches ultérieures pourront certainement préciser et compléter, est dès à présent des plus intéressantes puisqu'elle indique pour la vallée de Mégevette la présence d'animaux qui n'y existent plus depuis déjà bien longtemps, depuis probablement la première apparition de l'homme dans ces régions, lors du retrait des grands glaciers de l'époque quaternaire. Ajoutons pour terminer que, lors de ce retrait, les grottes de Mégevette, dont les entrées sont aujourd'hui obstruées et dont les abords mêmes sont devenus assez difficiles, devaient présenter un aspect sans doute très différent de l'aspect actuel et que les ossements que l'on y rencontre aujourd'hui doivent avoir des origines très variées : ils peuvent provenir en effet soit des hommes qui ont utilisé ces souterrains comme habitations ou comme lieux de sépultures, soit des animaux qui en ont fait leur repaire, ou bien aussi des apports par les eaux souterraines d'infiltration.

Nous serions heureux si cette brève notice, sur une région qui présente déjà pour le touriste tant d'attraits, attire l'attention sur les phénomènes naturels dont elle a été l'objet et suscite de nouvelles observations sur la préhistoire encore si mal connue de ce coin de la Haute-Savoie.

H. DOUXAMI,

Maître de conférences de géologie
à l'Université de Lille.

1. Déposée actuellement au Musée chablaisien à Thonon.

UN AUTOGRAPHE INÉDIT DU CONVENTIONNEL SIMOND

Jusqu'à ce jour, le conventionnel Simond n'a pas eu ce qu'on appelle une bonne presse.

Le cardinal Billiet, qui lui a consacré une notice, nous le présente comme un prêtre sans mœurs et un voleur. Ernest Daudet, renchérissant encore, en fait *un politicien pourri de vices et dépourvu de toute élévation d'âme*.

Cependant, le chanoine Grillet avait apprécié sans acrimonie le rôle de Simond, dans un article retrouvé et publié par M. Folliet, mais qui fut, en son temps, jugé trop bienveillant par l'autorité ecclésiastique et, pour ce motif, exclu du dictionnaire historique du Mont-Blanc.

Malgré cet article et celui, plutôt favorable, de M. Meyer dans la *Galerie française*, on peut dire que le personnage qui nous occupe a laissé, comme homme, une réputation équivoque.

Le document qu'on va lire n'est pas de nature à modifier en bien la renommée de son auteur.

C'est une lettre qui révèle, de façon très curieuse, le caractère de Simond. Même en tenant compte de l'époque, on ne peut s'empêcher de trouver bizarre la conduite de ce conventionnel qui croit sauver la patrie en dénonçant comme *agioteur, muscadin et égoïste* un tailleur qui lui avait fait payer quarante-huit livres une paire de culottes non doublées.

Je dois la communication de cette pièce à l'obligeance d'un Alsacien d'origine savoisienne, M. Emile Trombert, juge au tribunal d'Angers, qui l'a extraite d'un registre où sont réunis des documents originaux, très rares, sur la période révolutionnaire à Strasbourg.

Elle ne porte pas de date, mais, d'après la place qu'elle occupe dans le recueil, elle doit être de l'an 11 de la République française une et indivisible, c'est-à-dire de 1793, et, par conséquent datée des derniers jours de Simond, qui fut décapité le 10 avril.

SIMOND contre RÉNÉ, tailleur, au Comité de surveillance de Strasbourg.

Comme le devoir d'un Républicain est de veiller à l'exécution des lois, et que sans la surveillance des amis du bien public la Révolution succomberait sous le poids de l'intrigue et de l'égoïsme, et que ce n'est qu'en punissant sévèrement ses ennemis, sous quelques signes qu'ils puissent paraître, que nous parviendrons à consolider notre ouvrage,

Je vous dénonce le citoyen René, tailleur d'habits, rue de la Mésange. Je ne le connais pas assez pour le traiter d'aristocrate, mais sa conduite le prouve ; prenez des renseignements sur son compte et vous trouverez

une infinité de citoyens qui lui reprocheront de leur avoir vendu ses marchandises excessivement chères ; les rapports qui me sont parvenus et que je prouverai, font que le citoyen Coutailloux, secrétaire du général Dièche, lui a remis deux pièces de nankin pour lui faire un pantalon et une carmagnole ; il est vrai qu'il a fourni la doublure pour la veste, de même que les fournitures du pantalon ; mais il sera facile de voir qu'avec deux pièces de nankin il n'y a pas grand chose à fournir, et même que tout peut être doublé du même. Hé bien ! il lui a fait payer quarante-deux livres de façon ; il en est autant arrivé au citoyen Ferrière, employé chez Pommier, commissaire des guerres ; à moi, il a vendu une paire de culottes de drap non doublée, quarante-huit livres ; il a profité du grand besoin que j'en avais, après m'avoir manqué de parole pour celles que je lui avais donné à faire. Prenez des renseignements ultérieurs ; et, s'il ne m'est pas permis de le nommer aristocrate, je puis le nommer agioteur, muscadin et égoïste, ce qui vient à peu près au même, êtres aussi dangereux les uns que les autres.

Signé : SIMOND, au bureau des étrangers.

Je soussigné certifie la dénonciation véritable.

Signé : COUTAILLOUX, secrétaire du général Dièche.

Je soussigné certifie la dénonciation ci-dessus véritable.

Signé : FERRIÈRE.

Pour copie conforme,
François MIQUET.

ABSENCE

*Rien n'est aussi méchant qu'une fenêtre close
Où quelque doux visage s'est évanoui,
Lorsque le regard s'écrase meurtri
Sur la rigueur de la persienne morose.*

*L'attente va son pas craintif, le cœur en rose.
Quel mutisme railleur et quel espoir enfui !
Le mur malfaisant ricane d'ennui
Comme si du mystère il savait seul la cause.*

*Et jusqu'où va durer cette cruelle pause ?
L'été qui l'illumine en demeure assombri
Et le souvenir au perfide oubli
Sacrifie impuissant chaque jour quelque chose.*

*Sentir ainsi qu'une image se décompose
Et s'efface en parfum sur le cœur attendri !
Qu'en vienne l'heure lente où le mur a souri ;
Qu'à la fenêtre le doux visage se pose.*

Charles MARTEAUX.

GLANES

Mouvements sismiques en Savoie. — Deux secousses légères de tremblement de terre se sont produites à Chamonix le 13 août dernier, vers 10 h. et demie du matin. La seconde, qui a été la plus forte, a duré environ 5 secondes. Leur direction était sensiblement S.E.-N.O. Il est à noter que les appareils sismographiques de Grenoble, installés par M. Kilian, professeur à la Faculté des sciences de cette université, ont enregistré ce même jour un ébranlement dans la direction N.S. à 10 h. 34' 40" du matin.

A la suite du tremblement de terre qui eut lieu dans la nuit du 28 avril dernier, une dizaine de sources d'eau froide surgirent à Argentières. D'après les renseignements fournis par M. le D^r Payot à M. E.-A. Martel, leur débit est de 3 à 400 litres par seconde. Leur émergence s'effectue à l'est du village, en contrebas du chemin de la forêt, au pied d'un abrupt de terrain de 4 m. de hauteur sur 80 m. de longueur et à 100 mètres environ au-dessus des prairies. Elles s'écoulent vers l'Arve en traversant le sentier qui se dirige vers la moraine droite du glacier.

Nécrologie. — 18 septembre 1905 : Mort du chanoine J.-M. Chevallier, ancien président et un des fondateurs de l'Académie Salésienne; il est l'auteur de la *Monographie de la paroisse de Reignier* et de plusieurs autres publications.

Statistique (suite), 1901. — Recrutement : Ont été ajournés en H^o-Savoie 373 jeunes gens dont 347 pour faiblesse de complexion et 26 pour défaut de taille. En Savoie, les chiffres sont respectivement 206, 182 et 24. Le nombre des jeunes gens maintenus sur les listes de tirage atteint en H^o-Savoie 2560, en Savoie 2354, pour la classe 1900. Sur ce nombre 39 et 26 conscrits ont moins de 1^m,54 de taille; 253 et 578 atteignent de 1^m,54 à 1^m,62, etc. Au-delà de 1^m,70 la Savoie donne 474 conscrits et la Haute-Savoie 711.

On peut en conclure que d'une façon générale, notre département fournit les plus hautes tailles, probablement par suite d'une émigration burgonde et allemande plus considérable; que les petites tailles sont plus fréquentes en Savoie où le type brachycéphale paraît plus dense dans certaines vallées; en revanche les conscrits de la H^o-Savoie sont moins bien constitués.

Au point de vue de l'instruction la Savoie avec une population moindre (254.781) offre 20 conscrits ne sachant ni lire ni écrire, la H^o-Savoie (263.803), 5 seulement; 11 sachant lire contre 2 en H^o-Savoie. Si le niveau se relève pour ceux qui savent lire et écrire, par contre l'instruction primaire et supérieure est bien plus développée dans notre département.

— *Justice.* La Cour d'appel de Chambéry est, après celle de Bastia (281.543 hab.), la plus petite de France; elle a une population de 518.182 habitants. Au-dessus d'elle vient celle d'Agen avec 772.163 hab. et celles de Besançon, Pau et Limoges qui en ont 930.000 environ d'après le dénombrement de 1896. Le nombre de ses magistrats, de ses chambres, de ses notaires, etc., est en proportion de son étendue, sauf pour le nombre des avocats inscrits au tableau dans les tribunaux de première instance (69 en 1900) qui la place au 21^e rang sur 26. Elle garde ce rang au point de vue des affaires contentieuses terminées ou encore à juger en 1900 dans son tribunal de commerce ou dans ses tribunaux civils jugeant commercialement. Elle n'a plus que le 23^e pour le nombre des jugements rendus (4.325) par ses tribunaux de simple police. Elle descend au dernier rang pour le nombre de ses récidivistes jugés (647). En 1900, 24 personnes ont été condamnées pour crime soit contre les personnes et l'ordre public (13) soit contre les propriétés (11).

Notons que les crimes sont surtout commis par des personnes de 25 à 30 ans, le plus souvent célibataires, ouvriers ou campagnards. Le total des affaires a été de 2.034 et celui des prévenus de 2.550. Les coups et les vols, ici comme ailleurs, sont les causes les plus communes; Chambéry et Pau viennent au 2^e rang avec 366 délits forestiers, après Bastia (882); les interdictions de séjour ont été de 8 en 1900, ce qui classe la cour de Chambéry la 8^e avec celle de Riom.

Ajoutons que 171 personnes ont péri accidentellement surtout par suite d'éboulement, de chute, d'incendie. Il y a eu en outre 26 noyés et 48 suicides.

	FROMENT		MÉTÉIL		SEIGLE		ORGE		SARRAZIN		AVOINE		MAIS		VIGNES	
	SAVOIE	FR ^{re} -SAVOIE	SAVOIE	FR ^{re} -SAVOIE	SAVOIE	FR ^{re} -SAVOIE	SAVOIE	FR ^{re} -SAVOIE	SAVOIE	FR ^{re} -SAVOIE	SAVOIE	FR ^{re} -SAVOIE	SAVOIE	FR ^{re} -SAVOIE	SAVOIE	FR ^{re} -SAVOIE
Superficie cultivée en hectares	20.718	31.460	2.735	2.175	15.250	1.669	2.074	1.225	1.235	791	8.059	13.772	3.434	156	12.225	6.484
Nombre d'hectolitres récoltés	319.000	529.190	42.140	35.710	197.490	21.790	31.300	22.320	14.690	10.810	158.120	321.820	69.880	2.060	280.765	324.200
Production moyenne d'hectare en hectol.	15 ^h ,40	16 ^h ,82	13 ^h ,40	16 ^h ,41	12 ^h ,95	14 ^h ,85	16 ^h ,63	18 ^h ,21	11 ^h ,89	13 ^h ,66	19 ^h ,62	23 ^h ,36	20 ^h ,23	13 ^h ,21	22 ^h ,96	50 ^h ,1
Valeur moyenne de l'hectolitre.	16 ^{fr} ,83	15 ^{fr} ,98	12 ^{fr} ,48	11 ^{fr} ,66	12 ^{fr} ,23	10 ^{fr} ,95	10 ^{fr} ,70	12 ^{fr} ,11	12 ^{fr} ,33	9 ^{fr} ,02	12 ^{fr} ,92	14 ^{fr} ,81	»	»	23 ^{fr}	20 ^{fr}

Valeur totale du froment récolté : en Savoie, 5.368.770 fr.; en Haute-Savoie, 8.486.460 fr.

Valeur totale de la production de la vigne : en Savoie, 6.485.755 fr.; en Haute-Savoie, 6.484.000 fr.

Ainsi le froment, le seigle et l'avoine sont plus cultivés en Haute-Savoie et les autres céréales y produisent davantage par hectare. Les prix sont aussi plus faibles sauf en ce qui concerne l'avoine et l'orge. Pour la vigne, la Haute-Savoie, avec une superficie moindre de près de moitié, produit plus d'hectolitres de vin, et bien que vendant moins cher l'hectolitre, elle dépasse le chiffre d'affaires du département voisin. L'agriculture y est donc plus avancée. Quant aux forêts, la Savoie vient au onzième rang avec 80.122^h,54^a de superficie, la Haute-Savoie n'en a que 45.022^h,01^a. Ajoutons qu'en 1901, une somme de 21.789 fr. 29 de primes pour la sériciculture a été ordonnée pour la Savoie, et pour le nôtre, aucune.

Industrie minérale : La Haute-Savoie ne produit que 1.322 tonnes de houille ou d'antracite valant 11.822 fr. au prix assez cher de 35 fr. 95 la tonne; la Savoie, plus favorisée, en produit 27.571 tonnes à un prix un peu moindre. La Savoie n'exploite que peu de tourbe (150 tonnes valant 450 fr.) et la Haute-Savoie, pas du tout; il en est de même des minerais de fer, non pas que ces départements en soient dépourvus, mais le prix élevé de la main d'œuvre a fait cesser ces exploitations auxquelles s'étaient adonnés les Gaulois et les Romains. Si la Savoie retire 8.699 fr. de la vente de certains autres minerais métallifères (90 tonnes), la Haute-Savoie retire 42 608 fr. des 3.272 tonnes de ses minerais bitumineux (asphaltes de Lovagny, etc.). La production métallurgique des fers et aciers atteint en Savoie 2.200 fr. (p. 144). Au point de vue des forces motrices, la Haute-Savoie a 310 établissements avec 156 récipients de vapeur déclarés, 344 chaudières et 256 machines. L'activité industrielle est moindre en Savoie (p. 153).

Ch. MARTEAUX.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE SAVOISIENNE

A. MAGNIN : **La Végétation des Lacs du Jura** (*Mémoires de la Société botanique de Lyon*, 1902-1903).

Les études limnologiques sont, en France, de date relativement récente. Les Suisses nous ont précédés dans cette voie et l'admirable monument élevé par le professeur Forel à la monographie du Léman a servi de modèle pour de nombreux travaux dont elle a marqué les lignes directrices. Les lacs français ont d'ailleurs été l'objet des préoccupations de certains savants qui, tels MM. Thoulet, Delebecque, Belloc, Duparc, ont dirigé leurs recherches vers la topographie et la physique des lacs, tandis que d'autres ont entrepris des études faunistiques ou floristiques. Parmi ces derniers, il faut citer le professeur Magnin, qui vient d'apporter par ses patientes et belles recherches une contribution des plus importantes à la connaissance de la végétation lacustre. Sous ce titre : *La Végétation des Lacs du Jura*, le savant botaniste de Besançon a publié, en un volume copieusement documenté et illustré, l'état actuel de la science limnologique en ce qui touche à la biologie végétale, au développement de laquelle ses beaux travaux ont imprimé la plus sérieuse impulsion.

M. Magnin a exploré pendant une période de dix années, de 1890 à 1900, soixante-quatorze lacs, étangs et marais lacustres de la région jurassienne. Après avoir décrit, en des monographies botaniques, la flore de chaque lac en particulier, dressé leurs listes floristiques, il a, dans le domaine biologique, écrit des chapitres fort intéressants sur la géographie botanique de ces bassins d'eau douce, et déterminé les zones de végétation, les associations végétales, les espèces rares ou formes nouvelles qui sont propres aux lacs jurassiens. Il a montré la répartition des plantes lacustres dans la région littorale, végétation si caractéristique par ses éléments, son origine et son évolution. Autant de curieux problèmes que l'auteur a tenté de résoudre avec beaucoup de sagacité.

Les chapitres consacrés à la description du Jura lacustre méridional, qui contiennent les monographies des lacs du Bourget, d'Aiguebelette, de Saint-Jean le Chevelu, nous intéressent particulièrement puisque ces bassins lacustres sont

situés en Savoie ¹. Aussi nous en signalerons, d'après l'auteur, les caractéristiques principales.

Dans le lac du Bourget, il faut noter la répartition de la végétation. Les zones concentriques habituelles aux lacs du Jura n'y sont pas disposées régulièrement et de façon continue. Il y a cependant les trois zones normales sur le bord oriental : 1^o la ceinture de Roseaux (Phragmitaie) ; 2^o celle des Joncs (Scirpaie) ; 3^o la zone des Potamogetons ou des Myriophylles (Potamaie). Vers l'ouest, on constate une disposition anormale. Quant à la région des larges hauts fonds (ou beine) qui se rencontrent aux extrémités méridionale et septentrionale, les associations des zones (Phragmites, Scirpes, Potamots) y sont distribuées sans ordre.

Dans ce lac, le Dr Magnin signale quelques plantes caractéristiques dont la dispersion est intéressante. Dans les marais des bords nord et sud, ce sont : *Scirpus carinatus*, forme du *Scirpus lacustris* qu'on retrouve par exemple sur le bord du Léman ; *Allium acutangulum*, plante des bords du Rhône, de l'Ain, de l'Arve et de la Dranse ; *Drosera longifolia*, caractéristique des marais du Jura méridional ; *Ranunculus lingua*, *Lathyrus palustris*. Sur la grève : *Bryum versicolor* et *Ranunculus reptans* qu'on retrouve aux lacs de Genève et de Constance ; *Neottia oestivalis*, *Samolus valerandi*, propres au Jura méridional ; *Teucrium scordium*, *Equisetum variegatum*. Dans les eaux du lac, sur les bords : *Marsilia*, *Pilularia*, *Villarsia*, propres aux lacs du Bugey ; plus profondément, la rare *Chara ceratophylla*, rencontrée par l'auteur seulement dans le lac de Paladru et qui se retrouve dans le Léman ; *Najas intermedia*, enfin l'*Elodea canadense*, « la peste des eaux » qui, depuis quelques années, a envahi nombre de rivières en France.

En somme la flore du Bourget présente des analogies remarquables avec celles des lacs de Genève, de Neuchâtel et de Constance.

Le lac d'Aiguebelette a des bords marécageux couverts de la végétation palustre habituelle. Il montre les zones normales des lacs jurassiens : Phragmitaie, Scirpaie, Nupharaie, Pota-

1. Le lac d'Annecy, qui est géographiquement en dehors de la région étudiée et fait partie des lacs subalpins, n'a pas été décrit dans cet ouvrage sur les lacs jurassiens. Il est cependant cité à plusieurs reprises, à titre de comparaison, au point de vue de la répartition des zones de végétation. Je remercie vivement M. le professeur Magnin d'avoir bien voulu mettre en lumière les résultats consignés dans mes notes biologiques sur le lac d'Annecy, parues en 1899. Cette étude sommaire sera d'ailleurs prochainement suivie par une publication aussi complète que possible de mes recherches sur la faune et la flore de ce lac.

maie, avec combinaisons variables. Les plantes caractéristiques sont : *Trapa natans*, *Naias major*, *Isnardia*, et dans les marais tourbeux du bord : *Calamagrostis lanceolata*.

Les petits lacs de St-Jean de Chevelu, situés au milieu de prairies marécageuses, ont les caractères des lacs de tourbière aux bords marécageux escarpés, et à plafond tourbeux peu profond. Leur ceinture littorale est formée par : 1° une Mariscaie : *Cladium mariscus*, *Typha latifolia* et *Phragmites lacustris* ; 2° une Scirpaie et une Nupharaie très étroites ; 3° une Myriophyllaie. Les Potamots ainsi que les Characées sont rares ou absents. Dans les marais environnants se trouvent *Selinum carvifolia*, *Hypnum vernicosum*, *Sphagnum cymbifolium*.

Dans la dernière partie de l'ouvrage, M. Magnin développe des considérations générales sur la flore des lacs du Jura et sur la végétation lacustre. C'est d'abord la statistique et les renseignements systématiques sur les plantes lacustres jurassiennes, la répartition de ces limnophytes, puis l'étude comparative de la végétation des différents lacs français.

Les données de géographie botanique occupent dans ce livre une place importante. L'auteur décrit les sociétés et associations végétales, la répartition des zones de végétation. Dans les domaines biologique et physiologique, il étudie le milieu aquatique et les hydrophytes, le milieu lacustre et les limnophytes, les conditions physico-chimiques spéciales et leur influence sur la végétation.

Enfin un dernier chapitre est consacré à l'origine des lacs et de la flore lacustre, à leur évolution, aux variations saisonnières, annuelles et séculaires de la flore, du cycle vital des lacs et aux rapports avec les zones de végétation.

Par la publication de ce remarquable livre consacré uniquement aux végétaux supérieurs (macrophytes) — l'étude des microphytes et du plancton étant réservée pour plus tard — M. Magnin a fait une œuvre éminemment utile. C'est une voie qu'il a ouverte largement aux recherches de géographie botanique sur les lacs français. Il est vivement à souhaiter que l'exemple donné porte ses fruits et que d'autres observations sur les divers bassins lacustres de notre pays viennent se grouper en un faisceau de précieuses contributions aux études limnologiques qui ont été si longtemps délaissées. M. L. R.

Le Directeur-Gérant : Marc LE ROUX.

9293. — Annecy. Imprimerie ABRV.

OUVRAGES RELATIFS AU MUSÉE.

Ch. MARTEAUX et J. SERAND : *Catalogue descriptif du Musée lapidaire de la ville d'Annecy*. Brochure in-18 illust., de 50 pages, 0 fr. 50 ; franco, 0 fr. 55.

Ch. MARTEAUX et Marc LE ROUX : *Catalogue descriptif du Musée gallo-romain de la ville d'Annecy* (marques de fabrique). Un vol. gr. in-8° de 132 pages avec grav., 2 fr. ; franco, 2 fr. 25.

Marc LE ROUX et Ch. MARTEAUX : *Les Sépultures burgondes en Haute-Savoie*, Histoire, Anthropologie, Mobilier funéraire. Un vol. gr. in-8° de 71 pages, avec phototypies et gravures, 2 fr. ; franco, 2 fr. 25.

Marc LE ROUX : *Catalogue sommaire du Musée d'Annecy*. Br. in-8°, 1 franc ; franco, 1 fr. 25.

Ch. MARTEAUX et LE ROUX : *Voie romaine de Boutae à Aquae* (Section d'Annecy à Cusy). 1 br. in-8° avec carte et gravures, 2 fr. ; franco, 2 fr. 25.

Ch. MARTEAUX et LE ROUX : *Voie romaine de Boutae à Casuaria et les chemins secondaires s'y rattachant* (section des Fins d'Annecy à Viuz-Faverges). 1 br. in-8°, avec carte, plans et gravures, 2 fr. ; franco, 2 fr. 25.

DERNIERS TIRAGES A PART DES AUTEURS.

(ABRY, ÉDITEUR, A. ANNECY.)

J. GONTHIER : *Notice sur l'Abbaye de Filly*, 80 p. in-8°, 1892.

I. NANCHE : *Notice biographique de Paul Cabaud*, 1895.

François MIQUET : *Répertoire biographique des Savoyards contemporains (1860-1896)*, in-8° de 300 p., 1894, 1896.

Max BRUCHET : *Notice sur l'ancien Cadastre de la Savoie*, 80 p. in-8°, 1896, 2 fr.

A. FOLLINET : *Documents relatifs à la Réunion de la Savoie à la France en 1792*, in-8°, 1899.

Marc LE ROUX : *Notes biologiques sur le lac d'Annecy*, 20 p. in-8°, avec planche, 1899, 2 fr.

Jean RITZ : *Chansons populaires de la Haute-Savoie*, recueillies et notées par l'auteur, 2^e édition, 1900, revue et augmentée, 1 fr. 50 ; franco, 1 fr. 75.

J. SERAND : *L'Habitation de Madame de Warens à Annecy*, avec plan de l'emplacement, 1900, 0 fr. 50 ; franco, 0 fr. 60.

J. SERAND : *Nouveaux documents sur Madame de Warens ; Le Maître, professeur de musique de J.-J. Rousseau et sur Cl. Anet*, 1900, 0 fr. 50 ; franco, 0 fr. 60.

Max BRUCHET : *Etude archéologique sur le Château d'Annecy*, 120 pages in-8°, 1901, 2 fr.

Charles BUTTIN : *Notes sur les Armures à l'Epreuve*, ouv. orné de 18 dessins de MM. Pilinski et Le Roux, 1901, 3 fr. 75 ; franco, 4 fr.

J. CAMUS : *La Cour du duc Amédée VIII à Rumilly en Albanaïs (1418-1419)*, 1902.

J. DÉSORMAUX : *Historique du XVI^e Congrès des Sociétés savantes savoisiennes, tenu à Annecy en 1901*, 48 p. in-8° (avec portraits et vues). (Extrait du Congrès, 1902), 1 fr. 50.

Charles BUTTIN : *Les Anneaux-Disques préhistoriques et les Tchakras de l'Inde*, ouvrage orné d'une phototypie et de gravures, 1903, 3 fr. ; franco, 3 fr. 25.

A. CONSTANTIN et J. DÉSORMAUX : *Parabole de l'Enfant Prodigue*, recueil de traductions en patois savoyard, avec carte, remarques philologiques et traduction en latin étymologique, in-8°, 1903.

OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES DE LA SOCIÉTÉ.

A. CONSTANTIN et J. DÉSORMAUX : *Dictionnaire Savoyard*, couronné par l'Institut (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, prix H. Chavée), avec carte et bibliographie, Annecy, Abry et Paris, L. Bouillon, 1902, 10 francs.

Pour se procurer ces brochures, on peut s'adresser aux Auteurs, au Secrétaire de la Société Florimontane ou à l'imprimerie Abry, 1, rue de l'Evêché, Annecy

SOMMAIRE DU N° 3 :

Séances du 5 juillet 1905.

J. DUSSAIX. A propos de la vente du château de Rumilly-sous-Cornillon et dépendances aux Muffat Saint-Amour, de Megève.

C. MARTEAUX. Noms de lieux dans des chartes de 1153, 1250 et 1448.

F. MIQUET. Recherches sur quelques fonctionnaires savoyards ayant servi en France avant 1860 et sur leurs familles.

H. DOUXAMI. Une excursion à Mégevette (*avec plan*).

F. MIQUET. Un autographe du conventionnel Simond.

C. MARTEAUX. *Absence* (poésie).

Glanes.

Revue bibliographique savoisienne :

M. L. R. *La Végétation des Lacs du Jura*, par A. Magnin.

En supplément :

CONSTANTIN et GAVE. Flore populaire de la Savoie.



SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

Séance du 11 octobre 1905.

PRÉSIDENT DE M. THONION, VICE-PRÉSIDENT.

En ouvrant la séance à 5 heures, le **Président** fait part à la Société de la mort de M^{me} TAINE, membre de la Florimontane depuis 1900. La Société adresse à la famille de la veuve de l'illustre écrivain le témoignage de sa profonde sympathie.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Le **Président** exprime les regrets de la Société au sujet du départ de M. KÉRINGER, nommé professeur de dessin au lycée de Laval. Il adresse des félicitations à l'aimable artiste pour cet avancement très mérité et bien dû à son remarquable talent qui fut ici très apprécié.

Le **Bibliothécaire** dépose sur le bureau les ouvrages reçus :

MAX DORFEUIL : *Tableautins*, poésies. (Transmises par M. Désormaux.)

Almanach de la Suisse romande pour 1883. (Don de M. Marteaux.)

Série de brochures concernant l'état de la délégation pour l'adoption d'une langue internationale. (Don de M. Marteaux.)

A. MARTIN : *Notes bryologiques sur Saint-Gervais et la vallée de l'Arve*, 1 br. in-8°, ext. *Rev. bryologique*, 1905. (Don de l'auteur.)

F. LARRIVAZ : *Quelques Notes sur les Alphabets orientaux*, 1 br. in-8° 1905. (Don de l'auteur.)

ID. : *Les saintes Pérégrinations de Bernard de Breydenbach en 1483*, 1 br. in-8°, Le Caire, 1904. (Don de l'auteur.)

SOCIÉTÉ DES ARTS DE GENÈVE : *Compte-rendu de l'exercice 1904*.

H. MARTINEAU : *Les Vignes mortes*, poésies, 1897-1904, 1 vol. in-12, Niort, 1905. (Don de l'auteur.)

M. Marteaux fait la communication suivante :

« Lachat, montagne de Lachat est une appellation que l'on rencontre fréquemment dans le vocabulaire topographique de nos deux départements, et dont le sens s'est totalement perdu dans les campagnes. Beaucoup de personnes sont tentées de l'expliquer par le lat. *caput*, tête, d'autant plus qu'on rencontre parfois l'orthographe *Lachapt* (Dingy, Samoëns) soit sur la carte de l'Etat-Major, soit sur le cadastre de 1730 ; mais

c'est à tort, car, entr'autres objections, cette dénomination ne s'applique pas seulement à certains sommets arrondis, mais encore à des sommités d'aspect tout différent. En réalité, une hauteur qu'on appelle la *Chat*, est une colline ou une montagne d'élévation moyenne et couverte de bois chétif ou de broussailles, du moins dans son état primitif, car le déboisement a pu la transformer en pâturages.

« *Chat* remonte au latin classique *cālāmum*, tige de blé, chaume, par le b. lat. fém. *calmis*. Celui-ci se lit dans un diplôme de Charlemagne de 793 (P. BENOÎT et BRUNE : *Diplomes de l'abbaye de Saint-Claude*, Montreuil-sur-Mer, 1891) : « *in calmibus merrenses vocabulo* ». En 934, on trouve *calmibus* à peu près synonyme de *alpibus* (*Mém. de la Soc. d'archéol. de Genève*, II, doc., p. 16) et en 1265 *chalmes* (*Id.*, XIV, p. 79). Cette forme est citée avec *calmus* par Ducange : chaume des champs où la moisson a été faite ; mais l'exemple de 871 qu'il donne montre un sens plus exact : « *per colles et calmes sive pascuaria* ». *Calmem* a subi la même déformation que *vermem*, c'est-à-dire que l'*m* devenu final est tombé ; mais, tandis que cette chute a eu lieu en français après un *r*, elle s'est produite en savoyard après la liquide *l*. C'est ainsi qu'en 1272 s'écrit *Lachat* (Arache) dans les *Mémoires de la Soc. d'archéologie de Genève*, XIV, p. 124, n° 135 : « *quæ vulgariter dicitur Lachal* », auquel on peut comparer le nom *W. de Leschal* en 1220 (*Id.*, IV, doc., p. 31). Enfin l'*l* final, qui ne se faisait pas entendre, a fini par tomber, comme cela a eu lieu pour beaucoup de mots patois, tels que *çhevâ*, de *caballum* ; *deytrâ*, de *dextralem*, et en 1255 pour *mestra*, de *magistrale* : « *li mestrâ(l) de Vyu* ». (*Mém. de la Soc. d'arch. de Genève*, XIV, n° 48.) *Chal* s'est donc prononcé comme *châ* pour aboutir généralement à *chat*. »

M. Le Roux fait une communication sur un phénomène torrentiel observé le 7 octobre dernier sur le ruisseau des bains de Menthon.

Après une longue série de pluies, l'eau très abondante et légèrement trouble coulait à pleins bords. Il n'y avait point de vent, le lac était calme et le courant se portait violemment, superficiellement et sans mélange avec l'eau ambiante jusqu'à environ 8 mètres du rivage. En ce point, la surface était violemment remuée en tourbillon, tandis que le lac était d'une couleur bleu sombre. Sur la carte des profondeurs, la courbe isobathe de 30 mètres passe à environ 55 mètres du rivage ; le

talus formé par le cône de déjection du torrent est incliné d'environ 45 degrés. La température de l'eau du courant, faute de thermomètre, n'a pu être évaluée rigoureusement, mais, en plongeant la main dans cette eau, puis dans l'eau superficielle du lac, on pouvait apprécier une différence très sensible de température.

L'explication de ce phénomène paraît être la suivante. Les eaux, entraînées par la violence du courant, s'avançaient dans le domaine du lac sans se mélanger à celles de celui-ci ; puis, sous l'influence de leur plus forte densité, les eaux du torrent, après l'annulation de leur force vive, plongeaient brusquement et verticalement dans la profondeur. L'agitation des eaux dénotait l'existence d'un mouvement de giration déterminé par l'aspiration due à la chute verticale de l'eau. C'est donc, sur une plus petite échelle, un phénomène analogue à celui de la célèbre *Bataillère*, embouchure du Rhône dans le Léman, au large du Bouveret : véritable *cascade sous-lacustre* où l'eau limoneuse se sectionne en gros nuages arrondis qui tombent lentement en s'étagant en forme d'escalier dans leur descente à travers l'eau pure et bleue du grand lac.

MM. Gonthier et Le Roux présentent la candidature de M. GAVE, membre de la Société botanique de France, à Saint-Léonard (Valais). Il sera statué sur cette présentation lors de la prochaine séance.

Le Secrétaire fait part de l'achèvement du *Dictionnaire des Noms populaires français et patois de la Flore savoisienne*, par M. Gave. La publication de cet ouvrage a commencé dans le fascicule d'octobre.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 6 h. 1/2.

Le Secrétaire : Marc LE ROUX.

Séance du 8 novembre 1905.

PRÉSIDENTE DE M. THONION, VICE-PRÉSIDENT.

La séance est ouverte à 5 heures.

Le procès-verbal de la dernière réunion est lu et adopté.

Le Bibliothécaire dépose sur le bureau les ouvrages reçus :

FENOUILLET : *Histoire de la Savoie à l'usage des écoles primaires*, 1 vol. in-12, Ducloz, Moûtiers, 1905.

A. BOURGEOIS : *Impressions aixoises et savoisiennes*, 1 vol. in-12, Châlons, 1905.

C^{te} O. COSTA DE BEAUREGARD : *Une Énochoe antique en bronze*, ext. de la *Soc. des Ant. de France*, 8 mars 1905.

Zeitschrift für historische Waffenkunde, Bd. III, H. II. Ch. BUTTIN y analyse des documents pour servir à l'histoire de l'armement au moyen âge et à la Renaissance, par J.-B. Giraud.

(Tous ces ouvrages : dons des auteurs.)

Il est procédé ensuite au vote sur la candidature proposée à la dernière séance. A la suite du dépouillement du scrutin, M. GAVE est nommé membre actif de la Société Florimontane.

M. Marteaux appelle l'attention sur le nom de lieu (*Jacobi de*) *Duginno* qui apparaît dans le *Nécrologe de Talloires* publié par M. L. Ritz dans la *Revue savoisienne*, 1904, p. 238. L'auteur le fait suivre d'un point d'interrogation, mais la graphie (*Petri de*) *Dugino* en 1419 rend la lecture de la première certaine. Elle est intéressante en ce qu'elle permettra d'expliquer d'une façon rationnelle l'origine de Duin, qu'on orthographie maintenant Duingt, la réapparition du *g* se justifiant par l'étymologie, comme dans *doigt*. Au reste les personnages cités sont connus. A. de Foras note dans son *Armorial* un Jacques de Duin en 1295 et un autre mort en 1297 (p. 288) et Pierre était un nom fréquent dans cette famille. Quelle que soit la forme originelle, latine ou celtique, de *Duginum* ou *Duginnum*, M. Marteaux en rapproche ensuite le nom de lieu *Doghino* cité dans une charte de 1193 du t. I des *Hist. patriæ monumenta* où l'on voit comme témoin un Guillaume de Mont-Vernier (Savoie), *prior de Doghino*. Si, malgré une petite difficulté phonétique, le prieuré en question était S^t-Jorioz de Duin, nous en aurions ainsi le plus ancien prieur, le premier cité par M. l'abbé Lavanchy dans sa *Monographie de S^t-Jorioz* (*Acad. Salésienne*, t. XIV) Hugues, datant de 1219. Ce Guillaume de Mont-Vernier signe l'acte avec un Pierre de Chambéry et ces deux religieux apparaissent également dans un acte de 1215 par lequel Amédée, évêque de Maurienne, fait une donation à l'église de S^t-Michel (BESSON : *Mémoires*, etc., Pr. n° 43). Pierre y est qualifié de doyen de Ceyzérieu (DE FORAS : *Armorial*, p. 348) avec Hugues de Corvenne, doyen d'Annecy et plusieurs chanoines, parmi lesquels notre *Wilhelmus de Monte Garnerio*. Or, on sait que, d'après Gui-

chenon (*Hist. général.*, Pr., p. 35), les comtes de Maurienne avaient, dès 1103, pris sous leur protection le prieuré de Saint-Jorioz et toutes ses possessions.

Le même revient sur un sceau en fer trouvé aux environs de Saint-Jorioz (*Revue savoisiennne*, 1904, p. 77) et dont l'inscription restait à expliquer. En parcourant l'*Inventaire des Archives départementales* (E 932, p. 270), dû au consciencieux dépouillement de notre collègue M. Max Bruchet, il a lu qu'en 1723 il avait été fait un inventaire du mobilier du sieur Machet, à Talloires. Or le notaire Jacquot y mentionne : « un cachet de fer sur lequel sont gravées les armes de la maison de Messieurs de Machet ». Ainsi s'expliqueraient ces deux M accolées qui rappelleraient sans doute deux frères de cette famille. Quant au blason, il faut attendre, pour l'identifier, l'apparition du supplément de l'*Armorial de la Savoie*.

M. Lavorel fait une communication sur un acte du Sénat de Savoie de 1772 portant condamnation à mort de deux individus qui avaient pillé une église et profané des objets sacrés.

Le Conservateur du Musée montre un fragment de bas-relief en terre cuite, datant vraisemblablement du commencement du XIX^e siècle et qui a été trouvé dans la terre près de Saint-Jorioz.

Le Président fait ensuite procéder à l'élection des membres du Jury de poésie.

En raison de l'importance du concours et des nombreuses pièces présentées, la Société décide que la lecture du rapport ainsi que la proclamation des lauréats n'auraient lieu qu'à la séance de février.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 6 h.

Le Secrétaire, Marc LE ROUX.

Séance du 6 décembre 1905.

PRÉSIDENCE DE M. MARTEAUX, VICE-PRÉSIDENT.

La séance est ouverte à 5 heures.

Le procès-verbal de la dernière réunion est lu et adopté.

M. le Président fait part de la mort de M. Charles Du Bois-

MELLY, survenue le 1^{er} juillet 1905. Membre honoraire de la Société depuis 1885, Du Bois-Melly était le doyen des peintres et des romanciers genevois. Il a laissé les *Nouvelles montagnardes* et surtout ses *Voyages d'Artistes en Italie*, qui sont l'œuvre d'un écrivain d'art très sagace et très informé. Plusieurs publications illustrées témoignent également de la sûreté de son crayon perfectionné à l'école de Calame ; ce sont entre autres ses trois séries qui intéressent particulièrement la Haute-Savoie : *Châteaux, Manoirs et Monastères des environs de Genève*. La Société Florimontane adresse au fils et à la famille de l'érudit et regretté écrivain l'expression de sa profonde sympathie.

Le Secrétaire donne connaissance d'une lettre émanant du Syndicat d'initiative de la Savoie aux termes de laquelle la Société Florimontane est priée de formuler un vœu dans le but d'arrêter la déforestation du sol français en général et dans ses parties non soumises au régime forestier en provoquant la revision du code forestier dans le sens d'une réglementation par région et par nature du sol.

Cette proposition est adoptée et ce vœu sera transmis au président du Touring-Club de France qui est chargé d'intervenir près de M. le Ministre de l'agriculture.

L'échange de la *Revue savoisiennne* avec le *Bulletin du Glossaire du Patois de la Suisse romande* est accepté.

M. Le Roux annonce que l'Administration préfectorale lui a fait remettre, pour être déposé au Musée, un drapeau offert en 1870 par la Société Chorale d'Annecy à la 1^{re} légion de la garde mobilisée de la Haute-Savoie.

M. Fontaine attire l'attention sur l'utilité qu'il y aurait à relever les dessins des vieilles maisons, fenêtres, portes offrant un intérêt archéologique, qui existent encore à Annecy. Il propose de faire des croquis qui constitueront ainsi les éléments d'un album documentaire sur le vieil Annecy. Ce projet est accueilli avec empressement et la Société félicite M. Fontaine de son excellente idée.

M. Le Roux annonce que MM. DOUXAMI, maître de conférences à la Faculté des sciences de Lille et DESCHAMPS, conducteur des Ponts et Chaussées à Bonneville, viennent de faire une découverte précieuse en ce qui concerne la paléontologie végétale de la Haute-Savoie.

Les auteurs ont rectifié les idées actuelles sur l'origine de la molasse de Bonneville dont ils ont pu rétablir l'âge en le recu-

lant jusqu'à l'époque du Tongrien supérieur, en se basant sur l'examen des débris végétaux qu'ils y ont recueillis.

Les restes organisés sont extrêmement rares dans la molasse en général, en raison de son origine détritique qui a entravé leur fossilisation. Ils ont cependant pu récolter des empreintes végétales se rapportant à neuf genres : *Palmiers*, *Myricées*, *Laurinées*, *Ericinées*, *Diospyrinées*, *Rhamnées*, *Légumineuses*, qui vivaient sous le couvert de *Conifères* et sur un tapis végétal de *Fougères*. Cette florule témoigne de l'existence dans notre région, à la fin de la période nummulitique, d'un climat méridional analogue à celui qui règne actuellement aux Iles Canaries et au Cap-Vert.

Ces importants résultats sont consignés dans un mémoire accompagné de profils que MM. Douxami et Deschamps ont adressé au Comité de rédaction de la *Revue savoissienne*.

M. Le Roux est particulièrement heureux de constater que ces résultats concordent avec la découverte qu'il fit aux Barattes en 1903, en compagnie de M. Philibert Guinier, d'une magnifique feuille de palmier (*Sabalites*) et d'une feuille de dicotylédone, probablement *Populus sp.*, échantillons conservés dans la collection régionale du Musée. Les marnes rouges qui contenaient ces empreintes végétales sont intercalées dans des couches d'un grès gris grossier analogue au grès de Bonneville, contenant des Corbules et des fragments de polypiers indéterminables. Ce fait affirme le synchronisme et l'identité de dépôt sur toute la lisière occidentale des Hautes Chaînes calcaires (Préalpes du Genevois des auteurs), de sédiments marins qui préludent à l'extension de la molasse aquitanaïenne qui traversait en écharpe notre pays pour se répandre dans la plaine suisse.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 6 h. 1/2.

Le Secrétaire : Marc LE ROUX.

CONCOURS DE POÉSIE ET DE BEAUX-ARTS EN 1906

Le Concours de cette année sera consacré aux Beaux-Arts et à la Poésie. 200 fr. sont affectés à la Poésie et 400 fr. aux Beaux-Arts. Les œuvres devront parvenir *franco* au Secrétaire de la Société, avant le 1^{er} novembre 1906, *terme de rigueur*. — Sont admis à concourir : 1^o tous les Français (excepté les membres effectifs de la Société Florimontane) et les anciens membres dont la démission remonte à quatre années révolues ; les étrangers qui sont membres effectifs ou correspondants de cette Compagnie.

POÉSIE. — Le choix du ou des sujets est laissé aux concurrents ; seront exclues cependant les œuvres présentant un caractère de discussion, de polémique ou de satire politique ou religieuse, de même celles qui ne pourraient supporter une lecture publique ; le nombre minimum des vers est fixé à cent. Les travaux devront être composés en langue française. — *Sous peine d'exclusion les auteurs devront déclarer par écrit en tête de leur envoi (mais sans signer cette déclaration) que leurs œuvres sont inédites et n'ont été présentées à aucun autre concours.*

Les concurrents qui se feraient connaître seront exclus ; les envois porteront une épigraphe qui sera répétée à l'extérieur d'un billet cacheté dans lequel l'auteur écrira son nom et son domicile.

Les manuscrits restent acquis aux archives de la Société ; les auteurs pourront en prendre copie.

BEAUX-ARTS. — Sont acceptées les œuvres de peinture, sculpture et gravure. Les œuvres peuvent être signées, mais celles qui auraient déjà été couronnées dans d'autres concours sont exclues.

La Société décline toute responsabilité au sujet des accidents qui pourraient survenir aux œuvres d'art. Les concurrents sont invités à les retirer après la clôture de l'exposition publique et avant le 1^{er} février 1907.

Les œuvres seront adressées, *franco*, au Musée d'Annecy avec la mention « *Concours de 1906* ».

La Société Florimontane se chargera, *aux frais des intéressés* n'habitant pas Annecy, de l'emballage et du retour des œuvres présentées.

Le Comité de la Société Florimontane.

:

LES PAROISSES DU DIOCÈSE DE GENÈVE DÉPENDANT D'AINAY

En 1898, dans un article consacré au *Regeste Genevois*, j'avais essayé de dresser la liste des paroisses de notre diocèse qui, aux ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles, dépendaient de l'abbaye bénédictine d'Ainay près de Lyon, et j'avais émis, au sujet de l'identification de quelques paroisses une opinion contraire à celle de MM. Lefort et Lullin ¹.

Tout récemment notre vice-président, M. Marteaux, a repris le même travail. Comparant la bulle d'Eugène III, publiée par la Société d'Histoire de Genève, à celles d'Innocent IV (1250) et de Félix V (1448), il a émis deux ou trois hypothèses personnelles.

C'est à l'examen de ces hypothèses que je vais consacrer quelques instants.

En dehors des trois documents cités par M. Marteaux ², il en est d'autres très importants pour la question.

Nous avons en effet du pape Eugène III, en faveur de l'abbaye d'Ainay, une bulle du 26 février 1153, antérieure de trois jours seulement à celle accordée au prieuré de Saint-Jean-les-Grottes, et mentionnant dans le même ordre que celle-ci, à trois ou quatre exceptions près, les paroisses du diocèse de Genève dépendant de la célèbre abbaye lyonnaise ³.

Nous avons de plus la visite pastorale de 1443, dont M. Domenjoud possède le texte et dont Besson nous a donné le résumé, et la visite de 1481, dont j'ai publié le résumé, en forme de tableau synoptique, dans le tome XI des *Mémoires de l'Académie Salésienne*.

Ces visites, je le répète, ont dans cette question une grande importance. Il est clair, en effet, que hésitant à identifier le *Mai-niaco* de la 2^e bulle d'Eugène III avec Magny ou Meynier, son *Colonges* avec Collonge-sous-Salève ou Collonge-Bellerive, je dois me prononcer pour Meynier et Collonge-Bellerive, si je

1. Voir GONTHIER : *Revue Savoisienne*, 1898, p. 156, et *Œuvres Historiques*, tome III, p. 448.

2. En réalité, ces trois documents n'en font que deux : car la bulle de Félix V reproduit purement et simplement celle d'Innocent IV, excepté qu'elle transforme *Barduniaco* en *Bardiniaco*, *Marises* en *Marisco* et le *S. Marta de Tolhono* en *S. M. de Tholiaco*.

3. Voir GREMAUD : *Documents Valaisans*, I, 87 ; *Biblioth. Dumbensis*, II, 36.

retrouve plus tard ces deux paroisses, et non leurs homonymes, parmi les dépendances de l'abbaye d'Ainay.

C'est pourquoi nous allons étudier les renseignements que nous fournissent les documents précités.

* *

Entre les deux bulles d'Eugène III, on constate les différences suivantes :

La deuxième écrit *Janvenno* (ou *Januemio*), *Possiniaco*, *Maisoniaco*, *Burdiniaco*, là où la première porte *Javenno*, *Polliniaco*, *Marsniaco* et *Burdiaco*.

Celle-ci énumère 35 paroisses, tandis que la seconde n'en mentionne que 31, bien qu'elle en donne quatre dont le nom ne se retrouve nulle part ailleurs parmi les églises de notre diocèse dépendantes d'Ainay.

Ces quatre paroisses sont : S. Laurent de Genève, S. Martin du Lac, S. Didier et S. Eusèbe.

S. Laurent de Genève n'était probablement qu'une simple chapelle ou oratoire, à moins qu'il ne fasse double emploi avec S. Laurent de la terre épiscopale (Viuz-en-Sallaz).

S. Martin du Lac pourrait désigner l'église de Nernier, laquelle, placée sur les rives du lac, a pour vocable S. Martin, et non point celle de Servoz, qui était dédiée à la Nativité de Notre-Dame et fut, croyons-nous, unie, dès l'an 1012, au prieuré de Peillonnex, en même temps que l'église de Passy, dont elle devait dépendre à cette époque.

S. Didier pourrait désigner l'une des sept paroisses du diocèse qui reconnaissaient ce saint pour patron ; et **S. Eusèbe** serait Humilly, Loex ou S. Eusèbe en Genevois.

Mais nous croyons plutôt que ces trois dernières paroisses ont été attribuées au diocèse de Genève par la méprise ou l'inadvertance d'un copiste. Qu'on lise en effet le texte intégral de la bulle accordée, le 17 novembre 1250, à l'abbaye d'Ainay, par le pape Innocent IV, et l'on retrouvera ces trois églises, attribuées toutefois à d'autres diocèses :

« *In diocesi Lausanensi, ... ecclesia S. Desiderii, ... In diocesi Augustensi, ecclesia S. Eusebii... In diocesi Vercellensi, priore ratus S. Martini de lacu* ¹. »

S. Hippolyte de Villa serait, d'après le Regeste Genevois

1. De CHARPIN-FEUGEROLLES et GUIGUE, G⁴ Cartulaire d'Ainay, I. n° 6 ; abbé J.-B. MARTIN : *Conciles et Bullaire du diocèse de Lyon*, beau volume de 820 pages in-8°, imprimé récemment à Lyon (1905) chez Vitte.

(n° 827), l'église paroissiale de Thonon ; d'après Gaudy le Fort, celle de S. Hippolyte près de Meyrin.

Les quatre églises, qui viennent ensuite dans la liste, sont incontestablement les quatre paroissiales que renfermait le mandement épiscopal de Thuy ou de Sallaz, savoir : *Viuz-en-Salla* dont l'église fut, jusqu'au xvi^e siècle, sous le vocable de S. Laurent ; *Ville-en-Salla* (S. Pancrace), *Bogève* et la *Chapelle* de S. André, que l'on retrouve mentionné vers 1344 sous le nom de *Capella in Buegio* (M. D. G., IX), desservie, en 1307, par un moine du prieuré de S. Jean de Genève, et encore du patronage de ce même prieuré, ainsi que Bogève, lors des visites de Barthélemy Vittelleschi en 1443 et de Claude Rup en 1481.

Possiniacum (*Polliniacum* dans le texte Gremaud) désigne très probablement l'église de Pougny, laquelle figure plus tard (1481) parmi les dépendances du prieuré de Nantua.

Le *Polliacum* de la bulle d'Innocent IV désigne Pouilly du pays de Gex ¹.

Maisoniacum, alias *Marsniacum*, *Marsiniacum*, pourrait s'identifier avec *Maisonnex*, s'il constait que ce hameau de Meyrin ait jamais possédé une église, avec *Mésigny*, si la place qu'il occupe dans les listes ne semblait devoir l'exclure, ainsi que l'a observé M. Marteaux ; avec *Marrignieu* en Valromey ², ou bien encore avec *Machilly* ou *Maxilly* que l'on trouve parfois dénommé Marsilly.

Javenno (texte Gremaud), alias *Januemio* pour *Janvenno* du texte genevois, c'est Chavannaz.

Joliacum est Choulex. La bulle de 1250 énumère, il est vrai, *Joliacum* et Cholay. Si ce dernier ne fait pas double emploi, comme nous le croyons, on pourrait identifier l'un de ces deux noms avec Colex près Bossy.

Le *Tholiacum* du texte Gremaud et de la bulle de Félix V

1. Ce *Polliacum* avait été uni à Payerne en 962, union confirmée en 1123 et 1153 (Reg. G., n° 129, 264 et 330). Il faudrait donc, si nous ne nous trompons pas, identifier le *Pulliacum* donné en 1110, à l'abbaye de Saint-Claude (R. G., n° 248 et 427) avec *Polliu*.

2. *Marrignieu* n'était point hors du diocèse, comme l'affirme le Regeste Genevois (n° 248) ; il a été visité par les évêques de Genève en 1443, 1481, etc. : c'était une fille de Vougnés. C'est donc bien *Marrignieu*, qui est désigné par la *villa Maxiniaco in pago Verrimensi*, à moins que ce ne soit *Massignieu*, qui est un hameau de Belmont. Nous profitons de l'occasion pour relever encore deux autres erreurs du Regeste : l'église d'*Auriniacum*, cédée en 1244, à l'abbaye d'Abondance par l'abbé de Saint-Claude (n° 760) ne désigne point un prieuré du Bugey, mais Avregny en Genevois (n° 248). Le *S. Cirico* de ce même n°, c'est Saint-Cergues près de Nyon.

doit désigner Tully, lequel avec Concise et Marclaz, dépendait de l'abbaye d'Ainay.

Maresco (Marisco, Marises) correspond fort bien à Marêche. Il n'y a qu'une objection à cette identification, c'est que l'église de Marêche est énumérée, dès l'an 1250, parmi les dépendances de l'abbaye d'Abondance ¹. Disons en passant que l'église de Marêche ne peut avoir été la fille, moins encore la mère de celle de Saint-Gingolph : car elles étaient séparées l'une de l'autre par trois paroisses anciennes, savoir : Thollon, Lugrin et Maxilly. Elles sont également séparées l'une de l'autre par un point ou une virgule dans les deux bulles d'Eugène III.

Essertines et St-George font ainsi deux paroisses distinctes : celle d'Essertines, sous le vocable de St-André, et celle de St-Georges, sa filleule.

M. Marteaux a cru que ces mots de *S. Georgio, de Dueno*, qui se suivent dans la bulle d'Innocent IV, ne désignaient qu'une seule église et devaient se traduire par *Saint-Jorioz de Duin* — et les auteurs du Regeste genevois eux-mêmes ont identifié Dueno avec Duin, S. Georgio avec St-Jorioz. Mais, quand on la regarde de près, cette hypothèse, qui sourit de prime abord, nous apparaît dénuée de tout fondement.

Dans les chartes très nombreuses publiées sur Duin, cette localité est appelée *Duinum* ou *Duynum* (passim), parfois *Dugnium*, *Duygnum*, *Duygnium* ², jamais *Duenum*.

De même St-Jorioz s'appelle ordinairement *S. Jorii*, parfois *S. Georii* ³, et même *S. Jorii Dugnensis* ⁴, mais point *S. Georgii* ⁵. Ajoutons que, dans le texte Gremaud, S. Georgio et Dueno sont séparés par quatre noms de lieu et forment par conséquent deux paroisses différentes. Enfin, ce qui tranche la question, c'est que, dès l'an 1040 environ, qu'il fut donné à l'abbaye de Savigny ⁶, à l'an 1624 qu'il en fut détaché, le prieuré de St-Jorioz, *S. Georii in macello*, n'a jamais cessé de figurer parmi les dépendances de cette abbaye.

1. Elie BERGER : *Lettres d'Innocent IV*, n° 4789.

2. Voir le Reg. gen. ; M. LAVANCHY : *Monographie de Saint-Jorioz et de Duin* (*Acad. Sal.*, t. VII et XVI, etc.).

3. Cartulaire de Savigny, n° 901 ; *Acad. Sal.*, VII, 154 ; BESSON : Pr. n° 30 ; GUICHENON : *Savoie*, III, p. 35.

4. Cartulaire de Sav., n° 808.

5. Je n'ai trouvé cette graphie qu'une seule fois, c'est dans une bulle du pape Jean XXIII, qu'a publiée M. Lavanchy (*Acad. Sal.*, XVI, 224) ; mais ce doit être une erreur de copiste. Il est bien question dans le Regeste genevois (n° 989) d'un chanoine *S. Georgii Aniciensis*, mais il s'agit ici d'un chanoine de St-George du Puy en Velay, et non pas d'un moine de St-Jorioz.

6. Cartulaire cité, p. 319, 425, 475 ; BESSON : Pr. n° 30 ; Inventaire de Talloires, p. 105, 118, 146, etc., etc.

Douvaine au contraire (anciennement *Duesno*, texte Gremaud ; *Dueno*, dans la bulle de 1250 ; *Douenos*, en 1312, et *Douenoꝝ*, en 1552) n'a jamais cessé d'appartenir à l'abbaye d'Ainay. Nous voyons en effet, en 1295, l'abbé d'Ainay assister à une transaction entre le Chapitre de Genève et le prieur de Dovenos¹ ; en 1311, le prieuré de Dovenos dirigé par un moine de St-Jean de Genève, Pierre de Viry². En 1443 et 1481, nous le retrouvons sous le patronage de l'abbaye d'Ainay. Enfin, après la Réforme, Douvaine fait encore, avec la rente de Nernier, partie de la commanderie de St-Jean de Genève.

Nous avons parlé plus haut des visites pastorales de 1443 et 1481. Voici, par ordre alphabétique, les églises paroissiales qui, à cette dernière époque³, dépendaient encore de l'abbaye d'Ainay : Bardonex, Beaumont⁴, Bellevaux, Bogève, Boringe, Bourdigny, Chavannaz, Choulex, Collonge-Bellerive, Concise, Confignon, Cusy en Genevois, Douvaine, Essertines, Genevrey, Grilly, Loysin, fille de Douvaine, Lullin, Marclaz, Meynier, Meyrin, Monetier, Mornex, Orcier, Passeirier, Pouilly, Saint-André-sous-Boège (de Capella), St-Genis, St-Gervais de Genève (?), St-Laurent, St-Ours, Thonon, Tully et Vailly⁵.

J.-F. GONTHIER.

LE TROUSSEAU D'UNE MARIÉE SAVOYARDE

AU XVII^e SIÈCLE

Les documents sur la vie privée sont toujours activement recherchés. Voici un curieux contrat de mariage concernant une famille bien connue de Megève, la famille Conseil, originaire du hameau des Pettoraux. Parmi les personnages figurant dans cet acte, se trouvent Thomas et Guillaume Conseil, grands-oncles de Michel Conseil, né en 1716, premier évêque du diocèse de Chambéry.

DUSSAIX.

1. *Monographie de Douvaine*, p. 26 et 153.

2. *Reg. gen.*, n° 1615 et 1679.

3. La visite de 1443 donne la même liste, moins quelques paroisses dont Besson a omis de signaler le patron.

4. Cette paroisse ne figure point dans les autres documents signalés plus haut.

5. En 1481, l'église de Lullin est, il est vrai, classée comme étant du patronage du prieur de Bellevaux ; celles de Concise, Marclaz, Tully, Orcier, Vailly, comme dépendantes du prieuré de Thonon. Mais les prieurs de Bellevaux et de Thonon reconnaissent eux-mêmes leur dépendance d'Ainay. Voir le *Regeste genevois* au n° 1006 et maint autre document. Même remarque pour *S. Girod* et *S. Ours* qui dépendent du prieuré de Lémenc, soumis lui-même à Ainay.

Au nom de Dieu soit-il. Amen. L'an de grâce courant mil six cent septante huit et le dixième jour du mois de juin, à tous soit notoire et manifeste comme soit que mariage ait été traité en la face de notre mere Sainte Eglise entre discret Jean Michel fils d'honorable Jean Michel Pottuz du village du Planellet, paroisse de Megève d'une part, et la Guillermine fille d'honorable Jean Conseil des Pettoraux dite paroisse d'autre part, et parce que de tout temps immémorial a été coutume dans ce pays de constituer dote aux maris de la part des femmes aux fins de pouvoir plus aisément supporter les charges du mariage, et le dit mariage devoir solemniser et s'accomplir dans peu de jours ; à cette cause ce dit jour par devant moi notaire ducal royal soussigné. Ce présents les témoins ci-bas nommés, se sont établis de leurs personnes le dit honorable Jean Conseil père de la dite épouse lequel de son bon gré pour lui et les siens donne baille constitue et assigne en mariage et pour la dote et mariage de la dite Guillermine Conseil sa fille, au dit Jean Michel Pottuz son époux tous deux ici présents et acceptants, en faveur d'eux et des enfants à naître de leur futur mariage savoir la somme de six cents florins monnoie de Savoie, et pour son trossel et vêtements nuptiaux premièrement : un habit noir de camelot d'Hollande avec ses garnitures convenables neuves, un habit complet de serge de Londres couleur de noisette aussi neuf avec ses garnitures ; un autre habit complet serge de Londres couleur d'écarlatte avec ses garnitures neuves. Un autre habit complet d'étamine couleur de noir avec ses garnitures presque neuves. Une cotte de camelot couleur de citron bandée de grandes dentelles aussi presque neuves. Un habit complet serge de Valence violet avec ses garnitures presque neuf. Une cotte de serge de Valence rouge garnie de deux rangs de grandes dentelles presque neuves. Un autre habit complet de serge de Londres grise mi usé ; deux paires de bas de chausses de serge de Valence, l'une neuve l'autre mi usée. Douze linceuls toile de chanvre, sept tirant trois aunes chacun et cinq tirant deux aunes et demie chacun tous neufs ; deux linceuls de toile de lin de quatre aunes chacun, et un tour de lit même toile avec ses freppes le tout neuf. Une couverte de lit drap du pays tirant quatre aunes et demi neuve. Un cussin (*sic*) de plume, une paillasse en trige (*sic*) aussi neuve. Vingt quatre chemises toile du pays, douze neuves et douze mi usées. Quatre devantiers de toile blanche presque neufs ; douze devantiers toile du pays presque neuf, sept autres devantiers, même toile du pays mi usés. Douze mouchoirs de col toile blanche neuve, deux douzaines d'autres mouchoirs de col une partie presque neuve et l'autre mi usée, partie d'iceux garnis de dentelles, quatre autres mouchoirs de col garnis de grandes dentelles neuves. Douze béguins soit coëffes de toile blanche neuves, vingt autres béguins de même toile mi usés, demi douzaine de béguines toile blanches garnies de dentelles neuves. Six paires de bout de manches de toile blanche neufs. Douze gorgerettes à la mode de toile blanche neuves. Quatorze livres de fil blanc tant lin que femelle (*sic*) ; un coffre bois sapin avec ses ferrures serrures et clef où sont les autres menus ornements convenables au susdit accoutrement. Et c'est pour tous et

un chacun les droits parts et prétentions d'icelle Guillermine Conseil paternels, maternels, fraternels et sororinels (*sic*) quelconque.

Et d'ailleurs s'est aussi établi en personne R^d Messire Thomas Conseil prêtre et sacristain au Vénérable Clergé du dit Megève, frère du dit constituant, lequel de son bon gré pour lui et les siens, a donné et constitué par pur don gratuit à la dite Guillermine Conseil sa nièce paternelle et au dit son époux toujours présent et acceptant comme dessus et humblement remerciant le dit sieur leur oncle savoir la somme de quatre cents florins monnoie de Savoie.....

L'époux futur donne ensuite la somme de cinquante florins à sa future à titre d'augment de sa dote.

SUR LA FLORULE DES VIEUX MURS DU CHATEAU D'ANNECY

Il est question de démolir les murs en ruines qui se dressent au voisinage du château d'Annecy. Avant qu'ils ne disparaissent, il n'est pas sans intérêt d'appeler l'attention des botanistes sur les quelques plantes qui garnissent les interstices des moëllons ou croissent sur le couronnement. Sur les murs en bordure de la Rampe du Château et de la Côte Nemours, et surtout sur le mur percé d'une embrasure, aujourd'hui aveuglée, qui s'élève en face de la porte d'entrée, on peut recueillir :

Draba verna L.
Diplotaxis tenuifolia DC.
Cheiranthus Cheiri L.
Silene nutans L.
Hypericum perforatum L.
Geranium robertianum L.
Coronilla emerus L.
Anthyllis vulneraria L.
Poterium dictyocarpum Spach.
Sedum album L.
Sedum dasyphyllum L.
Hieracium murorum L.

Campanula rotundifolia L.
Echium vulgare L.
Antirrhinum latifolium DC.
Linaria cymbalaria Mill.
Rumex scutatus L.
Poa pratensis L. var. *angustifolia* Sm.
Poa compressa L.
Melica ciliata L.
Bromus erectus Huds.
Asplenium trichomanes L.
Asplenium ruta-muraria L.

Parmi ces espèces il en est qui sont communes dans la région, sur les murs et les rochers : *Sedum album*, *Hieracium murorum*, *Asplenium trichomanes*, *A. ruta-muraria* ; *Linaria cymbalaria* ne croît que sur les murs. *Coronilla emerus*, *Rumex scutatus* habitent normalement les endroits rocheux bien exposés. *Melica ciliata* et surtout *Sedum dasyphyllum* sont rares et ne se trouvent que dans des stations rocheuses particu

lièrement chaudes. Une autre série d'espèces caractérisent ordinairement les pelouses sèches : *Silene nutans*, *Anthyllis vulneraria*, *Poterium dictyocarpum*, *Poa pratensis* var. *angustifolia* *Poa compressa*, *Bromus erectus* : elles sont localisées sur le couronnement des murs, où la désagrégation du mortier a produit une petite couche de terre. Il y a enfin quelques plantes dont la présence donne à cette station un intérêt spécial.

Ce sont :

Diplotaxis tenuifolia. Cette espèce, commune dans une partie de la France et surtout dans la région méridionale dans les terrains vagues, au bord des chemins, n'existe pas ailleurs aux environs d'Annecy. Cette étroite localisation peut être attribuée à une introduction fortuite, ainsi que le fait est assez fréquent pour les espèces rudérales.

Cheiranthus Cheiri (Giroflée). La Giroflée, spontanée dans la région méditerranéenne et cultivée depuis longtemps dans les jardins, se trouve assez fréquemment naturalisée sur les vieux remparts ou les ruines de châteaux. On n'en connaît pas d'autre station dans la région.

*Antirrhinum latifolium*¹. Espèce méridionale qui se trouve là en dehors de son aire. Elle n'est vraisemblablement que subspontanée et échappée des jardins où on a dû la cultiver autrefois. Ce *Muslier*, à fleurs jaunes, n'est d'ailleurs pas rare dans l'intérieur de la ville : il croissait sur les murs du Palais de l'Isle avant sa restauration ; on en voit encore des touffes sur la Cathédrale et l'Eglise Notre-Dame.

La florule des murs du Château d'Annecy comprend donc des plantes d'origine et d'habitat assez différents. Elle est surtout remarquable par la présence d'espèces méridionales, qui trouvent sur ces murs, exposés au sud pour la plupart et protégés du côté du nord par la masse du château, un abri et une température favorables. Cette circonstance est d'ailleurs attestée par la présence d'un *Amandier* qui se développe vigoureusement, adossé à la Tour de la Reine (clos Hermès). Parmi ces espèces, les plus intéressantes ne sont que subspontanées et sont, pour la région, localisées dans cette unique station.

Ph. GUINIER.

1. Cette espèce ainsi que *Diplotaxis tenuifolia* ont été déjà indiquées par Puget en 1855. (PUGET : *Plantes des environs d'Annecy*, in *Bulletin de l'Association Florimontane*, t. I, 1855.)

LA MOLASSE DE BONNEVILLE ET SES FOSSILES

La molasse de Bonneville, désignée aussi quelquefois sous le nom de grès de Bonneville, constitue tout le soubassement méridional de la montagne du Môle et des collines de Faucigny. Nous y rattachons en outre : au Nord, les grès à pavés des Allinges, du château de la Rochette ¹, une grande partie des grès des Voirons, les grès molassiques de Malan, de Boisings (vallée du Foron) et de Bonne, et au Sud, les grès qui affleurent entre La Roche et Vozerier. Toutes ces formations sont désignées sur la Carte géologique (feuilles de Thonon et d'Annecy) par la notation m'_a et considérées comme d'âge aquitaniens supérieurs par M. RENEVIER. C'est aussi à l'étage de la Molasse de Bonneville que nous rapportons les grès molassiques avec intercalations marneuses qui affleurent presque au contact du Flysch nummulitique, tout le long de la bordure des chaînes du Genevois, en particulier de Thorens à Orange et considérées comme Aquitaniens inférieurs (Molasse rouge *auct.*) m'_b sur la feuille d'Annecy par MAILLARD.

En réalité ces différentes formations (que nous considérons comme sensiblement synchroniques), malgré leur faciès molassique, n'appartiennent pas à l'étage de la Molasse tel que le comprennent les géologues suisses, mais à la partie supérieure du Flysch nummulitique et seraient d'âge Tongrien (Sannoisien, peut-être même Stampien). Ces conclusions résultent à la fois de considérations stratigraphiques et aussi, grâce aux découvertes récentes de débris organisés déterminables dans les grès de Bonneville, de considérations paléontologiques. Ce sont ces considérations que nous nous proposons de développer dans cette étude.

§ 1. — Historique.

DE SAUSSURE ² qui, le premier, a attiré l'attention sur les grès de Bonneville, les considérait comme de la Molasse, ainsi que STUDER ³.

1. Non indiqué sur la feuille géologique de Thonon au $\frac{1}{80.000}$

2. *Voyages dans les Alpes*, §§ 65 et 441.

3. *Geologie d. Schweiz*, t. II, 1853.

C'est à A. FAVRE ¹, cet observateur consciencieux, dont les ouvrages sont une mine inépuisable de renseignements précieux pour la géologie de notre pays, que nous devons les premiers renseignements précis sur la stratigraphie de la Molasse de Bonneville et sur la grande ressemblance lithologique des grès de Bonneville à Marignier avec ceux qui accompagnent le charbon à Thorens (§ 276), la Molasse rouge du Val d'Illicz (§ 348) et les grès du Bouveret (§ 324). Malgré cela il considérait, à tort selon nous, les grès de Bonneville comme appartenant à l'étage de la Molasse, ainsi que les grès de Thorens dont les fougères avaient été déterminées par HEER ².

DE MORTILLET ³ cite les traces de végétaux dans la molasse miocène de Bonneville et les fougères de Thorens considérées à tort par SISMONDA ⁴ et ELIE DE BEAUMONT comme des fougères houillères.

EBRAY ⁵, dans son étude sur le Môle et les Voirons, sans donner aucun détail nouveau sur les grès de Bonneville, les considère comme aquitaniens (miocène inf. s. l.) et les fait buter par une faille (faille de l'Arve) contre les formations secondaires.

MAILLARD ⁶, dans son étude sur la région des Bornes, donne une coupe intéressante des différentes molasses qui la constituent et considère les dépôts de Thorens comme « nettement aquitaniens », malgré leur position bien inférieure aux couches lui ayant fourni *Hélix Ramondi* et les rapports évidents sur sa coupe et sur le terrain avec le Flysch nummulitique de la bordure du Genevois.

JACCARD ⁷ se contente de rappeler l'existence de la molasse miocène au pied du Môle dont la rareté des fossiles rend l'étude ingrate et adopte les conclusions de A. Favre aussi bien pour les grès de Bonneville que pour tous les autres dépôts tertiaires de la région, en particulier pour les Voirons.

M. M. BERTRAND ⁸, dans son important mémoire sur le

1. A. FAVRE : *Recherches géol. dans les parties de la Savoie, de la Suisse et du Piémont voisines du Mont-Blanc*, §§ 254, 271, 272, 276, 307, 324, 348.

2. *Recherches sur le Climat et la Végétation du pays tertiaire* (Trad. Gaudin, p. 68).

3. *Géologie et Minéralogie de la Savoie*, 1858, p. 267.

4. *Comptes-rendus Ac. Sc.*, 1857, XLV, p. 615.

5. *Bul. Soc. géol. France*, 3^e série, t. IV, p. 568.

6. *Note sur la Géologie des environs d'Annecy, La Roche, Bonneville.* (*Bul. Serv. Carte géol. France*, n° 6, 1889, ps. 42 et suivantes.)

7. *Etude sur les Massifs du Chablais compris entre l'Arve et la Drance.* (*Bul. Serv. Carte géol. France*, n° 26, 1892, ps. 4-5.)

8. *Le Môle et les collines de Faucigny.* (*Bul. Serv. Carte géol. France*, n° 32, 1893, pp. 40 et suivantes.)

Môle, signale la présence de débris végétaux indéterminables et considère la molasse de Bonneville comme aquitanienne ainsi que celle de Contamine ou des Moirons qui, pour A. Favre, était éocène (Flysch). Pour cet auteur, la molasse de Bonneville était en transgression par rapport aux plis du Môle qu'il supposait enracinés ou autochtones.

En réalité, la Molasse, dans tous ses affleurements visibles, plonge nettement vers le Môle et s'enfonce sous le Trias au-dessus des Millières, vers Eponey et les Valet, sous le Jurassique moyen au-dessus de chez Chardon, sous le trias et le jurassique supérieur, sous le point 929 dans les collines de Faucigny, et le Môle ainsi que les collines de Faucigny appartiennent à la nappe de recouvrement du Chablais reposant ici comme sur tout son pourtour sur la Molasse rouge des auteurs, molasse rouge qui n'est, en réalité, comme l'un de nous l'a montré, que la partie supérieure du Flysch Tongrien ¹.

La petite bande de grès des Moirons signalée par M. A. Favre et par M. M. Bertrand ² et que nous avons pu étudier grâce à la construction de la nouvelle route de Faucigny à chez Perray, s'étend des Moirons à chez Padon. Elle est constituée par une série de bancs de grès fins alternant avec des marnes et des grès plus grossiers à débris charbonneux. Pour A. Favre (t. I, p. 438), on aurait là un grès à fucoïdes associé au grès nummulitique; pour M. M. Bertrand, ce serait la molasse de Bonneville. Bien que nous n'ayons pas retrouvé les fucoïdes signalés par A. Favre, notre manière de considérer la molasse de Bonneville comme la partie supérieure du Flysch tongrien donne à la fois raison à ces deux éminents géologues. Ces grès viennent butter aux Moirons contre l'Oxfordien, tandis que chez Padon ils paraissent en concordance avec le Jurassique supérieur, ils sont quelquefois exploités dans de petites carrières temporaires et représentent pour nous, au N. des collines de Faucigny, la réapparition du soubassement tertiaire de toutes ces masses charriées.

M. E. RENEVIER ³ range dans la Molasse (Miocène inf. ou Aquitanien) le grès des Allinges parce que, dit-il, la roche par-

1. H. DOUXAMI : *Etude sur la Molasse rouge*. (Ann. soc. Lin. de Lyon, vol. II, 1904.)

2. Cette bande, très bien délimitée par M. M. Bertrand sur la carte qui accompagne le mémoire que nous venons de citer, n'a pas été reportée sur la feuille d'Annecy au $\frac{1}{80.000}$

3. *La Géologie des Préalpes de la Savoie*. (Eclog. géol. Helvet, vol. IV, n° 1, p. 53, 1893.)

fois poudinguoïde a une grande analogie avec la molasse du Mont de Boisy et plus encore avec celle de la Tour Langin d'âge aquitainien. L'identité du grès des Allinges avec celui de Bonneville, en particulier avec ceux exploités dans la carrière Perrody, est manifeste. Malheureusement les restes organiques qui accompagnent l'ambre signalé depuis longtemps dans cette formation, quoique très abondants à différents niveaux, ne nous ont fourni aucun renseignement paléontologique : les débris charbonneux, traités par l'acide azotique et la potasse, laissent à peine voir quelques traces d'organisation végétale. L'ambre ou succin provenant de la fossilisation de la résine d'un Pin forme des nodules plus ou moins volumineux, fragiles, qui sont fréquents dans un banc de la carrière située dans le village même des Allinges.

C'est aussi dans la Molasse aquitanienne supérieure que M. Renevier range à la fois les grès du flanc W. renversé des Voirons sur lesquels le reste des Voirons a été charrié, et aussi les grès et poudingues du sommet des Voirons superposés au Flysch schisteux à Fucoïdes reconnu par tous les auteurs. Ces formations, que nous avons étudiées en détail aux Voirons, dans la vallée de Saxel et de Boège, et de Saint-André au Mont-Vouan, nous ont toujours paru se rapporter à la partie supérieure du Flysch et rappeler d'une façon frappante les formations similaires du Flysch du Val d'Illicz d'où nous le faisons venir. Cette opinion a été confirmée par la découverte faite par l'un de nous, dans les grès calcaires du sommet des Voirons, d'algues calcaires du *G. Lithothamnium* et d'une section de *Nummulite* dans les grès du Mont-Vouan ¹.

Enfin, l'un de nous a attiré l'attention à plusieurs reprises sur les formations tertiaires de la Savoie ².

1. M. M. LUGEON (*La Région de la Brèche du Chablais*, in *Bul. Serv. géol. France*, n° 49, 1896, p. 97), un peu après la publication de la thèse de l'un de nous, en rappelant que A. Favre avait certainement trouvé des nummulites dans les grès des Voirons entre Armiaz et les Hivernages, au-dessus des Hivernages, dans un grès fin micacé entre la grange de Boège et le Pralaira (Musée de Genève), avait donné en outre des raisons stratigraphiques intéressantes pour justifier l'âge tongrien des grès et poudingues des Voirons. — Voir aussi au sujet des couches des Voirons, de leur âge et de leur origine probable, H. DOUXAMI : *Revision des feuilles Thonon et Annecy*. (*Bul. Serv. Carte géol.*, n° 91, 1903, ps. 128-131.)

2. H. DOUXAMI : *Etudes sur les Terrains tertiaires du Dauphiné, de la Savoie, et de la Suisse occidentale*. (*Ann. Un. de Lyon*, n^{me} série, I, fasc. 11, 1896.) — *Le Synclinal molassique entre les Alpes et le Jura*. (*Bul. Serv. Carte géol. de France*, n° 85, 1901.) — *Etude sur la Molasse rouge*. (*Ann. Soc. Lin. Lyon*, LI, 1904.)

§ 2. — Les dépôts tertiaires des environs de Bonneville.

Le facies des dépôts tertiaires des environs de Bonneville a frappé tous les observateurs et il est incontestable que les grès de Bonneville et, d'une façon générale, l'ensemble de la formation désignée sous le nom de *Molasse de Bonneville* rappellent beaucoup les dépôts molassiques du plateau des Bornes au Sud du Léman ou du Jorat au Nord du lac. L'uniformité et la grande ressemblance des dépôts tertiaires du grand bassin synclinal qui sépare les Alpes du Jura, qu'ils soient d'eau douce comme la Molasse d'eau douce inférieure des géologues suisses (Aquitaniens et Langhien) ou la Molasse d'eau douce supérieure (Cénogénien), ou marins comme la Molasse marine (Helvétien), justifie en partie la création de l'Etage de la Molasse ou Miocène au sens large d'un usage si courant en géologie, mais explique aussi les erreurs que l'on peut commettre en voulant rapporter à l'Etage de la Molasse, c'est-à-dire du Miocène (s. l.), tous les dépôts à facies molassique.

Lorsqu'on étudie en effet les terrains tertiaires des Bauges, en particulier ceux de la vallée des Déserts et de Lescheraines, on voit les calcaires marneux à écailles de poisson du Flysch tongrien prendre peu à peu le facies molassique, celui-ci existe seul à partir du Tongrien tout à fait supérieur pendant tout l'Aquitaniens et jusqu'aux dépôts du Miocène inférieur des environs d'Annecy.

Aux Barattes, près d'Annecy-le-Vieux ¹, on peut observer une coupe pour ainsi dire continue allant des dépôts marins nummulitiques aux dépôts franchement molassiques d'âge probablement aquitaniens qui bordent la plaine des Fins.

De même, dans le grand synclinal tertiaire du Reposoir, Grand-Bornand, Thônes, on a également une série complète des dépôts nummulitiques allant depuis le conglomérat de base (Pont des Etroits) jusqu'aux dépôts les plus supérieurs du Flysch grésoschisteux ². De St-Jean-de-Sixt à La Clusaz, on peut observer en particulier des dépôts franchement molassiques avec conglomérats polygéniques rappelant ceux des Voirons ou du Val d'Illeiz dans le Valais, et avec bancs de grès

1. Et aussi à Thorens ou à Orange bien que les dépôts récents masquent en partie la continuité des dépôts anciens.

2. Nous ne parlons ici bien entendu que des dépôts en place et non de ceux qui se rattachent aux masses charriées exotiques des Annes et de Sulens.

plus fins exploités pour dalles et pavés rappelant dans tous leurs détails les grès de Bonneville.

Enfin, il est impossible, au Bouveret comme dans le Val d'Illiez, de séparer des dépôts du Flysch, dont ils constituent la partie supérieure, les formations connues sous le nom de Molasse rouge et dont les rapports avec les grès de Bonneville ont frappé tous les observateurs qui ont étudié ces formations.

D'après cela, nous sommes amenés à admettre que, par suite du soulèvement progressif de l'Est vers l'Ouest des Alpes de Savoie, les eaux, d'abord franchement marines, puis saumâtres ou laguno-saumâtres et lacustres, ont peu à peu quitté la région alpine dont elles ont occupé le bord et les premiers synclinaux jusqu'à la fin du Tongrien, et à l'Aquitaniien et au Miocène tout à fait inférieur étaient réfugiées dans l'emplacement de la vallée de Lescheraines, du plateau des Bornes et d'une grande partie de la plaine suisse sous forme d'un grand lac presque entièrement dessalé jusqu'à l'arrivée par l'E. et le S.-W. de la mer miocène ou Burdigalien supérieur. Les courants qui amenaient les matériaux des dépôts supérieurs du Flysch ont pu continuer au début de l'Aquitaniien et surtout les dépôts molassiques ont emprunté leurs éléments surtout au Flysch et en particulier aux derniers dépôts de cette formation dont des épaisseurs formidables ont dû disparaître pour ainsi dire au fur et à mesure de l'émersion : il est donc maintenant facile de comprendre et d'expliquer la similitude si grande des dépôts franchement molassiques c'est-à-dire miocènes et des derniers dépôts nummulitiques c'est-à-dire tongriens dans toute la région qui nous occupe.

§ 3. — Etude des affleurements tertiaires des environs de Bonneville.

Les grès de Bonneville sont exploités depuis fort longtemps, — comme le prouvent les matériaux employés dans les plus anciennes constructions de la région. — Aussi les carrières, soit abandonnées aujourd'hui, soit en pleine exploitation, permettent-elles d'étudier facilement cette formation intéressante, en particulier depuis Bonne jusqu'à Marignier.

Au Sud de Bonne, dans le lit du Foron et sur la route de Bonne à La Roche, affleurent des grès à grains fins formant des bancs plus ou moins épais alternant avec des marnes à cristaux de calcite ; toutes ces couches plongent à l'Est de 20° environ. Les grès paraissent moins micacés que les grès de la

molasse de la plaine ; ce sont les bancs plus grossiers avec nombreux grains de quartz rose qui sont le plus riches en débris de végétaux. La coupe de la carrière de Bonne, au moment où l'un de nous (M. Deschamps) l'a relevée en 1902, était la suivante (fig. 1).

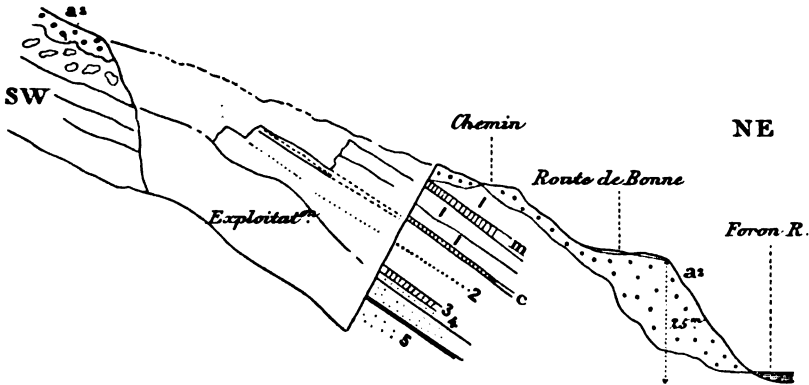


Fig. 1. — CARRIÈRE DE GRÈS, PRÈS BONNE.

a². Alluvions postglaciaires du Foron et de la Menoge. — 1. Bancs de grès gris fins avec lits de marne *m* : 1^m50. — C. Banc de marne avec carbonate de chaux cristallisé. — 2. Grès grossiers avec graines noires à la partie supérieure, plus fins à la partie inférieure : 3^m. — 3. Marnes feuilletées : 0^m20. — 4. Grès avec empreintes. — 5. Grès fins avec petits lits marneux : 2^m.

Dans certains blocs de grès des couches n° 2 et n° 4, à côté de débris indéterminables, nous avons pu recueillir de nombreuses empreintes de graines et dans un autre bloc les sections de cônes de pins entiers à différents stades de développement : la présence d'un Pin était intéressante à signaler et à rapprocher de l'existence d'ambre ou succin, c'est-à-dire d'une résine fossilisée dans le grès des Allinges.

M. P. Marty, le distingué paléobotaniste qui a bien voulu se charger de l'étude de nos échantillons, nous écrit à ce sujet :

« Vos fruits de Conifères appartiennent certainement à un Pin, mais le mauvais état des échantillons ne permet pas de songer à une spécification. Unger, dans sa *Chloris protogæa* (p. 79, pl. xx, fig. 3), figure au Miocène de Gleichemberg un *Pitys æquimontana* Ung. qui présente avec votre fossile une assez grande analogie. Les Pins apparus au Portlandien sont d'ailleurs peu caractéristiques au point de vue paléontologique, car les plus anciens rappellent déjà des formes actuelles. Ce serait en dernier lieu du *P. sylvestris* L. que votre forme présenterait le plus d'affinités. »

Ces grès de Bonne se rattachent probablement avec ceux de

la base des Voirons ¹ et constituent le noyau de la colline de Fillinges qui sépare la Menoge du Foron. Au Nord de la Menoge, se trouve le petit affleurement de Malan que nous avons eu l'occasion d'étudier cette année; ces grès plongent plus fortement (30°) à l'Est que ceux de Bonne. Ils renferment des lits charbonneux, des marnes à galets marmeux et nous paraissent se rattacher plutôt aux grès supérieurs des Voirons.

De Bonne à Contamine-sur-Arve, les formations tertiaires (sauf près des ruines de l'ancien château de Findrol ²), sont cachées sous les dépôts de transport fluvio-glaciaires (terrasses d'Arthaz et de Nangy), glaciaire que surmonte souvent une couche de limon argileux de lavage, exploité parfois pour tuileries.

Aux environs de Contamine, les grès plongeant toujours à l'Est présentent un beau développement et sont plus étendus que ne l'indique la Carte géologique. On peut en relever une bonne coupe, en particulier en suivant le chemin raide et les ravins qui descendent de Perraz ou de chez Jolivet. On a une série épaisse d'une centaine de mètres environ de grès fins, de grès grossiers passant à de véritables poudingues micacés avec lits marneux parfois épais et rappelant d'une façon profonde les schistes du Flysch. On y rencontre des restes de feuilles, des tiges de plantes herbacées (*Arundo* ?), des nids noduleux de jayet, enfin des cristaux de calcite et de gypse. Sur certains bancs de grès, on observe les ondulations si fréquentes dans tous les dépôts argilo-gréseux et que l'on considère habituellement comme des ripple-marks dues à l'action des vagues.

Le contact de cette première bande de molasse avec les calcaires jurassiques de Faucigny, sous lesquels elle semble s'enfoncer, est masqué par les dépôts récents. En particulier, sous le village de Faucigny, il existe une puissante formation de poudingues tufacés quaternaires post-glaciaires ou interglaciaires à une altitude (600^m) assez élevée au-dessus de la vallée. Ils forment une légère saillie bien indiquée par la carte d'Etat-major (sur laquelle sont bâties deux maisons) et qui domine presque à pic la vallée. Les éléments de ce poudingue sont bien roulés, quelques-uns dépassent la grosseur de la tête; parmi ces éléments surtout calcaires se trouvent quelques roches

1. Il est difficile de préciser si ces grès se rattachent d'une façon certaine, comme nous le croyons, aux grès de Contamine, à cause de l'absence d'affleurement. Les roches sont identiques et leurs plongements à l'est sont les mêmes.

2. On écrit aussi Finderolle.

cristallines du massif du Mont-Blanc : ils sont donc d'âge interglaciaire ou post-glaciaire ¹.

Plus au Sud, sur le flanc méridional des collines de Faucigny, les dépôts tertiaires cachés sous les alluvions des environs de Clermont affleurent de nouveau vers la Côte d'Hyot : c'est le commencement de la grande bande de molasse de Bonneville qui se suit presque sans interruption jusqu'à Coppy près de Marignier.

Vers la Côte d'Hyot, les grès dépassent l'altitude de 700^m et sous le col de St-Jean, on observe une série de bancs de grès inclinant à la fois vers le Nord, c'est-à-dire contre les collines de Faucigny et à l'Est : rien n'est plus frappant que l'allure quasi régulière des bancs de grès et celle beaucoup plus tourmentée des couches jurassiques constituant les collines de Faucigny. Sous le col St-Jean, on peut observer le contact mécanique des formations tertiaires avec l'Oxfordien supérieur incliné de la même façon que les couches de grès. Ces différences d'allure de la molasse et des dépôts charriés avait amené M. M. Bertrand, dans l'hypothèse des plis enracinés, à constater déjà que les affleurements de molasse étaient obliques à la direction des plis.

A partir des Baudins, la Molasse de Bonneville n'affleure que dans le bas des pentes dont la partie supérieure est occupée par les éboulis calcaires. Ceux-ci empêchent de voir à quelle hauteur peut s'élever la molasse et le contact avec les calcaires du Môle sauf au-dessus de chez Chardon et des Millièrès. Ce sont ces dépôts que A. Favre range dans le Miocène. Pour lui, en effet ², les hautes collines formées par des grès gris et rougeâtres qui servent de base au Môle du côté du Sud sont le prolongement de celles des Bornes et appartiennent vraisemblablement à la partie inférieure de la Molasse (Aquitainen). Il constate cependant l'analogie que ces couches présentent avec celles du Bouveret ³ et du Val d'Illiez qu'il range également à ce niveau.

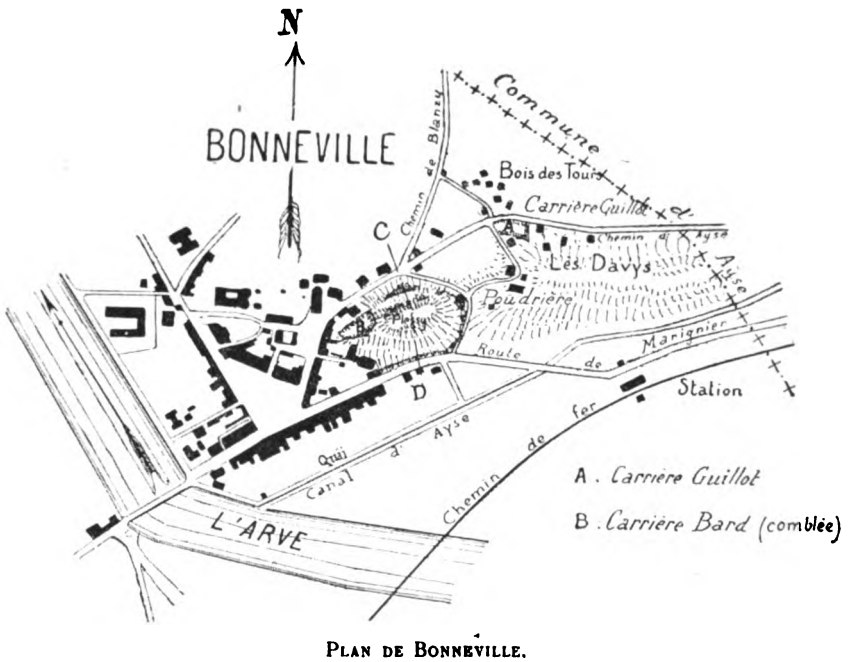
Il est impossible, comme M. M. Bertrand ⁴ l'a déjà fait remarquer, de séparer les dépôts que nous avons déjà passés en revue de ceux qui nous restent à étudier, et aussi de ne pas les

1. D'après Favre, il y aurait sous ces conglomérats des grès nummulitiques dirigés N.-S. et plongeant de 30° à l'E. c'est-à-dire contre les roches du château de Faucigny. Ces affleurements sont actuellement peu visibles.

2. *Loc. cit.*, § 276.

3. Boveret dans le texte.

4. *Loc. cit.*, p. 40.



PLAN DE BONNEVILLE.

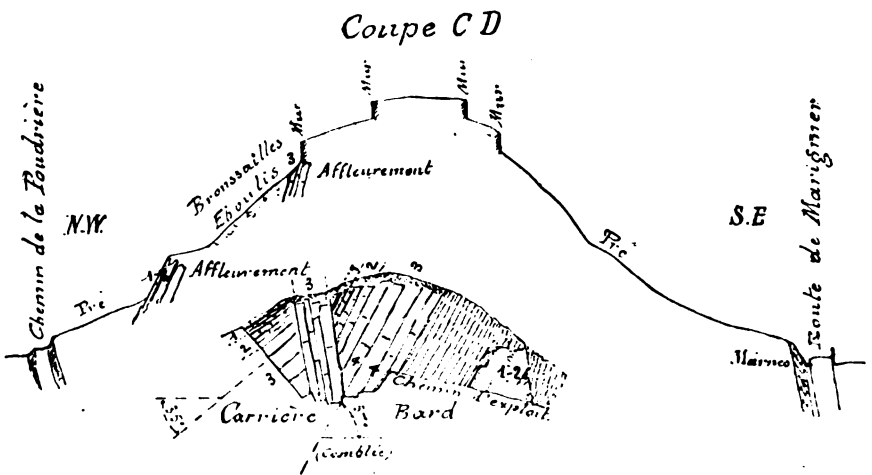


Fig. 2. — PLAN ET COUPE DE LA CARRIÈRE BARD, A BONNEVILLE.

1. Marnes avec empreintes et à surface ondulée : 0^m20 à 0^m40. — 2. Bancs de grès rognonneux intercalés dans les marnes en petits bancs : 0^m10 à 0^m30. — 3. Bancs de grès fin, bleu, assez dur, de 0^m20 à 0^m80 et plus d'épaisseur, avec traces charbonneuses, empreintes de racines, branches, etc. — 4. Bancs semblables, plus durs, avec fossiles et plantes recueillis. — 3 et 4. Ces bancs contiennent des galets marneux et des pyrites.

rattacher aux dépôts les plus orientaux par suite les plus inférieurs du plateau des Bornes. Mais, comme nous l'avons déjà mis en évidence un peu plus haut, elles appartiennent au Flysch tongrien et non à la Molasse aquitanienne située plus à l'Ouest.

Toutes ces couches sont dirigées de l'W. un peu N. à l'E. un peu S., de sorte qu'en se dirigeant de Bonneville vers Marignier, on rencontre successivement des couches de plus en plus jeunes jusqu'au moment où les grands éboulis calcaires qui se trouvent entre Coppy et Marignier empêchent de suivre les couches en place. La vallée du Giffre interrompt également la coupe et ne permet pas de voir le contact de la Molasse de Bonneville avec le Flysch typique que nous avons signalé sous la Pointe d'Orchez.

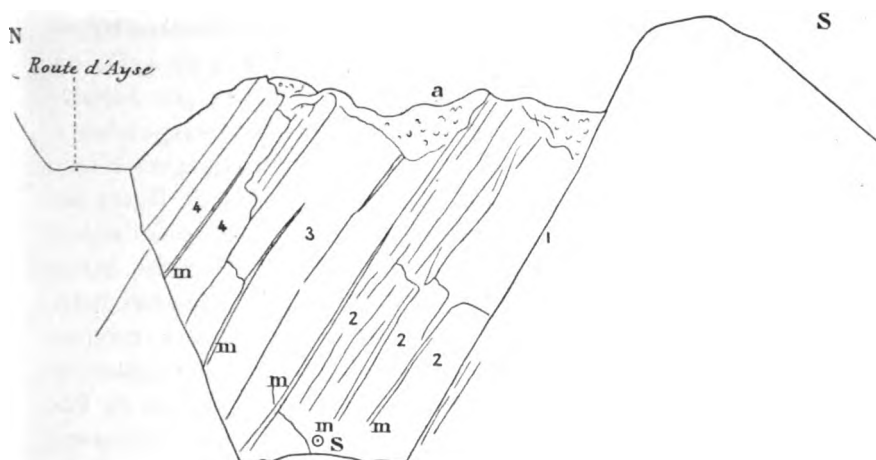


Fig. 3. — CARRIÈRE GUILLOT, PRÈS BONNEVILLE.

1. Marnes avec empreintes végétales et à surface ondulée. — 2. Bancs de grès gris fins : 1^{re} 10. — 3. Gros bancs de grès : 3^e. — 4. Banc de grès plus grossier avec galets marneux. — m. Petits bancs de marne avec traces de végétaux et jayet. — S. Source. — a. Eboulis et cailloux glaciaires.

En outre, toutes ces couches plongent au Nord, c'est-à-dire sous la montagne du Môle, d'abord très fortement dans les couches qui affleurent près de la vallée, 80° d'après A. Favre. (Carrières Bard, fig. 2 ; Guillot, fig. 3, près de Bonneville), puis de moins en moins à mesure qu'on s'adresse à des couches plus élevées (carrières Perrody, carrière Tinjod à Treloup, fig. 4) : vers Chardon et Eponey les couches supérieures sont presque horizontales.

Le Môle apparaît donc nettement, à première vue, comme un bloc calcaire posé sur la masse des grès de Bonneville.

Cette impression avait déjà frappé les premiers observateurs ¹ : ceux-ci d'ailleurs, bien entendu, étaient loin de soupçonner les phénomènes de charriage auxquels cette apparence est due.

Dans cet ensemble qui, chez Chardon, atteint l'altitude de 629^m et à Eponey celle de 800^m et présente par suite une épaisseur de plusieurs centaines de mètres, on peut faire les divisions suivantes :

1° A la base : des grès fins de couleur grise à ciment argilo-calcaire et d'aspect molassique, se laissant débiter en dalles de grande taille et assez durs pour qu'on les utilise pour le pavage, les montants des portes et fenêtres, les marches d'escalier, et même des auges de pressoir ou des meules, enfin comme soles des fours ou des foyers. Ces bancs de grès, d'épaisseur variable, sont séparés par des couches marneuses, quelquefois bitumineuses (carrière Perrody) et avec de nombreuses traces charbonneuses. A la face supérieure des bancs de grès, on observe des creux associés les uns aux autres de façon à dessiner des caractères cunéiformes : ces empreintes correspondent à des cristaux plus ou moins altérés de pyrite qui existent à la face inférieure du banc suivant et paraissent dues à de légers déplacements des bancs, l'un par rapport à l'autre, sous l'action de pressions latérales ou de tassement. La surface des bancs de grès présente aussi fréquemment, sur de grandes étendues, des ondulations sinueuses interrompues, dues aux mouvements des vagues et rappelant celles que l'on peut observer sur le fond du lac d'Annecy, le long de la promenade du Pâquier. En même temps que les sables qui ont donné naissance aux grès de la molasse de Bonneville, il se déposait des galets marneux qui ont été ensuite fortement aplatis par les pressions auxquelles a été soumis l'ensemble de la formation qui nous occupe : ces galets, remplis de petits cristaux de pyrite non altérée, se détachent assez facilement de la roche sous-jacente en laissant à leur place des empreintes plus ou moins irrégulières en forme de pas ². Signalons aussi la présence fréquente de cristaux souvent volumineux de calcite qui sont évidemment d'origine postérieure au dépôt des grès et de petits lits ou nids de lignite jayet.

A côté des bancs de grès fins, il existe (carrière Guillot, *fig. 3* ;

1. BAKEWELL : *Travels in Tarentaise*, 1820, I, 336. — KEFERSTEIN : *Bulletin de Ferussac*, 1831, XXVI, 211. Signale en outre la ressemblance, assez grande en effet, de la molasse de Bonneville avec le grès de Vienne formation à facies flysch qui s'étend du Crétacé supérieur au Tongrien.

2. Ce sont les « pieds de fée » des ouvriers.

carrière Perrody) des bancs de grès plus grossiers souvent très durs, lesquels présentent tous les passages à une véritable nagelfluh : ces matériaux plus grossiers indiquent des courants et des cours d'eau peu éloignés assez rapides pour pouvoir les transporter ¹.

Ces couches inférieures présentent une épaisseur de plus de 120^m : les bancs de grès durs exploitables s'y montrent à quatre niveaux différents que l'on peut suivre facilement depuis Bonneville où affleure le niveau inférieur (carrières Bard, *fig. 2* ; Guillot, *fig. 3*) jusqu'à Coppy où affleurent les bancs de niveau supérieur (carrière Tinjod, *fig. 4*), tout le long méridional du Môle, grâce aux légers abrupts que forment ces grès

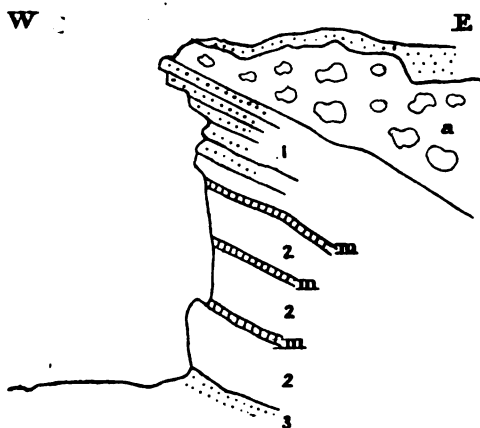


Fig. 4. — CARRIÈRE TINJOD, A TRELOUP, MARIGNIER.

a. Terre végétale et cailloux roulés. — 1. Bancs de grès, de 0^m10 à 0^m30, jaunes, friables, avec lits marneux à surface ondulée et à empreintes de plantes : 1^m10. — 2. Bancs de 0^m75 d'épaisseur, gris très durs avec lits marneux *m*, avec pyrites : 2^m30 ; nombreuses empreintes de plantes. — 3. Bancs très durs avec calcite et galets marneux et pyriteux écrasés.

par suite de leur plus grande résistance aux agents atmosphériques. Ces niveaux de grès durs sont en outre jalonnés en quelque sorte par de nombreuses exploitations anciennes et récentes et les coupes figurées permettent de se rendre compte de la composition des bancs de grès à différents niveaux. Ces grès, qui constituent en particulier les coteaux d'Ayse, présentent çà et là quelques placages glaciaires ou alluviaux et de

¹. Une collection intéressante due à de Mortillet et à Dumont des différentes variétés et des accidents minéralogiques ou autres de la molasse de Bonneville existe au musée de la ville.

beaux blocs erratiques ¹ et sont surtout cultivés en vigne fournissant le vin d'Ayse bien connu dans toute la vallée de l'Arve et même au delà.

2° La partie supérieure de la Molasse de Bonneville devient plus tendre, plus sableuse : les couches de grès moins épaisses sont de couleur rougeâtre ou plutôt bariolées de rouge et de vert ainsi que les couches de marnes avec lesquelles elles alternent ². Ces couches constituent tout le plateau d'Eponey et viennent en contact avec les cargneules triasiques sous lesquelles elles s'enfoncent. Ces couches supérieures ont donné naissance, il y a trois ans, à un « déluge », c'est-à-dire à un éboulement considérable de terrains dû à des infiltrations d'eau, au dessus du village d'Eponey : sur certains points les couches arrivaient à plonger vers la vallée de l'Arve. L'allure assez tourmentée que présentent les couches du plateau d'Eponey, déjà signalée par M. M. Bertrand, nous paraît due en grande partie à de tels mouvements fréquents dans cette région.

§ 3. — Débris organisés de la Molasse de Bonneville.

Si nous laissons de côté les restes de fucoïdes signalés dans les grès du Bouveret et les restes de plantes terrestres de la « molasse rouge » du Val d'Illiez, c'est-à-dire dans des localités bien éloignées du Môle, les seuls restes organisés connus dans les dépôts tertiaires des environs de Bonneville étaient ceux de Thorens au sud de la vallée de l'Arve.

C'est au milieu des molasses et grès tuberculeux (rappelant ceux de Bonneville) et des lits schisteux et marneux, au voisinage de la couche de lignite jayet épaisse de 30^{cm} environ ³, que des débris de végétaux ont été signalés et étudiés par Oswald Heer. Au dessus viennent des grès foncés et des marnes rouges qui nous paraissent correspondre à la partie supérieure des grès de Bonneville. Les plantes étudiées par O. Heer et qui se voient sur une plaque schisteuse actuellement conservée au Musée d'Annecy, sont les suivantes :

Aspidium dalmaticum, A. Brgt sp.

Aspidium ligniticum, Gieb. sp.

1. Signalons en particulier de beaux blocs de poudingue de Valorcine près de la vieille route d'Ayse à Bonneville, atteignant plusieurs mètres cubes.

2. Entre Ayse et les Millièrès, il y a dans les grès inférieurs des couches bariolées, mais elles sont peu développées et peu constantes.

3. Des tentatives d'exploitation ont eu lieu sans succès en 1857 et il y a quelques années.

Arundo Goeperti, Münster sp.

des feuilles de Dicotylédones et des radicules.

Toutes ces plantes existent dans les couches de Monod-Rivaz, de Rochette près Lausanne et, sauf *Arundo Goeperti*, qui a été signalé dans les grès Tongriens de Ralligen près du lac de Thoun (et qui d'ailleurs se continue jusque dans le Miocène supérieur), paraissaient caractériser la molasse d'eau douce inférieure des géologues suisses : ce sont ces données paléontologiques qui ont entraîné l'âge aquitain des molasses du plateau des Bornes et de Bonneville, alors que la stratigraphie nous a amené à des conclusions différentes à la fois pour Thorens et pour Bonneville.

La paléontologie de la molasse de Bonneville se réduisait, jusque dans ces derniers temps, aux données suivantes :

DE SAUSSURE avait déjà signalé des traces charbonneuses dans lesquelles il avait reconnu des débris de plantes. A. FAVRE (§ 276) cite en outre le *Journal de Genève*, 1787, n° 9, p. 38, où l'on signale dans les grès de Bonneville « de petits noyaux ou grains ovales dont les protubérances se trouvent d'un côté de la pierre et les loges de l'autre... Il est probable qu'elles sont dues aux semences de quelques plantes marécageuses, comme le *Sparganium* par exemple, auxquelles les feuilles qui tapissent les autres bancs de ces mêmes grès ont dû appartenir. » M. M. BERTRAND n'avait recueilli que des débris de plantes que M. Zeiller avait déclaré indéterminables. L'étude de plaques minces des grès de Bonneville, faite par l'un de nous, n'avait donné aucun renseignement.

Cette année, plus heureux que nos devanciers, nous avons pu recueillir un certain nombre de documents paléontologiques intéressants en dehors du *Pin* de Bonne dont nous avons parlé plus haut. Tous les échantillons ont été recueillis dans la carrière Bard, aux portes de Bonneville. Cette carrière est aujourd'hui comblée, aussi trouvons-nous intéressant de reproduire la coupe que nous avons pu observer il y a quelques mois et qui a été soigneusement relevée par l'un de nous (*fig. 2*).

Les échantillons de fossiles végétaux ont été soumis à M. P. Marty¹, bien connu par ses belles études sur les flores tertiaires. Malgré l'état souvent fruste des échantillons, le grain gros-

1. M. P. Marty, à qui nous sommes heureux d'adresser ici nos bien sincères remerciements, se propose de publier incessamment une étude complète sur la flore de Bonneville, flore qui a singulièrement élargi nos connaissances sur la végétation des Alpes occidentales au Tongrien.

sier de la roche qui a fait disparaître les nervures tertiaires et mêmes secondaires des feuilles, notre savant collègue a pu nous communiquer la liste suivante avec les remarques intéressantes qui l'accompagnent :

Fougères. *Pteris æningensis* Unger (extrémité d'une fronde), très voisine de *Pt. aquilina* actuel ; a été signalée du Paléocène du Groenland à l'Æningien (Miocène moyen).

Ligodium Gaudini Heer (pinnules), signalée du Suessonien de Bournemouth (Angleterre) au Burdigalien de Münzenberg.

Conifères. *Pinus* cf. *P. sylvestris* L. (cônes, carrière de Bonne).

Palmiers. *Sabal* (*Flabellaria*) *major* Heer (feuille de la carrière Tinjod à Treloup), signalée dans le Miocène, mais est surtout oligocène. A été signalé dans la molasse rouge de Vevey, Ralligen.

Myricées. *Myrica salicina* Unger (feuilles), espèces allant de l'Oligocène au Pliocène.

Laurinées. *Cinnamomum* cf. *C. Rossmässleri* Heer (feuilles).

Cinnamomum cf. *C. lanceolatum* Heer (feuilles). Cette dernière espèce a été signalée à Ralligen.

Ericinées. *Andromeda* (*Leucothoe*) *protogaea* Ung. (2 feuilles incomplètes), espèce franchement oligocène.

Diospyrinées. *Bumelia oreadum* Unger (feuilles), a été signalée de l'Infratongrien de M^{te}-Promina au Plaisancien.

Rhamnées. *Zizyphus Unger* Heer (feuilles), espèce franchement tongrien signalée par Heer (loc. cit.) à Ralligen, au Val d'Illiez (Suisse) et dans les grès de Chaillol des Hautes-Alpes ¹.

Légumineuses. *Cassia Memnonia* Unger (folliole, fruit), signalée du Tongrien de Novale au Miocène de Radoboj.

En outre, organes foliacés rubannés, folioles de Palmiers ou feuilles de roseaux (*arundo*).

M. P. Marty fait suivre cette liste de onze espèces de plantes de la molasse de Bonneville, des remarques suivantes :

« Si un grand nombre de ces espèces ont une grande extension verticale et sont par conséquent peu caractéristiques au point de vue chronologique, c'est cependant dans l'Oligocène que toutes ces plantes se trouvent réunies et c'est par suite à cette période qu'il est le plus naturel de rattacher la molasse de Bon-

1. P. FLICHE : *Note sur quelques Végétaux fossiles de l'Oligocène dans les Alpes françaises.* (Bul. Soc. géol., 3^e série, t. XXVII, 1899, p. 466.)

neville. Si le mélange d'espèces tempérées (*Pteris*, *Pinus*) aux espèces tropicales est un caractère plutôt aquitainien, les *Cinnamomum*, *Andromeda*, *Cassia* sont particulièrement voisines de formes éocènes et oligocènes à l'exclusion des formes plus récentes des mêmes espèces ; et le *Cinnamomum* cf. *lancoelatum* constitue un véritable terme de passage entre les formes éocènes et oligocènes, ce qui tendrait à vieillir beaucoup la molasse de Bonneville jusqu'au Stampien inférieur ou même jusqu'au Sannoisien. »

Toutes ces plantes sont franchement terrestres et ont dû être apportées par les fleuves des terres émergées voisines, dans le bassin où se déposaient les grès de Bonneville. Mais la présence dans les grès de chez Jolivet, près de Contamine, de fucoïdes (Musée de Bonneville), la présence d'organismes marins (*Globyrum*, *Lithothamnium*, *Nummulite*) dans les grès de même âge des Voirons, du Val d'Illiez, enfin la continuité des dépôts franchement marins du Flysch inférieur schisteux avec les dépôts gréseux du Flysch supérieur, nous étions amenés à voir dans cette formation un dépôt marin effectué non loin du rivage et à une assez faible profondeur ¹.

Une des plaques de grès recueillie dans la carrière Bard portait sur l'une des faces l'extrémité inférieure d'une feuille de *Cinnamomum* et sur l'autre face de nombreuses empreintes d'un bivalve de petite taille. Par suite de la grosseur des grains du grès ces empreintes qui représentent des moules externes ou internes des coquilles sont indéterminables au moins spécifiquement. La forme de la coquille inéquivalve, ovale-trigone, presque équilatérale légèrement gibbeuse et légèrement rostrée en arrière, ainsi que la présence sur des coquilles écrasées de la plaque en question de légères stries concentriques, nous permettent cependant de rapporter nos échantillons avec quelque certitude au g. *Corbula* et probablement par suite de la forme beaucoup moins gibbeuse que chez le *Corbula* oligocène au s. g. *Corbulomya*. Ces genres, qui ont été rencontrés quelquefois dans les formations saumâtres, sont surtout des formes marines : leur présence confirme donc les conclusions précédentes.

1. Rappelons que des débris de végétaux (tige de *Typha* et d'Aulne) ont été dragués par 950^m de profondeur et à 50 milles du rivage le plus voisin dans le golfe de Gascogne. (*La Campagne du Caudan*, in *Ann. de Géogr.*, V, 1896, p. 357) et qu'Agassiz (*Three cruises of. The Blake*, t. 1, 295) a ramené de la mer des Antilles, par 2,000^m de profondeur et à 10 à 15 milles de la terre, des amas de feuilles de canne à sucre et de bambous et de coquilles terrestres transportées par les vents.

§ 4. — Conclusions.

En résumé, il résulte de cette étude rapide :

1° Que la Molasse de Bonneville, qu'il vaudrait mieux appeler Flysch gréseux de Bonneville ou mieux encore *Grès de Bonneville* qui ne préjuge rien au sujet de son âge, est une formation marine représentant, non pas le début de la formation de la Molasse (Miocène s.-l.) des géologues suisses, mais la partie terminale (Tongrien sup.) du Nummulitique de la région des Bauges, du Genevois et des Hautes Alpes calcaires de la Savoie.

2° Que ces grès de Bonneville se présentent dans les mêmes conditions de gisement que la molasse rouge du Val d'Illiez, du Bouveret, de Vevey, que les grès de Ralligen et que ces formations très sensiblement synchroniques ont dû se produire en même temps dans un vaste bassin synclinal occupant la région bordière des Alpes en particulier l'emplacement que devaient venir recouvrir les grandes nappes des Préalpes du Chablais ou de la Suisse.

Ces résultats ont été confirmés de la façon la plus heureuse par la paléontologie et il est à espérer et à souhaiter que de nouvelles découvertes, en augmentant la flore des grès de Bonneville et par suite des dépôts oligocènes des Alpes françaises, montreront des analogies paléontologiques encore plus grandes entre les différents dépôts dont nous venons de parler.

H. DOUXAMI,

Maître de Conférences de Géologie et de Minéralogie
à l'Université de Lille.

et

J. DESCHAMPS,

Conducteur des Ponts et Chaussées à Bonneville.



LE CAPITAINE BAUD

UN SAVOYARD COLONIAL

Le Capitaine BAUD

Un télégramme d'une concision brutale, suivi dans les journaux de quelques lignes d'un commentaire trop bref, a annoncé à la fin de décembre 1904 la mort de l'un des plus brillants officiers de notre infanterie coloniale, notre compatriote, le capitaine Baud, officier de la Légion d'honneur, que quinze ans de vie active dans nos possessions lointaines ont tué dans la fleur de l'âge à Madagascar.

Les officiers sont faits pour mourir au service de la patrie, et, quand ils sont de l'armée coloniale, c'est pour eux « un accident du métier » que de tomber au loin. Et l'opinion publique, un instant émue de la nouvelle tragique, est sollicitée par tant d'autres curiosités que l'oubli se fait, trop vite, sur ceux que la terre coloniale a engloutis. Pourtant la mémoire de Baud est loin d'être éteinte parmi les Africains : ils gardent le souvenir des pages décisives qu'il a écrites dans l'histoire de l'expansion française dans l'ouest africain. Mais notre petite patrie, notre chère Savoie, et notre ville d'Annecy qui peut s'enorgueillir d'un tel fils, savent-elles assez ce que fut le vaillant officier qui repose dans le cimetière lointain de Diégo-Suarez ?

J'ai pensé que l'heure était venue d'exposer, dans cette *Revue Savoisienne* si attentive à tout ce qui honore le nom savoyard, la belle épopée que fut la vie de Baud. J'ai été le collaborateur, — très modeste et « de bureau » — de cet homme d'action, j'ai assisté, de loin, mais de cœur, aux luttes qu'il a menées pour la France coloniale et j'ai pu heureusement grossir mes souvenirs grâce à la correspondance envoyée par lui d'Asie et d'Afrique à sa famille que je remercie ici de cette communication.

Puissent ces quelques pages prouver à nos compatriotes qu'ils doivent ajouter un nouveau nom à la liste des « Allobroges vaillants » dont Annecy et la Savoie ont le droit d'être fiers !



Le petit collégien qui, vers 1880, rêvait sur les bancs du paisible collège de Rumilly aux formidables aventures qu'il lisait en cachette dans Jules Verne eût été bien surpris si une fée fût venue lui dire à ce moment :

« Tu seras explorateur. »

Certes les pays d'outre-mer l'attiraient, captivaient son imagination, enfiévrèrent son âme. Mais que d'obstacles pour y atteindre !

Joseph-Marie-Louis Baud était né le 26 avril 1864, à Annecy-le-Vieux, d'une honorable famille très estimée dans notre région. Après avoir suivi pendant deux ou trois ans les cours de la Maîtrise d'Annecy, il fut placé au collège de Rumilly d'où sa famille était originaire.

Un témoin fidèle et dévoué de sa vie nous trace de lui à cette époque le portrait suivant que l'âge ne devait faire que souligner de traits plus forts :

Baud était alors un enfant timide, d'une sauvagerie un peu fière et ombrageuse. Il était bon, un peu réservé, mais profondément expansif pour sa mère qu'il aimait toujours avec passion. Doux et patient avec ses camarades, il ressentait violemment les injustices ou les injures et son ressentiment était tenace.

À l'âge où les enfants commencent à révéler leurs aptitudes, son rêve était de courir le monde, à l'exemple des héros de Jules Verne dont la lecture le transportait. En même temps il s'enthousiasmait pour la gloire et les batailles, sans penser que ce double idéal, voyages et armée, fût réalisable et encore bien moins qu'il résumât sa future destinée.

Les enfants de son âge le trouvaient un peu original, et il l'était en effet. Ses jeux de vacances consistaient à organiser avec ses jeunes cousins des simulacres d'aventures de Robinson, des courses à l'inconnu ou des semblants de bateaux, dont il était le capitaine, — à moins qu'il ne disparût seul, éloigné de la maison pendant de longues heures, à errer dans les bois ou la montagne sans autre but que d'aller à l'aventure, droit devant lui et de découvrir des coins encore ignorés de lui.

Comme bien l'on pense, ce n'était pas cependant en explorant les mystères du bois des Glaisins que le jeune Baud pouvait s'ouvrir cette carrière lointaine vers laquelle il tendait déjà toute son énergie. Pour arriver au grade d'officier il fallait subir examens et concours et, si les courses à travers la brousse d'Annecy-le-Vieux développaient au contact de la nature montagnarde son imagination littéraire, ses études mathématiques se ressentaient de la trop grande part donnée à la fantaisie. Et c'est ici qu'éclate dès le jeune âge la force de caractère du futur officier. Malgré sa répugnance pour les sciences, désireux de

réaliser son rêve qui dès lors se précisait dans l'admission à l'école Saint-Cyr, il passe l'examen du baccalauréat et, après avoir suivi deux années de cours préparatoires aux Lycées de Lyon et de Grenoble, il entre à Saint-Cyr en octobre 1885. Deux ans après il en sortait avec l'épaulette de sous-lieutenant d'infanterie de marine.

Cette arme répondait trop à ses aspirations pour qu'il hésitât à y faire sa carrière. L'infanterie de marine n'était pas seulement à cette époque la glorieuse troupe qui s'était illustrée à Bazeilles. Elle était, comme la légion étrangère d'aujourd'hui, le rendez-vous de tous ceux, officiers et soldats, qui voulaient fuir la monotonie des garnisons métropolitaines et continuer au loin les exploits des Faidherbe et des Brière de l'Isle. Le lieutenant-colonel Péroz, dans un livre récent où la vie active crépite comme dans un roman du père Dumas, *Par Vocation*, a fait revivre cet étonnant 4^e régiment d'infanterie de marine de Toulon où il s'engageait, lui, quelques années avant que Baud vînt y faire baptiser son épaulette. On y voyait, à côté de jeunes sous-lieutenants ardents, des vieux officiers parvenus par le rang et montés en grade en 1870, des sous-officiers à plusieurs brisques, plusieurs fois « cassés » pour indiscipline ou ivrognerie, mais soldats dans l'âme et se battant comme des lions contre les ennemis noirs, jaunes ou blancs, de braves garçons désignés par le sort et un peu émus d'être tombés là, des fils de famille engagés en quête d'inédit ou casés par des conseils judiciaires prudents, et aussi des malandrins qui dépistaient ainsi la surveillance trop stricte de la police. On y signalait discrètement trois anciens officiers qui « avaient eu des malheurs » et qui replâtraient leur honneur sous l'uniforme du simple « marsouin ».

Quelle éducation, quelle formation du caractère pour un sous-lieutenant frais émoulu de Saint-Cyr ! Baud passa deux années au service de troupe avant que le tour de départ le désignât pour les colonies. Et sa correspondance est pleine de sa joie de servir son pays même dans ce modeste grade, de commander et d'instruire des hommes, de s'imposer par sa valeur militaire à ces vieux brisquards toujours prêts à « blaguer les blancs-becs ».

Mais dans sa vie agitée de jeune officier, même dans les plaisirs qui ne manquent pas à Toulon si voisin de Nice et si souvent animé par l'escadre, il n'oublie pas la mission, le but qu'il s'est tracé et il attend avec impatience, tout en rapportant de la

Valbonne un bon travail sur le tir, l'heure où le bateau-transport l'emmènera à son tour vers les pays exotiques où les camarades agissent, se battent, meurent.

Et au début de 1889, il est désigné pour faire partie de la relève de Cochinchine.

Séjour en Cochinchine

(Mai 1889-Mars 1891)

Le rêve de l'écolier se réalise : le voici parti pour de nouveaux mondes, et le jeune sous-lieutenant d'infanterie de marine que le *Bien-Hoa* emmène à Saïgon ouvre tout grands à la vie coloniale ses yeux et son âme.

C'est à Bône, où le transport fait escale pour charger du tabac, que le futur Africain voit pour la première fois la terre d'Afrique, — de loin, car il y a interdiction de descendre. Et il fait vivre en quelques traits le pays qu'il rencontre :

Pour la première fois j'ai devant moi une terre qui n'est pas celle d'Europe. Bône, au fond de sa rade, se cache derrière une colline sur laquelle perche sa citadelle. Quelques collines vertes, couronnées de maisons blanches sans toits et sans ces contrevents verts qui sont la caractéristique des villas européennes. A l'est, vers la Tunisie, une côte plate, qui semble de sable et qui se confond au loin avec la mer. En arrière-plan, des collines bleues comme chez nous, dernières ramifications de l'Atlas. Le ciel et la mer d'un bleu intense.

La vie de bord, si intéressante pour qui la découvre, enchante le jeune échappé d'Europe. Mais, chargé du service en qualité de sous-lieutenant le plus ancien avec son camarade Margaine, il ne peut jouir comme les autres de ce repos, de ce *far-niente* auquel s'adonnent à bord les plus actifs. Et pourtant il note chaque jour ses impressions de débutant. Lisez cette description de la traversée du canal de Suez :

Jamais je n'ai rien vu d'aussi beau que cette nuit. Il fallait l'éclatante chaleur pour n'être pas convaincus que nous avançons à travers un champ de neige. Une lune splendide, s'ajoutant à la lumière électrique dont nous inondions les alentours, transformait en neige le gris-blanc du sable. De temps à autre un palmier perdu surgissait mélancoliquement. Quelques cris de chacals dans les rares broussailles nous faisaient passer comme un frisson. A onze heures, nous débouchons dans le Lac Salé, au fond duquel se trouve Ismaïlia. Le chenal indiqué dans ce lac sans fond par des milliers de falots bleus et rouges et verts fait ressembler cet ensemble à une de nos grandes gares vue la nuit. . .

Puis c'est la mer Rouge, suffocante, déprimante, et où le jeune officier se distingue par un petit « haut fait » :

Je vous enverrais, si on ne m'avait pas conseillé de le garder par devers moi, mon brevet de gabier de 1^{re} classe muni de tous les cachets du bord. Je suis, par le gros temps, monté à la pomme du grand mât, résultat d'un défi. Nous sortions de diner, Margaine me dit qu'il me défiait bien de grimper là-haut. « Si tu y vas, j'y vais. » Aussitôt fait que dit. Arrivés ensemble au perroquet, nous décrivions avec le mât de vastes courbes dans l'air. Mais j'ai bons membres et pas idée de vertige. J'étreignais le mât à bras-le-corps et j'arrivais à la pomme le premier. A la descente les gabiers nous attendaient pour nous féliciter.

Cet après-midi, mon service m'appelant à l'entrepont, j'ai pu constater les résultats heureux de mon étourderie : les hommes couchés sur le plancher et que j'étais obligé d'enjamber pour ne pas les écraser, se levaient pour me laisser passage. Jamais ils ne l'avaient fait pour personne.

Et toujours, chez le jeune homme comme chez l'enfant, la même noble pensée d'ambition qui, en plein Océan Indien, alors qu'il suivait des yeux le sillage phosphorescent du navire, lui fait écrire :

Demain nous allons entrer dans cet étroit canal qui sépare Sumatra de la presqu'île de Malacca. Le point du monde où la végétation est la plus belle. Je me promets bien d'ouvrir les yeux. L'Hindoustan, l'archipel de la Sonde, voilà les deux contrées que j'avais rêvé de visiter et que je ne fais qu'entrevoir.

En sera-t-il de même pour les rêves de mon existence ? Déjà je suis arrivé en partie à cette vie de militaire et d'explorateur que j'avais vue si souvent à travers le prisme de mes quinze ans...

Que faut-il pour arriver en ce monde ? Un peu d'intelligence, mais beaucoup de suite dans les idées, de la volonté, du caractère. Il en est de même dans la lutte pour la vie. Sacrifier les petites lignes aux grandes ; nous l'avons fait jusqu'à présent avec succès ; et puis avoir un but précis et y tendre toujours. C'est grâce à cela que je suis arrivé à quelque chose, et que j'irai plus loin. Si je suis maintenant dans la mer des Indes, c'était déjà dans le programme que je me suis tracé à quinze ans. Je l'ai déjà accompli en grande partie, ce programme, je me le suis tracé large pour être sûr de l'exécuter, et pour laisser à la chance toute la latitude d'en régler le détail. Elle peut m'être défavorable, mais elle ne m'empêchera pas d'aller jusqu'au bout.

Sous la plume d'un officier de 22 ans, ces phrases ne sont-elles pas un admirable exemple à donner à nos jeunes gens d'aujourd'hui ?

Le 3 mai 1889, le sous-lieutenant Baud était à Saïgon. Si dans ses rêves d'enfant il avait entrevu les couches à la dure, il était servi à souhait :

Me voilà donc à Saïgon cherchant une chambre. Les casernes sont à l'extérieur, et les officiers habitent de petites cases presque perdues dans la brousse. J'en dénêche une à 15 piastres (de 3 fr. 80) par mois. Deux pièces absolument nues. La pluie passe à travers le toit et le semblant de plafond où il ne reste plus que quelques liteaux sans plâtre. Les margouillats tapissent les murs non chaulés. Des portes sans serrure, il ne reste plus que les traverses. Les autres cases sont à peu près sur le même modèle.

D'ailleurs 35° presque toute la journée... y compris la nuit. Des petites bêtes élisent domicile dans les chaussures.

On se meuble à ses frais. J'ai donc adopté le système indigène. Pour deux piastres j'ai eu une chaise longue en rotin et une immense natte. C'est sur cette natte que je couche avec ma pèlerine roulée pour oreiller. Je suis plus au frais que dans un lit. Et, quant à la dure, j'adore cela. Ma première nuit seule a manqué d'agrément. Je n'étais pas encore habitué aux petites bêtes qui pullulaient autour de moi. Et puis on venait de me parler du serpent-minute ou serpent-fil : dans le demi-sommeil, il me semblait toujours en sentir un se glisser sous moi. Heureusement il est rare, n'entre pas dans les habitations et ne s'attaque qu'aux indigènes qui vont nu-pieds. Maintenant je dors à merveille.

Mais il n'oublie pas la petite patrie savoisiennne :

Je n'ai pas le temps de m'ennuyer. C'est seulement après la sieste, quand je me réveille d'un sommeil profond, que je sens l'éloignement. J'ai pendant quelques instants cessé de voir ces têtes de Chinois et de Malais, de respirer l'odeur du musc, de me sentir écrasé sous ce ciel jaune et gris. J'ai rêvé à Vignères. Malgré moi j'ai eu un serrement de cœur jusqu'au réveil complet de ma volonté.

Toujours la volonté, le besoin d'action. Aussi quelle joie quand Baud à qui l'on avait annoncé six mois de séjour à Saïgon apprend le 7 mai qu'il est nommé au commandement du poste de Caï-Maï, près de Cholon ! C'est l'un des quatre postes maintenus en Cochinchine, et qui le commande a déjà le pouvoir et la responsabilité en chef : rapports au colonel, comptabilité, comptes-rendus, surveillance politique, outre la besogne purement militaire, l'instruction des hommes, le ravitaillement, etc. « Pour la première fois, écrit-il, je donne des ordres venant de moi, c'est un plaisir qui a bien sa saveur. » Il revient sans cesse sur cette idée :

Le jour de ma prise de commandement mes tirailleurs ont voulu me tâter. Un jeune sous-lieutenant, ça n'oserait rien dire ! Il en manquait un tiers à l'appel du soir. Au lieu de leur donner de la consigne je les fourre tous en prison. Depuis lors tout marche à la baguette.

Je suis plus indépendant et plus maître chez moi qu'un colonel dans son

régiment. Je vous avoue que ce n'est pas sans un petit sentiment d'orgueil que j'ai pris pour la première fois un commandement effectif et que j'ai endossé une responsabilité assez lourde. Il y a bien des jeunes gens de mon âge qui gagnent de grosses sommes derrière un bureau ou un comptoir, mais peu, à coup sûr, connaissent le plaisir que j'éprouve à me promener dans mon domaine.

Ces impressions, ces émotions, Baud allait les revivre pendant tout ce séjour de Cochinchine qui dura jusqu'en mars 1901.

En juin 1889, il est à Poulo-Condore, dans cette île madréporique d'une admirable végétation tropicale qui sert de pénitencier à notre colonie indo-chinoise. C'était bien l'île lointaine et enchantée qu'avait souhaitée l'écolier enthousiaste de Jules Verne :

J'avais toujours rêvé un voyage aux Indes et dans les îles de la Sonde pour voir ce qu'il y a de plus merveilleux comme flore ou comme faune sur la terre. Je me trouve enfin dans une île qui à ce point de vue correspond parfaitement à l'Inde et aux îles de la Sonde. Quel saut on peut faire en dix ans ! J'avais 15 ans, j'étais à Rumilly, en troisième, ne connaissant absolument rien du monde, enfoui dans une petite ville dont je ne voyais pas l'issue. Pendant les longues études je faisais de grandes courses à travers le monde, je rêvais. Il y avait tant de barrières à mes rêves, le baccalauréat, les grandes écoles, je pensais à Saint-Cyr sans oser l'espérer. Et puis Jules Verne m'avait un peu tourné la tête avec ses voyages, ses îles madréporiques, ses bancs de coraux. Je me sentais submergé...

En dix ans mes rêves se sont accomplis. J'ai passé par Saint-Cyr pour aboutir sur une île madréporique, et des cinq parties du monde il n'y en a plus qu'une que je n'aie pas vu se profiler à l'horizon. J'ai fait l'apprentissage du monde. Et dans cette île où rien ne me manque je suis à l'étroit. Il me faut autre chose, et je continue mes rêves d'avenir.

Où me mèneront-ils ? J'ai le temps et l'espace devant moi, et la volonté de me faire une large place au soleil. J'attends et je me laisse aller à l'avenir. Qu'en sortira-t-il ? Je l'ignore.

Baud ne passe pas son temps à rêver. Il multiplie les preuves de son activité, il recherche les traces laissées par l'ancienne occupation anglaise, il établit un rapport détaillé avec plans et croquis sur la valeur stratégique de l'île, il multiplie les reconnaissances, il rédige un projet d'établissement de nouvelles casernes. Mais sa pensée, au milieu de ce travail incessant, se reporte toujours « à la jolie colline » de Vignères et c'est avec âme qu'il compare au bleu du lac d'Annecy les couleurs changeantes de la mer madréporique « dont les vagues, dit-il, qui viennent mourir à mes pieds sont en rapport sans discontinuité d'eau avec le ruisseau de Vignères », et son admiration pour la

végétation tropicale ne lui fait pas oublier la nôtre : « C'est bien joli, mon jardin, écrit-il, mais il ne vaut pas une planche de poireaux de Vignères et je donnerais tout l'Océan Indien et la mer de Chine pour avoir une œillée sur le lac entre le four et le noyer. »

C'est à Poulo-Condore qu'il apprend, en octobre 1889, sa mise au tableau d'avancement au choix pour le grade de lieutenant. Il la doit à un travail sur le tir qu'il avait fait en France et qui a été mis à l'ordre du jour de sa brigade et à la distinction avec laquelle il a accompli ses premiers commandements en Cochinchine.

Avant de quitter Poulo-Condore il fait une visite au cimetière de l'île et quel poignant pressentiment l'y saisit !

Hier, jour des Morts, j'ai bien prié pour les nôtres. Nous avons fait une visite au cimetière, si on peut appeler ainsi un petit tertre, dans la brousse, parsemé de croix. Le terrain n'est pas béni, pas plus que les malheureux qui aboutissent là : des officiers et des soldats, quelques rares civils. Comme c'est plus triste que le cimetière sous le clocher ! Autant les requins que cela, ou bien la grande fosse commune du champ de bataille...

La première fois de ma vie, à la vue de ce cimetière désolé, je me suis inquiété du lieu où aboutira ma pauvre existence. D'ailleurs peu importe : l'important, c'est après...

Revenu à Saïgon il multiplie les tentatives pour aller au Tonkin où l'on fait colonne, où l'on se bat. Mais son colonel le retient comme un collaborateur précieux : il ne lui permet même pas de permuter avec un camarade qui ne tient pas à aller chasser le pirate dans le Haut-Fleuve et à la frontière de Chine. Et voici notre passionné d'aventures mis à toutes les sauces de la vie de garnison coloniale :

Je viens d'être nommé juge au conseil de guerre. Je suis donc à la fois officier de troupes, officier de tir, officier chargé de conférences sur la fortification, après avoir été topographe et archiviste à Poulo-Condore. Il ne me manquait plus que d'être juge ! C'est le seul délassement qu'on ait pu me trouver. Si du moins on pouvait dormir ! Mais, au militaire, on expédie les choses rapidement et on est obligé d'écouter, d'autant plus qu'on est juré et juge en même temps. •

Son séjour à Mytho jusqu'en août 1890 ne fut guère plus intéressant et Baud s'émouvait au récit des premiers engagements que l'infanterie de marine livrait au Dahomey. De retour à Saïgon il apprend la mort de ce camarade Margaine avec lequel il voyagea sur le *Bien-Hoa* : attaquant une pagode occupée par les pirates, Margaine était tombé blessé à la jambe et ses tirail-

leurs annamites décimés par un feu terrible ayant lâché pied, les Chinois avaient capturé vivant l'héroïque blessé qui continuait à commander le feu et l'avaient décapité ! On comprend combien de tels récits enflammaient l'imagination des officiers maintenus en Cochinchine et avec quel dépit ils participaient aux manœuvres quand là-bas c'était la vraie guerre. Du moins Baud trouva-t-il l'occasion de s'y distinguer. Une opération ayant mal été interprétée et insuffisamment conduite par le colonel, il se trouva que le compte-rendu que le jeune sous-lieutenant en avait fait pour le général soulignait sans qu'il s'en doutât la faute tactique. Le colonel ne cacha pas son mécontentement, mais cependant Baud apprenait, peu après, qu'il en avait reçu la note flatteuse suivante : « Officier d'une intelligence bien au-dessus de la moyenne ; se désigne de lui-même pour l'avancement et les fonctions spéciales. »

La nomination de Baud au grade de lieutenant, dans un choix très brillant, le trouva au poste de Chaudoc qu'il quitta en novembre 1890 pour celui de Bien-Hoa, le plus important de la Cochinchine. Il en décrivait ainsi le charme et la vie :

Ce pays est charmant. Quelle différence avec Mytho et Chaudoc ! Il me semble que je suis à mille lieues de la Cochinchine. Plus de rizières sans fin, de marécages, de forêts aux fourrés impénétrables de lianes et de bambous. A partir de Saïgon le sol commence à s'élever, les cultures changent, des bouquets d'arbres splendides, des champs d'ananas plantés comme des betteraves, des prairies où paissent des vaches et des buffles. En approchant de Bien-Hoa les montagnes de l'Annam commencent à se dessiner à l'est, puis une grande ligne noire : c'est la forêt qui couvre tout le massif de l'Annam.

Bien-Hoa est un joli village assis dans un vallon sur les bords du Donmaï. Au-delà du village, un terrain montueux, couvert d'arbustes qui embaument et de prairies fines comme du gazon d'Espagne. Par ci par là un énorme tamarinier. Cela rappelle la France. Des steppes, des landes couvertes de bruyères et de châtaigniers. Au-delà la forêt comme bondée de tigres et de cerfs.

C'est dans cette lande, sur un mamelon, qu'est assis mon fort, isolé du village qu'il commande. Et là, dans ma solitude, au milieu d'un air sans moustiques, je suis heureux autant qu'on peut l'être.

La nuit le tigre descend de la montagne et vient enlever des bœufs jusque sur le terrain militaire qui s'étend, il est vrai, assez loin. On vient d'en prendre deux vivants, au piège. Aussi n'est-il pas prudent de se promener sentimentalement la nuit dans les bois. Le jour, rien à craindre, le tigre fuit l'Européen. On n'a d'ailleurs qu'à emmener avec soi un Annamite et un chien. Le tigre a le respect du blanc, s'attaquera plus volontiers à l'indigène, mais plus sûrement encore au chien qui paiera pour tous.

En mars 1891, Baud apprenait la suppression d'un bataillon de tirailleurs et sa désignation pour la France. Cette première campagne ne lui avait pas donné ce baptême du feu qu'il voulait aller chercher au Tonkin. Mais elle lui avait appris la vie de l'officier colonial, elle avait mûri en lui l'homme de décision et de volonté et elle le ramenait en France avec le second galon obtenu dans un choix exceptionnel.

C'était dans d'autres continents que notre compatriote allait continuer sa carrière coloniale.

Premier Voyage au Dahomey.

C'est au 2^e régiment d'infanterie de marine à Brest, que Baud fut affecté à son retour de Cochinchine. Brest est l'une des villes de France où il pleut le plus et rien n'est froid et triste comme ses rues détrempées. Le crachin brestois faisait regretter au jeune lieutenant les belles et bonnes *carres* de la région d'Annecy. Du moins s'intéressait-il fort au cours qu'il était chargé de faire en qualité de sous-directeur des écoles.

Mais, dès 1893, de nouveau, les colonies l'attiraient. Il était au camp de Châlons, aux exercices de tir, quand on lui parla d'une mission qui s'organisait pour le Dahomey. Le général Dodds avait, l'année précédente, vaincu Behanzin, pris Abomey et pacifié le sud du Dahomey. Un tel effort ne pouvait pas rester sans résultat, le sang et l'or dépensés dans cette campagne devaient être payés et le Gouvernement français avait décidé que nos anciens établissements de la côte du Bénin, Kotonou, Porto-Novo, Wydah, seraient poussés dans l'intérieur, dans l'arrière-pays, dans l'*hinterland*, comme disent les Allemands.

Non seulement la pacification, inaugurée en 1892 par la campagne d'Abomey, devait s'étendre progressivement vers le nord, mais on s'avisait que cette Afrique occidentale, où nous avions déjà quatre colonies côtières, le Sénégal, la Guinée française (anciennes Rivières du Sud), la Côte d'Ivoire et le Bénin, et une colonie intérieure le Soudan, alors limité au cours du Niger, pourrait bien s'amalgamer en un seul bloc et que l'Ouest africain serait alors français de Saint-Louis-du-Sénégal jusqu'à Tombouctou et au bas Niger : autant dire que notre drapeau devait flotter d'Alger jusqu'au golfe du Bénin.

Mais nous n'étions pas seuls le long du golfe. Il y avait notamment entre nos établissements de la Côte d'Ivoire et ceux

du Bénin qui allaient s'étendre sous le nom de Dahomey, une colonie anglaise, la Côte d'Or (Gold Coast), et une colonie allemande, le Togoland. Anglais et Allemands aspiraient, eux aussi, à étendre leurs possessions dans l'intérieur et notamment à les relier au cours du Niger. C'eût été notre rêve d'union soudanaise anéanti. Notre Sénégal-Soudan eût été séparé de notre Dahomey, et quelle cause de conflits devait être pour nous la bande de terre anglaise ou allemande, peut-être anglaise et allemande, qui traverserait ainsi par le milieu le grand empire que nous projetions de fonder ?

C'est à empêcher ce malheur que la politique coloniale française travailla dès que Dodds eut vaincu Behanzin et pendant même que les opérations de guerre continuaient pour saisir le roi fugitif. C'est à cette œuvre que Baud allait s'employer de 1893 à 1898 avec une ténacité qui a pour toujours illustré son nom.

Il agit d'abord en second. La tâche qui lui était offerte au mois d'août 1893 était d'accompagner le commandant d'artillerie de marine Decœur qui était chargé de reconnaître la frontière entre le Togoland allemand et le Dahomey, de fonder aussi avant que possible des postes et de signer des traités de protectorat avec les chefs indigènes afin de faire reconnaître à la France les territoires encore sans maître. On en était à la période des « annexions au pinceau ». Les pays nouveaux d'Afrique devaient appartenir aux puissances dont les missions en auraient les premières fait l'exploration et bientôt allait s'engager entre les explorateurs une véritable course au clocher. C'était à qui ferait signer aux rois nègres le premier papier : plus tard ce serait aux diplomates, réunis en commission de délimitation, à se débrouiller entre les textes. Pour l'instant ceux qui profitaient le plus de la concurrence étaient les bons chefs nègres eux-mêmes qui signaient successivement avec tous les voyageurs blancs pour recevoir les cadeaux habituels à ces cérémonies.

La première mission Decœur dura de mai 1893 à mars 1894. Ce fut pour Baud le baptême de l'exploration et dès ce moment il s'éprit de cette vie de brousse pour laquelle il était né et qui lui rappelait, mieux que les miradors de Cochinchine, ses lectures passionnées du collège de Rumilly.

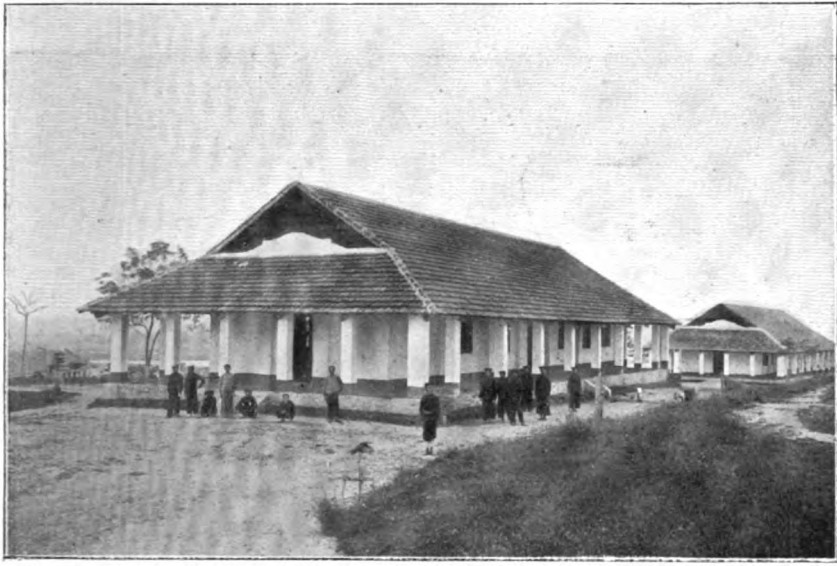
Les débuts furent pénibles. Le commandant avait dû se rendre au Congo pour recruter des porteurs et le lieutenant était chargé pendant ce temps d'en recruter sur place et au Lagos et de trouver

des interprètes. La maladie vint gêner cette opération déjà délicate. A force d'énergie il en triompha et voici comment il décrit cette période difficile :

Wydah, le 25 juin 1893.

Il y a bientôt un mois que je vous écrivais les dernières lignes des précédents feuillets. Depuis lors, aucun courrier n'est rentré en France, et j'ai passé par une épreuve cruelle, mais qui en somme a eu les plus heureux résultats. Je vous ai dit comment ne trouvant pas suffisamment de porteurs au Dahomey, le commandant Decœur avait filé sur le Congo croyant y rester 8 ou 15 jours au plus. Je n'avais donc rien à faire, mon essai de racolement terminé. Je me trouvais à Porto-Novo depuis deux jours, souffrant un peu de diarrhée provenant vous savez d'où, quand, une belle nuit, je suis pris d'une dysenterie atroce, en même temps que de vomissements de bile. Le lendemain après avoir évacué toute la bile de mon corps, la dysenterie s'accroissait, ce n'était plus de la bile, mais de la graisse et le soir du sang. En ma qualité de Conchinchinois, j'étais fixé, et j'entrais à l'hôpital. Au bout de deux jours j'étais si affaibli qu'on me portait pour aller à la selle. Sur ces entrefaites je recevais du commandant Decœur des instructions concernant la mission : voyages à faire sur le territoire anglais de Lagos pour entrer en relations avec des Musulmans et me faire donner des lettres de recommandation pour l'intérieur, interprètes et émissaires à embaucher, renseignements à prendre sur les intentions des populations et sur l'itinéraire à fixer définitivement, enfin aller à Wydah me présenter au commandant supérieur, lui remettre mes lettres de créances et prendre les dernières instructions qu'il avait dû recevoir du Ministère. Jugez de ma position, cloué sur un lit d'hôpital, sans la force de me remuer et tout juste celle de penser, je sentais le temps qui passait sans que rien se fasse. Au bout de dix jours de ce supplice (car je pensais que la mission se ferait sans moi), je n'étais plus au sang, mais c'étaient les selles caractérisées du dyssentérique, et qui ne s'amélioraient pas. Le médecin en chef me donnait deux mois pour me guérir. Pendant ce temps, à Kotonou, on avait débarqué les colis de la mission (plus de 100) qui se trouvaient en plein air, dispersés, exposés aux vols et aux intempéries. Je demandai au médecin en chef de m'envoyer à Kotonou où il y a une petite ambulance.

Il refuse mordicus. Le jour même j'apprends qu'à midi part une chaloupe pour Kotonou. Je corromps un infirmier pour avoir un hamac et deux porteurs à 11 heures et je m'évade comme un fugitif. A Kotonou, j'arrive avec un accès de fièvre, mais je trouve un jeune médecin auquel j'explique mon cas. (A Porto-Novo, je n'avais pris, outre des médicaments, que du lait de conserve pendant les dix jours). Le jeune médecin de Kotonou me demande si je veux risquer le tout pour le tout : guérir peut-être en vingt-quatre heures en risquant de rechuter plus gravement que la première fois. J'accepte. (Le médecin en chef de Porto-Novo m'avait interdit de rien prendre que du lait, et particulièrement bière, liqueurs, vins.) A 8 heures du soir, le docteur revient me voir avec, sous les bras, une bouteille de

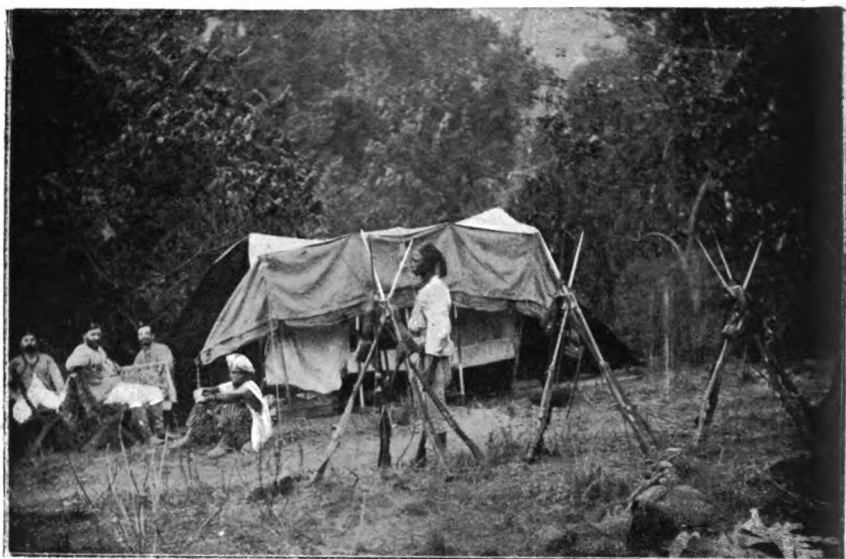


UN POSTE EN COCHINCHINE 1.

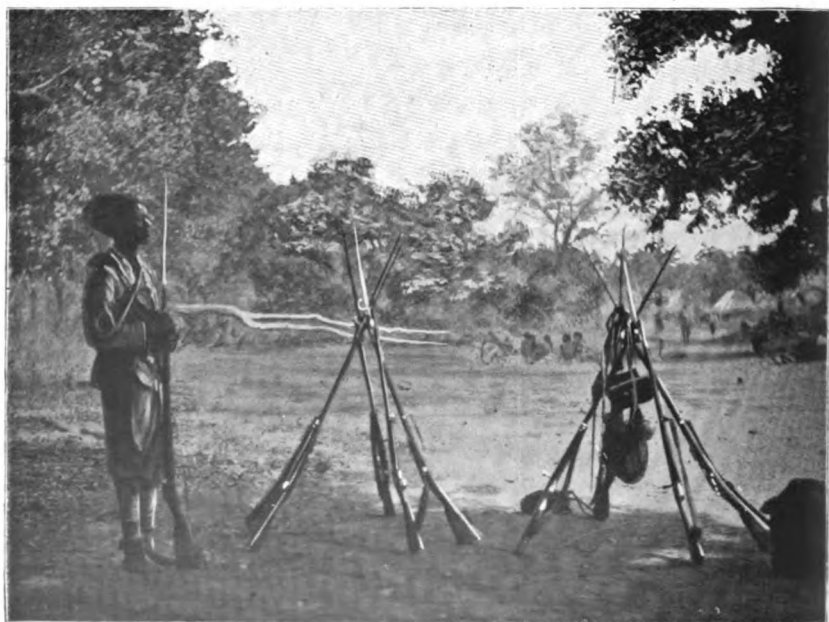


LE ROI DE BOUSSA.

1. Clichés de la *Dépêche Coloniale illustrée*.



UN CAMPMENT DANS LA BROUSSE.



AUX BORDS DU NIGER.

champagne et trois de bière, et me prescrit de boire cela avant de m'endormir. Comme j'étais très faible, vous jugez de mon état à 10 heures du soir. Je me réveillai le lendemain à 5 heures du soir; j'étais sur pied, et cinq jours après, après avoir rentré mes colis, je prenais de la magnésie, et pour cause. Je me suis équilibré, mange comme un ogre, suis débarrassé de ma bile, qui est le poison sous ce climat.

En outre, malgré mille difficultés qu'on m'a créées, je suis arrivé à mon but, j'ai une douzaine d'interprètes de tous les idiomes de l'intérieur, j'ai lancé des musulmans sur les principaux points pour préparer notre arrivée, j'ai passé des contrats, et j'ai une carte dont j'avais besoin, et qu'on me refusait. Bref, je me suis donné du tintoin, mais j'ai rempli mon programme qui constituait un des points difficiles de la mission. J'ai consacré 5,000 fr. à ces préliminaires, mais il y aura un résultat. Je vais repartir de Ouidah, siège du Gouvernement, pour Kotonou, Porto Novo, Lagos. Je voyage en hamac, et la nuit. C'est d'une grande commodité. On peut être couché ou assis et prendre mille positions intermédiaires. Et puis, sans aucune secousse, et on va comme en voiture au petit trot, car les hamaquaires courent. Et puis, toute cette région est un parc féérique. Dans les bois, les marigots surtout, des fleurs, des papillons inouïs.

Le but de la mission n'est pas celui d'une exploration. C'est une mission purement politique et si nous continuons plus loin en cas de bonne santé, c'est pour cacher le vrai but qui ne sera connu que longtemps après notre rentrée, s'il l'est jamais. Je pourrai écrire mes mémoires.

BAUD.

La mission quitta la côte au début de juillet et gagna le cours du Mono à la frontière franco-allemande, ou plutôt dans la zone indéterminée entre les deux colonies. Ses opérations ont été tenues très confidentielles. Dans la forêt vierge, la boue et les marécages, la marche était pénible : pas de carte, des populations souvent hostiles, un ravitaillement très difficile. Ce qui gênait aussi le mouvement, c'est que à quelque distance on donnait la chasse à Béhanzin et à ses bandes et que plusieurs fois la mission dut se faire respecter grâce à son escorte : ses nuits étaient souvent éclairées par la lueur des villages qui brûlaient.

Mais le résultat était atteint. La mission avait promené le nom et le drapeau français jusqu'à Pessi dans les villages que nous voulions maintenir en-deçà de notre frontière et, quand elle regagna la côte, exténuée, sans ressources, elle apprenait qu'un officier allemand venait de quitter le port de Petit-Popo pour aller tenter au Mono la tâche qu'elle venait d'accomplir.

Baud revint de cette première mission avec la médaille commémorative de l'expédition du Dahomey et les décorations de l'Etoile Noire du Bénin et du Nicham Iftikhar de Tunis : mieux

que cela, avec l'expérience de l'exploration dahoméenne. Il avait trouvé son champ d'action et l'année 1894 n'était pas finie qu'il débarquait de nouveau sur la côte du Dahomey, toujours sous les ordres du commandant Decœur, mais cette fois pour une mission plus importante encore et dont les résultats allaient préoccuper l'Allemagne et l'Angleterre et donner de la besogne aux diplomates.

Second voyage au Dahomey.

Mission Decœur.

Il faut couper la route du Niger aux Anglais de la Gold Coast et aux Allemands du Togoland, telles étaient, brièvement résumées, les instructions qu'emportait le commandant Decœur en quittant Porto-Novo à la fin du mois d'août 1894 avec le lieutenant Baud et le chef de poste Molex, — un Savoyard, lui aussi, aujourd'hui administrateur de commune mixte en Algérie. — La colonie du Dahomey était définitivement constituée et confiée à un gouverneur énergique, M. Victor Ballot, qui avait été déjà pendant la campagne de 1892-1893 l'auxiliaire précieux du général Dodds. Il fallait lui « donner de l'air », c'est-à-dire l'étendre vers le Nord, vers le Niger d'une part et vers le Soudan de l'autre. Le Ministère des Colonies et M. Ballot avaient organisé une série de missions qui devaient converger vers ce but : mission du capitaine Toutée, de l'administrateur Alby, de M. Ballot lui-même. C'était à la mission Decœur-Baud qu'était réservée la tâche la plus importante et une association coloniale, dont je n'ai pas à dire le rôle ici, le Comité de l'Afrique française, avait donné à cette mission son concours matériel et moral.

Ceux qui regardent aujourd'hui les cartes si complètes de l'Afrique occidentale ne peuvent concevoir combien de blancs couvraient les vastes étendues si bien topographiées et combien d'appréhensions nous donnait la marche de nos explorateurs.

La mission Decœur-Baud, à qui s'adjoignit bientôt le lieutenant Vermeersch, marcha d'abord droit sur le poste récemment fondé dans le Haut-Dahomey par le gouverneur Ballot et baptisé par celui-ci en l'honneur du président Carnot, — ne dirons-nous pas : encore un Savoyard ? — du nom de Carnotville. Elle y parvenait le 12 octobre 1894 et reconnut d'abord Bassila et Ouangara. Elle se réjouissait déjà d'avoir barré aux Alle-

mands du Togo la route du Borgou quand le danger apparut du côté que l'on croyait tranquille : une mission anglaise commandée par le capitaine Lugard, était partie sans bruit du Niger et s'était avancée vers Nikki. Était-ce le troisième larron ? A marches forcées la mission gagna Nikki, chef-lieu du Borgou, et y arriva le 25 novembre. Les Anglais y étaient déjà venus, mais n'avaient pas vu le roi du Borgou et n'avaient signé aucun traité. La priorité restait donc acquise à la mission française qui établit le protectorat sur le Borgou.

Revenu à Carnotville pour se ravitailler, le commandant Decœur, tranquille du côté de Nikki, pouvait donc reprendre sa pénétration vers le haut Borgou, le Gourma et le Niger. Parvenu à Makka et pour gagner encore du temps sur la mission allemande du Dr Gruner et du lieutenant de Carnap qui arrivait à toute vitesse, Decœur chargea Baud de gagner Say le plus rapidement possible.

Le lieutenant n'emmenait avec lui que le lieutenant Vargoz et 25 tirailleurs. Prenant par la route des caravanes de Lambounti, il parvint à Kodjar à six étapes de Say, le point visé sur le Niger et où le colonel Monteil avait coupé le fleuve dans sa grande traversée de l'Afrique. Là, les nouvelles sont rien moins que rassurantes. Le chef de Say est sous l'influence de deux ennemis des Français, l'ancien sultan Ahmadou Cheikhou dépossédé du Soudan par les colonnes du général Desbordes et du colonel Archinard et le chef Ali-Bouri. Baud envoie un émissaire secret au chef de Say et le suit à petites journées jusqu'à Boti. Mais on se bat, on pille dans la région. Il doit rétrograder jusqu'à Kodjar. Les nouvelles deviennent rares, l'émissaire ne revient pas. Pour en finir, Baud se met seul en route avec son ordonnance et ses hamacaires-porteurs, s'exposant ainsi à de graves dangers, car si Ahmadou l'eût capturé, il ne l'eût pas laissé échapper. Trois jours après il était de nouveau à Boti et le 25 janvier à Say où le Sultan et la population lui faisaient un excellent accueil : le drapeau de la colonie française du Dahomey était au Niger et la route du Nord assurée à notre possession de la côte du Bénin ! Un traité en due forme assura notre priorité.

Quelques jours après, grosse émotion : des blancs arrivaient ! A n'en pas douter, pensait Baud, c'étaient les Allemands. Quelle ne fut pas sa joie de voir déboucher le 1^{er} février le commandant Decœur et le lieutenant Vermeersch ! Ceux-ci avaient fait de bonne besogne ; ils étaient allés à Sansanné-Mango, puis

à Pama et à Fada N'Gourma où ils avaient signé un premier traité avec le chef du pays. Talonnés ensuite par le lieutenant allemand de Carnap, ils avaient gagné Say, en signant de nouveaux traités avec les différents chefs, et sans se presser, puisqu'ils savaient que Baud était parti pour Say et qu'ils étaient sûrs qu'il saurait y arriver le premier.

Le plan avait merveilleusement réussi. La mission redescendit donc le Niger. Mais Baud, revenu à Kodjar, ne la rejoignit sur le fleuve qu'après une exploration périlleuse de la rive droite. On se retrouva à Léaba, en aval des rapides de Boussa et on rentra à Carnotville après avoir reconnu tout le cours du Niger de Say aux rapides et repoussé à Tombouttou une attaque de pillards.

La première partie des instructions de la mission Decœur était remplie et le chef de la mission rentra dès ce moment en France (décembre 1894). Le commandement passe au lieutenant Baud, l'heureux négociateur du traité de Say. Il allait ajouter à la mission, comme chef, une page bien personnelle et non moins brillante.

Mission Baud. — Du Dahomey à la Côte d'Ivoire.

Si le Dahomey ne pouvait plus être coupé du Niger grâce au traité de Decœur à Nikki et à Fada N'Gourma et à celui de Baud à Say, ne risquait-il pas d'être coupé de la haute Côte d'Ivoire, où la pénétration française avait fait encore bien peu de progrès et où le colonel Monteil menait à ce moment une dure expédition pour tenter de délivrer la ville de Kong assiégée par le chef de bandes Samory ? Il fallait reconnaître ce que faisaient de ce côté Allemands et Anglais et suivre le 10^e degré de latitude le long duquel devaient fatalement s'exercer les rivalités européennes.

C'est pour accomplir cette mission que le lieutenant Baud, accompagné de son camarade Vermeersch, quittait de nouveau Carnotville le 26 mars 1895, s'enfonçant vers l'ouest, en un pays inconnu et habité çà et là par de purs sauvages, absolument nus, les Kaffiris (infidèles), appelés ainsi par les Musulmans. Baud visita successivement et rapidement Bassila, Bafilo et arriva le 12 avril à Sansanné-Mango. Cette ville, reconnue par Binger dans son grand voyage, comptait de 50,000 à 60,000 âmes. Un envoyé des Anglais et un des Allemands y étaient venus, mais aussi le Français Alby qui les

avait devancés. Les habitants demandaient à recevoir un résident français permanent.

Mais Baud avait hâte de gagner l'hinterland de la Côte-d'Or anglaise. Le 18, il arriva à Gambakha où se trouvait le roi de



LA MISSION DECŒUR-BAUD (1894-1895).

Mampoursi et deux jours après, un traité formel plaçait le pays sous notre protectorat et le roi le signait solennellement devant ses deux mille guerriers assemblés. Le 22, Baud renouvelait cette formalité à Oual-Oualé avec un dépendant du chef de Gambakha et recoupait l'itinéraire de Binger.

Le 1^{er} mai, la petite troupe française arrivait au gros centre de Oua. Toute cette région, très convoitée par les Anglais, avait été visitée quelques mois auparavant par un envoyé du gouverneur de la Gold-Coast, un nègre nommé Fergusson, qui, reçu dans ces villes comme un négociant, faisait signer aux chefs des traités rédigés en anglais et par suite incompréhensibles pour eux par lesquels ils abandonnaient à l'Angleterre la souveraineté de leur pays. Le chef de Oua fut très étonné d'apprendre qu'en mettant une croix, lui, musulman, sur un papier imprimé, il avait renoncé à son indépendance en faveur des Anglais. Il remit une protestation à l'officier français et signa avec lui un traité loyalement rédigé en arabe, ce qui ne devait pas empêcher plus tard les négociateurs franco-anglais du traité de 1898 de donner Oua à l'Angleterre.

Par Oua, Baud débouchait dans la haute Côte d'Ivoire. Où était la colonne Monteil ? Il recueillait à ce sujet les bruits les plus contradictoires. La vérité était que la colonne après avoir battu Samory, avait dû rétrograder sur le Baoulé et regagner la côte. Aussi tout l'est de la Côte d'Ivoire était en effervescence : on redoutait l'arrivée des bandes samoryennes derrière lesquelles, comme derrière les hordes d'Attila, l'herbe ne poussait plus.

Aussi Baud dut renoncer à marcher dans l'ouest où sa poignée de tirailleurs eut été sans force contre Samory et il n'y avait plus qu'à gagner la côte. La mission était d'ailleurs remplie : du haut Dahomey à la Côte d'Ivoire une ligne de traités conclus le long du 10^e parallèle assurait à la France sa domination et la jonction de ses colonies.

Le 12 juin, Baud et Vermeersch arrivaient à Grand-Bassam, où le gouverneur de la Côte d'Ivoire, M. Binger, leur faisait l'accueil le plus empressé et, à sa rentrée en France, quelques semaines après, la croix de la Légion d'honneur, décernée le 14 juillet 1895, par notre compatriote M. Emile Chautemps, alors ministre des colonies, récompensait Baud de l'effort surhumain qu'il avait donné au Niger, à la Côte d'Ivoire pendant ces douze mois de pénible mission.

Pour ce beau voyage la Société de Géographie commerciale de Paris décernait à Baud la médaille René Caillié, réservée par elle aux grands explorateurs de l'Afrique.

Baud avait aussitôt publié, par les soins du service cartographique de la librairie Hachette, la carte détaillée des itinéraires dont il avait couvert le haut Dahomey. Cette carte, dont nous ne donnons ci-contre que le schéma, fut très remarquée.

Troisième Voyage au Dahomey.

Mission Baud.

Et pourtant, l'œuvre n'était pas finie !

Si nos explorateurs avaient bien marché, bien lutté, bien conquis là-bas, nos diplomates avaient moins bien débrouillé ici l'écheveau des complications et des rivalités internationales. Dès 1895 des négociations avaient été engagées entre la France et l'Allemagne et la France et l'Angleterre pour le règlement de leurs frontières, et Baud caressa un instant l'espoir d'être envoyé à Berlin comme adjoint technique à une commission de diplomates. Mais les prétentions allemandes et anglaises étaient si excessives qu'elles eussent découronné notre Dahomey conquis avec tant de sang et accru avec tant de peines.

Aussi, à la fin de 1896, le gouverneur Ballot s'embarquait de nouveau pour le Dahomey, emmenant avec lui deux missions dont les chefs étaient Baud, promu capitaine au moment de son embarquement, et le lieutenant de vaisseau Bretonnet qui devait, quatre ans plus tard, trouver, aux bords du lac Tchad, une mort glorieuse sous les coups de l'armée du conquérant Rabah. Les affaires d'Afrique venaient d'être confiées, au Ministère des Colonies, à M. Binger, l'illustre explorateur qui venait d'organiser la Côte d'Ivoire, et l'Ouest africain tenait trop au cœur de cet homme éminent pour qu'il ne tentât pas de réduire les inadmissibles prétentions de nos concurrents étrangers.

Ceux-ci avaient purement et simplement nié la valeur des traités conclus par nos missions du haut Dahomey. Le Gouvernement français avait pris la résolution la meilleure : faire occuper effectivement les territoires sur lesquels nos missions nous avaient acquis des droits. Et c'est dans ce but que M. Binger avait prescrit que les deux colonies du Soudan et du Dahomey enverraient des troupes prendre le Mossi, le Gourma, le Borgou et le Moyen-Niger.

Pendant que Bretonnet allait s'établir solidement aux rapides de Boussa, Baud était chargé des opérations du côté des Allemands. Il avait avec lui le capitaine Vermeersch, 80 tirailleurs et gardes de milice et 100 porteurs.

Le 6 janvier 1897, la mission quittait Bafilo avec ordre d'aller occuper le Gourma dont le roi Bantchandé était discuté par un prétendant, affublé du nom de Adama Tourintouriba qui

s'était dévoué aux Allemands. Le 2 février, Baud et sa petite troupe rejoignaient Bantchandé à Diabo. « Vous tombez du ciel », dit aux Français le vieux chef que son rival inquiétait. Trois jours après, enlevée par les deux capitaines français et encadrée par leurs soldats, la petite armée de Bantchandé prenait la ville de Toucouna, défendue par une épaisse haie d'arbustes épineux sur lesquels étaient venus se briser depuis plusieurs mois les efforts des guerriers du Gourma et bientôt, les autres villages étaient soumis ou vaincus. Le protectorat des Français réussissait à Bantchandé.

Le prestige de la France était établi sur ces populations qui ne connaissaient que la force. Un second fait vint encore le consacrer. La colonie du Soudan français avait envoyé, elle aussi, sous les ordres du capitaine Voulet, une reconnaissance pour opérer l'occupation du Mossi et la jonction avec le Dahomey : le 16 février 1897, la colonne Voulet et la colonne Baud se rencontrent à Tibga et les indigènes stupéfaits voyaient les deux troupes d'Européens venues l'une du nord-ouest, l'autre du sud, fusionner sous le même drapeau. C'était la réalisation du plan de Binger !

Et pourtant, les officiers allemands envoyés pour défendre les prétentions du gouvernement de Berlin refusaient de reconnaître le fait accompli. Ils allaient de village en village, essayant d'obtenir des chefs des déclarations hostiles aux Français. L'un des plus acharnés était le lieutenant Gaston Thierry, Lieutenant dans la garde, Thierry était le fils d'un Français marié à une Allemande et décédé quelques mois après son mariage ; élevé par sa mère, Thierry reçut une éducation complètement allemande et cet officier, qui eût pu être Français, était le plus passionné dans la compétition anti-française ; il devait mourir en 1904 au Cameroun d'une blessure de flèche empoisonnée.

Il est vain de rappeler aujourd'hui les épisodes, parfois même puérils, de la mauvaise querelle que nous cherchaient les officiers allemands. Comme dès le début de 1897 en Europe, la foudroyante occupation du Gourma par la mission Baud mettait fin à la contestation.

Le gouvernement de Berlin le comprit et rouvrit les négociations. Le 23 juillet 1897 était signé à Paris un traité qui nous enlevait Sansanné, Mango, mais qui fermait le Togoland allemand au 10^e parallèle : cette colonie était condamnée à demeurer ce qu'elle est aujourd'hui, une enclave côtière sans expan-

sion dans l'intérieur. Et ce résultat, incontestablement, c'est à Baud qu'on le devait, au jeune officier qui le 20 mars 1897 pouvait écrire à ses parents :

Gourma, 20 mars 1897.

Quand je me suis embarqué en novembre, je ne savais pas très bien ce qu'on m'envoyait faire ; et ceux qui m'ont envoyé, non plus que moi, ne pouvaient guère prévoir les aventures qui viennent de m'arriver.

A la côte, le gouverneur me dit d'aller prendre possession du Gourma et de m'y installer comme résident. Le Gourma est un vaste empire, qui confine le Soudan français. Nous étions en assez mauvais terme avec ce pays, qui ne voulait pas recevoir les blancs. J'allais donc de l'avant sans trop savoir ce que j'allais faire, m'en remettant à la Providence. J'avais 60 fusils, ce qui est assez maigre ; mais les événements se sont chargés de lever toutes les difficultés. Dès que nous approchons du Gourma, j'apprends que son terrible sultan est en guerre avec ses sujets révoltés contre lui. Je cours à lui, et lui offre le secours de mes fusils. Il n'avait guère que 500 hommes avec lui. Il accepte, et en route trois jours après notre arrivée. C'était le 3 février. Le 4, nous enlevons un village fortifié, réputé imprenable, centre de la résistance. A partir de ce moment et grâce au premier succès, l'armée du roi s'augmente dans des proportions énormes, jusqu'à atteindre 5,000 hommes. Cette campagne commencée le 3 février s'est terminée le 5 mars. Actuellement nous recevons les dernières soumissions. Je n'ai pas une seule blessure grave à déplorer. D'un autre côté, le roi sent bien que, si nous le quittons, sa formidable armée s'évanouirait. Nous sommes indispensables. Aussi nous comble-t-il de tout ce qui peut nous être utile. J'ai un troupeau de plus de cent bœufs ; des moutons, des chèvres ! Je nage dans le lait, le beurre, le fromage. En outre j'ai pris contact, je suis en relations suivies avec les colonnes du Soudan ; l'une d'elles m'a même rejoint et a pris part pendant dix jours, à nos opérations. J'avais alors de 7,000 à 8,000 hommes sous mes ordres !

Enfin, du Dahomey au Soudan j'ai établi une ligne de postes, qui font circuler nos courriers pour la Côte. J'ai donc atteint haut la main le but de ma mission ; je vais tâcher d'organiser un peu ce pays, et puis... je rentrerai, et j'aurai le droit de me rengorger. En attendant je règne et je gouverne au Gourma, le sultan transmet mes ordres à mon peuple. C'est amusant, pourvu que ça ne dure pas trop ; c'est ce que j'écris à M. Ballot par ce même courrier.

Bientôt le gouverneur de la colonie transmettait à Baud les félicitations du gouvernement de la République et des Africains éminents le complimentaient sur son action décisive au Gourma.

C'était M. Binger, le négociateur du traité allemand, qui lui écrivait :

Paris, le 22 août 1897.

Mon Cher Baud,

J'ai reçu avec plaisir votre lettre du 15 mars qui m'est parvenue *via*



Bulletin du Comité de l'Afrique française -

L'AFRIQUE OCCIDENTALE



Reproduction interdite

ANÇAISE EN 1905.

Ségou le 14 juin. Je n'étais pas sans nouvelle de vous car je suis Directeur des affaires d'Afrique au Ministère depuis le 1^{er} décembre dernier ; d'abord intérimaire, j'ai été confirmé dans mes fonctions par décret présidentiel il y a deux mois environ.

C'est vous dire que non seulement j'étais aux premières loges pour applaudir à vos succès, mais encore que j'ai eu le plaisir de coordonner les efforts de tous pour obtenir les résultats auxquels nous travaillons ensemble. Ballot a dû vous informer que les négociations franco-allemandes sont terminées et que nous avons signé l'arrangement le mois dernier. Ça a été laborieux, je puis vous en parler en connaissance de cause, ayant été plénipotentiaire. Les Allemands nous ont présenté des traités qui avaient la priorité pour Bafilo et Kountoum, ensuite pour Sougouroukou près Djougou. D'autre part certains procès-verbaux faits par nous rattachaient Seméré et Bako à Bafilo, voir même Kountom. Cela a été très dur. Ils réclamaient, comme vous savez, le Gourma et la rive droite du Niger non seulement au-dessus de Say mais encore jusqu'à Ilo et Comba.

Finalement j'ai obtenu que Alidjo, Séméré, Djougou, Kouandé, nous resteraient, ainsi que les Kufiri, Makiri, Kouandé, Pama, Djebiga et tout le Gourma et le Niger. En résumé du 9^e la frontière après nous avoir laissé Seméré se dirige entre Djé et Gandou (route de S. Mango à Kouandé) et suit la route de Sansanné Mango à Pama à 30 kil. de la limite. Tout est donc pour le mieux ; je crois que vous avez tout lieu d'être satisfait, on ne pouvait faire mieux. Notre carte de la boucle du Niger est terminée ; elle part par ce courrier au Dahomey ; je fais préparer une 2^e édition pour laquelle je voudrais bien avoir vos travaux et ceux de Vermeersch. Reste à liquider avec les Anglais, vous avez à l'heure qu'il est les instructions de Ballot pour faire le nécessaire.

Du côté de la Côte d'Ivoire nous sommes sur le Poplogon et à Oua où nous barrons. D'autre part à l'heure où vous recevez cette lettre, la jonction du Soudan sera faite avec la Côte d'Ivoire par le Lobi, Bouna et Bondoukou.

Tout est donc pour le mieux pourvu que vous conserviez encore la santé pendant quelques mois jusqu'à ce que tout soit réglé avec les Anglais avec lesquels les pourpalers vont incessamment commencer.

Ballot a dû vous communiquer les félicitations du gouvernement, j'y joins les miennes bien affectueuses avec d'autant plus de plaisir que je n'ai jamais douté de l'issue heureuse de vos efforts.

Envoyez-moi deux lignes pour me dire des nouvelles de votre santé. Amitiés à nos amis du fleuve et dites à Bretonnet qu'on ne l'oublie pas.

A vous bien affectueusement.

G. BINGER.

C'était le colonel Monteil, l'autre grand explorateur de l'Ouest africain, qui l'encourageait ainsi :

Paris, le 9 août 1897.

Mon cher Camarade,

Je me fais le reproche de répondre si tardivement à votre excellente

lettre, mais j'ai été très malade ces temps derniers, je me rétablis à peine. Je tiens à vous féliciter du succès remarquable de votre occupation du Gourma. Elle est arrivée à son heure car les commissaires allemands ont été obligés d'en tenir compte, et le Gourma reste dans notre zone d'influence. Ce résultat est dû uniquement à la réussite de votre mission. Désormais nous voici reliés au Nord, puisque j'apprends par un mot de Destenave reçu hier et daté de Seblah qu'il se dirigeait sur Say, et les journaux aujourd'hui apportent la nouvelle de la création du poste. Tout cela fait d'excellente besogne, il y a un plan d'ensemble dont les agents d'exécution tels que vous méritent les plus sincères éloges.

Vous en particulier vous avez réalisé ce que je n'avais pu accomplir. En arrivant à Pensa dans le Mossi j'avais voulu gagner le Gourma, je n'ai pu réussir à trouver un guide. Les gens du Mossi étaient tenus par la crainte des Nabbas qui m'étaient hostiles. Les Peuls qui m'auraient plus volontiers servi avaient craint des représailles pour des pillages qu'ils avaient commis aux environs de Nebbi. Et c'est ainsi que j'ai dû m'acheminer malgré moi vers Dori.

J'ai eu de vos nouvelles par Voulet qui s'est empressé de venir me voir dès son retour, et me mettre au courant des divers événements dont la boucle du Niger a été le théâtre.

Vous avez à Fada N' Gourma une situation un peu analogue à celle de Quiquandon quand il était résident auprès de Tiéba. Veillez de près que votre influence ne soit pas contrebalancée par les marabouts. Je donnai autrefois à Kinian le même conseil à Quiquandon qui n'en voulut rien croire et qui plus tard m'écrivit que j'avais vu clair. Chaque fois en effet qu'un chef noir arrive à se créer une puissance qui a quelque solidité, aussitôt il est circonvenu par ces globe-trotters de l'Islam qui, plus ou moins pèlerins de La Mecque, se sont donné la mission d'exploiter les chefs influents. Ils leur persuadent que leur puissance ne peut que périlcliter si elle ne s'appuie sur la doctrine de Mahomet, et bientôt usant de leurs grigris ils prennent empire sur ces esprits superstitieux et en peu de temps les tiennent à leur merci. Leur action est particulièrement rapide et tenace vis à vis des chefs que nous prenons sous notre égide, ce sont par-tant nos pires ennemis.

Mais vous connaissez les noirs. Ce que j'en fais, à titre de causerie, n'est point pour vous donner conseil, mais bien plutôt pour vous mettre en garde.

Je serai heureux d'avoir de temps en temps de vos nouvelles. Maintenant il faut braquer nos lorgnettes vers l'autre rive du Niger, vous êtes aux premières loges.

De nouveau mes félicitations avec mes souhaits de réussite et de santé.

Bien à vous,

Lieutenant-Colonel MONTEIL.

C'était le général Archinard, le conquérant du Soudan, le commandant en chef du corps d'armée colonial, qui l'assurait ainsi de sa sympathie :

Paris, 6 juillet 1897.

Mon cher Capitaine,

A de pareilles distances et avec toutes les chances qu'ont les lettres de ne pas arriver à destination, je ne veux pas vous écrire longuement mais votre bonne lettre du Gourma, 7 mars, que j'ai reçue par Ségou, il y a quelques jours m'a fait un trop vif plaisir pour que je ne tiennne pas à vous en remercier et à vous féliciter de vos nouveaux succès.

Je vous suis avec le plus grand intérêt, avec anxiété même, et je fais de tout mon cœur les vœux les plus ardents pour que votre santé se maintienne bonne.

Ne me mesurez pas la longueur de vos lettres à celle de mes accusés de réception, et croyez-moi votre bien affectueusement dévoué,

Général ARCHINARD.

Baud resta pendant quelques mois comme résident au Gourma et s'apprêtait à rentrer en France quand il fut chargé d'aller prêter main-forte aux opérations accomplies dans l'est, sur le Niger, pour enrayer la marche des Anglais. Laissant au Gourma M. Molex, il recevait la mission d'aller occuper le Dendi, pays du Niger, sur lequel la mission Decœur-Baud avait établi, en 1895, le protectorat français.

M. Ballot lui donnait les instructions suivantes :

Porto-Novo, le 25 août 1897.

*A Monsieur le Capitaine BAUD,
Résident de France dans le Gourma.*

Mon cher Capitaine,

J'ai l'honneur de vous confirmer mes télégrammes des 15 août, 747, 748 ; 18 août, 774 et 776.

Le Ministre, à la date du 13 août, m'a adressé le télégramme suivant :

« Servez-vous du personnel rendu disponible par arrangement franco-allemand pour faire occuper le plus solidement possible et sans solution de continuité le Niger de Boussa à Say. *Très urgent.* »

Vu l'extrême urgence de ce télégramme, motivée sans doute par des préparatifs que font les Anglais, j'ai cru devoir vous adresser les télégrammes précités.

Ces instructions vous arriveront environ un mois après mes télégrammes par lesquels je vous annonçais les conditions de l'arrangement franco-allemand. Vous aurez donc eu tout le temps nécessaire pour assurer dans le Gourma l'exécution des ordres ministériels. Dès que vous aurez mis M. Molex au courant du service, je vous prie de vouloir bien, si toutefois votre présence n'est pas indispensable pour assurer la marche de nos affaires dans le Gourma, vous rendre au Niger par la route que vous estimerez la plus courte. Vous aurez soin d'amener avec vous le personnel de votre mission rendu disponible par l'arrangement franco-allemand. Un poste à Pama et un à Fada N'Gourma avec un petit poste détaché à Botou pour servir de liaison entre Fada N'Gourma et Say me paraissent suffisants.

Vous aurez soin, dès votre arrivée au Niger, soit à Kirtachi, soit à Siompa, soit à Carimama où se trouve déjà un poste, de vous mettre en relations avec le capitaine Betbéder qui commande à Say, et le lieutenant de vaisseau Bretonnet, qui est actuellement à Boussa, mais qui, au moment de votre arrivée au Niger, c'est-à-dire vers la fin de septembre, se trouvera dans les parages d'Ilo.

Le territoire du pays de Say, comme vous le savez, a pour limite au sud la rivière Mé-Kourou. Le capitaine Betbéder aura donc, avec les forces dont il dispose, à occuper les points principaux de Say à Bikini. D'autre part, M. Bretonnet, dans une de ses lettres datée du 15 juillet, me dit avoir placé un poste à Carimama et avoir réuni ce poste à Ilo au moyen de petits postes échelonnés sur la rive droite du Niger afin de faciliter ses communications. Il y aurait lieu, à mon avis, afin de nous assurer la possession effective et sans contestation possible du Dendi dont la limite sud atteint le territoire d'Ilo, d'occuper les deux capitales de ce pays, Madécali et Tanda, de renfoncer le poste de Carimama si ce village est important, et de créer un nouveau poste à Siompa, qui est, je crois, le premier village important du Dendi que l'on rencontre en descendant le Niger. Grâce à la mission Bretonnet, la possession incontestable de la région de la rive droite du Niger nous est acquise par l'occupation d'Ilo, de Gomba et de Lafagou. Nos efforts doivent tendre à l'occupation effective de tout le pays entre Ilo et Say.

J'ai dû, en présence des événements graves de Kandi et de Kouandé et en prévision d'un soulèvement possible des villages de la région Bouay-Niki, rappeler à Kouandé la mission Ganier. M. le capitaine Vermeersch se trouve déjà à Kouandé avec une centaine de fusils que nous avons pu recruter à grand peine. Je prescris à M. le capitaine Ganier de détacher un poste à Konkobiri afin de faciliter les communications des postes de Pama, Fada N'Gourma et Carimama.

J'attends le 15 septembre le capitaine Dumoulin, le lieutenant Morin de l'infanterie de marine et un autre officier dont je n'ai pas encore le nom ainsi que 150 anciens tirailleurs sénégalais, encadrés par des gradés du régiment des tirailleurs sénégalais. Dès que ces messieurs arriveront, je m'occuperai de la relève de votre mission ainsi que de celle de Bretonnet. Mon intention est de diriger toutes les forces dont je pourrai disposer sur Parakou. La colonne occupera Niki et se rendra à Boussa puis remontera la rive droite du Niger.

Je vous recommande de nouveau de vouloir bien m'envoyer le plus tôt possible la liste des tirailleurs sénégalais qui demandent à rentrer ou à rester afin de me permettre de pourvoir au remplacement de ceux qui demandent à être rapatriés.

J'espère donc vous revoir dans le courant du mois de novembre. A cette époque, il faut l'espérer, les relèves auront été opérées et la situation du Borgou, actuellement tendue, modifiée dans le sens de nos intérêts.

Veuillez agréer, mon cher Capitaine, l'assurance de mon affectueux dévouement.

Le Gouverneur, Victor BALLOT.

Baud partit donc au mois de septembre 1897 de Fada-N'Gourma avec 30 fusils, laissant le pays absolument tranquille, comme il put s'en assurer en le traversant tout entier de l'Ouest à l'Est, en se dirigeant non pas directement sur Carimama, mais sur Say, où il désirait s'entendre avec le chef du poste, le capitaine Betbeder, et lui demander quelques renforts. Ce voyage à travers un pays soumis la veille lui permit de constater combien notre influence était solidement assise. Le soir, à l'arrivée dans les villages où l'on campait, les habitants ne lui permettaient pas de camper en plein air suivant l'usage. Le chef donnait sa case au capitaine et les habitants offraient les leurs aux tirailleurs et aux porteurs. Le chef venait sans les cadeaux d'usage, en expliquant qu'il n'avait pas besoin d'en apporter, puisque tout était aux Français. C'est que tous ces Gourmas avaient pris part à la guerre contre Toucouna et qu'ils avaient constaté la puissance des Français qui avaient donné à Bantchandé un empire pacifié.

A quelques heures de Say, le capitaine Baud rencontra le capitaine Betbeder et le lieutenant Beynaguet, du poste de Say. L'entrevue entre les Français fut chaleureuse, comme le sont toutes celles de la brousse ; on échangea cadeaux et souhaits. Le poste de Say ne pouvant fournir le renfort désiré par le capitaine Baud, celui-ci, au lieu de continuer sur Say pour descendre la rive droite du Niger, alors inondée, revint en arrière sur Boutou et Kodjar pour marcher de là à la boussole sur Carimama. Bien reçu à Botou, il refit la route de Kodjar, qu'il avait déjà parcourue en 1895 seul avec son ordonnance, s'attendant alors à chaque pas à une attaque des partisans d'Ahmadou Cheikou ou d'Ali-Bouri. Le chef de Kodjar tenta de le dissuader de marcher sur Carimama, arguant de la hauteur des herbes, des difficultés de la marche et de la crue de la Mékourou. Mais il ne fallait plus songer à retourner à Say. Le chef de Kodjar donna alors des vivres à la mission ; mais il le fit sans conviction, exprimant l'assurance qu'elle ne pourrait passer et qu'il la verrait bientôt revenir. Il tint à lui donner des chasseurs d'éléphants comme guides, bien que M. Baud, armé de sa carte et de sa boussole, eût déclaré, à l'étonnement de tous, qu'il atteindrait Carimama sans guides.

La mission s'engagea donc dans la direction de Carimama. Nous ne disons pas « sur la route », car dans la région traversée il n'existe aucun sentier, ce ne sont que marécages fréquentés par des bandes d'éléphants, pas de village ; les guides, cherchant

des pistes, s'étaient égarés, les herbes étaient hautes et serrées. Ayant pris l'angle sur la carte qu'il a dressée au retour de son voyage de 1895, M. Baud forma sa petite colonne en plaçant en tête les chevaux et les bœufs, puis les tirailleurs et les porteurs, et on s'engagea ainsi dans les herbes. Le sol étant très mou et le pays marécageux, les chevaux et les bœufs s'enlisaient à chaque instant. Pour donner la direction, M. Baud se tenait à cheval en tête, et, les herbes cachant les trous, bien des fois cavalier et cheval tombaient dans des fondrières. Cette marche pénible, dont le capitaine Baud avait gardé à bon droit un souvenir désagréable, dura deux jours. Le troisième jour, il traversa des collines rocailleuses et désertes, où la marche était également difficile. Enfin, le quatrième jour, marchant toujours à la boussole, il se trouva tout à coup sur le bord d'une grande rivière, le Mékourou, qui prend sa source près de Kandi, coule au Nord-Nord-Est, et se jette dans le Niger à Bikini ; cette rivière est le plus fort affluent de droite du moyen Niger ; elle avait à ce moment plus de 100 mètres de largeur avec un courant d'une extrême violence. Pour la franchir il fallut donc construire des radeaux ; parmi les Sénégalais se trouvaient huit lap-tots qui se chargèrent de la besogne, et bientôt toute la mission, personnel et matériel, se trouva sur l'autre rive. Le 14, au soir, elle arrivait en vue des collines de Carimama et le capitaine avait la satisfaction d'avoir contrôlé ainsi l'exactitude de la position qu'il avait donnée à cette ville sur la carte ; les tirailleurs traduisaient bruyamment leur enthousiasme et leur étonnement et prenaient la science de l'Européen pour une divination.

La réception du chef et des gens de Carimama fut assez froide. Sans doute, ils craignaient que la mission ne vint leur demander compte de l'attaque de la mission Decœur, à Tomboutou, au bord du Niger, en 1895, et ils parurent d'abord hostiles. M. Baud leur fit savoir qu'il venait simplement affirmer le protectorat de la France sur leur pays et, comme les gens de Carimama connaissaient déjà et son passage en 1895 et son surnom au Gourma, *odoudoua* (l'homme fort), qui l'avait précédé, ils entrèrent en bonnes relations avec M. Baud, lui demandèrent de les aider dans leur lutte avec les gens de Madécali qui, en 1895, avaient attaqué le commandant Decœur, et ils s'engageaient à construire sur le fleuve un appontement pour les bateaux des Français.

Le capitaine Baud, laissant à Carimama un poste de 10 hom-

mes, descendit alors le Niger jusqu'à Ilo, le premier des postes du commandant Bretonnet, où, d'après ses instructions, il devait trouver son remplaçant. En passant devant Madécali il refusa de s'arrêter et arriva le 28 octobre à Ilo. Ilo est un des plus considérables villages des rives du Niger. M. Baud a constaté qu'Ilo compte environ 20,000 âmes, les deux tiers étant une population flottante, car il est un point de passage pour les caravanes. C'est à Guiris (Giris), port d'Ilo, que toutes les caravanes venues du Tchad, de Kano, de Sokoto traversent le Niger, apportant sel en barre ou terreux, cuirs maroquinés (filali) de toutes couleurs, cuivres travaillés, bœufs porteurs à bosse, chevaux, selles, etc., et échangeant ces produits contre des kolas que les gens du Dendi vont chercher à travers les pays baribas, à Ouangara, Yendi, Salaga et Kintampo. Ilo est ainsi un marché important et, aux grands marchés qui ont lieu tous les quatre jours, on voit arriver des caravanes de 1,000, 1,200 et 1,500 individus. Ces caravanes se composent d'un certain nombre d'animaux, bœufs, ânes, chevaux, de porteurs, hommes ou femmes, portant sur la tête, et d'une escorte d'un nombre égal au quart de la caravane. Cette escorte est constituée uniquement par des cavaliers armés de la lance et du javelot qui est une arme de jet, sorte de pique très acérée et barbelée; deux ou trois griots accompagnent la caravane pour chanter la gloire du chef. Dans chaque gros village, la caravane paye un droit de douane, lequel, à Ilo, est d'environ 1/100^e. Ce droit n'est pas exagéré, car la kola, en passant de Sugu (Ouangara) à Sokoto, voit sa valeur quintupler; son usage ne s'arrête pas au Tchad, elle va jusqu'au Bahr-El-Ghazal et même au haut Nil où elle atteint des prix exorbitants, à cause des soins et de l'eau nécessaires à sa conservation.

En arrivant à Ilo, le capitaine Baud trouva le pays en pleine effervescence. Le poste établi par le commandant Bretonnet, un garde principal indigène et 17 miliciens, était en butte à l'hostilité générale; on reprochait amèrement au chef d'Ilo de le supporter et le poste était sérieusement menacé. L'arrivée du capitaine Baud à Ilo, où son remplaçant n'était pas arrivé, modifia la situation. Il reçut immédiatement une ambassade du chef de Madécali et de délégués du Bas-Dendi qui lui apportèrent des cadeaux et lui demandèrent pourquoi il ne s'était pas arrêté dans cette ville. M. Baud leur rappela l'attaque dont ils s'étaient rendus coupables envers la mission Decœur et les pillages de caravanes si nombreux dans leur pays; il les menaçait

de les châtier s'ils ne voulaient pas renoncer à leurs pillages. Trois jours après, il apprit qu'une caravane avait été pillée par les gens de Madécali et que les chefs de l'escorte avaient été massacrés.

Le 2 novembre, sans perdre de temps, M. Baud partit pour Madécali avec 30 hommes, dont 20 tirailleurs sénégalais, ayant déjà fait la guerre au Soudan, au Dahomey, à Madagascar, et 10 miliciens, nagots d'Abéokouta, fort peu courageux. La petite troupe campa le soir à Lolo, à deux heures de Madécali. Mais déjà des espions, partis d'Ilo en même temps qu'elle, l'avaient signalée et elle ne tarda pas à être attaquée.

Elle s'était mise en route à la première heure, précédée par une vingtaine de cavaliers irréguliers du Gourma, qui éclairaient en aval et sur les flancs. A 1,500 mètres de Madécali, ils signalèrent l'approche des ennemis qui, ayant appris le nombre des tirailleurs, se croyaient assurés du succès. Pour ne pas laisser à ses hommes le temps d'être impressionnés par le nombre des ennemis, le capitaine Baud les lança immédiatement en avant ; mais, à cet endroit, le terrain est couvert d'herbes hautes et épaisses et, aux premiers feux de salve, les ennemis apparurent dans les herbes de tous côtés. A la troisième salve, le capitaine Baud reçut une flèche dans l'articulation du coude gauche, tandis que son palefrenier était blessé et un milicien tué à côté de lui. En même temps, il apprenait que sa troupe était cernée par l'ennemi ; la situation était très grave : une charge à la baïonnette, seule, pouvait tirer la mission de ce mauvais pas. Baud, de la blessure duquel un soldat venait d'arracher la flèche empoisonnée, commanda la charge et tomba évanoui ! Enflammés par son courage, les tirailleurs sénégalais se ruèrent sur l'ennemi, le refoulèrent, prirent le village et donnèrent la poursuite aux bandes dispersées. Pendant ce temps les hamacaires emportaient l'officier blessé, le poison menaçait d'avoir des effets rapides, déjà le froid gagnait les pieds et les jambes. Heureusement les indigènes firent prendre à Baud des poudres de leur fabrication : cet antidote réussit, dès le lendemain le blessé revenait à la vie : il avait vu la mort à moins d'une portée de flèche...

Le succès de Madécali eut un retentissement considérable et amena la soumission de tout le Bas-Dendi ; les caravanes, rassurées reprirent leurs opérations et les gens de Madécali eux-mêmes vinrent implorer leur pardon.

Revenu à Ilo, Baud eut encore à participer à la répression de

la révolte des Baribàs qui menaçaient d'attaquer le poste et que la colonne des capitaines Ganier et Vermeersch et la mission Bretonnet ramenaient au calme. Baud avait reçu des renforts pour protéger Ilo et le lieutenant de vaisseau Bretonnet les lui expédia sous le commandement du maréchal-des-logis de Bernis.

Ici se place un drame tragique qui attrista la fin d'une si belle mission. Baud et le maréchal-des-logis de Bernis se trouvaient à Ilo quand on amena un indigène coupable de pillages et de meurtres et qui fut condamné à mort. Le condamné était attaché à la barre de justice en attendant l'exécution et les deux Français causaient devant le poste. Soudain l'indigène, qui était parvenu à se détacher, bondit sur des armes qui gisaient dans un coin, saisit une forte lance et la lança dans le dos du malheureux de Bernis qui tomba foudroyé. Le coup était peut-être destiné au capitaine qui avait présidé le jugement. La brute avait voulu se venger avant de mourir.

On était parvenu au début de 1898 et Baud pouvait maintenant rentrer en France, une relève ayant été envoyée dans les postes qu'il avait créés. M. Ballot l'en avait informé par la lettre suivante :

Carnotville, le 1^{er} décembre 1897.

A Monsieur le Capitaine BAUD,

Chef de mission et Résident de France dans le Gourma.

Mon cher Capitaine,

J'ai reçu le 1^{er} décembre à Carnotville votre télégramme du 24 octobre daté d'Ilo, m'annonçant l'établissement du poste de Carimama et votre présence à Ilo.

Cette lettre vous parviendra par l'intermédiaire du commandant Ricour que j'ai désigné pour occuper provisoirement les fonctions de commandant supérieur dans le Haut-Dahomey. Cet officier supérieur vous informera sans doute des événements qui viennent de se produire dans le Borgou.

M. le capitaine Chambert, désigné pour succéder dans le Moyen-Niger à M. Bretonnet, doit remplacer le plus tôt possible par des hommes de la compagnie Duhalde vos trente gardes afin de vous permettre de rentrer en France.

C'est avec le plus grand plaisir que je vous informe que je vous ai proposé au Ministre pour le grade d'officier de la Légion d'honneur, en récompense de vos éminents services, du dévouement et du courage dont vous nous avez donné de si nombreuses preuves.

J'ai en outre, par décision en date de ce jour, nommé M. Combes, inspecteur de 3^e classe de la garde indigène.

J'espère que votre santé, un instant compromise, s'est complètement rétablie et que j'aurai le plaisir de vous revoir bientôt.

‘Veuillez agréer, mon cher Capitaine, l’assurance de mes sentiments les plus affectueusement distingués.

Le Gouverneur, Victor BALLOT.

Ainsi, de cette campagne qui prit fin au début de 1898, Baud rapportait, avec une blessure reçue à l’ennemi, ce qu’on pouvait appeler un coup double : il avait gardé le Gourma des Allemands et le Dendi des Anglais.

Les nouveaux services qu’il avait ainsi rendus furent heureusement reconnus. Il eut la joie de voir la convention franco-anglaise de juin 1898 consacrer une bonne partie des avantages acquis au Niger par Bretonnet et par lui, comme la convention franco-allemande de 1897 l’avait déjà fait pour le Gourma.

La Société de Géographie de Paris lui attribuait la médaille Duveyrier sur un rapport du général Derrécagaix, document que, malgré sa longueur, nous devons reproduire ici :

MM. les capitaines Baud et Vermeersch : Médaille d’or.

Prix Henri Duveyrier : M. le général Derrécagaix, rapporteur.

A la fin de 1896, les progrès des Allemands au nord du Togo nous faisaient craindre une occupation du Gourma et du pays de Say. Par suite, on décida l’envoi au Niger de la mission Bretonnet et, au Gourma, de celle du capitaine Baud auquel furent adjoints le capitaine Vermeersch, M. Combes, garde principal de 1^{re} classe de la milice indigène, et 80 tirailleurs sénégalais et haoussas, avec 100 porteurs. Le but était d’occuper définitivement la contrée située au nord de Sansanné-Mango.

Le 6 janvier 1897, ce personnel partit de Bafilo, dernier poste du Haut-Dahomey, vers le nord, contourna Sansanné-Mango, où les Allemands s’étaient installés, et atteignit Pama le 20 du même mois.

Le Gourma, auquel cette ville appartenait, constitue un royaume d’une superficie de 74,000 kilomètres carrés, voisin de Say à l’est, du Mossi à l’ouest, du pays de Sansanné-Mango au sud, du territoire des Baribas au sud et au sud-est, enfin du Liptako, du Yaga, du Torodi et du Guéladjo au nord. Placé sous l’autorité du sultan Bantchandé, qui résidait à Fada N’Gourma, il était divisé en provinces, administrées par des chefs appelés famas dont plusieurs s’étaient révoltés. L’un d’eux, fama de Matiacouali, au nord-est de Fada N’Gourma, avait récemment pillé des villages aux environs de la capitale, se vantait d’être le maître du pays et avait signé depuis peu avec les Allemands, abusés par lui, un traité par lequel il prétendait placer le Gourma sous leur protectorat.

Dans cette situation, le roi Bantchandé, qui avait déjà conclu un traité en janvier 1895 avec le commandant Decœur, accueillit les Français en libérateurs. Le capitaine Baud le joignit à Diabo le 2 février 1898, prit le commandement de ses forces et se porta, le 5, sur Toucouna dont il s’empara. Depuis longtemps, cette ville insoumise bravait tous les efforts dirigés contre elle. Bargo fut occupé le 6 ; Tibga, le lendemain, et Tantiaka,

dans l'est, le 12. Malgré ces succès, Yacombato, chef de la révolte, continua la lutte.

C'est à ce moment que la jonction des missions Baud et Voulet, à Tibga, amena un rassemblement de forces imposant, qui, joint à notre récente occupation du Mossi, et au succès obtenu dans le Gourma, eut parmi les indigènes un retentissement considérable.

La petite armée que dirigeaient nos officiers se rendit à Bilanga, le 26, pour y installer un chef dévoué à Bantchandé. Elle reprit ensuite la route du sud, reçut à Moarby de nombreuses soumissions et rentra le 4 mars à Toucouana où l'on apprit la mort du chef rebelle Yacombato.

Bientôt les intrigues du chef de Matiacouali, Adama, et ses négociations avec les Allemands obligèrent le capitaine Baud à marcher sur sa résidence. Le 5 avril, ses forces étaient réunies à une demi-journée de cette ville, d'où Adama s'était déjà enfui. Bantchandé fit alors notifier aux Allemands de Sansanné-Mango par deux de leurs agents venus en mission à Matiacouali, qu'il était le seul maître du pays et qu'il en avait déjà fait don à la France. En même temps les hommages des chefs lui arrivaient de tous côtés.

Tandis que le capitaine Baud se rendait à Pama le 17 avril, pour y régler avec les Allemands les limites de nos territoires, le capitaine Vermeersch restait avec le sultan pour le soutenir. Ce dernier se vit forcé de remplacer par un chef dévoué le fama rebelle de Matiacouali, réfugié à Sansanné-Mango. A la suite de cet acte, toutes les insoumissions cessèrent.

Pendant ce temps, le capitaine Baud passait avec le lieutenant allemand Thierry, une convention qui maintenait le *statu quo* en laissant aux deux gouvernements le temps de conclure un accord.

Après une pointe vers Konkobiri pour y rencontrer la mission du capitaine Ganier, de l'infanterie de marine, le capitaine Vermeersch rejoignit le capitaine Baud sur la Sabar, rivière de Sansanné-Mango. Ils séjournèrent à Tamarga jusqu'au 5 juin, et en repartirent pour aller de nouveau à Pama protester contre les prétentions persistantes de nos voisins du sud. Le capitaine Baud ramena ensuite Bantchandé dans sa capitale, pendant que son camarade conduisait à Porto-Novo une ambassade du roi du Gourma chargée de réclamer la ville de Pama.

Grâce à l'activité de nos deux officiers et à leurs efforts incessants pendant les six premiers mois de l'année 1897, le Gourma était définitivement occupé par nous. La convention franco-allemande devait le reconnaître peu de temps après.

Pendant que le capitaine Baud continuait de résider au Gourma d'où il devait se rendre plus tard sur le Niger, le capitaine Vermeersch était appelé à agir dans le pays des Baribas. Cette peuplade guerrière et pillarde, habitant un riche pays de près de 80.000 kilomètres carrés placé sous l'autorité plus nominale que réelle du roi de Nikki, se souleva au mois d'août 1897 contre notre suprématie. Le capitaine placé à la tête d'un personnel français et d'une petite force armée, se porta d'abord sur le poste de Kouandé pour le dégager et y installer un chef dévoué à nos intérêts. Le

12 septembre, il franchit le Mékrou et la Bérrou, affluents du Niger et rejeta les Baribas au-delà de la Niaubali, et se contenta de maintenir le pays à l'abri de leurs incursions jusqu'à l'arrivée de renforts qu'il attendait. Dès qu'il les eut reçus, le 5 novembre, il marcha de nouveau contre les rebelles, leur infligea le 8, près des ruines de Trioré, une sanglante défaite, et occupa Nikki le 13. Le roi Siré Torou fit aussitôt sa soumission, et l'affirma par un traité qui annexait son territoire au Dahomey. Son exemple entraîna la soumission de tous les autres chefs.

Ces opérations, complétées par l'établissement d'une ligne de postes depuis Nikki jusqu'au Niger, assurèrent définitivement notre autorité sur le Haut-Dahomey.

Au mois de janvier 1898, après un an de courses, de combats et d'explorations, le capitaine Vermeersch put quitter cette région où un résident fut installé.

Cet officier et son ancien chef, le capitaine Baud, avaient pendant leurs courses incessantes, levé tous les nombreux itinéraires parcourus. Ils ont recueilli ainsi, sur la géographie du Soudan, les éléments d'une carte qui s'étend du 10° au 13° degré de latitude nord et du 2° degré de longitude ouest au 1er degré de longitude est.

Ces remarquables travaux ont paru, à votre Commission des prix, dignes d'être couronnés par l'obtention du prix H. Duveyrier.

Le Comité de l'Afrique française, qui avait aidé Baud dans sa mission, le recevait le 21 juin 1898 et adressait aussitôt au Ministre des Colonies, à l'appui de la proposition faite par M. le gouverneur Ballot, la lettre suivante :

MONSIEUR LE MINISTRE,

Le Comité de l'Afrique française nous a priés de faire auprès de vous une démarche à l'effet d'appuyer la proposition qui vous a été faite d'élever au grade d'officier de la Légion d'honneur, M. le capitaine Baud, de l'infanterie de marine, chargé de mission dans le haut Dahomey.

Grâce à son énergie et à son expérience cet officier a pu nous acquérir dans le Gourma une situation prépondérante que la convention franco-allemande du Togoland a dû reconnaître l'année dernière et que la nouvelle convention franco-anglaise vient encore de confirmer. Sur le Niger il a également contribué à défendre nos droits, et les efforts qu'il a accomplis dans le Dendi n'ont pas été sans influencer sur la décision de la convention du Niger qui nous a donné la rive gauche du fleuve de Say à Madécali. Je vous rappelle que dans ce dernier village il a dû subir avec un trentaine d'hommes, l'attaque d'une population hostile, de pillards et qu'il a été grièvement blessé par une flèche empoisonnée en dirigeant l'assaut.

Le voyage qu'il vient d'accomplir au milieu des plus grandes fatigues a déjà eu et aura pour notre pays d'importants résultats politiques et scientifiques. De tels dévouements méritent d'être reconnus et proclamés. C'est à ce prix que nous continuerons de trouver dans notre armée coloniale les

hommes les mieux préparés à diriger ou à seconder notre expansion en Afrique.

Veillez agréer, etc.

Le Président :

Prince AUGUSTE D'ARENBERG, député.

Les Vice-Présidents :

E.-M. DE VOGÜÉ, membre de l'Académie française ;

SIEGFRIED, député, ancien ministre.

Quelques jours après (27 juillet 1898), me trouvant avec Baud, les journaux du soir nous annonçaient sa promotion au grade d'officier de la Légion d'honneur, à 34 ans, et le jeune promu se précipitait au télégraphe pour transmettre la bonne nouvelle à sa mère, qui de Vignères avait suivi avec une inquiétude passionnée l'arrivée des trop rares courriers parvenus du lointain Gourma ou du périlleux Niger.

* * *

Baud eut aussi, — et il y tenait particulièrement, — la consécration de la reconnaissance de ses compatriotes. Le 7 juillet 1898, la Société savoisienne *Le Cyclamen*, réunie au restaurant Vianay, offrit un banquet au jeune explorateur. Rien n'y manquait, ni la présence de convives éminents tels que MM. Chautemps, ancien ministre des colonies, André Theuriet, membre de l'Académie française, Duval, sénateur, David, Forni, Mercier, députés, Agnellet, Dégeorges, Dangon, etc., — ni un menu artistiquement illustré par M. Ch. Coppiet, ni des vers dédiés au lac d'Annecy par M. Theuriet, ni cette particulière gaité qui anime les réunions des Savoyards.

Il faut relever ici les toasts qui furent portés au capitaine Baud. M. Dupont, président du *Cyclamen*, ouvrit la série en portant en ces termes la santé du héros de la fête :

Vous voyez réunie autour de vous l'élite de la colonie savoisienne de Paris, l'élite de nos représentants savoyards au Parlement. Le « *Cyclamen* » est heureux d'avoir pris l'initiative de provoquer cette manifestation de sympathie à votre égard, de rendre hommage à votre vaillance, à votre bravoure, aux services que vous avez rendus à la patrie dans cette Afrique mystérieuse convoitée par toutes les nations de la vieille Europe.

Nous avons conquis là-bas d'immenses territoires au Soudan, au Dahomey, au Niger. C'était bien d'avoir taillé de grandes colonies dans cette vaste bande de terre. Mais tailler ne suffisait pas ; il faut encore, suivant une parole célèbre, coudre ; ce qui est plus difficile.

Il s'agissait donc de coudre, de souder ensemble ces trois vastes tronçons de notre domaine colonial, non pas la côte — elle appartient aux Anglais et aux Allemands — mais par l'intérieur des terres, au delà de l'hinterland des possessions rivales. Pour mener à bien cette entreprise, il fallait un ex-

plorateur, un soldat, un diplomate, c'est-à-dire un esprit audacieux en même temps que prudent, une bravoure à toute épreuve, une grande et souple intelligence.

Vous avez été cet explorateur intrépide, ce soldat valeureux, ce diplomate avisé, luttant des mois entiers à la tête d'une petite troupe à laquelle vous aviez su communiquer votre confiance et votre énergie contre les obstacles de toutes sortes accumulés sous vos pas : tribus hostiles à soumettre ; chefs défiants, rusés et faux à convaincre ; embûches dressées par la diplomatie européenne, inclemence du climat, et finalement, après d'héroïques efforts, des souffrances sans nombre, après avoir vingt fois exposé votre vie et avoir été grièvement blessé, vous avez enfin accompli glorieusement la difficile mission qui vous était confiée.

Vous avez ainsi prouvé que, malgré le grec et le latin dont avaient été nourries vos jeunes années, vous étiez capable d'être un brillant et habile colonial comme Chautemps ; lui aussi, que j'avais connu au collège, helléniste et latiniste distingué, nous avait prouvé qu'un Savoyard pouvait être un excellent ministre des colonies.

Nous, vos compatriotes, nous sommes fiers de vos succès, et c'est avec joie et très cordialement que nous les célébrons ce soir, et que nous fêtons votre heureux retour. Mesdames et Messieurs, je vous invite à lever votre verre en l'honneur du capitaine Baud.

Puis M. Chautemps rappela la collaboration que l'officier avait eue avec lui ministre et ajouta, après avoir rappelé la lettre que Baud lui avait adressée du Dahomey :

Vous étiez au début de votre seconde mission, car je ne compte pas le voyage que vous fîtes en 1893 dans les mêmes régions, comme second de la première mission Deccœur. Votre lettre respirait une pleine confiance, et vos espérances étaient magnifiques : ces espérances, par votre bravoure et votre habileté, sachant être tour à tour un valeureux soldat et un diplomate avisé, vous en avez fait des résultats.

Votre mission précédente avait été fructueuse pour la Patrie.

Par des traités habilement obtenus des chefs indigènes, vous avez gagné à l'influence française toute cette partie de la Boucle du Niger qui va du Dahomey à la Côte d'Ivoire, et vous avez séparé du grand fleuve africain les colonies allemandes et anglaises du Togo et de la Côte d'Or.

Le ministre des Colonies reconnut l'importance de vos services en déposant sur votre jeune poitrine de 30 ans, la croix de la Légion d'honneur, et ce sera l'une des joies de ma vie d'avoir été ce ministre.

L'ancien ministre termina en disant que le meilleur traité ne valait pas une occupation effective et que le mérite de Baud avait été justement de marcher vite et de créer partout des postes.

Voici la réponse du capitaine :

Je suis profondément ému de l'accueil que vous m'avez fait ce soir. Monsieur le Président, puis Monsieur Chautemps ont prononcé, au sujet de ma mission, des paroles beaucoup trop élogieuses, pour que je n'en attribue pas l'excès à cette grande solidarité qui unit tous les enfants de la Savoie.

Ces félicitations, je ne les mérite pas ; je n'ai d'autre prétention, que celle d'avoir fait mon devoir au poste d'honneur que m'avait confié le Gouvernement. Je n'ai fait qu'exécuter en partie, un vaste plan d'expansion coloniale, qui fut conçu à l'époque où M. Chautemps était aux affaires.

Je n'éprouve aucun embarras à reconnaître que le but qui m'était proposé était difficile à atteindre, que j'avais à lutter non seulement contre les indigènes et contre le climat, mais encore contre les Allemands et les Anglais.

Après une pénible colonne de trois mois, à la suite de onze rencontres où l'ennemi fut culbuté, nous fîmes notre jonction avec la mission Voulet. Ainsi se trouvait définitivement consacrée la réunion du Dahomey avec notre grand empire du Soudan.

C'est alors que les Allemands firent leur apparition. Je n'entrerais pas dans le détail de cette lutte à coups de petits papiers. Après de longs pourparlers, j'eus le bonheur d'arracher à l'officier allemand une déclaration par laquelle il reconnaissait implicitement que les droits de l'Allemagne sur les territoires que j'occupais étaient purement illusoires.

Cette pièce eut le plus heureux effet sur les pourparlers qui étaient alors en cours entre les deux nations : le Gourma nous était acquis et les Allemands étaient définitivement coupés du Niger.

La question du Gourma, réglée à notre avantage, je reçus l'ordre de me porter sur le Moyen-Niger. Mon œuvre était à recommencer dans un pays absolument neuf, mais elle se fit rapidement.

Le combat de Madécali suffit à la pacification, et à faire accepter notre autorité. Avec 30 fusils j'engageai la lutte contre près de 2.000 indigènes. Nous fûmes cernés, je fus blessé dès le commencement de l'affaire, tout semblait perdu. J'eus la force de commander la charge, et le courage d'une poignée de Sénégalais sauva la situation.

Cette affaire coupa court à tout essai de résistance ; les indigènes avaient laissé plus de 200 hommes sur le terrain. Du Sokoto, de Kano, des rives du Tchad les caravanes affluèrent aux rives du Niger : le pays était en notre pouvoir.

Au cours de cette mission, je me suis trouvé plusieurs fois dans des circonstances critiques : manque de vivres, manque d'eau, manque de munitions, j'ai supporté bien des privations, enduré bien des fatigues.

Eh bien, Messieurs, ces quelques minutes que je passe au milieu de vous sont de celles qui rachètent les longs mois de souffrances et les dangers de chaque jour. Ce sont celles qu'on évoque plus tard comme étant les minutes heureuses de l'existence.

D'ailleurs, le souvenir du pays, l'importance du but à atteindre sont là pour vous soutenir. Que de fois il m'est arrivé de songer que, du succès de mon entreprise dépendait l'expansion de l'influence française dans une des plus vastes et des plus riches contrées de l'Afrique occidentale. Nous avons eu le bonheur de réussir, d'être utiles à notre pays. C'est là une précieuse récompense, et nous n'en espérons pas d'autre.

Aussi vous devinez combien m'est douce celle que vous venez de m'offrir. Rien ne pouvait être plus agréable que la présence à cette table de mes compatriotes. Pour nous, qui luttons loin de la patrie, dans l'espoir de la faire plus grande encore, ces témoignages d'affection et d'intérêt sont particulièrement précieux. Ils m'auraient été déjà sensibles venant de Français ; venant de compatriotes, ils produisent en moi une vive émotion. Les félicitations de la petite patrie me touchent plus encore que celles de la grande.

Me sera-t-il permis de dire que, si ni les forces physiques, ni les forces morales ne m'ont fait défaut pendant ces longs mois de fatigues et d'efforts, je le dois aux fortes qualités qui sont celles de notre pays natal ? Puisque nous sommes entre Savoyards, et presque en famille, nul ne me contestera que l'énergie et la volonté sont les qualités maîtresses de notre Savoie, celles que nous aspirons avec l'air si pur de nos montagnes. Ces qualités, j'ose les revendiquer pour les nombreux compatriotes qui se sont distingués dans notre armée coloniale : j'en connais au Soudan ; j'en ai rencontré au Gourma et sur les rives du Niger, partout où flotte notre glorieux pavillon.

Laissez-moi croire que c'est à eux et non à moi seul que vous avez pensé en m'invitant ce soir parmi vous. J'aurai ainsi le droit de vous dire en leur nom, que vos témoignages de sympathie sont pour nous une récompense pour le passé et un encouragement pour l'avenir ; et c'est en leur nom aussi que je lève mon verre à la Savoie et aux Savoyards de Paris.

Au tour de M. Girard, vice-président du *Cyclamen*, d'apporter aux toasts la note fleurie :

Chargé par mes collègues de présider à l'organisation de ce banquet, je m'attribue à ce titre le privilège de prendre la parole dans cette fête, à la fois familiale et patriotique.

Des voix plus autorisées que la mienne, et aussi plus compétentes dans les questions de guerre et de colonies, ont dit et diront, capitaine Baud, votre ingéniosité comme explorateur, votre bravoure comme soldat, votre habileté comme négociateur. Notre intervention est plus modeste et plus intime. Nous retenons simplement que vous êtes un enfant de la Savoie, que vous avez bien mérité de la patrie et que votre nom est inscrit au Livre d'Or des explorateurs, à côté de ceux des Faidherbe, des Gallieni, des Binger, des Monteil, des Bonvalot.

En même temps que votre mérite, votre famille s'est agrandie ; elle est devenue colonie ; et cette colonie, groupée ce soir en votre honneur, est heureuse de vous exprimer son admiration et ses sympathies, et de vous acclamer pour la part de votre gloire qui rejaillit sur elle.

Notre ami et compatriote Coppier qui, dans le domaine de l'art, marche également dans une voie glorieuse et dont nous regrettons vivement l'absence, a très bien exprimé notre pensée en composant l'illustration de ce menu, illustration finement interprétée par M. Romagnol : « La Savoie heureuse et fière vous accueille, tenant dans sa main gauche une palme, dans sa droite des fleurs... des fleurs de *Cyclamen*, dont les feuilles ont la douce forme du cœur. »

Je cherchais, capitaine Baud, sur un arbre qui n'en porte guère, un bouquet de rimes de circonstance, lorsque le hasard, qui fait parfois bien les choses, a jeté sous mes yeux des stances adressées à vous et à vos frères d'armes par un jeune poète, ancien élève du lycée de Chambéry et ami de la Savoie. Permettez-moi de vous les dire :

On dit qu'en nous se meurt toute flamme virile,
Que notre âme languit dans un ennui stérile
Et que, près de fermer ses yeux désabusés,
Ce siècle finissant rejette sa couronne,
Comme un pâle vieillard, que la mort environne,
Abjure ses actes passés.

Pourtant il peut mourir ce siècle dont nous sommes :
Il a dans le bonheur rapproché des cœurs d'hommes,
Pour le progrès il a marché, lutté, souffert,
Et prenant l'Idéal pour but, le Vrai pour maître,
Il lègue en expirant au siècle qui va naître
Un monde qu'il a découvert !

Non plus aux cieux lointains qu'ouvre le télescope,
Mais près de nous, aux pieds de l'inquiète Europe,
S'ouvre ce monde vierge, encore illimité :
Aux lieux qu'on crut déserts, une race fourmille
Et le Celte au teint blanc d'une noire famille
Vient d'enrichir l'humanité !

Le nouveau continent où votre œuvre se fonde
Pour l'incessant échange a d'infinis trésors,
Et notre âge déjà peut voir l'axe du monde
S'établir lentement du côté de ses bords.

Depuis un demi-siècle, ô nation élue,
Prospérait sous tes toits le Kabyle à l'œil fier :
C'est le même drapeau maintenant qu'on salue
Des cîmes de l'Atlas aux rives du Niger !

O ma Patrie auguste et naguère affligée,
Que tes plus nobles fils avec tes trois couleurs
Portent toujours plus loin ta grande âme vengée :
Ces peuples à ta voix se sentiront meilleurs.

Ils te devront le bien auquel leur nuit aspire
Et lèveront leurs bras délivrés vers ton ciel :
Ils te caresseront de leur premier sourire
Leur âme à peine éclos au soleil fraternel.

Et tous te béniront, suprême bienfaitrice,
Et voyant ta puissance et leur droit respecté,
Apprendront que ton cœur lutte pour la Justice,
O France, et que ton nom veut dire liberté.

Marc LEGRAND.

En terminant, laissez-moi vous dire, Mesdames, qui êtes l'ornement et le charme de toutes nos réunions, que depuis huit jours les fleuristes pastourelles d'Allève et de Lechaux parcourent dans tous les sens les forêts de Bauges et les bois du Semnoz pour cueillir notre fleur emblématique découverte et immortalisée par Theuriet : que si la provision en est rare, elle ne doit avoir que plus de prix à vos yeux.

Mesdames, Messieurs, mes chers Collègues, je vous invite à lever vos verres et à boire à notre compatriote, le capitaine Baud, chevalier de la Légion d'honneur.

Enfin M. Dufayard, professeur d'histoire au lycée Henri IV, évoqua très éloquemment l'œuvre des Savoyards coloniaux :

Monsieur le président, en me donnant inopinément la parole, aurait pu me fournir l'occasion d'une excuse dont j'ai besoin, en vous rappelant que je suis professeur d'histoire. Or, l'histoire est de la fête que le *Cyclamen* a organisée ce soir. Vous avez fait de l'histoire, capitaine, en contribuant à répandre l'idée française en Afrique ; moi qui aurai demain à enseigner votre œuvre, j'ai bien le droit de vous en féliciter aujourd'hui.

Je voudrais surtout, en deux mots et très simplement, insister sur une idée à laquelle personne n'a touché et qui est à mon sens intéressante. On a répété à l'étranger, on répète même en France, que nous n'avons pas le génie colonisateur, lorsque toute notre histoire est là pour protester contre cette assertion mensongère. Rien n'a manqué à l'ancienne France de ce qu'il faut pour coloniser : ni l'amour des aventures, ni le goût des voyages, ni l'art de se concilier les sympathies des peuples étrangers. Or, ces qualités, quelle est la race qui la possède mieux que notre chère race savoyarde ?

On ne peut certes pas nous accuser d'avoir l'humeur casanière, nous qui avons de tout temps aimé à voir du pays, nous qui sommes le peuple migrateur par excellence. La Savoie de jadis a aimé les voyages, comme celle d'aujourd'hui. Froissard en a été frappé, et il nous dit avoir rencontré partout ceux qu'il appelle (et son mot pourrait être votre devise) : « Les toujours avant Savoyens. »

Les ducs de Savoie, qui n'ont été grands que par nous, sont allés bien souvent en Orient, ce qui était une façon de coloniser, et vous savez qu'ils ont porté pendant des siècles les titres de rois de Chypre et de Jérusalem. La devise que porte encore aujourd'hui la maison d'Italie, *Fert*, rappelle l'un des souvenirs les plus glorieux de la croisade, les voyages aventureux et les exploits légendaires des montagnards de la Savoie dans l'île de Rhodes. N'est-ce pas un Savoyard, le bon Michaud, qui a raconté le premier ces grandes tentatives de colonisation qui s'appellent les croisades ? A cette même époque, notre pays fournissait des évêques à l'Angleterre, des diplomates à la France, des capitaines à l'Autriche et des marchands à l'Amérique.

Nous aimons ainsi à nous répandre, à courir le monde, à tenter les aventures. En Asie, c'est l'héroïque comte de Boigne, dont le nom est resté légendaire dans nos montagnes, qui organise l'Inde et lutte contre les Anglais. En Afrique, c'est Brun-Rollet, ce sont les frères Brun-Rollet qui abordent ce continent mystérieux dont vous avez contribué à nous révéler les contrées impénétrables. Il y avait là toute une force désordonnée que l'on pouvait diriger et discipliner. Maintenant que la France est là pour utiliser ces efforts isolés et coordonner ces tentatives individuelles, je suis sûr que notre chère Savoie donnera, plus que les autres provinces françaises, à cette œuvre d'exploration et de colonisation dont vous avez été l'un des ouvriers.

N'est-ce pas une chose curieuse, que de voir, par exemple, l'Italie d'aujourd'hui n'organiser ses forces maritimes que par des Savoyards, les Martin-Franklin et les Saint-Bon ? N'est-ce pas une chose plus significative encore de voir que la France a trouvé des auxiliaires dévoués de sa politique coloniale dans des hommes dont j'ai à peine besoin de vous rappeler les noms : un Fésigny inscrivant son nom à côté des noms glorieux des Garnier et des Pavié ; l'Ecole Coloniale dirigée par un Savoyard ; le Ministère des Colonies brillamment occupé par l'un des nôtres.

Pour ma part, en constatant le fait, je suis heureux d'ajouter que j'ai pu voir par moi-même, non plus seulement dans le passé, mais dans le présent, combien le Savoyard aime à se donner à l'œuvre, un instant interrompue, des Dupleix et des Montcalm. J'ai des élèves savoyards un peu partout, dans notre empire colonial, depuis l'Oubanghi jusqu'au fleuve Rouge. Je n'en citerai que deux parmi ceux qui ont malheureusement payé leur tribut à ces terribles difficultés auxquelles vous avez pu échapper : le lieutenant Orsat tué au Soudan, le lieutenant Chanaron tué ces jours derniers à Madagascar.

Je salue donc en vous, mon capitaine, le digne héritier, le vaillant représentant de cette race savoyarde qui a toutes les qualités nécessaires à cette œuvre d'expansion et de colonisation que nous rêvons tous pour la France de demain.

Cependant ces campagnes avaient fatigué le jeune officier, et le service qu'il dut bientôt reprendre ne faisait qu'altérer davantage sa santé. Il lui aurait fallu le repos de Toulon. C'est de nouveau à Cherbourg qu'il alla reprendre la vie déprimante pour une activité habituée aux larges espaces. Il eut là ses premières manifestations de lassitude physique. Ses amis essayaient d'orienter son effort vers des études qui devaient lui ouvrir les plus hauts grades militaires, ils l'avaient presque gagné au projet de candidature à l'Ecole Supérieure de Guerre.

Mais à ce moment le canon tonna en Chine. Il y courut.

Campagne de Chine

(1900-1901)

Combien rapide fut cette désignation, la lettre suivante à laquelle je laisse toute sa saveur le dira mieux qu'un récit :

Toulon, 1^{er} juillet 1900.

Arrivé au galop à Cherbourg, brûlant Paris. Trois jours après, je suis envoyé à des manœuvres (côte ouest du Cotentin) dans des dunes sous la tente, où nous n'avions même pas de table pour écrire. Ça a duré 25 jours.

Rentrés à Cherbourg, nous apprenons les affaires de Chine. J'avais l'intention de me faire prolonger de six mois pour raison de santé, mais comme mon tour allait arriver, cela devenait impossible. Mais je me disais que j'avais encore un mois au moins devant moi. Au bout de quatre jours le colonel me dit qu'il faut que je me prépare à passer les examens du choix, car il me propose pour commandant. Me voilà à travailler nuit et jour, pensant à passer l'examen avant de partir. Les affaires se précipitent, je suis désigné pour commander la 4^e compagnie du 2^e bataillon du 18^e régiment en Chine, j'ai encore 15 jours devant moi.

Cela se passait le 25 juin ; dans la nuit de vendredi à samedi, à deux heures du matin, je suis réveillé en sursaut ; le colonel m'envoyait un télégramme ministériel me disant que je partirais de Cherbourg avec un bataillon le dimanche à quatre heures du soir ! Je ne suis plus sorti de la caserne que pour aller au train, j'ai envoyé deux hommes pour bourrer tout dans mes malles. J'ai été prêt à l'heure, mais c'est égal, on n'organise pas un bataillon de toutes pièces en trente heures.

Je viens d'arriver et j'embarque après demain. Et maintenant, à la grâce de Dieu !

Cette campagne de Chine où Baud partait plein d'ardeur et de vie dans une mobilisation si hâtive, elle allait jouer dans

son existence un rôle décisif, néfaste : c'est de là qu'il allait rapporter la maladie qui l'emporta quatre ans plus tard.

Ses correspondances sont rares pendant cette dure colonne qui rétablit en Chine l'ordre troublé par la révolte des Boxeurs. On se rappelle les événements de 1900. Un mouvement xénophobe conduit par les Boxeurs, mais appuyé en secret d'abord, puis presque ostensiblement par le gouvernement chinois, déchaîne la guerre dans toute la Chine orientale. Les légations et les colonies européennes sont assaillies dans Pékin et la colonne internationale commandée par l'amiral anglais Seymour ne peut parvenir jusqu'à la capitale. En hâte les puissances européennes s'entendent pour réprimer le mouvement qui menace d'être fatal à tous les Européens et à tous les indigènes chrétiens.

La délivrance de Pékin par les troupes internationales où la France est représentée par le général Frey et un fort contingent d'infanterie de marine — devenue infanterie coloniale — n'arrête heureusement pas l'accord de l'Europe, grâce, il faut le dire, à la loyauté et à l'esprit de concession de la France qui accepte pour la direction générale des troupes le commandement du maréchal allemand de Waldersee. Et, dès l'arrivée du général Voyron, commandant en chef, les reconnaissances françaises s'étendent et vont partout porter le châtiment et rétablir la sécurité.

Le régiment d'infanterie coloniale, dont Baud fit partie et qui était placé dans la brigade du général Frey, prit d'abord part à la célèbre prise des cinq forts du Pei-Tang. Les colonnes étaient composées d'éléments pris dans les diverses armées et on devine la belle émulation qui s'emparait des officiers et des soldats chaque fois qu'il fallait donner un effort. C'est là que nos officiers virent pour la première fois à l'œuvre cette infanterie japonaise que la guerre sino-japonaise de 1894 avait déjà mise en vue et qui devait dix ans plus tard se classer à l'égal des meilleures troupes d'Europe. Visiblement les officiers japonais s'appliquaient déjà à étonner leurs camarades. « Un jour, me disait Baud, nous avions pour mission, des Japonais et nous, d'enlever une forte position ennemie : malgré nos conseils le commandant japonais envoya ses petits tirailleurs de front contre les Chinois, ces braves s'avancèrent à découvert comme à la parade et furent presque anéantis, inutilement d'ailleurs. Pendant ce temps, nos marsouins avaient dessiné un mouvement tournant qui les avait contraints à traverser les maréca-

ges où ils avaient de l'eau jusqu'à la ceinture. Ils demeurèrent stoïques pendant plusieurs heures dans ces arroyos, mais au moment de l'assaut mirent les Chinois en fuite. » Toute la différence entre la bravoure européenne et la bravoure japonaise n'est-elle pas dans ce petit fait ?

Baud fit ensuite partie de la colonne Arlabosse qui alla faire une diversion sur Yen-Yen (octobre 1900), pendant que les colonnes des généraux Bailloud et Gaselee occupaient Pao-Ting-Fou. Partie de Tien-Tsin, la colonne Arlabosse trouvait des chemins détrempés et transformés en cloaques par une pluie incessante. Elle ne rencontra pas de résistance solide, mais dut châtier çà et là des villages où les Boxeurs s'étaient réfugiés et dont les populations avaient massacré et pillé les chrétiens. Elle atteignit Yen-Yen le 17, après avoir fait une moyenne de 25 kilomètres par jour et la discipline fut toujours si bien observée que les habitants nous témoignèrent par la suite la plus grande confiance.

Revenu à Tien-Tsin avec la colonne au début de novembre, Baud fut attaché au service des étapes et de la gare internationale de cette grande ville. C'est là que la maladie vint le frapper et interrompre pour lui la campagne. Les médecins diagnostiquèrent une coxalgie paludéenne et prescrivirent son évacuation immédiate. Baud voulait rester, continuer, aller au feu, ou tout au moins continuer son laborieux service à Tien-Tsin où il était en relations constantes avec des officiers étrangers et notamment avec des officiers russes qui lui firent décerner la croix de Sainte-Anne de Russie. Mais il ne pouvait résister. Les grands froids subis pendant la colonne de Yen-Yen l'avaient profondément frappé.

Embarqué à Takou sur le *Bugeaud*, le navire se heurta à une formidable montagne de glace flottante et ce nouvel abaissement de température amena chez Baud une rupture du tympan. Il s'en aperçut plus tard seulement sur le bateau qui le ramenait en France. Un soir qu'il se promenait sur le pont en compagnie d'un officier russe et en fumant : « Tiens ! Qu'avez-vous donc ? lui dit son compagnon. Votre fumée vous sort par l'oreille gauche. » Et l'étrange diagnostic était vrai.

En mai 1901, Baud arrivait à Marseille, pour rentrer à l'hôpital militaire d'où il nous écrivait quelques jours après :

Que vous dire de cette campagne ? J'ai été vivement contrarié d'être obligé de rentrer. Très intéressant, très curieux, ce mélange de toutes armées. J'ai pris part à la prise des cinq forts de Peïtang et à la colonne de

Yen-Yen. Je vous narrerai cette colonne où, grâce au froid, j'ai attrapé de forts rhumatismes. Nous sommes restés une quinzaine de jours dans le fort ou chrétienté. Ils savent se défendre, ces Pères de Chine, et, chez eux, pas de fausse sensiblerie : « Le bras de Dieu s'est appesanti sur vous », disait le Père qui nous guidait aux notables de certains villages venant faire leur traîtreuse soumission.

C'est à Tien-Tsin que je suis resté le plus longtemps. J'y ai fait un intérim de sous-chef de gare avec un capitaine de frégate russe comme chef ; à la gare nous étions une quinzaine de toutes nations ; nous mangions ensemble : mince de discussion ! Curieux, les rapports intimes entre Français, Russes, Allemands, les autres formant un clan à part. Nous étions loin de 1870 ; ce sont les Allemands qui ont commencé les avances.

Après la gare on m'envoya à la cité chinoise murée, assurer la police du quartier français. Très amusant. Connu des Chinois intéressants, de gros commerçants, j'ai vu de près les dessous d'une ville et d'une société chinoises.

Et l'attitude des troupes au feu ! Les nôtres fanfaronnant. Les Hindous sicks se laissant battre et tuer, mais refusant d'avancer ; ils disent ne pas vouloir mourir. Cela explique que l'Inde ne se révoltera jamais. Leurs officiers sont très braves.

Son cas déroutait un peu les médecins. Ils l'envoyèrent à l'hôpital de Toulon où se trouvait, disaient-ils, un spécialiste, lequel le renvoya à Marseille ! Finalement on l'expédie au Val-de-Grâce, à Paris, parce que le tympan droit menace de se rompre, lui aussi. Ce mal inquiétant et absurde, quelle douleur pour le colonial qui y voit peut-être la fin de sa carrière !

Je pars de Chine, écrit-il douloureusement le 2 juillet, pour crachements de sang et rhumatismes. En route, par suite de saute brusque de température, j'ai une otite qui se transforme en perforation du tympan. Le médecin du bateau me conseille l'hôpital militaire de Marseille où je trouverai un spécialiste. Celui-ci part pour les manœuvres des Alpes, on me soigne tant bien que mal. Là-dessus je prends le train de Paris parce que l'oreille droite commence à bourdonner comme la gauche. Je reste deux jours et demi en ville pour quelques visites que je voulais faire.

En entrant au Val-de-Grâce je suis mis dans une petite salle obscure où l'on n'entend rien. Interdit de recevoir personne, et, autant que possible, éviter tout sujet de désagrément, me distraire autant que possible.

Enfin je puis sortir dans le parc avec les oreilles calfeutrées. L'oreille droite n'a pas encore d'orifice et on la soigne. Mais, malgré cela, n'entendant pas d'un côté, je ne sais si on me conservera dans l'armée.

Séjour au Sénégal.

Des soins empressés permirent à Baud de reprendre sa place dans l'armée et quelques mois après, il était de nouveau à Cherbourg. Mais le physique et le moral étaient déjà atteints et il fallait toute sa force d'âme pour résister aux retours du mal et aux préoccupations de toutes sortes qui l'assaillaient. De Cherbourg il passa à Toulon, mais pour quelque temps seulement, car à la fin de janvier 1902 nous le trouvons en départ pour le Sénégal où il allait commander une compagnie du 1^{er} régiment de tirailleurs sénégalais. « En rentrant, écrivait-il, vous me trouverez transformé. C'est presque une chance pour moi. Et puis, il faut marcher où l'on vous appelle. Je vais retrouver mes tirailleurs sénégalais que je connais si bien. »

Cette campagne de Baud au Sénégal fut courte. Comme celle de Chine, elle fut interrompue par la maladie. Il participa cependant à une opération de police sur le fleuve, pour imposer la tranquillité à ces Maures de la rive droite qui plus tard se soumirent à l'administrateur Coppolani. La vie de garnison coloniale à Saint-Louis n'enchantait pas Baud. Il ne cessait de s'irriter, lui qui avait eu des missions personnelles au Dahomey, d'être réduit à commander une compagnie à la caserne. On devine à sa correspondance que cette période de sa vie fut pour lui un moment de découragement et de soucis. La maladie retrouvait là un terrain favorable et dès le mois d'août 1902, Baud était rapatrié malade.

C'est le climat de Vignères, joint aux soins empressés de deux sœurs dévouées, qui le rétablirent encore, et au début de 1903, il se retrouvait à Cherbourg. C'est le Midi qu'il eût fallu à ce colonial fatigué. Il tint bon cependant pendant toute l'année 1903 et le début de 1904. Mais il eut une amertume nouvelle : un tableau d'avancement où tous ses chefs avaient demandé à inscrire son nom pour le grade si mérité de chef de bataillon, parut sans qu'il y figurât. Sa santé de nouveau s'en ressentit. Et pour comble, le règlement, impitoyablement appliqué par l'administration de la Guerre, vint le mettre dans cette cruelle alternative : ou partir pour Madagascar, colonie à laquelle il avait été affecté, ou être placé en non activité. Rien n'est plus douloureux que la correspondance où Baud se débat dans cette alternative sévère entre ses obligations de soldat et ses besoins d'homme.

Séjour à Madagascar. — Mort du Capitaine Baud.

Ce fut le soldat qui l'emporta. Au mois d'octobre 1904 il reprenait pour Madagascar cette route d'Orient où nous l'avions vu en 1889 s'engager avec tant d'entrain. Il avait demandé qu'on l'envoyât dans une colonie au climat doux, les Antilles, Tahiti ou la Réunion. On l'avait maintenu à Madagascar. Du moins les médecins de la commission de santé avaient-ils eux-mêmes exprimé le vœu qu'on l'y affectât aux parties élevées et plus salubres de l'île, au plateau de l'Imérina. Et c'est à Diégo-Suarez, à l'extrême pointe septentrionale de Madagascar, qu'il fut envoyé !

Certes il eut la satisfaction de voir de près le beau port que la France a construit dans l'admirable baie d'Antsirane :

Je me trouve ici, écrivait-il, dans une situation très difficile en même temps que très agréable. J'y suis mon chef absolu, mais aussi j'ai une compagnie monstrueuse, composée de tous les employés du camp de Diégo. Je passe une partie de mes nuits et mes jours à me mettre au courant.

Quant à Diégo, c'est magnifique, c'est la plus belle rade du monde après Hong-Kong et Brest.

Mais, hélas ! le sombre pressentiment qu'il emportait à son départ de Marseille ne l'avait pas trompé. Peu de semaines après son arrivée à Diégo la maladie le reprenait et cette fois le terrassait. Le 25 décembre 1904, il expirait.

Un de ses camarades annonçait ainsi à sa famille la douloureuse nouvelle :

Diégo-Suarez, le 3 janvier 1905.

A Mademoiselle Baud,

le lieutenant Noël, du 13^e Régiment d'Infanterie coloniale.

MADemoisELLE,

Ayant été le lieutenant du capitaine Baud pendant son séjour à Diégo-Suarez je me suis chargé de la douloureuse mission de vous faire connaître dans quelles circonstances s'est passé ce terrible malheur qui vient de vous frapper si cruellement.

Depuis son arrivée à Diégo-Suarez le capitaine, très fatigué par ses nombreux séjours coloniaux, se plaignait fréquemment d'une diarrhée qu'il ne réussissait pas à faire disparaître. Mais grâce à son énergie, il surmontait cette faiblesse physique et se vouait tout entier à son service, c'est-à-dire au commandement de la 9^{me} compagnie du 13^{me} régiment d'infanterie coloniale à laquelle il était affecté. Le 15 décembre, un terrible cyclone dévastait Diégo-Suarez et le capitaine dut rester plus d'une heure exposé à la pluie, au vent, pour donner des ordres relatifs à la sécurité des

hommes de sa compagnie. Depuis ce jour la maladie du capitaine s'aggrava ; le 20 décembre il gardait le lit et le médecin constatait que le capitaine était atteint de dysenterie.

Néanmoins, grâce aux bons soins dont il fut entouré, grâce à l'habileté de Monsieur le Médecin-Major Lefèvre, du bataillon, le capitaine se trouva beaucoup mieux quelques jours après et le 24 je pus, dans l'après-midi, travailler deux heures avec lui dans sa chambre à régler quelques questions de comptabilité. Rien ne faisait donc prévoir le dénouement du lendemain. Dès 6 heures du matin, le 25 décembre on me faisait prévenir du changement survenu dans la nuit ; j'allai chez le capitaine que je trouvai complètement transformé, méconnaissable. Le médecin appelé en toute hâte constatait l'état désespéré du capitaine, le faisait transporter d'urgence à l'hôpital de Cap Diégo où il expirait vers midi.

Cette mort prématurée que rien ne faisait prévoir, a plongé dans la tristesse tous ses amis, tous ses camarades, les hommes de sa compagnie qui l'aimaient comme un père. Les obsèques ont eu lieu le 26 décembre au milieu d'une affluence considérable de civils et de militaires. De nombreuses couronnes, derniers gages d'amitié des officiers de la garnison, des hommes de la 9^{me} compagnie, des membres civils du cercle Français dont le capitaine Baud faisait partie accompagnaient le cercueil. Monseigneur Corbet, évêque de la région, officiait et le corps a été conduit au petit cimetière de Cap Diego, entouré de la musique militaire, de la 9^{me} compagnie en armes, des délégations de tous les corps de la garnison, de ses camarades et de ses amis, sur sa tombe, un capitaine du bataillon a retracé la glorieuse carrière du vaillant explorateur du Dahomey et au nom de tous a adressé le dernier adieu au regretté capitaine Baud.

Tous, militaires comme civils qui l'ont connu à Diégo-Suarez, présentent à la famille de Monsieur le capitaine Baud, dans ce terrible malheur qui la frappe si cruellement, leurs sentiments sincères de condoléances.

Veuillez agréer, etc.

Et le *Journal officiel de Madagascar* résumait ainsi sa belle carrière :

Né le 26 août 1864, à Annecy, Baud entra à Saint-Cyr en 1885 et en sortait sous-lieutenant deux ans tard. En 1889, il débuta dans la vie coloniale, en Cochinchine, où il était promu lieutenant au mois d'août 1890.

Envoyé au Bénin, en 1893, il est placé à l'état major hors-cadres et fait partie de la mission du chef d'escadron Decœur, à la suite de laquelle il est fait chevalier de la Légion d'honneur, à huit ans de grade d'officier.

En 1896, il retourne au Bénin, qui l'attire tout particulièrement ; mis à la disposition du gouverneur, il dirige une mission périlleuse, qui assure la jonction entre le Dahomey et le Soudan français. Au cours d'un engagement, il est blessé au coude gauche d'une flèche empoisonnée. Les galons de capitaine, en novembre 1896, la croix d'officier de la Légion d'honneur en juillet 1898, à l'âge de 34 ans, viennent successivement le récompenser de cette glorieuse mission.

Rentré en France, un long séjour lui était nécessaire pour recouvrer sa santé compromise, mais on se bat en Chine et sa nature ardente ne lui permet pas de rester inactif ; il part donc en Chine, où il prend part à la prise du fort de Pé-Tang et à la colonne de Hien-Hien.

Mais ce n'est pas impunément qu'il a prodigué son énergie ; le climat du Bénin, qui a tué le commandant Decœur, son ancien chef, et le lieutenant Vermeersch, son compagnon d'armes, ne l'a pas épargné, lui non plus. Envoyé au Sénégal en 1902, son mal ne tarde pas à reparaitre, et il doit rentrer en France au bout de six mois, pour raisons de santé.

Venu enfin à Madagascar, Baud semblait reprendre peu à peu ses forces, quand la mort est venue le frapper à Diégo-Suarez, après un séjour de deux mois.

Le seul récit de sa courte carrière dit avec assez d'éloquence ce qu'il fut et ce qu'il fit. Les paroles prononcées sur sa tombe ont profondément ému les officiers, sous-officiers, soldats et les membres de l'administration et de la Colonie venus nombreux, pour accompagner en cette dernière et douloureuse étape l'infortuné capitaine Baud qui sera vivement regretté de tous ceux qui l'ont connu.

Et maintenant, il repose là-bas, dans un de ces cimetières coloniaux comme il en avait vu un à Poulo-Condore, loin du joyeux coteau de Vignères où il projetait de trouver un jour le repos de quinze années de campagnes et d'explorations !



Je désespère d'avoir su rendre dans ce portrait trop imparfait de la carrière du capitaine Baud les deux traits dominants que je voulais y souligner : le caractère de l'homme et l'œuvre de l'explorateur.

La vie de Baud a été un modèle constant d'énergie. Enfant, nous l'avons vu se redresser pour tendre toutes ses forces vers le rêve qu'il réalisa. Cette résolution virile resta la caractéristique de sa vie entière. Elle n'empêchait pas d'ailleurs une grande bonté, une parfaite courtoisie, et ce dévouement que tous ses amis ont apprécié. Sa timidité native et qui avait subsisté ajoutait encore un charme nouveau à ses qualités. Baud était, même en France, un colonial, un Africain, un homme de la brousse soudanaise. Sa place n'était point à Paris ni en France : il était de ces soldats d'outre-mer auxquels le séjour de la capitale ne réussit point, qui ne peuvent y voir qu'une escale de repos ou de plaisir entre deux campagnes et à qui, pour reprendre l'expression de l'un d'eux, le plancher de Paris, de Toulon ou de Cherbourg brûle les pieds. Baud n'était à sa place ni dans une garnison métropolitaine ni dans les états-majors de Paris :

il lui fallait les postes lointains, les vastes horizons du Soudan ou les rizières d'Indo-Chine. Il avait la foi coloniale, — et l'autre foi aussi, celle que tant de nos soldats, sceptiques en France, ont retrouvée là-bas devant le feu ou dans la brousse.

Quant à son œuvre coloniale, le récit qu'on vient de lire en a dit suffisamment les étapes. Baud demeurera surtout l'explorateur du Haut-Dahomey dont les missions accomplies dans des conditions si périlleuses, ont valu à la France le Gourma et d'autres importants territoires de l'Ouest africain. Et ici je suis heureux d'apporter une attestation qui vaut mieux que tous commentaires, une lettre que je reçois, au moment où ces pages sont à l'impression, du célèbre explorateur Binger, ancien capitaine d'infanterie de marine, aujourd'hui directeur des affaires d'Afrique au Ministère des Colonies et qui demeure le modèle, le maître de tous les « découvreurs » de l'Afrique occidentale. Aucun document ne pouvait plus utilement plaider la cause que je soutiens :

MINISTÈRE DES COLONIES

Paris, le 28 janvier 1906

—
DIRECTION DE L'AFRIQUE

Mon cher Secrétaire général,

J'ai lu, avec le plus vif intérêt, la notice biographique que vous consacrez au capitaine Baud.

Je vous félicite sincèrement d'avoir retracé la carrière de ce brillant officier qui a sa page marquée dans le développement de l'influence française en Afrique Occidentale.

J'admire comme vous la campagne de 1897 où il réussit à faire accepter au véritable roi du Gourma le protectorat de la France et où il alla défendre nos intérêts au Niger.

Mais je goûte plus encore le voyage qu'il fit en 1894-1895 quand parti du Haut-Dahomey, il gagna, dans un raid magnifique, les territoires de l'Hinterland de la Côte-d'Ivoire, assurant ainsi d'une façon effective la jonction dans la boucle du Niger des trois colonies du Dahomey, du Soudan, et de la Côte-d'Ivoire.

A ce double titre, le souvenir du capitaine Baud est resté et demeurera vivant parmi les Africains.

Veuillez croire, mon cher secrétaire général, à la nouvelle assurance de mes sentiments les meilleurs.

G. BINGER,
*Directeur des affaires d'Afrique
au Ministère des Colonies.*

J'ai dit : plaider la cause. Et j'explique aussitôt ce mot. Le capitaine Baud dort dans le modeste cimetière de Diégo-Suarez et sans doute c'est là que cet infatigable coureur du monde a

trouvé l'éternel repos. J'ignore si ses restes reviendront un jour dans la terre de Savoie et je me hâte de dire, quelles que puissent être un jour les intentions des siens, que je suis de ceux qui souscriraient plutôt à cette opinion émise par un autre colonial mort, lui aussi, pour l'Afrique française et qui est inhumé à Tombouctou, le lieutenant-colonel Klobb : « Pourquoi donc les familles tiennent-elles tant à ravoïr les corps des leurs ? Ils sont bien, leurs morts, dans cette terre d'Afrique, pour laquelle ils sont venus perdre la vie ! Pourquoi ne pas les y laisser dormir ? Là-dessus cependant, chacun a un sentiment sur lequel on ne peut discuter. »

Mais la ville d'Annecy, avec qui je solidarise ici la commune d'Annecy-le-Vieux, ne s'honorerait-elle pas en marquant le souvenir d'un de nos compatriotes les plus éminents ? Bien des Savoyards ont donné leur santé, leur sang ou leur vie à cette œuvre de l'expansion coloniale qui est l'une des gloires les plus pures de la troisième République. Voici pour nous l'occasion de les en récompenser en signalant l'un des plus glorieux.

Quelle que soit la forme de cet hommage qui pourrait consister par exemple dans l'octroi du nom de Baud à l'une des voies nouvelles de notre ville, il est bien dû à l'officier qui nous a acquis une bonne part du haut Dahomey. Les Savoyards se sont toujours montrés particulièrement fiers des succès de leurs compatriotes et il est peu de régions en France où l'on pousse aussi loin que chez nous la touchante solidarité de la petite patrie. Elle peut, elle doit s'exercer à l'égard de la mémoire du capitaine Baud.

C'est un homme d'énergie et c'est un soldat que notre ville donnerait en exemple à nos jeunes gens et à nos enfants en rappelant, par un témoignage de reconnaissance publique, le souvenir d'un Savoyard qui a consacré ses efforts et même dépensé sa vie à rendre la France d'outre-mer plus forte et plus grande.

Auguste TERRIER.

Paris, janvier 1906.

LES IMPRESSIONS D'UN PRÊTRE BOLONAI A TRAVERS LA SAVOIE

AU XVII^e SIÈCLE.

L'une des sources les plus curieuses pour évoquer les mœurs passées se trouve dans les anciens récits de voyages dont la bibliographie devient de plus en plus riche. La Savoie, sur le passage de France en Italie, est souvent décrite dans des nombreuses relations qui remontent parfois au xvi^e siècle, se complétant et se corrigeant heureusement les unes les autres. Il faut, en effet, se servir de ces documents avec prudence, le voyageur ayant une tendance à généraliser des cas particuliers ou à se laisser fâcheusement influencer par les incidents malheureux de la route.

Sébastien Locatelli, qui traversa les Alpes pour aller étudier les mœurs françaises à l'époque de la splendeur de Louis XIV, a laissé de son passage à travers la Savoie quelques observations personnelles qui méritent d'être conservées.

C'était un prêtre, appartenant à une noble famille de Bologne qui comptait parmi ses illustrations des évêques. Son séjour à Rome, à la cour d'un cardinal, avait fait naître chez lui le goût des voyages. « C'est pour me rendre plus aimable en compagnie et pouvoir toujours placer des propos et des récits agréables que j'allais en France, déclare-t-il, observer la manière de vivre et les mœurs. Dans notre Italie, on adore trop ces pays sans les avoir vus. Chacun prend plaisir à entendre parler de cette liberté qu'on n'ose pratiquer chez nous mais qu'on voudrait y voir praticable. » Les mœurs du temps laissaient alors une grande liberté aux ecclésiastiques. Le jeune prêtre bolonais ne témoigne pas, à l'occasion, un rigorisme qui eût été un véritable anachronisme. Ce fut un joyeux compagnon de route.

Locatelli avait une trentaine d'années quand il quitta Bologne avec deux gentilshommes de ses amis pour se diriger sur Paris en 1664. Il passa par la route classique du Mont-Cenis. La petite caravane à dos de mulet éprouva, à travers les escarpements de la montagne, dont l'accès ne fut vraiment facile que depuis la route construite par Napoléon I^{er}, les appréhensions ordinaires à la plupart des anciens voyageurs. Aussi Locatelli, arrivé au sommet, en témoignage de reconnaissance pour

l'heureuse issue de l'ascension, laissa-t-il son fouet et ses éperons en ex-voto à la chapelle. La descente se fit au moyen de litières en jonc, conduites chacune par deux guides « qui semblaient voler parmi les précipices ». Le premier contact des voyageurs sur la terre de Savoie fut donc plutôt pénible. C'était d'ailleurs l'impression générale si l'on consulte les relations contemporaines. Mariani, auteur d'un opuscule rarissime publié l'année qui précéda le voyage de Locatelli, dans un accès de reconnaissance, baptisait du nom d'Hôtellerie de la Providence l'auberge assez bien approvisionnée du col du Mont-Cenis ¹.

Locatelli est assez sobre de détails sur ses impressions à travers la Savoie. Il nous donne cependant quelques renseignements curieux qui peuvent intéresser les lecteurs de la *Revue savoisiennne*. Nous les empruntons à la remarquable traduction publiée par M. Ad. Vautier ².

19 mai 1664. — Le premier village que nous aperçûmes fut Lanslebourg, où il y a une école; mais nous nous trouvions là dans un monde nouveau, et je vous assure qu'il nous fallut bien de la peine pour nous faire comprendre [il faut ici faire remarquer que Locatelli et ses deux compagnons ignoraient le français]. C'était le lundi des Rogations, et dans ce pays... on observe le jeûne et l'abstinence pendant les trois jours de cette fête. Aussi le voiturier et Filipponi, qui connaissaient un peu la langue du pays, ayant demandé de la viande, on nous prit pour des hérétiques. Il est cependant permis, à cause de la rareté de l'huile, de se servir de beurre sans manquer à l'abstinence et aussi de manger des œufs. Nous fûmes mieux servis que si nous eussions fait gras, car l'on nous donna des truites assaisonnées d'une manière exquise...

Après avoir dîné et pris un peu de repos, nous allâmes jusqu'à Modane, bourg mal bâti comme ceux du pays mais où nous eûmes à souper de bonnes truites. Il fallut sécher de nouveau nos vêtements et nous mettre au lit où nous nous fîmes servir à souper par des jeunes filles qui semblaient incapables d'autre chose que de rire. Après avoir donc mangé gaiement, nous fîmes une sorte de petite comédie pour retenir longtemps avec nous ces deux maritornes et leur permettre de rire tout leur saoul. Comédie certes vraiment burlesque si on l'avait représentée sur le théâtre, car ces filles n'entendant pas un mot de notre langage ni nous un seul du leur, nous passâmes ainsi plus d'une heure à gesticuler et à leur faire des signes. Mais finalement, voyant qu'elles commençaient à s'approcher un peu trop des lits de mes jeunes compagnons, et que ceux-ci s'ingéniaient à les prendre par les bras, ce fut moi qui terminai la pièce en sautant à bas du lit et en mettant les servantes hors de la chambre. Je poussai le verrou pour nous défendre contre la violence de cette jeunesse...

1664, 20 mai. — Avant notre départ, j'allai dire la sainte messe à l'église paroissiale de Modane. Apprenez, cher lecteur, quels ornements sacerdo-

1. MARIANI : *Il piu curioso e memorabile della Francia* (Venise, 1863) p. 194.

2. Adolphe VAUTIER : *Voyage en France, mœurs et coutumes françaises* (1664-1665). Relation de Sébastien Locatelli. Paris, Picard, 1905, LXXIV-348 pages in-8.

taux servirent à un si vénérable sacrifice. Un tel dénuement, si vous le rencontriez dans une église de campagne en Italie, vous ferait pitié. Et pourtant il est moins pénible de voir ici le saint sacrifice célébré avec des calices de bois par des prêtres d'or que de le voir chez nous célébré avec des calices d'or par des prêtres de bois, qui dévorés de luxure ou d'avarice, emploient tous leurs biens au service du Diable quand leurs pauvres sujets meurent de faim sous leurs yeux. J'eus pour dire la messe une aube de toile grossière, un cordon de filasse, une chasuble déchirée en toile unie, un calice en étain. Tout le reste, y compris le corporal, était d'une misère sordide qui aurait écoeuré tout autre que moi.

Après la messe, nous reprîmes notre route au milieu de ces montagnes pareilles aux vagues d'une mer immobile. Le paysage était délicieux, car chaque petite plaine, fleurie de jacinthes et de campanules semblait non un jardin à la mode italienne, mais une terre promise. Après avoir franchi les épouvantables solitudes du Mont-Cenis, nous pouvions, juste récompense de nos fatigues, couronner de fleurs nos fronts où la sueur de l'épouvante avait ruisselé plus d'une fois.

A S. Michel, village situé sur une petite colline assez jolie, nous nous arrê tâmes pour nous rafraîchir. Avant d'y arriver, nous avions rencontré un jeune homme avec sa femme et sa mère ; c'était, nous disait-on, un gentilhomme fort riche. La beauté majestueuse de sa femme faisait contraste avec la grossièreté de ses manières dont je puis parler par expérience ; car la curiosité de voir les petits chiens de Bologne l'ayant conduite à l'hôtellerie, elle entra sans saluer dans la salle où nous étions tous et dit qu'elle les voulait voir. Nous ne pouvons refuser, et comme j'ai toujours été, grâce à Dieu, assez rebelle au beau sexe, je m'offris pour aller chercher Filipponi. Je fis longtemps attendre la réponse afin de laisser à mes compagnons le temps d'apprivoiser un peu cette femme, car il était vraiment trop pénible de voir tant de grossièreté jointe à une beauté si exquise. A mon retour, j'appris qu'elle n'avait soufflé mot. Elle fit bien, personne ne pouvant la comprendre. Quand le marchand lui eut ouvert les deux corbeilles, elle choisit une des plus jolies chiennes, car elle ne manquait point de finesse, bien qu'elle fit la sottise, et elle en demanda le prix. Mais le marchand ayant répondu vingt pistoles, elle s'enfuit comme si elle eut entendu un blasphème effroyable, impolitesse bien digne d'une vilaine déguisée en dame. C'était une paysanne, fille unique d'un vilain fort riche qui lui avait fait une donation entre vifs de tout son bien. Le pauvre cavalier se vit alors forcé de la prendre pour femme afin d'échapper aux disgrâces dont le menaçait sa pauvreté qui aurait fini par le faire pourrir dans une prison pour dettes. Il l'avait épousée depuis moins de trois mois. Il n'avait encore pu la décider à quitter son habitation à la campagne une seule nuit, tant elle aimait sa cabane et chérissait ses parents dont l'humeur était exactement la sienne. A Saint-Michel, on nous montra son hôtel dont l'extérieur paraît la seule belle chose du village. Jamais ce gentilhomme n'avait pu la faire monter en carrosse, et bien moins encore à cheval. Aussi pense-t-on qu'il sera difficile de la faire changer d'habitudes. Elle était si belle que, si l'on considère sa naissance, on peut dire que cette beauté était miraculeuse. Elle ne se montra sage qu'en une seule chose, ce fut en refusant constamment dès son enfance pour ne point bronzer la blancheur de son teint, de toucher une houe et de s'exposer découvert aux rayons du soleil...

A la Chambre... de gens logeaient à notre hôtellerie, et pourtant

l'on nous y traita fort bien, car le pain, le vin et deux hachis surtout furent excellents. Avant de nous mettre à table, nous étions convenus avec l'hôte d'un prix pour lequel il nous traiterait à sa mode. Il nous traita bien et cependant nous demandâmes deux autres de ces hachis, qu'ils nous fit payer près d'un demi-teston chaque, mais ils étaient assez bons et assez bien faits pour valoir ce prix là. Après souper, j'eus la mauvaise idée d'aller à la cuisine voir comment on les apprêtait. Mais la vue de la cuisinière, horrible et sale vieille au visage noir et crasseux et la puanteur de la cuisine me donnèrent la nausée... Les chambres au contraire étaient fort propres, les lits garnis de linge d'une odeur excellente, les tables ornées de fleurs; tout cela était du aux soins du valet qui à souper nous avait servi ces plats d'aussi belle apparence que s'ils sortaient des mains les plus propres du monde.

21 mai 1664. — Au réveil, nous nous trouvâmes le gosier fort sec. Le seigneur Odofredi ayant demandé s'il y avait de l'eau de vie, on lui apporta une grande bouteille d'étain, contenant un vin plus fort que le malvoisie et clair comme l'eau. Il fallut me contenter d'en respirer l'odeur et pour son goût m'en rapporter à mes compagnons... Après la messe, je reviens à l'hôtellerie avec grande envie de boire de la *Garbana* (c'est le nom qu'on donne à cette liqueur dans le pays); j'y fis bien tremper quelques tranches de pain après les avoir grillées sur de la braise ardente. La *Garbana* ressemble tout à fait à notre eau de vie la plus douce. Son odeur n'est point pénétrante comme celle de la nôtre et ne peut à elle seule la faire reconnaître pour cette excellente liqueur. Il est pour cela nécessaire d'y goûter. Je n'osai vider le verre de peur de me rendre malade, mais, au contraire elle nous fit grand bien à tous, elle n'en fit point cependant à notre bourse, car il fallut payer une livre par tête.

... A Chambéry, nous prîmes un logement dans le faubourg qui, par sa longueur, le nombre de ses boutiques et de ses habitants ferait bien une ville à lui seul. Dans le faubourg donne une porte par laquelle on entre à Chambéry où nous trouvâmes une population nombreuse et belle, beaucoup de grandes boutiques et de fontaines pour la commodité du public. Après avoir visité la place, qui est très vaste, nous revînmes à l'hôtellerie pour y jouir des belles vues qu'on y découvre de toutes parts...

22 mai 1664. — J'allai dire la messe à la chapelle de S. A. Royale, bâtie dans un château situé un peu au-dessus de la place; défendu par une bonne garnison et de l'artillerie, fortifié de tous côtés, et muni de ponts levis, ce château commande la ville.

A l'entrée de la place, conduisant au palais ducal et à l'église se trouve une porte dorée sur laquelle sont peints la sérénissime duchesse régnante et Monsieur le duc aujourd'hui vivant, tous deux avec le sceptre et la couronne, comme roi de Chypre, bien que ce royaume soit à présent sous le joug tyrannique du Grand Turc.

Après avoir vu de cette hauteur la ville entière, fort bien bâtie et dans une belle situation, nous allâmes à la chapelle du château adorer le baton sanctifié par les mains de S. Joseph, trois épines de la couronne du Rédempteur, une côte du glorieux martyr saint Sébastien, et bien d'autres reliques. Cette église, desservie par des chanoines (car c'est une collégiale), a une façade tout en marbre blanc ornée de statues. On me^{re} revêtit pour dire la messe d'ornements blancs magnifiques et d'une aube^{re} garnie de dentelle, qui valaient bien vingt pistoles la brasse; envoyée par^{re} Madame, mère du

duc régnant, peu de temps avant la mort de cette princesse, elle avait été portée une seule fois quand avait célébré un évêque ultramontain passant par Chambéry pour se rendre à Paris.

Après être rentrés à l'hôtellerie et avoir déjeuner avec des espèces de brioches achetées chez les pâtisseries nous allâmes, mais par un beau temps, grâce à Dieu passer la rude montagne d'Aiguebelle. Elle est moins haute, moins attrayante à monter que le Genis mais pire encore à descendre s'il fallait le faire à pied ou à cheval.

Nous avons pris, à Chambéry des hommes qui, au milieu des précipices, nous portèrent rapidement jusqu'au bas sur des litières d'osier en forme de sièges. Ils sautaient de roche en roche comme des pies et se tordaient continuellement comme des serpents. Pour moi, je croyais bien ne pouvoir arriver au bas sans tomber dans un précipice. Aussi me décidai-je à fermer les yeux et fis-je cette descente de trois milles en volant pour ainsi dire et dans un demi-sommeil.

Dans la vallée est un lac qui a pris le nom de la montagne on y voyait nombre de petites barques sur lesquelles les gens du pays le traversent pour se rendre à l'église. Les femmes avaient la tête couverte de voiles blancs descendant jusqu'à terre, qui les faisaient ressembler à des religieuses olivétaines.

24 mai 1665... à Filly (près Sciez),... nous trouvâmes peu de choses à manger à l'hôtellerie, une moitié de jambon cuit avec des saucisses, le tout fort rance et, chose pire encore du pain noir et du vin un peu tourné.

Après dîner nous fîmes trois lieues pour arriver à Thonon, ville très peuplée mais avec des rues fort irrégulières, car les maisons n'y sont point alignées... Les femmes portent comme les paysannes françaises de grands chapeaux tout pareils à des ombrelles, mais il est ridicule de voir autour de la forme basse de ces chapeaux des espèces de colliers avec de grelots d'or comme ceux qu'on met chez nous au cou des chiens. Effrayés par l'obscurité de ce vilain endroit, nous voulûmes faire une lieue de plus pour arriver à Evian, bourg bien mieux construit et situé au bord du lac. Le souper, servi en gras et en maigre, y fut bon, mais nous laissâmes la viande pour ne manger que du poisson délicieux. Malheureusement les lits n'étaient pas si bons que le souper.

25 mai 1665. J'allai dire la sainte messe à l'église paroissiale (d'Evian) où je trouvai tout en ordre aussi bien qu'à la sacristie. Ayant demandé au prêtre s'il tirait une bonne somme de son bénéfice, je vis par sa réponse que les prêtres de ce pays reçoivent moins que les sonneurs de nos curés de campagne.

Locatelli fut particulièrement surpris quand il se trouva sur la frontière de la Savoie au Pont de Beauvoisin où « les Français et Savoyards s'entendent naturellement comme chiens et chats ». Il fit dans cette petite bourgade, mi-savoyarde mi-française, l'expérience du proverbe qu'on lui avait cité à Turin qu'en France il en coûte autant dans une auberge pour regarder que pour manger. Il fit ainsi connaissance des hôtelleries de France, « où l'on a des servantes au lieu de valets, afin d'assassiner plus doucement les pauvres voyageurs », non sans

constater avec quelque dépit, car il était assez économe de ses deniers tout en étant porté sur sa bouche, que dans ces auberges, tenues par des femmes « les belles œillades s'y paient et il est rare qu'on y soit bien ». Ce qui le surprit tout d'abord ce fut la liberté des servantes françaises à l'égard des voyageurs qui ne fut point sans le mettre dans l'embarras. Il était recommandé, aux gens qui se piquaient de quelque usage, de saluer toujours l'hôte et l'hôtesse à la manière du pays, c'est-à-dire de leur serrer la main en Allemagne et en Pologne et d'embrasser l'hôtesse sur la figure en Flandre, en Savoie et en France. Et en effet, à l'hôtellerie française de Pont-de-Beauvoisin, les compagnons du prêtre bolonais ne manquèrent pas « de recevoir des saluts, des révérences et des baisers des deux servantes », pendant qu'elles leur tenaient la bride et l'étrier pour les aider à descendre. Locatelli évita ce contact en sautant à terre sans aide. Cette nouvelle manière de saluer ne fut point sans étonner profondément nos voyageurs. En effet en Italie cette démonstration était considérée comme la pire des libertés. On s'exposait même de l'autre côté des Alpes, en embrassant une femme à se faire poignarder ; car on disait volontiers en manière de proverbe : « qui a eu le baiser d'une femme a le reste sans difficulté ; et quand (les Italiens) entendent estre en France la coutume de baiser les femmes en les saluant, ils trouvent cela si étrange que plusieurs ne le veulent croire ¹ ». Après s'être restaurés, les voyageurs quittent l'hôtellerie hospitalière de Pont-de-Beauvoisin en emportant des petits bouquets présentés par les servantes, suivant l'usage, dans l'espoir d'un pourboire.

Il serait intéressant de suivre Locatelli dans sa description des villes par lui traversées. Lyon, Paris et Genève ont surtout frappé son attention. Mais borner l'intérêt de cette relation à la description des villes serait méconnaître son importance pour l'étude des mœurs de la France à l'époque de Louis XIV.

Le texte de Locatelli, si élégamment traduit par M. Vautier, est accompagné de notes d'une érudition très sûre. Il faut avoir essayé soi-même de rechercher les impressions des voyageurs anciens sur une région pour apprécier la richesse d'informations que l'éditeur a su réunir. L'étendue et la précision des renseignements bibliographiques donnés soit dans la préface soit dans les notes, fait de cette publication un instrument de travail très précieux.

1. AUDEBER : *Le Voyage et Observation de plusieurs choses diverses qui se peuvent remarquer en Italie* (Paris, 1656) p. 42, citation de M. Vautier.

La relation de Locatelli était jusqu'à ce jour inédite. On ne connaissait que deux manuscrits conservés à Bologne et à Pérouse. Les lettrés seront reconnaissants à M. Vautier de l'avoir mis en lumière et à la Société des Etudes historiques d'en avoir fait la publication.

Max BRUCHET.

GLANES

Congrès des Sociétés savantes savoisiennes. — Le Congrès des Sociétés savantes savoisiennes s'est tenu les 26, 27 et 28 septembre à Aix-les-Bains sous la présidence de M. Fr. Descostes, président de l'Académie de Savoie.

Statistique (suite) 1901. — *Alcool et aliénés.* La H^{te}-Savoie avait eu en 1901 un nombre effectif de 5,299 fabricants, bouilleurs et distillateurs de profession, ce qui la mettait au 4^{me} rang des départements ; la Savoie occupant le 2^{me}, après l'Isère, avec 8,379 fabricants. On ignore (p. 149) les quantités d'alcool produites. Celles fabriquées en 1901 par les bouilleurs de crus ont été de 1,960^h en H.-S. et de 1,775^h en S. Ces deux départements occupent une place moyenne avec 2,553 et 2,179 débitants, 95 et 121 marchands en gros, 1 et 2 brasseurs. La quotité par habitant de la consommation totale était de 1^h18^l pour les vins, 0^h13^l pour les cidres, 1^h28^l pour les alcools, 0,10 pour les vins de liqueurs ; elle est plus élevée en Savoie, sauf pour le cidre.

Pour celui qui recherche les causes de la décadence physique et morale de son pays, cette statistique générale est à peu près inutile. La moyenne ci-dessus n'est en effet qu'un trompe-l'œil, puisqu'il y a des personnes qui boivent un verre d'alcool en tout dans une année, tandis que des milliers de malheureux en absorbent des litres ! A un point de vue plus particulier, on aimerait aussi à savoir combien, par exemple, il se consomme d'hectolitres d'apéritifs (absinthe, vermouth) par département, comme aussi de comparer les chiffres de cette consommation avec la situation sanitaire. La statistique officielle est malheureusement insuffisante. Cependant nous pouvons constater déjà (p. 409) que le nombre des incurables et des aliénés a constamment grandi depuis trente ans sans que la population ait suivi une marche parallèlement ascendante, aussi bien dans les départements qu'à Paris. La folie et la démence qui comptaient 33,000 sujets en 1871 en comptent maintenant 57,600 dans les établissements hospitaliers.

En ce qui concerne les départements savoisiens, le rapport médical rédigé par M. le D^r Dumas, directeur de l'asile d'aliénés de Bassens (v. *Les Alpes* 1905, n° 33) offre des chiffres intéressants. C'est ainsi qu'il nous apprend que, d'après les données de la direction des contributions indirectes, la Savoie consommait en 1864, 78^h d'absinthe ; elle en a bu en 1903, 507^h et cette progression a lieu malgré la diminution de la population. Alexis Billiet a fait une étude sur le recensement des aliénés existant dans toute la Savoie en 1850 (*Mém. de l'Académie de Savoie*, § 2, t. II, 1854). Il arrive au chiffre de 447, soit une moyenne de 1 aliéné sur 1,264 habitants, sur une population totale de 565,138. En 1861, d'après le D^r Dumas, l'asile de Bassens récemment construit, abritait 335 personnes dont l'état exigeait l'internement. En 1904 le nombre en est de 682. Cette augmentation terrifiante semble se justifier par le nombre toujours croissant des débits de boissons. Ils étaient en 1863 de 3,369 ; en 1903, il y en avait 5,174. Ajoutons qu'en France la progression est la même. Avant la loi du 17 juillet 1880 qui consacre la liberté des débits, il y avait 354,000 cabarets ; il y en a aujourd'hui 500,000 dont 33,000 à Paris, soit un cabaret pour trois maisons. En France la moyenne est de un débit pour trente adultes. Les départements alcooliques sont les départements à population ouvrière : le Pas-de-Calais a 24,000 débits et le Nord 48,000.

Tabac (p. 248). Les Français paient pour leur tabac 447,001,700 fr. Au point

de vue de la consommation la Savoie occupe le 33^{me} rang et la H.-S. le 4^{me}; au point de vue de la production, elles occupent les 58^{me} et 86^{me} rangs. On fume ou l'on mâche en H^{te}-Savoie le double de tabac qu'en Savoie, mais on y prise beaucoup moins. En fin de compte la H^{te}-Savoie achète au Trésor pour 1,175,234 fr. de tabac et la Savoie, qui est en dehors de la zone pour 2,069,263 fr. La consommation des tabacs et des allumettes progresse chaque année en France. Il y avait en 1901, 46,278 débits vendant 38 millions de kilos et 38 milliards d'allumettes. En 1871 la vente n'atteignait pas 27 millions de kil.

Culte. Personnel en 1901 : Savoie et Haute-Savoie : évêques 3 et 1; curés 35 et 29; vicaires généraux et chanoines 12 et 5; desservants 307 et 271; vicaires 100 et 157; pasteur 1.
C. M.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE SAVOISIENNE

Dans la récente promotion des archivistes-paléographes, nous signalons parmi les thèses intéressantes celle de M. Jean Cordey, licencié ès-lettres, dont le consciencieux travail sur *La Politique extérieure du Comte Vert au nord des Alpes* mérite de retenir l'attention.

D'après les *Positions de thèses de l'Ecole des Chartes, promotion de 1906*, on peut apprécier l'importance de cette contribution à l'histoire en Savoie au xiv^e siècle. On trouvera notamment dans cette œuvre des renseignements sur les relations de la Savoie avec les pays voisins à l'avènement d'Amédée VI, les difficultés avec Genève, la conquête du pays de Gex et celle du Faucigny, l'acquisition du pays de Vaud, le rôle des Savoyards dans l'armée française à l'une des périodes les plus critiques de la guerre de Cent ans, la politique matrimoniale de la maison de Savoie, les rapports avec le Dauphiné, etc., etc.

Il convient de se réjouir de voir les dépôts d'archives de Turin, jusqu'à présent étudiés surtout, en ce qui concerne notre histoire provinciale, par les Piémontais, les Suisses et les Savoyards, solliciter de nouvelles énergies. Ces riches collections manuscrites sont loin d'être épuisées. Chacun interroge les documents suivant un point de vue particulier, qui permet de mettre en valeur des considérations qui ont pu échapper aux premiers investigateurs. L'exemple de M. Jean Cordey mérite d'être cité et on ne peut que souhaiter qu'il suscite des imitateurs.

Max B.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro la suite de la Flore populaire de la Savoie.

TABLE DES MATIÈRES POUR 1905

N.-B. — *Les petits caractères indiquent une communication insérée dans les procès-verbaux des séances.*

ARCHÉOLOGIE.

FONTAINE. Peintures au palais de l'Isle (<i>avec dessin</i>).	4
— Inscription aux Barattes	120
MARTEAUX. Trouvailles gallo-romaines aux Fins	73
— Sur un sceau en fer	155
SERAND J. La colonne commémorative de Boutae (<i>avec dessin</i>). . .	75

BIBLIOGRAPHIE.

B. Max. <i>La Politique extérieure du Comte Vert au nord des Alpes</i> , par M. Jean Cordey	242
C. M. <i>Les quatre Dictionnaires français</i> , par E. Ritter .	79
M. L. R. <i>La Flotille de guerre aux XIII^e et XIV^e siècles</i> , par A. Naef.	65
— <i>Château de Chillon. Album du visiteur</i>	66
— <i>Notions de Géologie appliquées au département de la Savoie</i> , par J. Revil	66
— <i>Les Institutions chimiques de Jean-Jacques Rousseau</i> , par Théophile Dufour.	67
— <i>Les Pays de l'Ain</i> , par J. Corcelle.	67
— <i>Les premiers Autographes de la Maison de Savoie</i> , par Jules Camus.	60
— <i>La Végétation des Lacs du Jura</i> , par A. Magnin. . .	148
Revue bibliographique savoisienne :	
M. L. R. Sciences	117
C. M. Archéologie et histoire.	132 275

BIOGRAPHIE.

DUVAL César. <i>Le Sénateur Folliet (avec portrait)</i>	7
MIQUET F. <i>Recherches sur quelques ingénieurs savoyards au service de la France avant 1860</i>	39
— <i>Recherches sur quelques officiers savoyards au service de la France avant 1860</i>	92
— <i>Recherches sur quelques fonctionnaires savoyards ayant servi en France avant 1860 et sur leurs familles.</i>	129
— <i>Un autographe inédit du conventionnel Simond</i> . . .	144
— <i>Acte de naissance de l'astronome Bouvard.</i>	6
TERRIER A. <i>Un Savoyard colonial : Le capitaine Baud (avec portrait, cartes et vues diverses)</i>	185
THONION. <i>Allocution sur le sénateur Folliet</i>	72

HISTOIRE.

DUSSAIX J. A propos de la vente du château de Rumilly-sous-Cornillon et dépendances aux Muffat St-Amour, de Megève	121
— Le trousseau d'une mariée savoyarde au xvii ^e siècle. .	163
GONTHIER J.-F. Le testament de Claudine de Chaffardon, veuve Lambert (février 1543)	79
— Les paroisses du diocèse de Genève dépendant d'Ainay. .	159
MARTEAUX C. Noms de lieux dans des chartes de 1153, 1250 et 1448	125
LAVOREL. Un jugement criminel du Sénat de Savoie.	155
PICARD. Registres paroissiaux d'Orcier	73

HISTOIRE NATURELLE.

CAMUS J. Herbar des Alpes de la Savoie offert à l'impératrice Joséphine par Joseph-Louis Bonjean (<i>suite et fin</i>)	47
CROLARD A. Sur un peuplier de Virginie, dit Eucalyptus.	78
GUINIER E. Les étiquettes du Jardin public d'Annecy	76
GUINIER Ph. Sur la florule des vieux murs du château d'Annecy.	165
DOUXAMI H. Une excursion à Mégevette (<i>avec plan</i>) . . .	135
DOUXAMI et DESCHAMPS. La molasse de Bonneville et ses fossiles (<i>avec plan et coupes</i>)	167
LE ROUX Marc. Le terrain glaciaire et les blocs erratiques du Crêt du Maure (<i>avec gravure</i>).	55
— Sur un phénomène torrentiel.	152
— Empreintes végétales aux Barattes.	157
SORDELLI Ferd. Note sur l'Herbar des Alpes de la Savoie offert par J.-L. Bonjean à l'impératrice Joséphine. .	84

GLANES.

Nécrologie	29,	146
Statistique sur la Hte-Savoie en 1901.	29, 91, 146, 147	242
Emigrants au Canada		91
Mouvements sismiques en Savoie.		146

GRAVURES.

Traces de peintures découvertes au Palais de l'Isle. . . .	4
Portrait du sénateur Folliet	7
Blocs erratiques dans la forêt du Crêt-du-Maure	60
Monument commémoratif de l'ancienne ville gallo-romaine de Bautas	75
Plan des grottes de Mégevette	141
Plan et coupes de carrières des environs de Bonneville .	176
<i>Hors texte</i> : Portrait du capitaine Baud	183
Vues de Cochinchine et du Haut-Dahomey, etc.	197

Itinéraire de la mission Decœur-Baud (1894-1895)	201
L'Afrique Occidentale française en 1905	207

PHILOLOGIE ET FOLKLORE.

DÉSORMAUX J. Notes philologiques : <i>Dxð lðx É.</i>	62
MARTEAUX. Sur l'origine des noms de certaines paroisses	2
— Sur l'étymologie de quelques noms de lieux	79
— Sur l'étymologie de Lachat.	151
— Sur un nouveau prieur de S ^t Jorioz de Duin.	154

POÉSIE.

DELLEVAUX F. <i>La Rose sur le Mur</i> (suite et fin).	30, 100
LEZAY Henri. <i>Trahison</i> , 54 ; <i>L'Inaccessible</i>	86
MARTEAUX C. <i>Absence</i>	145

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE.

Liste des membres de la Société Florimontane.	v
Liste des Sociétés savantes qui échangent leurs publications avec la Société Florimontane.	VIII
Dons à la Bibliothèque florimontane	1, 3, 6, 72, 76, 77, 130, 151, 153
Dons au Musée.	1, 4, 5, 6, 73, 74, 76, 77, 120, 156
Membres nouveaux : MM. CATTIN, BOUQUET, 4 ; ROLLIER, LAVOREL, GAVE, ...	77, 154
Compte-rendu financier pour l'année 1904	5
Participation au Congrès d'anthropologie	4
Participation au Congrès des Sociétés savantes de la Savoie	5
Election du Jury pour le Concours de Poésie de 1905.	155
Nécrologie	74, 151, 155
Médaille offerte à M. Suisse	120
Programme des Concours de Poésie et de Beaux-Arts pour 1906.	158

VOYAGES.

BRUCHET Max. Les impressions d'un prêtre bolonais à travers la Savoie au xvii ^e siècle	236
THONION (Dr). Voyages du seigneur de Villamont, partant de « la duché de Bretagne », pour aller en Terre Sainte, par la Savoie, le Piémont, l'Italie, la Grèce, la Syrie et l'Egypte, au mois de juin 1589. Ses deux passages en Savoie.	87
<i>Errata</i>	70, 118

En supplément :

CONSTANTIN et GAVE. Flore populaire de la Savoie ou Dictionnaire des noms populaires de nos plantes.	
--	--

Le Directeur-Gérant : Marc LE ROUX.

9483. — Annecy. Imprimerie ABRY.

REVUE
SAVOISIENNE

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

(Reconnue d'utilité publique par décret du 17 décembre 1896)

REVUE
SAVOISIENNE

PUBLICATION PÉRIODIQUE

1906 — 47^{ME} ANNÉE



Omnes omnium caritates patria
una complexa est.
(*De Officiis*, lib. I.)

ANNECY
IMPRIMERIE ABRY

ÉDITEUR

—
1906

*La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière
des opinions qu'il émet.*

LISTE DES MEMBRES

DE LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE

BUREAU.

Présidents d'honneur : MM. C. DUNANT * ✚ I, conseiller de préfecture honoraire et le docteur THONION I, ancien député.

Trésorier d'honneur : M. Jean RITZ ✚ O ✚ I, compositeur de musique.

Président : M. C. MARTEAUX I A, professeur agrégé au Lycée Berthollet.

Vice-Présidents : MM. Charles BUTTIN, notaire à Rumilly et Max BRUCHET I, archiviste départemental.

Secrétaire : M. Marc LE ROUX I, docteur ès-sciences, conservateur du Musée.

Secrétaire-adjoint : M. Isidore NANCHE I A, chirurgien-dentiste.

Trésorier : M. J. DÉSORMAUX I A, professeur agrégé au Lycée Berthollet.

Archiviste-Bibliothécaire : M. Joseph SERAND.

Comité de rédaction : MM. MARTEAUX, LE ROUX, NANCHE, BUTTIN, BRUCHET, GONTHIER et GUERBY.

Directeurs de la Revue : MM. LE ROUX, pour la partie scientifique et BRUCHET, pour la partie historique.

MEMBRES HONORAIRES.

DATES
d'admission

MM.

1882 BALLIARD Charles, à New-York.

1902 CAMUS Jules I ✚ ✚, professeur à Turin.

1872 CHANTRE Ernest * ✚, sous-directeur du Museum des sciences naturelles de Lyon.

1900 S. A. I. M^{sr} le Grand-Duc CONSTANTIN CONSTANTINOVITCH, président de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg.

1903 COSTA DE BEAUREGARD (le marquis) C ✚ *, membre de l'Académie française, à Paris.

- 1882 DEMOLE Eugène, conservateur du médaillier de Genève.
 1878 DUFOUR Th., directeur honoraire de la Bibliothèque de Genève.
 1904 DUFOUR-VERNES, archiviste d'Etat à Genève.
 1898 FOUQUET (Dr)  A, officier de l'Osmanieh, chevalier de S^{te}-Anne de Russie, au Caire.
 1881 HOLLANDE  I ★, directeur de l'Ecole préparatoire à l'enseignement supérieur, à Chambéry.
 1900 MANNO Antonio (le baron) G C  G C , membre de l'Académie des sciences, à Turin.
 1872 PAPIER  I, président de l'Académie d'Hippone, à Bône (Algérie).
 1872 RÉGNIER Antony  I, peintre, à Marseille.
 1881 REVEL, géologue, à Chambéry.
 1888 REVON Michel , professeur de littérature orientale à la Sorbonne.
 1885 RITTER Eugène, professeur à l'Université de Genève.
 1903 SUISSE , architecte en chef des monuments historiques, à Dijon.
 1900 THEURIET André O , membre de l'Académie française.

MEMBRES EFFECTIFS.

MM.

- 1887 ALLART, ingénieur des Arts et Manufactures, à Annecy-le-Vieux.
 1903 AUSSÉDAT Louis, ingénieur des Arts et Manufactures, à Annecy.
 1900 BALLEYDIÉ  I, professeur à la Faculté de Droit de Grenoble.
 1906 BARUT Jules, directeur de l'usine du Giffre, à Annecy.
 1904 BELLIER-KLECKER (M^{me}), à Sèvres (Seine-et-Oise).
 1887 BELLY Adolphe, receveur des Finances, à Chambéry.
 1886 BLANCHARD, inspecteur des Forêts, à Gex.
 1890 BOCH Louis  A, architecte, ancien maire d'Annecy.
 1896 BOIRET  A O ★, professeur départemental d'agriculture, à Annecy.
 1904 BONALD, administrateur de la Caisse d'épargne, à Annecy.
 1876 BOUCHET Pierre, négociant, ancien maire d'Annecy.
 1905 BOUQUET, lieutenant au 11^e bataillon de chasseurs alpins, à Annecy.
 1892 BRUCHET Max  I, archiviste départemental à Annecy.
 1896 BUTTIN Charles, notaire, à Rumilly.
 1903 CARLE, lieutenant au 30^e de ligne, à Annecy.
 1895 CARNOT François  ★, député, ingénieur des Arts et Manufactures, à Paris.
 1874 CARRON Jacques, avocat, à Annecy.
 1905 CATTIN, notaire, à Annecy.
 1891 CHARVIER J., architecte-expert à Annecy.
 1879 CHATELAIN Maurice, notaire, à Faverges.
 1874 CHAUDIER J.  I, architecte départemental, à Gap (Hautes-Alpes).
 1874 CHEVALIER Etienne, prévôt de la cathédrale, à Annecy.
 1892 CORCELLE  I, professeur agrégé au Lycée de Chambéry.
 1903 COSTA DE BEAUREGARD (C^{te} Olivier), à Sainte-Foy, par Longueville (Seine-Inférieure).
 1890 CROLARD Al., ingénieur des Arts et Manufactures, à Cran-Gevrier.
 1897 CROLARD Francis, directeur de l'exploitation du tramway Annecy-Thônes, à Annecy.
 1897 CROSET F. ★, ancien économe de l'Hôpital d'Annecy.
 1906 DÉPOLLIÉ Louis, imprimeur, à Annecy.

- 1906 DESCHAMPS, conducteur des Ponts et Chaussées, à Bonneville.
 1896 DÉSORMAUX  A, professeur agrégé au Lycée Berthollet, à Annecy.
 1892 DESPINE Antoine, à Annecy.
 1892 DOMENJOUR Henri, percepteur, à Faverges.
 1888 DUBOULOZ, président du Tribunal, à Thonon-les-Bains.
 1901 DUCLOZ   I  I, imprimeur à Moûtiers.
 1898 DUMONT  I, professeur au Lycée Berthollet, à Annecy.
 1882 DUNAND Auguste  , maire de Metz (Haute-Savoie).
 1852 DUNANT Camille   I  , conseiller de Préfecture honoraire, à Annecy
 1885 DUPLAN  I, ancien magistrat, à Evian-les-Bains.
 1889 DUPONT François   A O  , ingénieur-chimiste, à Paris.
 1897 DUSSAIX, propriétaire à Megève.
 1879 DUVAL  A, sénateur de la Hte-Savoie, à Collonges-sous-Salève.
 1904 FAVRE Asghil, étudiant en médecine, à Faverges.
 1906 FAVRE-LORRAINE, propriétaire, à Saint-Jean de Sixt.
 1900 FENOUILLET  A  , instituteur honoraire, à Savigny, par Valleiry.
 1901 FERRERO Marius, maire d'Annecy.
 1906 FITREMANN   I, proviseur honoraire, à Annecy.
 1898 FONTAINE Ant., architecte ordinaire des Monuments historiques, à Annecy.
 1901 FREY Charles, conseiller municipal, à Annecy.
 1892 FRÉZAT Simon, à Bonneville.
 1906 GARDIER François, à Annecy.
 1906 GALLEY, docteur en médecine, à Annecy.
 1883 GALLIARD Louis, docteur en médecine, à Annecy.
 1905 GAVE (l'abbé), professeur au Pensionnat d'Uvrier, par Saint-Léonard (Valais).
 1897 GELEY Gustave, docteur en médecine, à Annecy.
 1904 GENEVOIS, docteur en pharmacie, à Annecy.
 1893 GERMAIN, directeur de l'école primaire de Thonon-les-Bains.
 1903 GEX Albert, instituteur en congé, à Limonest (Rhône).
 1904 GONNET  A, professeur au Lycée Berthollet, à Annecy.
 1892 GONTHIER, chanoine honoraire, aumônier des Hospices, à Annecy.
 1886 GRIVAZ Louis  A, notaire, à Annecy.
 1894 GUERBY  A, professeur au Lycée Berthollet, à Annecy.
 1896 GUILLERMIN, percepteur de Gevrier, à Annecy.
 1898 GUINIER  , inspecteur des Forêts en retraite, à Annecy.
 1906 GUINIER Philibert, professeur de botanique à l'Ecole forestière, à Nancy.
 1906 HÉRISSON Joseph, imprimeur à Annecy.
 1903 KÉRINGER, professeur au Lycée, à Laval.
 1905 LAVOREL J.-M., chanoine, à Annecy.
 1901 LAYDERNIER Léon, banquier, à Annecy.
 1891 LE ROUX Marc  I, docteur ès-sciences, bibliothécaire et conservateur du Musée d'Annecy.
 1882 LEVET Eugène O  , commandant chef du génie, à Nice.
 1891 MARTEAUX C.  A, professeur agrégé au Lycée Berthollet, à Annecy.
 1894 MEYER  I, inspecteur d'Académie, à Annecy.
 1893 MILLET  A  , ingénieur des Ponts et Chaussées, à Annecy.
 1885 MIQUET François  A, receveur particulier des Finances, à Commercy.
 1906 MOISY, professeur de musique, à Annecy.
 1899 MONNET (M^{llo}), à Annecy.

- 1903 MURGIER Jules, chirurgien-dentiste, à Annecy.
 1874 NANCHE Isidore  A, chirurgien-dentiste, à Annecy.
 1901 OGIER (l'abbé), à Annecy.
 1906 ORLYÉ Philibert (d'), propriétaire, à Menthon.
 1906 ORLYÉ Jean (d'), licencié ès-sciences, à Paris.
 1906 PARAZ, pharmacien à Annecy.
 1902 PÉRILLAT, ancien administrateur du Bon Marché, à Paris.
 1902 PERNOUD, architecte, à Annecy.
 1888 PHILIPPE Charles  A, principal du collège de Nantua.
 1894 PICCARD Louis (l'abbé), aumônier du collège de Thonon.
 1897 RAILLON  A, architecte départemental, à Annecy.
 1903 REY, juge au Tribunal, à Annecy.
 1889 RICHARD Auguste ★, greffier du Tribunal, à Annecy.
 1901 RICHARD J., géomètre en chef du Cadastre, à Annecy.
 1874 RITZ Jean  O  I, compositeur de musique, à Annecy.
 1894 ROBERT Victor, à Annecy.
 1905 ROLLIER Pétrus, à Annecy.
 1886 ROMAND Alph.  , ancien professeur à l'Académie militaire de Turin.
 1865 ROUSSY DE SALES (le comte de) ★ O , à Thorens.
 1906 RUPHY Charles, entrepreneur de transports, à Annecy.
 1897 SAUTIER-THYRION, à Lyon.
 1904 SCHOENDOERFFER ★ ★, ingénieur en chef de la Haute-Savoie.
 1891 SERAND Joseph, archiviste-adjoint, à Annecy.
 1901 SEYSSSEL-CRESSIEU (le c^{te} Marc de) , château de Musin, à Belley.
 1902 TERRIER Auguste ★  A, secrétaire général du Comité de l'Afrique française et du Comité du Maroc, à Paris.
 1871 THONION  I, docteur en médecine, ancien député, à Annecy.
 1874 TISSOT (l'abbé), curé de Cluses.
 1904 VARRAY, docteur en médecine, à Annecy.
 1897 VERNAZ C ★  A, président de la Société d'agriculture de Thonon.

MEMBRES CORRESPONDANTS.

MM.

- 1900 BOSSON, pharmacien, à Saint-Jeoire.
 1869 PERRIN  , archéologue, à Chambéry.

LISTE DES SOCIÉTÉS SAVANTES

QUI ÉCHANGENT LEURS PUBLICATIONS AVEC LA REVUE SAVOISIENNE

FRANCE.

- AMIENS. Société des antiquaires de Picardie.
 ANNECY. Académie Salésienne.
 AUTUN. Société éduenne.
 AUXERRE. Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne.
 AVIGNON. Académie de Vaucluse.
 BEAUNE. Société d'histoire et d'archéologie.
 BESANÇON. Société d'émulation du Doubs.
 BÉZIERS. Bulletin de la Société archéologique.

- BÔNE (Algérie). Académie d'Hippone.
- BOURG. Société d'émulation de l'Ain.
- Société des sciences naturelles et d'archéologie de l'Ain.
- Société Gorini.
- BRIVE. Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze.
- CHALON-SUR-SAÔNE. Société d'histoire et d'archéologie.
- Société des sciences naturelles de Saône-et-Loire.
- CHAMBÉRY. Académie des sciences, belles-lettres et arts de Savoie.
- Société savoisiennne d'histoire et d'archéologie.
- Société centrale d'agriculture.
- Société d'histoire naturelle.
- CHERBOURG. Société des sciences naturelles.
- DIJON. Académie des sciences, arts et belles-lettres.
- GAP. Société d'études des Hautes-Alpes.
- Revue des archives des Hautes-Alpes.
- GRENOBLE. Académie delphinale.
- Société de statistique de l'Isère.
- LIMOGES. Société archéologique du Limousin.
- LONS-LE-SAULNIER. Société d'émulation du Jura.
- LYON. Société de botanique de Lyon.
- Académie des sciences et des belles-lettres.
- Société d'agriculture.
- Annales de l'Université (Bibliothèque universitaire).
- Revue d'histoire de Lyon.
- MACON. Académie des sciences.
- Société des sciences naturelles
- MONTAUBAN. Société archéologique de Tarn-et-Garonne.
- MONTBÉLIARD. Société d'émulation de Montbéliard.
- MONTPELLIER. Académie des sciences et lettres.
- MOUTIERS. Académie de la Val-d'Isère.
- NANCY. Société d'archéologie et de statistique lorraine.
- NANTES. Société des sciences naturelles.
- NICE. Société des lettres des Alpes-Maritimes.
- NIMES. Académie du Gard.
- PARIS. Polybiblion. Revue bibliographique universelle.
- Comité des travaux historiques et scientifiques.
- Société nationale des antiquaires de France.
- Revue mensuelle de l'Ecole d'anthropologie.
- Société nationale d'agriculture (don du Ministère).
- La Tradition.
- Bulletin du Comité de l'Afrique française et du Comité du Maroc (don).
- L'Homme préhistorique.
- PAU. Société des sciences et lettres.
- POITIERS. Société des antiquaires de l'Ouest.
- PUY (LE). Société agricole et scientifique.
- ROMANS. Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse des diocèses de Valence, Gap et Grenoble.
- SAINT-JEAN-DE-MAURIENNE. Société d'histoire et d'archéologie.
- SEMUR. Société des sciences historiques.
- THONON. Académie chablaisienne.
- TOULON. Académie du Var.

X

TOULOUSE. Société archéologique du Midi de la France.

— Académie des jeux floraux.

— Annales de l'Université.

VALENCE. Société d'archéologie et de statistique.

ÉTRANGER.

AOSTE. Société académique du duché d'Aoste.

BERNE. Mittheilungen der Naturforschenden Gesellschaft.

— Allgemeinen Schweizer Geschichtsforschenden Gesellschaft.

BRUXELLES. Société royale de botanique.

— Société d'archéologie.

CINCINNATI (Ohio, U. S. A.). The Lloyd Library.

FRIBOURG. Société d'histoire de Fribourg.

GENÈVE. Institut national genevois.

— Société d'histoire et d'archéologie.

— Société suisse de numismatique.

— Société de géographie (le Globe).

— Comité des archives des sciences physiques et naturelles.

LAUSANNE. Société vaudoise des sciences naturelles.

— Société d'histoire de la Suisse romande.

— Revue historique vaudoise.

MILAN. Atti della Societa italiana di scienze naturali.

MONTANA. (U. S. A.) University of.

MONTEVIDEO. (Uruguay). Museo Nacional.

MOSCOU. Société impériale des naturalistes.

NEUFCHÂTEL. Société des sciences naturelles.

PADOUE. Atti dell. Acad. scient. Veneto-Trentino-Istria.

SAINT-LOUIS (U. S. A.). The Missouri botanical garden.

STUTTGART. Forschungsberichte aus der Biologischen Station zu Plöen.

TURIN. Miscellanea di storia italiana Regia deputazione di storia patria.

— Société des Beaux-Arts.

— Bolletino storico-bibliografico di storia subalpina.

URBANA. (U. S. A.). Illinois state laboratory of natur. history.

WASHINGTON (U. S. A.). Smithsonian Institution.

WISCONSIN (U. S. A.). Academy of sciences arts and letters.

ZÜRICH. Anzeiger für schweizerische Geschichte alterthumskunde (Indicateur d'antiquités suisses).

— Mittheilungen der antiquarischen Gesellschaft (Soc. des Antiquaires).

JOURNAUX.

ANNECY. Les Alpes. — Industriel savoisien. — Annecy, son lac, ses environs.

PARIS. Le Savoyard.



SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

(Reconnue d'utilité publique par décret du 17 décembre 1896)

REVUE
SAVOISIENNE

PUBLICATION PÉRIODIQUE

47^e ANNÉE — 1^{er} TRIMESTRE 1906



Omnes omnium caritates patria
una complexa est.

(De Officiis, lib. I.)

ANNECY
IMPRIMERIE ABRY

ÉDITEUR

1906

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

Cette Société, fondée en 1851, a pour but le progrès et l'encouragement des sciences, des lettres et des arts; elle publie un périodique, la **REVUE SAVOISIENNE**, qui paraît chaque trimestre, par livraison de 64 à 80 pages grand in-8°, formant à la fin de l'année un volume de 250 à 320 pages, à justification serrée, orné de planches phototypiques hors texte et de gravures.

Le but de cette Revue est de vulgariser les études qui se rattachent de près ou de loin à la Savoie et de tenir ses lecteurs au courant de tous les travaux qui s'y rapportent. Les ouvrages envoyés à la Société sont annoncés, et, s'il y a lieu, analysés.

La Société laisse à chaque auteur l'entière responsabilité des opinions qu'il émet. — Elle échange ses publications avec les principales Sociétés savantes de France et de l'étranger. — Elle ouvre chaque année un concours de poésie, d'histoire ou de beaux-arts, dont le prix est de 600 fr. (Voir le programme dans le dernier fascicule de l'année précédente.)

Le prix d'abonnement à la « Revue savoisienne » est de 6 fr. pour la France et de 7 fr. pour les pays de l'Union postale.

Pour faire partie de la Société, il faut être présenté par un de ses membres et agréé par elle. Ses membres sont honoraires, effectifs ou correspondants.

Les membres honoraires sont choisis parmi les personnages de distinction qui font honneur à la Savoie ou qui ont rendu des services à la Société; ils ne payent aucune cotisation.

Les membres effectifs payent une cotisation de 12 fr.; en cette qualité, ils reçoivent la **REVUE** et ont le droit d'avoir en communication les ouvrages de la bibliothèque de la Société et d'assister à ses séances.

Les membres correspondants sont choisis parmi les personnes n'habitant pas l'arrondissement d'Annecy et qui collaborent à la **REVUE**. Ils payent une cotisation de 6 francs.

Adresser les lettres et envois au Secrétaire (A l'Hôtel-de-Ville).

MM. les Collaborateurs qui désireraient faire des tirages à part sont priés d'en prévenir à temps M. Abry, imprimeur de la Société.

TARIF DES TIRAGES A PART	25 exemplaires	50 exemplaires	100 exemplaires	CHACUN CENT en plus du 1 ^{er} cent
Prix de la feuille de 16 pages, papier de la Revue	6 »	7 »	9 »	4 »
Prix de la couverture imprimée, brochage compris	5 »	6 »	8 »	4 50
Prix de la couverture non imprimée, brochage compris	1 50	2 »	2 50	» »

OUVRAGES DE FONDS.

Bulletins de l'Association Florimontane, de 1851 à 1858 (épuisé).

Revue savoisienne, de 1860 à 1884 inclusivement (volumes de 100 à 140 pages in-4°). Un volume broché, 4 fr.; un numéro séparé, 0 fr. 50.

COLLECTION de 1860 à 1905 inclusivement, composée de 46 volumes brochés, 190 francs; collection précédente moins l'année 1870, 160 francs et moins les années 1870 et 1893, 140 francs.

Ch. MARTEAUX et Max BRUCHET : *Catalogue raisonné des ouvrages concernant la Savoie, conservés à la bibliothèque de la Société Florimontane*. Un volume grand in-8° de 134 pages, 2 fr.; franco, 2 fr. 25.

Charles MARTEAUX : *Table des Matières des Bulletins de l'Association Florimontane et de la Revue savoisienne (1851-1900)*, 2 fr.; franco, 2 fr. 50.

J. REPLAT : *Voyage au long cours sur le lac d'Annecy, précédé d'Une Ascension au Semnoz*, 0 fr. 50; franco, 0 fr. 65.

E.-G. CAMUS : *Notes floristiques sur la chaîne des Aravis et les environs de La Clusaz (Hte-Savoie)*. Br. in-8° avec carte et grav. hors texte, 1 fr.; franco, 1 fr. 10.

Congrès des Sociétés savantes savoisiennes tenu à Annecy en 1901 (XVI^e session), 1 vol. in-8° de XLVIII-448 p. avec grav. et planches hors texte, 10 fr.

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

Séance du 17 janvier 1906.

PRÉSIDENCE DE M. THONION, VICE-PRÉSIDENT,
PUIS DE M. MARTEAUX, PRÉSIDENT.

Ordre du jour : Election du Comité.

La séance est ouverte à 5 heures. Sont présents : MM. BRUCHET, BUTTIN, CARLE, CARRON, A. CROLARD, F. CROLARD, DÉSORMAUX, FERRERO, FONTAINE, GONTHIER, GUERBY, GUINIER, LAVOREL, LE ROUX, MARTEAUX, NANCHE, PERNOUD, RITZ, SERAND, THONION. MM. BOIRET et LAYDERNIER arrivent seulement après le vote pour l'élection du Comité.

Lecture est donnée du procès-verbal de la dernière séance dont la rédaction est adoptée.

LE SECRÉTAIRE donne lecture d'une lettre de M. C. DUNANT, priant les membres de la Société de bien vouloir porter leurs votes sur un autre président, lui-même ne pouvant plus s'occuper utilement des intérêts de la Société en raison de son grand âge. En exprimant les profonds regrets de la Société au sujet de cette décision irrévocable, le PRÉSIDENT fait procéder au vote pour la nomination du Comité pour 1906.

Sont nommés :

Présidents d'honneur : MM. Camille DUNANT et le docteur THONION.

Trésorier honoraire : M. RITZ.

Président effectif : M. MARTEAUX.

Vice-Présidents : MM. BUTTIN et BRUCHET.

Secrétaire : M. LE ROUX.

Secrétaire-adjoint : M. NANCHE.

M. LE ROUX demande que l'on disjoigne des fonctions de Secrétaire celles de Bibliothécaire dont la Société avait bien voulu le charger l'année dernière et propose de nommer un Bibliothécaire-Archiviste qui assurera les deux services. Il en est ainsi décidé et l'on nomme :

Bibliothécaire-Archiviste : M. SERAND.

Trésorier : M. DÉSORMAUX.

Il est procédé ensuite au vote pour les membres du Comité de rédaction de la *Revue*. Sont nommés : MM. BUTTIN, BRUCHET, GONTHIER, GUERBY, LE ROUX, MARTEAUX, NANCHE.

En qualité de Directeur de la *Revue*, M. LE ROUX est nommé à mains levées. MM. MARTEAUX et LE ROUX proposent de scinder la direction de la *Revue* qui serait confiée à deux directeurs : M. LE ROUX, pour la partie scientifique, et M. BRUCHET, pour la partie historique. Cette motion est adoptée.

LE PRÉSIDENT annonce la mort de Dom MACKAY, l'érudit bénédictin, membre de la Société, qui a édité avec un si grand sens critique les œuvres de saint François de Sales. Une notice biographique paraîtra sur notre très regretté collègue dans un des prochains fascicules de la *Revue*.

M. THONION donne lecture d'une lettre de M. SUISSE qui remercie en ces termes la Société de la médaille qui lui a été attribuée en reconnaissance des services rendus par l'éminent architecte :

« Je suis on ne peut plus touché du témoignage d'affectueuse estime que la Compagnie que vous présidez et à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir veut bien me donner et je vous prie d'agréer et de faire agréer à ces Messieurs l'expression de toute ma gratitude. J'espère bien que la mission de l'architecte en chef des monuments historiques de la Haute-Savoie n'est pas terminée. Quelques-uns de vos monuments classés ne sont encore qu'à moitié restaurés, d'autres, et des plus intéressants, sont sur le point de l'être ; la voie est ouverte maintenant et mon successeur aura encore à faire dans votre beau pays. »

M. SERAND signale le don qui a été fait sur la demande de M. SUISSE d'une subvention de 500 fr. en vue de la réparation de la voie romaine du Pont Saint-Clair.

LE CONSERVATEUR DU MUSÉE fait part des dons faits à cet établissement par M. THONION : une perdrix albine et cinq magnifiques photographies des peintures murales d'Abondance dont les agrandissements ont été exécutés par MM. Lumière, d'après les clichés de M. Bruchet.

Les candidatures suivantes sont présentées :
MM. Jean HÉRISON, imprimeur, par MM. DÉSORMAUX et
SERAND ;

Charles RUPHY, par M. LAYDERNIER ;

PARAZ, pharmacien, par M. BRUCHET.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 7 h.

Le Secrétaire : Marc LE ROUX.

Séance du 7 février 1906.

PRÉSIDENCE DE M. MARTEAUX, PRÉSIDENT.

En ouvrant la séance à 5 heures, le PRÉSIDENT fait part des distinctions accordées récemment à plusieurs membres de la Société.

M. BRUCHET vient d'avoir l'honneur d'être titulaire de la médaille d'or de la fondation Metzger décernée par l'Académie de Savoie, pour l'ensemble des travaux historiques que notre collègue poursuit avec une infatigable activité. Cette distinction avait été accordée antérieurement à M^{sr} Rosset, évêque de Maurienne ; à Dom Mackey, le savant éditeur des Œuvres de saint François de Sales ; à M. Ducloz, imprimeur à Moûtiers et au C^{te} Amédée de Foras, auteur de l'*Armorial de Savoie*.

La même Académie vient également d'accueillir au nombre de ses membres effectifs M. BUTTIN, auteur de nombreux travaux d'érudition sur les armes et en particulier sur les armes d'origine savoyarde.

M. REVIL, membre honoraire de notre Société, vient d'être élu vice-président de la Société géologique de France, en considération des travaux scientifiques de notre compatriote qui sont connus et appréciés de tous ceux qui s'occupent de la géologie et de la tectonique alpines.

Les félicitations de la Société vont également à M. BOIRET, nommé officier du Mérite agricole, en raison des progrès qu'il a obtenus dans l'installation et le développement des fruitières modèles ; à M. FENOUILLET, récompensé par les palmes académiques de ses travaux historiques et philologiques : *Histoire de Seyssel*, *Monographie du Patois savoyard*, etc. ; à M. VUARNET, titulaire d'un prix de philologie (Académie des Inscriptions et Belles Lettres), pour son *Glossaire du Patois du Chablais*.

Le SECRÉTAIRE donne lecture du procès-verbal de la dernière séance dont la rédaction est adoptée.

Le BIBLIOTHÉCAIRE dépose sur le bureau les ouvrages reçus :

- A. MEGRET : *Le Linceul du Christ à Turin*, 1 br., 8°, Cannes, 1905.
C^{te} O. COSTA DE BEAUREGARD : *Note sur deux bronzes figurés antiques découverts à St-Jean-de-la-Porte (Savoie)*, 1 br., 8°, Paris, 1906.
J. D'ORLYÉ : *Causerie scientifique et agricole faite à Menthon-St-Bernard*, 1 br. in-12, Annecy, 1905.

J. CORCELLE : *L'Académie Florimontane*, 1 br. 8°, Chambéry, Perrin, 1906.

A. BARRAU : *Eucologe profane*, 1 br. in-12, Paris, 1905.
(Dons des auteurs.)

J. PHILIPPE : *La Savoie poétique*, 1 v. 8°, Annecy, 1849. (Don de M. Corcelle.)

DURAND et VADOT : *Lectures savoyardes*, 1 v. in-12, Chambéry, Perrin, 1893. (Don de M. A. Perrin.)

Il est procédé au vote sur les candidatures proposées à la dernière séance.

A la suite du dépouillement du scrutin MM. HÉRISSON Jean, RUPHY Charles et PARAZ sont proclamés membres effectifs de la Société.

Les candidatures suivantes sont proposées :

MM. MOISY, professeur de musique à Annecy, par MM. FERRERO et DÉSORMAUX ;

GARDIER, à Annecy, par MM. SERAND et LE ROUX ;

FITREMANN, à Annecy, par MM. MARTEAUX et LE ROUX ;

Philibert D'ORLYÉ, prop^{re} à Menthon, par M. LE ROUX ;

Jean D'ORLYÉ, licencié ès-sciences à Paris, par M. LE ROUX.

La parole est ensuite donnée à M. DUMONT, rapporteur du jury de poésie. A la suite de cette lecture, les conclusions du jury sont adoptées et les récompenses décernées dans l'ordre suivant :

1^{er} prix : 400 fr. (n° 16) M. DELLEVAUX, à Lyon.

2^e — : 100 » (n° 15) M. Ely NEVIL, à Angers.

3^e — : 60 » (n° 9) M. Henry LEZAY, à St-Maixent.

4^e — : 40 » (n° 3) M^{lle} THOMAZEAU, à Bouin.

Mention honorable (n° 10) M^{me} H. FROMONT, au Mas d'Agenais.

M. SERAND propose que le droit de diplôme fixé jusqu'à présent à 3 francs, devienne à partir de ce jour facultatif. Adopté.

Au sujet de la réglementation générale des concours pour l'avenir, la proposition suivante est formulée : Le lauréat ayant obtenu le premier prix au concours de poésie de 600 fr. sera déclaré hors concours pour les années suivantes.

La même motion serait applicable pour les concours d'histoire et de beaux arts.

Ces deux propositions mises aux voix sont adoptées à l'unanimité.

M. DÉSORMAUX fait une communication sur les noms de lieu en *inge* ramenés à une nouvelle étymologie et il donne lecture à ce sujet d'une lettre de M. le professeur MURET, de Genève.

M. GUERBY, dans une note précédente, avait attiré l'attention sur l'influence que peuvent avoir les dépressions d'Italie sur les chutes de neige dans nos régions. Celle du 3 février, suivie d'un vent E. puis N., semble une confirmation de cette théorie. En effet des dépressions se sont produites à cette époque sur l'Italie, des tempêtes violentes se sont abattues sur la région des lacs.

M. Guerby rappelle que M. C. Flammarion, dans un récent article, voit dans les perturbations barométriques et thermométriques du mois d'octobre 1905 la répercussion des taches solaires très nombreuses à cette époque. La moyenne des minima de ce mois à Annecy (2°) est la plus basse qui ait été observée depuis la reconstitution de la Commission (1876), à l'exception toutefois de celle d'octobre 1887 (1°9). Il y a accord avec les moyennes 6°8 et 6°7 données à l'observatoire de Paris.

M. BRUCHET donne lecture d'une relation des fêtes organisées à Sallanches à l'occasion de la réunion de la Savoie à la France en 1792 qui sera insérée dans la *Revue*.

M. BUTTIN entretient la Société de l'origine du nom de Crêt-du-Maure qu'il croit devoir rapporter à l'occupation espagnole de la Savoie au XVIII^e siècle.

M. NANCHE annonce de la part de M. RITZ que, lorsque, en 1889, avec le produit des diverses souscriptions formant un total de 1,701 fr. 10, la Société Florimontane fit élever un monument funéraire à la mémoire du regretté Jules Philippe, il restait un petit reliquat qui fut placé à la Caisse d'épargne jusqu'au jour où, accru par les intérêts capitalisés, ce reliquat permettrait de faire placer une grille autour du monument.

Cette grille a été placée dernièrement par les soins de M. Fontaine, architecte, et le total des dépenses générales du monument a été arrêté au chiffre de 1,828 fr. 30.

M. LE ROUX annonce que M. Albert CROLARD a donné au Musée : 1° des tiges d'*Holcus hibiscus* de la Louisiane, venues de graines semées à Nonglard. On tente d'utiliser cette graminée dans la fabrication du papier, à l'exemple de ce que l'on fait en Autriche avec des joncs et des roseaux. 2° Un paquet de brousse du Tonkin (herbe à paillottes), *Saccharum spicatum*, dont on fait des essais d'importation, également pour la fabrication du papier. On doit monter cette fabrication au Tonkin. 3° Une éprouvette à poudre ; 4° une loupe de hêtre.

M. J. TERRIER offre à la Société deux gravures représentant de nouvelles machines typographiques : l'une, la « Thorne »,

composant des caractères mobiles, et l'autre, la « Typograph », produisant des lignes fondues en un seul bloc, dont il offre également des spécimens sortant des ateliers de l'imprimeur de la *Revue*, M. J. Abry.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 6 heures.

Le Secrétaire : Marc Le Roux.

Séance du 7 mars 1906.

PRÉSIDENCE DE M. MARTEAUX, PRÉSIDENT.

La séance est ouverte à 5 heures.

Le procès-verbal de la dernière réunion est adopté.

LE PRÉSIDENT adresse de chaleureuses félicitations au nom de la Société, à notre vice-président M. BRUCHET, qui vient de recevoir la rosette d'officier de l'Instruction publique.

M. BRUCHET remercie et tient à affirmer que tous ses efforts tendront toujours à apporter le plus de contributions possible à l'histoire de la Savoie à laquelle la Société consacre la plus grande part de son activité.

Il est procédé au vote sur les candidatures proposées à la dernière séance. A la suite du dépouillement du scrutin, MM. MOISY, GARDIER, FITREMAN, Philibert D'ORLYÉ et Jean D'ORLYÉ sont proclamés membres de la Société.

Les candidatures suivantes sont proposées :

MM. le docteur GALLEY et Jules BARUT, par MM. FREY et SERAND ;

LOUIS DÉPOLLIÉ, imprimeur, par M. NANCHE ;

DESCHAMPS, conducteur des Ponts et Chaussées à Bonnevillle, et Philibert GUINIER, professeur de botanique à l'Ecole forestière de Nancy, par M. LE ROUX.

FAVRE-LORRAINE, propriétaire à Saint-Jean de Sixt, par MM. BRUCHET et SERAND.

LE BIBLIOTHÉCAIRE dépose sur le bureau les ouvrages reçus :

MOUGIN et BERNARD : *Etudes sur le Glacier de Tête-Rousse*. (Extrait des *Annales de l'Observatoire du Mont-Blanc*, 1904).

DESPINE : *La Liberté*. (Article paru dans le *Bulletin de la conférence Hello*.)
(Dons des auteurs.)

M. FONTAINE annonce que dans la démolition d'une maison, place de l'Eglise, à Menthon, on a découvert deux fragments d'inscriptions dont il présente les croquis.

Au sujet de leur interprétation, M. MARTEAUX croit que ces deux inscriptions n'en font qu'une et propose de lire : D.M | (I)VLIAE O(p)TATA(e) | M IVL(ivs). Pour la suite il faudrait attendre un estampage. En tout cas, le nom de cette famille est déjà connu.

LE MÊME présente un troisième fragment d'une autre époque où M. MARTEAUX voit la date de 1708.

M. MARTEAUX fait la communication suivante : Dans la première séance de janvier 1906, M. A. Thomas a attiré l'attention de ses collègues de l'Académie des inscriptions et belles-lettres sur une liste de noms d'animaux due à Polemius Sylvius, auteur du ^v^e siècle et contemporain de l'évêque de Lyon Eucherius, d'après un manuscrit du ^{xii}^e siècle, et déjà publiée en 1857 et en 1892 par Mommsen, mais sans commentaire. Or il se trouve que plusieurs de ces noms expliquent l'étymologie de certains mots patois de nos contrées. Il cite parmi eux les ancêtres du chamois, de la taupe, du geai, du lézard, etc., c'est-à-dire *camox*, que l'on croyait emprunté à l'anc. haut-alle., *gamux*, *camos* en 1010, d'où Chamoux (Savoie; J.-J. VERNIER, *Dict. topog.*) et son dérivé Chamousset, *Camuseto* en 1038 (v. id.) et en patois *chamò* ; — *darpus*, d'où *darbon* qu'expliquait difficilement *talpus*, de *talpa*, taupe ; — *gaius*, geai, dont l'origine était inconnue ; — *lacrimusa*, pat. *larmwisä*, lézard ; — *marsisopa*, marsouin ; — *mus montanus*, la marmotte ; — *plumbio*, plongeon ; — *sofia*, ablette ; — *taxo*, taisson ou blaireau, etc.

M. BRUCHET fait la communication suivante :

Les renseignements sur les eaux thermales de Menthon-St-Bernard sont assez rares. Quelques personnes se rappellent que le 9 juin 1864, dans une séance de la Société Florimontane, M. Revon communiqua un échantillon de l'eau sulfureuse découverte alors dans cette localité et dont M. Calloud fit une analyse détaillée (*Revue savoisienne*, année 1865, p. 78). Cette source était toutefois moins abondante que celle qui était déjà connue et dont parle notamment en 1806, en rappelant les souvenirs romains qui s'y rattachent, Albanis Beaumont (*Description des Alpes grecques et cottiennes*, 2^e partie, t. II, p. 469) et Benoît Voysin en 1747 (*Le Médecin familial et sincère*, p. 91). Beaumont fait même remarquer que les eaux de Menthon, quoique froides, attiraient beaucoup les riverains du lac d'Annecy. Voici un document inédit qui vient appuyer cette affirmation. C'était quelques jours avant la Terreur, au moment où le conventionnel Hérault de Séchelles venait de destituer les

membres du Directoire du district d'Annecy pour faiblesse dans la répression des manifestations contre-révolutionnaires de la vallée de Thônes. Les nobles et les bourgeois d'Annecy, qui jusqu'alors avaient pu vivre sans être trop inquiétés dans leurs maisons de campagne, reçurent l'ordre, le 10 mai 1793, de revenir dans cette ville dans les vingt-quatre heures afin de ne pouvoir échapper à la surveillance du Directoire. M^{me} Audé, qui prenait les eaux à Menthon, demanda alors et obtint l'autorisation de continuer sa cure, ainsi qu'il appert de la délibération suivante du Directoire du district d'Annecy du 14 mai 1793 (Archives de la Savoie, E. 2035, fol. 97 verso) :

Sur la pétition de la citoyenne Audé, veuve Richard, tendant à être autorisée de même que ses deux filles à continuer son habitation dans la commune de Menthon. par le motif d'une indisposition qui l'oblige à user des eaux dudit lieu et que ses filles lui sont nécessaires pour son service, le Directoire. ouï le procureur-syndic, et vu un certificat du chirurgien Dusollier. qui constate la justice de ladite pétition, arrête en conformité d'icelle; et néanmoins que les filles de la pétitionnaire se présenteront à la barre de l'administration et chaque fois qu'elles se rendront en cette ville.

LE PRÉSIDENT donne la parole à M. DÉSORMAUX, trésorier, pour le compte-rendu de l'exercice financier de 1905 :

A) RECETTES.

En caisse au 1 ^{er} janvier 1905	887 30
Intérêts de fonds placés	35 86
Cotisations des membres actifs.	1,150 15
Abonnements à la <i>Revue savoisiennne</i>	254 60
Ventes diverses.	41 75
Fondation Andrevetan	600 »
TOTAL.	2,969 66

B) DÉPENSES.

Impression et port de la <i>Revue</i> (facture Abry). . .	1,036 »
Clichés	48 20
Frais de recouvrement	25 30
Abonnement à la <i>Revue archéologique</i>	32 »
Cotisation pour le Congrès de Monaco	15 »
Correspondance, frais d'envoi, dépenses diverses. .	20 40
Erection du monument des Fins (f ^{re} Peterlongo). .	61 90
Prix du Concours de Poésie.	600 »
TOTAL.	1,838 80

En caisse au 1^{er} janvier :

a) Numéraire	130 86	}	1,130 86
b) Livret de Caisse d'épargne.	1,000 »		

BALANCE ÉGALE.	2,969 66	2,969 66
-------------------------------	-----------------	-----------------

Le Comité ayant décidé d'élaborer, au début de chaque année, un projet de budget et de réserver à la Caisse d'épargne une somme disponible d'environ mille francs, le TRÉSORIER, après avis des membres du Bureau, a l'honneur de soumettre à l'Assemblée le projet de budget suivant pour l'exercice 1906 :

A) RECETTES.

En caisse	1,130 »
Cotisations.	1,200 »
Abonnements	220 »
Ventes diverses.	20 »
Intérêts	30 »
Fondation Andrevetan	600 »
TOTAL.	3,200 »

B) DÉPENSES.

Service de la <i>Revue savoisienne</i> et clichés . . .	1,270 »
Bibliothèque (abonnements, achats et reliure). .	100 »
Correspondance pour la <i>Revue</i>	50 »
Frais de recouvrement	30 »
Dépenses diverses et imprévues	100 »
Prix des Concours de Poésie et de Beaux-Arts. .	600 »
TOTAL.	2,150 »
Resterait une somme disponible de.	1,050 »

Ce projet est adopté.

M. LE ROUX fait part du don fait au Musée par M^{lles} BAUD, de Vignières, de l'exemplaire signé par le capitaine Baud du traité de protectorat passé entre le gouvernement français et le roi du Dendi sur le Niger, le 21 octobre 1897.

M. GONTHIER fait une communication qui sera l'objet d'une prochaine note sur un procès entre les gens d'Annecy-le-Vieux et leurs décimateurs, intéressant en ce qu'il donne les noms des habitants de cette commune en 1543 et aussi les limites territoriales de celle-ci.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 6 h. 1/2.

Le Secrétaire, Marc LE ROUX.

Rapport sur le Concours de Poésie

Le nombre des manuscrits présentés cette année au concours triennal de poésie de la Société Florimontane est très notablement inférieur aux nombres de 1899 et 1902. Dix-sept envois seulement ont été soumis à l'examen de la commission au lieu de 27 et 28 aux concours de 1899 et 1902. Tirer hâtivement une conséquence de quelques chiffres ou de quelques faits est toujours imprudent. Voltaire constatant l'inaptitude poétique de ses contemporains avait cru pouvoir affirmer que la langue française et la cervelle française sont peu capables de poésie ; il n'avait pas prévu la prose de Châteaubriant, de Michelet, les vers de Lamartine, de Hugo, de Leconte de Lisle.

Nous nous garderons donc de conclure de nos nombres comparés que le goût de la poésie est de moins en moins répandu. La qualité de certains envois est, du reste, une compensation à la diminution du nombre. Si quelques-uns révèlent une trop grande inexpérience, si d'autres montrent d'assez bons ouvriers en rimes, malheureusement privés de la fibre poétique (ce qui est une infirmité grave), il en est qui sont des œuvres de poètes. En particulier, le manuscrit auquel la Commission propose d'accorder le premier prix est d'un poète, appelé sans doute à marquer bien sa place, s'il réussit à se défaire de certaines étrangetés, d'un certain manque de simplicité et de netteté dans la façon de concevoir son sujet.

Quelques-uns de nos poètes sont victimes d'une dangereuse facilité dans l'art de trouver la rime. Il arrive alors que la plus infinitésimale émotion,

Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau

les oblige à parler en vers.

Nous avons alors quelques pièces non sans agrément, d'une « émotion sincère », mais combien faible.

Certes la Commission n'exige pas de chaque poète qui prend part au concours qu'il ait gravi le Parnasse ou le Sinaï au milieu des éclairs et des tonnerres.

Ou bien que le festin qu'on sert à notre fête
Pour chacun d'eux ressemble à ceux des pélicans.

Ces conditions, un peu dures, diminueraient trop le nombre des concurrents.

Mais elle se permet de recommander une certaine réserve aux versificateurs doués de facilité. Précisément parce que la poésie vit de lieux communs, il est nécessaire d'attendre que l'émotion ait atteint un degré assez élevé avant de se hasarder à exprimer une fois de plus, ce qui s'est dit si souvent, parfois si fortement depuis la plus haute antiquité.

Il en est qui ont cru que triompher des difficultés dans les combinaisons de vers et de rimes constitue un sérieux mérite. Entendons-nous. Qu'un artiste, après nous avoir ému, nous montre par surcroît, qu'il est capable de virtuosité et qu'il se rit des entraves, soit, mais ces exercices ne sont pas de l'art véritable.

Enfin, on devine chez un petit nombre, la trop exclusive préoccupation de la forme. A ceux-ci, il est permis de dire qu'ils ne s'exposeront pas à se diminuer en y joignant le souci du choix du sujet.

La poésie est, comme la musique, chose sacrée. L'auteur de *Fidelio* avait de cette dernière une si haute idée qu'il allait jusqu'à reprocher à celui de *Don Juan* d'avoir écrit une si admirable musique sur un pareil sujet. La poésie ne mérite pas moins de respect.

*
* *

Les manuscrits soumis à la Commission ont été, dès la première lecture, partagés en trois groupes : le premier comprenant les n^{os}

1, « *Verba volant* » ; — 2, « *O fortunatos nimium* » ; — 7, « O nature, on t'adore encor dans ton miroir » ; — 13, « Bien faire et laisser dire » ; — 14, « La voile rappelle, etc. » ;

où l'insuffisance est extrême pour des causes diverses : nombre de vers inférieurs à la limite indiquée dans les conditions du concours, trop grande faiblesse dans la pensée, bizarreries et incohérences ; le second formé des n^{os}

4, « Autant en emporte le vent » ; — 5, « Les jours nous sont comptés, réglés par des tics-tacs » ; — 6, « Au cours des heures » ; 8, « Les temps balayeront tout cela flot sur flot » ; — 11, « *Pauca parva* » ; — 12 « *Pro aris et focis* » ; — 17, « La poésie est une vigne d'anges qui mûrit et qu'on cueille à la cime des monts » ;

contient des poésies non sans mérite mais avec des imperfections en nombre trop grand pour qu'il ait été possible de leur attribuer des récompenses ; le troisième composé des n^{os}

3, « La poésie console » ; — 9, « *Amor ch'a null'amato amar perdona* » (DANTE) ; — 10, « Babioles » ; — 15, « D'innombrables liens frêles et douloureux, | Dans l'Univers entier vont de mon âme aux choses » (SULLY-PRUDHOMME) ; — 16, « Poésie, c'est délivrance » (GÛETHE) ;

visiblement dignes d'une récompense qu'il ne s'agissait plus que de déterminer.

* * *

L'auteur du n° 1 nous envoie 50 vers sur la chanson du vent « moqueur », « qui jase », « qui siffle », « qui giffle » ; s'il était allé écouter les grandes symphonies dans les sapins de nos montagnes, le chant des orgues dans les gigantesques couloirs de rochers où le vent se précipite venant on ne sait d'où, ayant parcouru peut-être une partie de la terre, nul doute qu'il n'eût trouvé là une haute inspiration, soit dit sans jeu de mots et, facilement, bon nombre de beaux vers qui joints aux premiers lui auraient permis de concourir.

Le n° 2 ne contient que 108 vers dont quelques-uns, dans *Le Moulin*, ne sont pas sans charme :

Quand j'y viens, il me faut traverser la rivière
Qu'un vieux pont tremblottant enjambe d'un seul coup.
L'eau *chantonne* en passant, vive, sur les cailloux
Et s'enfuit en jetant aux bords sa *chanson* claire.

Le *Semeur de Bénédiction*s est sensiblement inférieur.

Dans le manuscrit n° 7, il y a des morceaux pleins de sensibilité tel que *A une jeune Morte* ; encore y trouve-t-on deux hiatus, mais que dire de certains vers de *La Transgression* :

Mais la gloire, la seule et pure gloire est pas
En ces jeux meurtriers,.....

Le n° 13 comprend 100 vers exactement. Ce sont des couplets dont aucun n'a attiré l'attention du Jury.

L'envoi du n° 14 contient beaucoup de vers, il y manque la poésie.

Mais en voici qui recèlent déjà un peu plus d'art ou de sens poétique.

L'auteur du n° 4 nous donne *La Danse des Fleurs*, faible d'inspiration et un peu mièvre. Les derniers vers, à Fernand Richard, peuvent au contraire être cités ; ils sont harmonieux et émouvants :

Je suis un peu comme ces mères
Qui, pleurant un enfant chéri,
Souffrent des douleurs plus amères
Lorsqu'un nouveau-né leur sourit.

Elles en veulent au pauvre être ;
Tout les blesse dans l'innocent.
Il est pareil, meilleur peut-être,
Il ne remplace pas l'absent.

N° 5, *Au gré des Instants*, comprend trois petites pièces ; les deux premières ne sont pas sans contenir de bonnes choses, mais la troisième, *Les Tic-tac et les Toc-toc*, est plutôt un peu singulière. Dans *Le Doyen du Village* c'est l'illusion de l'homme arrivé aux limites de l'âge et revoyant les êtres disparus dans les jeunes enfants qui l'entourent.

L'auteur du n° 6 a présenté au concours une douzaine de sonnets qui, s'ils étaient parfaits, vaudraient donc douze poèmes ; mais les vers y sont de qualité mêlée. L'inversion du dixième vers de *Double Fête* est mauvaise, ainsi que le dernier vers du même sonnet ; plusieurs pièces sont un peu enfantines et l'ensemble est inégal. Il y a de jolis vers dans *Un Rêve* :

L'autre jour je rêvais que j'étais papillon.
Sur un brin de genêt ma nuit s'était passée,
Je tendais au soleil mon antenne glacée
Et volais au doux feu de son premier rayon.
Je me sentis soudain, comme en un tourbillon,
Dans un filet saisi. — Sous la soie enlacée
Se débattait mon aile impuissante et glacée
Tachetant sa prison de son poudreux sillon.
Puis une douce main me prit avec adresse
Une haleine de femme, enivrante caresse,
Cherchait à réchauffer mon corps agonisant.
Sous ces baisers, déjà se redressait mon aile,
Quand la main tout à coup dans ses doigts m'écrasant,
Pantelant, sur le sol me rejeta loin d'elle.

Le manuscrit n° 8 nous présente des vers d'une certaine fermeté, un léger excès d'érudition et d'assez nombreux hiatus : « splendide et impassible », « un tendre et éternel sourire », etc.

Le vers :

Germain *ô* durs regards *et* aux longs cheveux roux
contient deux étourderies.

A côté de ces négligences, on trouve des vers bien frappés :

Le Temple abandonné.

O ce temple ! combien de cultes ont passé :
Osiris est debout aux côtés d'Aphrodite,
La main des blancs soldats de l'Islam a tracé
Des versets du Koran sur la belle Amphitrite,
Et le poisson divin à ses pieds est placé.

Pêle-mêle, abattus, confondant leur poussière,
Tordant leurs bras de marbre et leurs genoux brisés,
Dans un même néant endormis sous le lierre,
Tous sont là, détronés, honteux et méprisés :
Ils étaient adorés, ils ne sont plus que pierre.

Et la pluie a coulé sur leurs pâles lambeaux,
Et l'orage a frappé les orgueilleuses têtes,
Les corps sont écrasés sous les lourds chapiteaux,
Car le plus dur granit croule sous les tempêtes
Et le temps peut flétrir les masques les plus beaux.

Le sein de Kythérée est recouvert de mousse,
Sous l'étreinte du lierre, Héraklès impuissant
En vain d'un bras nouveau et brutal le repousse ;
Et la chaste Artemis aux regards du passant
Voile sa nudité sous la ronce qui pousse.

.
O murs, qu'avez-vous vu dans cette sombre enceinte,
Quel est-il ce passé si grand, si fier, si beau ?
Ce passé, dont le nom emplit de vague crainte,
Se dressant, spectre noir, échappé du tombeau.
Vieux murs, que vîtes-vous dans les champs de carnage
Où sont passés les Goths, les Romains et les Francs.
Où les Huns d'Attila, pleins d'une horrible rage,
Ont brûlé les moissons et ravagé les champs ?

La Commission n'a pas goûté toutes les pièces des *Etapas ascendantes* du n° 12. Les vers de *L'Heure* ont de la poésie, la forme est originale, mais ceux du *Système solaire* ont paru bizarres.

L'Heure.

I.

A l'horizon resplendissant
Des rougeâtres lueurs de sang,
Le Silence du soir descend —

Et l'ombre, d'abord minuscule,
Voilant le Soleil qui recule,
Croît dans la Paix du Crépuscule.

III.

Nouveau Janus qui sert ou nuit,
Masque au crime ou baume à l'ennui,
Immense écran, s'ouvre la Nuit. —

C'est l'heure bénie ou maudite,
Où sort la Goule, âpre bandite,
Où l'Homme vrai, pensif, médite ; —

V.

Où les poètes, au travers
De leur luth aux rythmes divers,
Croient ouïr vibrer l'Univers. —

Dans le ravin rocheux c'est l'heure
Où, plus vive, gazouille ou pleure
La source du bois, la meilleure ; —

L'auteur du manuscrit n° 12 donne quatre fragments d'un poème *Les Maisons* intitulés : *La Maison des Epoux*, *La Maison*

de Veuve, La Maison de la mauvaise Nourrice, Pour la Maison d'Art et de Prière. Le premier est en vers alternativement de 7 syllabes à rimes masculines et de 5 syllabes à rimes féminines. Le second en vers décasyllabes, les deux autres en alexandrins. Cet ensemble perd, sans doute, à être détaché du poème dont il fait partie ; il a été jugé insuffisant.

L'auteur du n° 17 : *De l'Ombre à la Lumière*, nous dit dans *Mes premiers Vers* que ses premiers vers furent les meilleurs. Le poème que l'on n'écrit pas et que l'on se borne à rêver est aussi le plus beau de tous.

Il y a pourtant de bons vers dans son envoi. Il consacre une de ses poésies à Don Quichotte qu'il semble aimer particulièrement, ce qui est très bien pour un poète. Mais beaucoup de vers, écrits d'ailleurs avec facilité, ont paru prosaïques, tels sont ceux qui terminent *Rimes campagnardes*, un certain nombre dans *Baudoin la Hache*, longue pièce qui fait un peu penser à *Eviradnus* et beaucoup de vers de *Aux Mutualistes de France* et *Aux Sauveteurs*.

Ces deux derniers sujets, très beaux du reste, présentent un danger ; ils exposent le poète aux chutes dans le banal et le vulgaire, et l'auteur n'a pas complètement évité l'écueil.

Dans une pièce du style de *Baudoin la Hache* il faut absolument éviter des vers tels que

Et des flûtes jouaient, c'était un beau tapage.

Arrivant en colère auprès de Maison Rouge.

Les deux Bossus est une pièce assez originale, mais pleine d'obscurités.

* *

Nous arrivons aux envois qui ont paru mériter une récompense.

Le poète, auteur du n° 10, *Babioles*, n'a certainement pas la prétention d'ajouter de nouvelles cordes à la lyre, mais dit simplement et poétiquement des choses gracieuses.

Voici *Le Désir*, qui fait suite à une pièce dont le titre nous apprend que le poète est une femme :

Désir.

Vers ton Paradis aux portes bien closes
Je jetais souvent un regard jaloux ;
Convoitant, Seigneur, un des anges roses
Jouant à tes pieds souriants et doux.

Ah ! si j'avais eu deux ailes puissantes
Vers ton palais bleu j'aurais pris l'essor !
Et de mes deux mains frêles et tremblantes
J'en aurais ouvert les grands portails d'or.

J'aurais traversé les saintes phalanges
Pour m'agenouiller, Seigneur, devant toi,
Et te mendier un des petits anges...
Un des plus petits... pour qu'il soit à moi !...

Si tu n'avais pas oui ma requête
Je t'aurais volé l'ange convoité ;
Cachant sur mon cœur ma chère conquête
Sans plus dire rien je t'aurais quitté.

Pour aller au ciel je n'avais point d'ailes,
Mon désir ardent est monté sans moi.
Alors choisissant un des anges frêles
Seigneur, tu m'as dit : Prends, il est à toi !

Dans le berceau blanc dort un ange rose,
Un ange mignon, souriant et doux !
Vers ton Paradis à la porte close
Je ne jette plus de regard jaloux.

Le n° 3, dont la devise est « La poésie console », est d'un poète que le spectacle des éternelles beautés émeut vivement et qui sait rendre son émotion ; quelques pièces sont inégales, mais c'est un mérite d'avoir, d'une manière intéressante, chanté *La Nuit* déjà si souvent célébrée.

Il est Nuit

(Méditation).

Il est nuit : dans le ciel déjà l'étoile brille,
— Diamant de l'azur, œil de l'immensité —
L'astre béni des soirs à l'horizon scintille,
Et l'ombre qui s'étend — gracieuse mantille —
Voltige, et voile à peine une douce clarté.

Il est nuit : dans ces lieux tout dort, tout est silence,
Et l'ange du sommeil sur nos toits a glissé ;
L'homme rêve inquiet, il s'agite, il s'élance,
L'enfant dort sur le cœur où l'amour le balance,
Sans crainte d'avenir, sans regret du passé.

Il est nuit : le mystère envahit la nature ;
Plus de bruits, plus de chants ; tout est silencieux,
Seul le ruisseau lointain sur les cailloux murmure
Et l'humble ver luisant, qui cherche sa pâture
Brille sur les gazons, comme l'étoile aux cieux.

Il est nuit : sur sa tige, à la courbe si frêle,
La rose a balancé son mystique encensoir ;
Et, parmi ses parfums, la blanche tourterelle

S'endort paisiblement, la tête sous son aile,
Dans son doux nid bercé par les brises du soir.

Sur la terre tout dort : mystérieuse ivresse,
Le sommeil plane aux champs, comme dans la cité ;
Au ciel tout resplendit, tout s'agite et se presse ;
La lumière jaillit — divine enchanteresse —
Superbe vêtement de cette immensité.

La voyez-vous frémir au travers de l'espace ?
Étincelle vivante, elle anime les cieux,
Elle éclaire au lointain la planète qui passe,
Elle s'évanouit dans l'astre qui s'efface,
Elle brille, elle éclate, elle éblouit les yeux !

O terre, pauvre esclave au sommeil asservie,
Dors, ensevelis-toi sous ces voiles de deuil ;
Laisse-moi m'élever là-haut, vers cette vie,
A travers ces soleils contenter mon envie
Et de l'éternité voir de plus près le seuil !

Je te contemple ô nuit, ineffable mystère,
Vaste mer de saphirs flottant à l'infini,
Lumineuse beauté, que nulle ombre n'altère,
Mon âme, devant toi peut-elle aimer la terre ?
Pourrait-elle oublier ton spectacle béni ?

Comment ne pas t'aimer, éclatante poussière
Jetée à pleines mains dans les champs de l'azur !
Oui, je t'aime ! et mon cœur, épris de ta lumière,
A travers l'infini, brisant toute barrière,
Cherche un soleil sans ombre, un éclat toujours pur.

L'auteur du n° 9 fait un envoi assez considérable : *Les Glanes*, 7 pièces dont 3 sonnets ; le *Livre d'Amour*, 19 pièces dont 6 sonnets, et un poème *Roncevaux*.

Malgré la présence de ce dernier dans ce cahier de poésies, il est évident que l'auteur est surtout un poète subjectif ; il aime, avant tout à nous entretenir de ses sentiments, de ses peines et de ses joies. Sa muse, à laquelle il a dédié plusieurs de ses pièces, parfois l'inspire fort bien, mais il n'a pas toujours su éviter la monotonie. Le charme des « caresses lentes », des « irréelles caresses » n'intéresse pas longtemps le lecteur.

Voici ses *Stances à Wilma* et quelques vers de *Roncevaux*.

Stances à Wilma.

I.

Vous souvient-il, Wilma, de cette heure enchantée
Où je vous rencontrai, souriante, amusée,
En traversant le pont inondé de soleil ?
Qui m'aurait dit qu'alors se décidait ma vie

Et qu'en vous rencontrant mon âme inassouvie
Allait trouver enfin le bonheur sans pareil ?

C'était un jour d'hiver lumineux et limpide ;
Le Rhône sous nos pieds roulait son flot rapide ;
On sentait comme un charme en la douceur de l'air,
Et vers les promeneurs qui leur jetaient des miettes
Sur le fleuve grondeur passaient des vols de mouettes,
Tels des flocons de neige au souffle de l'hiver.

Admirant la beauté magique de ces lignes,
Je m'étais accoudé pour voir glisser les cygnes
Qui lents et gracieux se miraient en nageant,
Et sous mes yeux ravis Genève ensoleillée
Étalait ses quartiers sur la rive ondulée,
Dans le cadre lointain des montagnes d'argent.

Le ciel était d'azur lumineux et très pâle ;
Le fleuve se ridait sous la bise hivernale
Et caressait les quais de son front écumant ;
Le soleil radieux se jouait dans sa mousse
Et sur le lac bleui sa lumière était douce
Comme votre sourire à mon regard d'amant.

C'est là qu'en se tournant mes yeux vous rencontrèrent
Et que vos yeux rêveurs sur les miens se fixèrent
En un très long regard qui devait nous unir,
Regard fait d'un élan d'attrait et de surprise,
Regard mystérieux où l'âme fut conquise
Et dans lequel déjà se mirait l'avenir.

Oh ! que de fois depuis vous m'êtes apparue
Telle que sur le pont ainsi je vous ai vue
— Esquissant vaguement un sourire voilé,
Un sourire furtif et peut-être ironique, —
Pâle et simple au milieu de ce coup d'œil magique...
Vous souvient-il, Wilma, de ce jour enchanté ?

II.

Si vous voulez, un jour nous reviendrons ensemble
Nous accouder rêveurs au bord de l'eau qui tremble,
Sur ce pont où jadis j'entendis votre voix ;
Car ces lieux en mon cœur ont laissé leur empreinte,
Et j'en garde l'image inoubliable et sainte :
C'est là que je vous vis pour la première fois !

C'est là que vous avez ouvert vos confidences
Faites d'orgueil blessé, d'amour vain, de souffrances
Et du regret amer des rêves écroulés ;
C'est depuis ce jour-là que j'ai pu vous connaître
Et que loyalement les secrets de votre être
Se sont l'un après l'autre à mon cœur dévoilés.

Vous m'avez fait sentir que la vie était triste,
Que l'homme était bien faible, et que le moraliste

Était sévère et dur pour notre esprit humain ;
Vous avez fait passer dans mon âme troublée
Votre morale douce, indulgente, élevée,
Qui plaint et qui pardonne, et souvent tend la main.

Et puis, quand je sus mieux apprécier le monde,
Quand d'une émotion également profonde
Nos deux cœurs attirés se furent bien compris,
Un soir, dans la candeur d'un abandon suprême,
Loyale, simplement vous m'avez dit : « Je t'aime »
Et j'ai réalisé mes rêves infinis.

Dès lors j'ai tressailli d'émotion divine,
Dès lors, à coups pressés battant dans ma poitrine,
Mon cœur a pu vibrer et s'est senti meilleur ;
J'ai mieux compris le sens et la raison de vivre ;
Depuis que j'ai goûté cet amour qui m'enivre,
J'ai repris l'espérance et je crois au bonheur.

Roncevaux.

II.

Les Maures se rendaient, et le vieil Empereur,
Après avoir vaincu sur les marches d'Espagne,
Avec tous ses barons s'en retournait vainqueur.
Et des plaines de l'Ebre aux cols de la montagne,
Du plateau de Castille aux sables de la mer,
Les plus braves tremblaient au nom de Charlemagne.

Car il foulait le sol, majestueux et fier,
Entouré d'un essain de paladins épiques
Dont l'âme était solide ainsi qu'un bloc de fer.

Or donc, ayant soumis les Maures hérétiques,
L'Empereur chevauchait par les noirs défilés,
Suivi de ses barons aux gestes héroïques.

L'armée était tranquille et les esprits légers
D'un pas plus nonchalant descendaient vers la plaine,
Car on savait qu'enfin finissaient les dangers.

Roland gardait les cols sur la cime lointaine ;
On pouvait maintenant chevaucher sans soucis,
Et bientôt du sommet on cria : « L'Aquitaine ! »

C'était bien la campagne aux horizons chéris
Dont l'aspect merveilleux hantait leur souvenance,
C'était la douce terre aux charmes infinis.

Et, dans l'éclair des yeux qui brillaient de vaillance,
Attendrissant l'orgueil des cœurs victorieux,
Une larme d'amour vint saluer la France.

III.

Cependant les regards paraissaient soucieux,
Les fougueux palefrois allaient penchant la tête
Et les bons chevaliers chevauchaient anxieux.

Comme le calme lourd précédant la tempête,
Un trouble involontaire éteignait tous les cœurs,
Et tous se sentaient pris d'une terreur secrète.

On entendait au loin, par-delà les hauteurs,
Sourdement résonner le fracas du tonnerre,
Et le ciel se teignait de sinistres lueurs.

Dans le n° 15, le genre de réalisme de *La Vente* n'a pas plu, bien que les vers soient bons. Il n'en est pas de même de *Réformé*, morceau réaliste aussi, mais sans aucune vulgarité. Quant aux sonnets, plusieurs sont fort gracieux *La Fuite en Egypte* (vitreaux). *Le Repos* (vitreaux). L'odelette *Eté de la Saint-Martin* a la même qualité.

VITREAUX.

La Fuite en Egypte.

Gris, harnaché de pourpre, d'or, et marchant l'amble
Un de ces doux ânon qu'on mène par un fil
Porte la Vierge dont le blanc voile qui tremble
Au vent tiède du soir livre le fin profil.

Sous son manteau d'azur sombre et pâle qui semble
Avoir été taillé dans le ciel et le Nil
Ses genoux et ses bras, qu'en nid elle rassemble,
Portent l'enfant prenant le chemin de l'exil.

Et le modeste ânon, la paupière mi-close,
S'en va, tâtant le sol de son étroit sabot,
Pour, à sa charge frêle, éviter un cahot.

Ignorant que du bout de son petit pied rose
Cet enfant inconnu fait rouler dans les cieus
Les cailloux d'or pavant des nuits les sentiers bleus !

Le Repos.

Ailes d'ivoire, ailes de lis,
Ailes d'azur pâle, ailes roses ;
Ailes ouvertes, ailes closes
Sous un ciel calme de lapis.

Tourterelle, colombe, ibis
Parmi les lotus et les roses ;
Anges, en adorables poses,
Agenouillés dans les iris.

Sur le Nil estompé de brumes
Flotte comme un bouquet de plumes,
Des palmiers le vert éventail.

Oubliant leurs prisons charnelles
Les âmes, devant ce vitrail,
Croient se sentir pousser des ailes !

Réformé.

« Huhau ! » Tous les jours, refrain monotone,
Ce cri trivial dès l'aube résonne,
Qu'il vente, qu'il neige ou qu'il fasse beau,
Et, de nos trottoirs longeant les bordures,
S'arrête, devant chaque tas d'ordures,
L'affreux tombereau.

Son grand vieux cheval, la démarche lasse,
S'en va tristement et la tête basse.
Honteux, dirait-on, de son vil labeur.
Sa robe bai brun est comme pâlie,
Sa crinière rare, inculte et salie
N'a plus de couleur.

C'est un réformé... Vif, de haute taille,
On l'avait jugé bon pour la bataille.
Il sentit, jadis, d'un fier cuirassier
L'ardent éperon jusques à la veille
Du jour où glissa dans sa fine oreille
Le ciseau d'acier.

A-t-il oublié les grandes journées
Du Concours Hippique ? Et les randonnées
Du Cross-Country ? Et le saut du mur ?
La témérité juvénile, folle
Dont, au Chardonnet, chaque jour, l'Ecole
Etonnait Saumur ?

Et du Carrousel les joutes superbes
Où son pied vainqueur écrasait des gerbes
De gardenias et d'amaryllis ?
Les miettes de sucre alors présentées
Par de fines mains de suède gantées
Fleurant bon l'iris ?

Quand passe un éclair dans son œil atone
Se souviendrait-il de ce jour d'automne
Où, craintivement, sur ses frais naseaux
Vinrent se poser deux lèvres de femme...
A l'heure où le cerf intimidé brame
Au bord des roseaux ?

Hélas ! aujourd'hui, bon pour la Voirie,
Sans repos, sans fin, sans trêve il charrie
Son fardeau fétide, ignominieux.
« Huhau ! Hue ! » Malheur quand ses jarrets ploient.
Si les balayeurs assez mal nettoient
Ils fustigent mieux...

.

Depuis quelques jours les mêmes injures,
A l'aube, grondaient plus souvent, plus dures.
Le pas du martyr s'était fait plus lent...

Hier j'ai croisé la triste charette
De l'équarisseur. Un cheval squelette
Gisait sur le flanc.

Et le charretier, assis sans vergogne
Sur le ventre enflé de cette charogne,
Sifflait bruyamment « Viens, poupoule, viens. »
L'attelage allait dans la nuit brumeuse
Vers une maison lugubre, lépreuse,
Où hurlaient des chiens...

Oh ! s'il a connu l'ivresse des charges
Que n'est-il donc pas mort dans les plaines larges
Où les escadrons compacts, d'un seul bloc,
Ivres de musique et d'odeur de poudre,
S'élançant avec le bruit de la foudre
Au suprême choc !

Là, debout, cabré, luttant pour son compte,
Poitrail à poitrail, l'un sur l'autre monte,
Hennissant, mordant, de rage à demi.
Fou... Puis, quand à bout de sang il succombe,
Comme sait tomber un héros, il tombe
Face à l'ennemi !

Et pour reposer la halte dernière
Le champ de bataille est un cimetière
Où le vaincu dort auprès du vainqueur,
Où soldats, chevaux, sous la glèbe noire,
Ont également pour linceul : la Gloire !
Pour stèle : l'Honneur !

L'Été de la Saint-Martin

(Odelette).

Après un été morose
Dont chacun médit et glose
Le généreux saint Martin
Nous a gâtés ce matin.

L'évêque, s'il faut en croire
Ce qu'en rapporte l'histoire,
Au pauvre ne fit cadeau
Que d'un quartier de manteau.

Aujourd'hui, Dieu me pardonne,
C'est tout entier qu'il nous donne
Un soleil, ni fariné,
Ni par l'éclipse écorné.

L'air d'aromes se parfume...
C'est dit : je jette ma plume
Par-dessus les encriers.
Foin des livres, des papiers !

C'est l'âme libre et légère
Que je veux dans la fougère
Marcher, courir ou m'asseoir,
Sans penser... jusqu'à ce soir.

Avant le chemin des plaines
Je suspendrai mes neuf peines
Aux neuf tours du vieux château,
Comme on fait d'un lourd manteau.

Je suivrai, l'esprit volage.
L'étroit sentier de halagé,
Du ruban de l'eau semblant
Le mince liseré blanc.

(A suivre.)

DUMONT.

LE ROC DE CHÈRE

Etude phytogéographique

*Essai d'application des principes de la Géographie
botanique à l'étude détaillée d'une région*

INTRODUCTION.

Tous ceux qui ont parcouru, fût-ce une seule fois, le lac d'Annecy, ont remarqué ce promontoire du Roc de Chère, qui se dresse entre Menthon et Talloires, vis-à-vis de la pittoresque presqu'île de Duingt. Les touristes qui abordent ce petit massif, surpris et souvent déroutés par une topographie d'une singulière complication, sont séduits par l'extraordinaire variété des sites qui s'offrent à leurs yeux. Les naturalistes trouvent à cette excursion un intérêt plus grand encore. Le géologue y remarque des terrains variés, rapprochés par des phénomènes de dislocation, dont l'explication ne laisse pas que d'être assez ardue. Pour le botaniste, une herborisation du Roc de Chère est des plus fructueuses. Sur ce territoire restreint sont réunies de nombreuses espèces intéressantes à divers égards. A cause de la situation du massif, à cause de la variété des conditions qui y sont réalisées, les circonstances se prêtent à de nombreuses observations sur les relations des plantes avec le sol et le climat, sur les causes qui ont pu amener et faire prospérer les espèces que l'on rencontre. Le Roc de Chère est pour certains faits de géographie botanique un véritable champ de démonstration, d'accès et de parcours généralement facile.

C'est ce qui nous a engagé à en présenter une description botanique détaillée, à faire, en quelque sorte, le récit d'une **Herborisation raisonnée** au Roc de Chère.

PREMIÈRE PARTIE

LE SOL

I. - SITUATION & CONFIGURATION GÉNÉRALE.

Le Roc de Chère ou Montagne de Chère est un petit massif montagneux formant un promontoire sur la rive orientale du lac d'Annecy qu'il partage en deux bassins inégaux. Terminé à l'W. par des versants très inclinés, ou des falaises abruptes dont le pied baigne dans le lac, il est limité du côté opposé par une large dépression qui le sépare du plateau de Saint-Germain, surmonté par les pentes rapides de la Dent de Lanfon et de la Roche-Murraz. Vers le N. il s'abaisse en pente douce sur la plaine où est construit le village de Menthon, au débouché de la large trouée du col de Bluffy ; au S. il présente une pente rapide s'élevant d'abord brusquement au-dessus du lac, pour se raccorder plus à l'E. avec le versant qui porte le village de Talloires.

Ainsi nettement délimité, contrastant par sa faible altitude avec les cimes élevées qui l'entourent, ce petit massif, d'une superficie d'environ 200 hectares, apparaît comme un îlot doué d'une individualité propre, ne se reliant pas à l'ensemble du système orographique de la région.

II. — TOPOGRAPHIE.

La topographie du Roc de Chère est, eu égard à sa faible surface, d'une grande complication. Le relief y est tourmenté : on y trouve à peu de distance les aspects les plus variés. Certaines parties produisent au premier abord l'impression d'un véritable labyrinthe que l'on n'arrive à démêler qu'au prix d'une exploration minutieuse.

On peut distinguer dans le massif quatre régions de caractère bien différent.

Chaînon oriental. — Au S. et à l'E., du côté de Talloires, se dresse un *Chaînon* à contour à peu près triangulaire, dominant l'ensemble du massif. Il est nettement limité à l'W. par une crête rocheuse orientée N.S. ; cette crête s'accroît progressivement depuis le hameau d'Echarvines jusqu'à la cote 643 puis s'abaisse brusquement sur le lac. Du côté opposé, le chaî-

non présente un versant en pente douce exposé au N.E., tandis qu'au S., au-dessus du lac, il est coupé par un versant rapide parsemé de bancs de rochers.

Plateau septentrional. — La région N. est constituée essentiellement par un *plateau rocheux* accidenté plongeant légèrement vers le N.E., parcouru par trois dépressions parallèles orientées N.E.-S.W. Les deux dépressions les plus orientales se confondent dans leur partie inférieure pour former un cirque rocheux s'ouvrant vers le N. au-dessus des Bains de Menthon. Ce plateau, dont l'altitude, maximum au S.W., varie entre 570^m et 600^m, est limité du côté du lac par une falaise orientée à peu près N.W.-S.E. atteignant au S. jusqu'à 100^m de hauteur et s'abaissant graduellement vers le N. où elle est entaillée par la plus occidentale des dépressions précédemment signalées. Au S. le plateau est coupé suivant une ligne W.E. et domine la dépression que suit le chemin des Sablons. Au N. le plateau se relie par une pente rocheuse, puis par un versant cultivé à pente plus douce, à la plaine de Menthon. A l'E. il est bordé d'un vallon cultivé, qui, partant d'Echarvines où il rejoint le vallon des Sablons, vient déboucher sur le versant N. à peu près au-dessus de la source sulfureuse. Après ce vallon, le terrain se relève légèrement et un versant cultivé à pente faible s'étend jusqu'au ruisseau d'Echarvines.

Entre le lac et les deux régions précédentes, qui l'enserrent, s'étend un territoire de forme triangulaire qui se trouve coupé en deux par une ligne de crête orientée N.W.-S.E., d'altitude variant entre 590^m et 610^m et comprenant quatre mame-lons successifs à relief très doux. Cette ligne de crête se raccorde au N. avec la partie occidentale du Plateau septentrional, et vient buter au S. contre le Chaînon oriental. Elle sépare deux régions nettement distinctes : le *Versant du lac* et la *Région centrale* du Roc de Chère.

Versant du lac. — Si depuis la ligne de crête on descend vers le lac, on trouve d'abord une pente très accusée, débutant en certains points par un à-pic. Au dessous, à une altitude moyenne de 550^m, s'étend un plateau un peu ondulé s'élargissant progressivement du N.W. au S.E. Dans sa partie méridionale ce plateau est bordé par une falaise rocheuse de 20^m de hauteur environ à laquelle fait suite d'abord un versant très rapide, puis une deuxième falaise qui plonge dans le lac. Vers le N. on trouve, au dessous de ce plateau et séparé de lui par un

ressaut rocheux, un autre plateau bordé aussi d'une falaise qu'une pente assez douce raccorde au lac. Dans la partie moyenne, où le massif avance le plus vers l'W., ces deux falaises s'abaissent au point d'être à peine visibles et un versant à pente modérée va du lac au plateau supérieur. Ce Versant du lac se raccorde au S. avec le versant S.-E. du Chaînon oriental : au N. il est séparé par un ravin très accentué de la grande falaise bordant le Plateau septentrional.

Région centrale. — Au N.E. de la ligne de crête précédemment décrite se trouve la *Région centrale* du Roc de Chère : c'est là que le relief est le plus compliqué. Dans son ensemble, c'est une région peu élevée, creusée de dépressions et parsemée de mamelons.

L'accident le plus important est la *dépression des Sablons* qui, partant d'Echarvines, se dirige vers l'W. et vient se terminer contre la ligne de crête en formant une sorte de cirque. A cette dépression s'en rattachent plusieurs autres.

Tout le long de la crête et parallèlement à elle, dans la direction N.W.-S.E., est creusé un *Vallon marécageux* très resserré, dominé du côté de l'W. par des pentes raides ou des à-pics de 15^m à 20^m, à flanc oriental moins élevé. Ce vallon commence au fond de la dépression des Sablons à la cote 570^m, présente un rétrécissement très accentué puis, s'élargissant de nouveau, se divise en deux branches séparées par un mamelon allongé : la branche orientale aboutit à une large cuvette occupée par une tourbière ; la branche occidentale, dont le thalveg s'élève rapidement, se termine par une sorte de petit col dominant cette tourbière. Au delà le vallon redevient très étroit, mais peu encaissé et vient finir au pied de la crête limitant le Chaînon oriental.

Vers le milieu de la dépression des Sablons prend naissance une deuxième dépression orientée N.W.-S.E. : largement ouverte à son origine, elle se rétrécit ensuite et aboutit à une région à relief indécis. Elle est suivie en partie par le chemin reliant le chemin des Sablons et celui d'Echarvines. A l'E. de ce dernier elle se retrouve sous forme d'un vallon très étroit qui vient finir au pied de la crête du Chaînon oriental.

Le *Vallon marécageux* et la dépression précédente sont séparés par une série de mamelons offrant une pente rapide au S.W., une pente douce vers le N.-E. Enfin, à l'E. de la deuxième dépression se trouve une autre série de mamelons allongés, parallèles, dont l'altitude va en s'élevant progressivement : le

dernier vient s'appuyer contre le Chaînon oriental, dont il n'est séparé que par une étroite coupure où passe le chemin d'Echarvines. Entre ces divers mamelons se creusent des dépressions secondaires qui se rattachent aussi à la dépression des Sablons.

III. — GÉOLOGIE.

(En collaboration avec M. Marc LE ROUX.)

HISTORIQUE.

Alphonse FAVRE ¹ est le premier géologue qui fasse mention du Roc de Chère. Il y constate l'existence du calcaire nummulitique. Mais la description et la coupe qu'il en donne sont incomplètes : il semble n'avoir parcouru que le plateau septentrional.

MAILLARD ² explore plus en détail ce massif pour l'établissement de la feuille d'Annecy de la Carte géologique au 80,000^e. Il reconnaît les grandes lignes de la stratigraphie et de la tectonique : ses indications, exactes dans l'ensemble, demandent à être rectifiées et complétées pour le détail. En même temps Maillard cherchait à raccorder le Roc de Chère aux chaînes voisines.

M. LUGEON ³ s'est occupé du Roc de Chère au point de vue purement tectonique et, combattant l'hypothèse émise par Maillard, en a établi le raccordement avec les plissements des Bauges et des Alpes d'Annecy.

Nous laisserons de côté, dans ce qui va suivre, les considérations tectoniques générales. Limitant strictement notre étude au massif lui-même, nous en examinerons la structure et la stratigraphie, ayant surtout en vue l'explication du relief et des propriétés du sol envisagé comme substratum de la végétation.

DESCRIPTION DES TERRAINS.

Les terrains constituant le Roc de Chère sont : l'*Urgonien*, le *Sénonien*, l'*Eocène inférieur (Nummulitique)* auxquels il faut ajouter des *Alluvions glaciaires*.

Urgonien. — L'Urgonien comprend, comme dans toute la contrée, deux masses de calcaire blanc, compact, à Rudistes, séparées par des couches calcaires ou marno-calcaires à Orbi-

1. A. FAVRE : *Recherches géologiques sur les parties de la Savoie, du Piémont et de la Suisse voisines du Mont-Blanc*, Genève, 1867, t. II, p. 192 et Atlas, pl. XI, fig. 7.

2. G. MAILLARD : *Note sur la Géologie des environs d'Annecy, La Roche et Bonneville*. (Bull. du Service de la Carte géologique, n° 6, 1889.)

3. LUGEON : *Les Dislocations des Bauges*. (Ibid., n° 77, t. XI, 1899-1900.)

tolines : c'est le *Niveau inférieur à Orbitolines* de M. PAQUIER¹, *Rhodanien* de M. RENEVIER. La masse urgonienne inférieure et le Niveau à Orbitolines appartiennent au *Barrémien*, tandis que la masse supérieure est rattachée à l'*Aptien*.

Au point de vue du faciès pétrographique, il y a à peu près identité entre les deux niveaux de calcaire à Rudistes. La masse supérieure se distingue cependant par une compacité et une homogénéité plus grande : il est difficile d'y délimiter des couches successives.

Le calcaire urgonien, compact, en bancs toujours épais, est difficilement attaquable par les agents atmosphériques. La tranche des couches forme des falaises abruptes, à surface unie, ce dernier caractère étant particulièrement accentué pour la masse supérieure. Là où affleure le dos des couches urgoniennes, le paysage prend un aspect tout spécial en raison de la modification qu'éprouve le calcaire sous l'influence de l'érosion. Très inégalement altérable, il se creuse d'innombrables crevasses et rigoles de dimensions variables. Quand la roche est très compacte, de larges surfaces restent complètement dénudées : ce sont ces surfaces nues et crevassées que l'on désigne dans le pays sous le nom de *lapiaz*, terme qui a passé dans le langage géologique. Quand au contraire la roche est plus altérable, les fissures sont plus nombreuses, une mince couche de terre peut se former et s'accumuler : le sol se garnit d'un tapis végétal discontinu, à cause de la présence de blocs saillants. L'humus résultant de l'accumulation de débris végétaux contribue à combler les crevasses et la végétation gagne de plus en plus. Le sol ainsi constitué est très superficiel ; il contient toujours une notable proportion de calcaire.

Le *Rhodanien*² ou *Niveau à Orbitolines* est constitué par un calcaire jaunâtre, plus ou moins siliceux, en bancs peu épais et réguliers, alternant avec des couches plus minces, marneuses. Ce niveau est toujours très fossilifère. On y recueille notamment : *Orbitolina lenticularis*, *Heteraster oblongus*, *Pygaulus Demoulinsii*, *Goniopygus peltatus*, *Pterocera pelagi*, *Natica cornueliana*, *Janira Morisi*, *Toucasia carinata*, *Monopleura sp.*

1. PAQUIER : *Etudes géologiques dans le Diois et les Baronnies orientales* (Bull. du lab. de Géol. de Grenoble, 1900).

2. Le terme de *Rhodanien* est actuellement abandonné par les géologues, comme prêtant à confusion, car ce nom a été appliqué, suivant les endroits, à des niveaux très différents. Comme il ne saurait, dans le cas particulier, y avoir de doute sur le sens que nous lui attribuons, nous l'emploierons à cause de sa brièveté.

Le Rhodanien forme des falaises dont l'aspect diffère nettement de celui des falaises urgoniennes. On les reconnaît de loin à l'aspect bien lité des couches et à l'inégalité de leur relief, les assises marneuses plus délitables, formant comme des rainures entre les couches calcaires plus compactes. (*Voir Pl. I*). Ces diverses assises, bien que de résistance inégale, sont d'une manière générale, facilement décomposables à l'air. Le dos des couches rhodaniennes donne naissance à des sortes de lapiaz irréguliers, à blocs isolés les uns des autres, séparés par de larges intervalles remplis de terre végétale, où la végétation s'installe facilement. L'une des particularités les plus intéressantes des couches rhodaniennes est la facilité avec laquelle s'y produit la décalcification. La terre provenant de leur désagrégation, de couleur rougeâtre, contient une forte proportion d'argile, de silice et d'oxyde de fer, mais très peu de carbonate de chaux. Une analyse sommaire portant sur un échantillon de calcaire à Orbitolines nous a donné une teneur en carbonate de chaux d'environ 65 %; le sol provenant de sa décomposition n'en contenait que 1 à 2 %. Cette facilité de décalcification montre que le calcaire doit être très facilement assimilable par les végétaux dont les racines arrivent au contact de la roche elle-même, tandis que la terre ne fournit presque pas de chaux aux plantes qui s'y développent. Ce fait explique les caractères très spéciaux de la végétation qui couvre les couches rhodaniennes, où l'on trouve juxtaposées des plantes manifestant des appétences différentes vis à vis de la chaux.

Sénonien. — Le *Sénonien* est représenté par une faible épaisseur (2^m à 3^m) de calcaire compact, d'un blanc rosé, bien stratifié : on y trouve des fragments d'*Inocérames*. Le Sénonien n'affleure que sur de très faibles surfaces : il est visible surtout sur de petites falaises jalonnant des cassures ou découpées par l'érosion. C'est dire qu'il ne joue à peu près aucun rôle dans la constitution du sol végétal.

Nummulitique. — Le *Nummulitique* est, au point de vue de l'étendue de ses affleurements, le terrain le plus important du Roc de Chère. Il comprend des roches de nature diverse et de plus, suivant les points, la succession des assises y est différente.

On y observe plusieurs faciès : *conglomérat*, *grès à ciment calcaire*, *calcaire*, *grès quartzeux* plus ou moins glauconieux.

Le *conglomérat*, par lequel débute en certains endroits le

Nummulitique, est constitué par des galets de sénonien cimentés par une pâte marneuse, blanchâtre, avec de gros grains de quartz roulés. Ce conglomérat, très facilement altérable, a été largement attaqué par l'érosion : par sa décomposition il donne naissance à un sol peu profond, argileux, assez riche en calcaire.

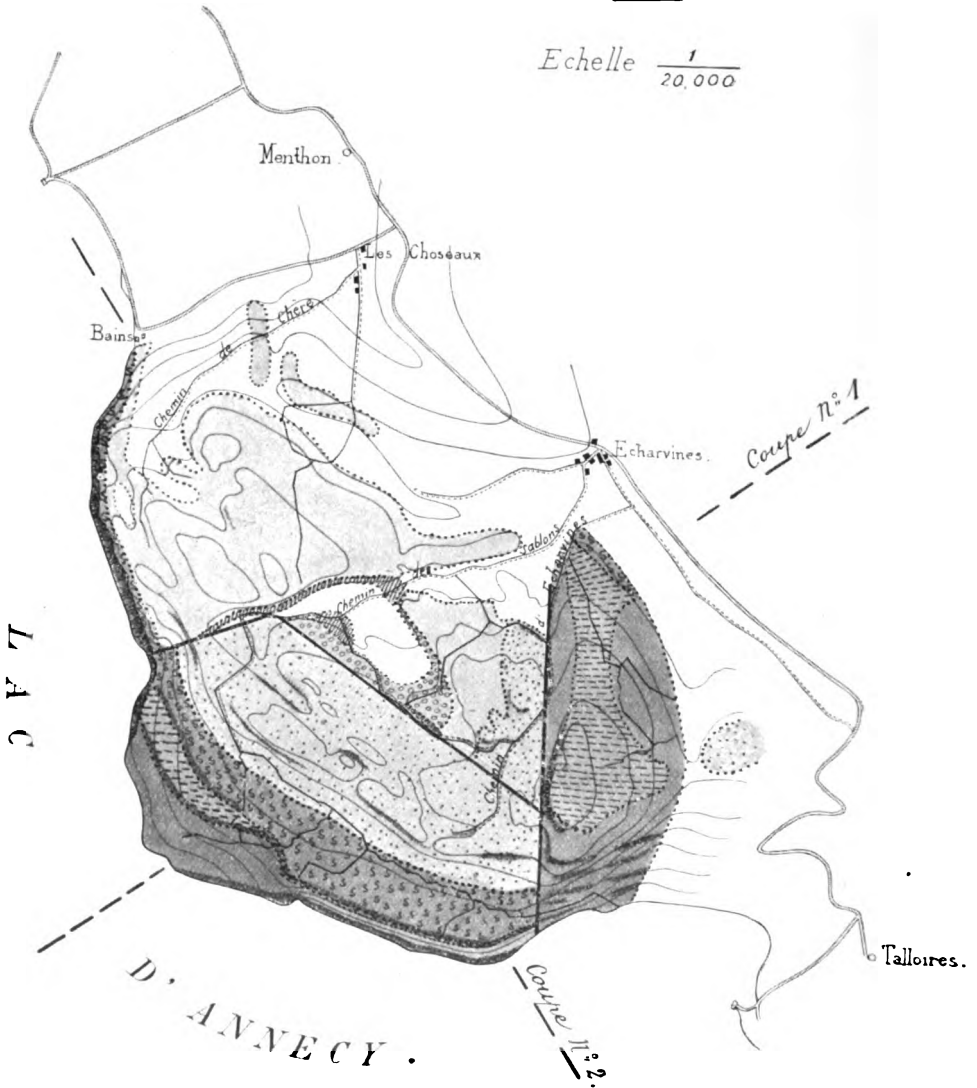
Sur de grandes étendues du massif affleure un *grès calcarifère* dur, blanc, à grains quartzeux anguleux ou roulés, réunis par un ciment calcaire plus ou moins spathique : la proportion relative du ciment et des grains de quartz étant variable, on observe plusieurs types de grès qui passent finalement à un *calcaire* spathique ne renfermant que quelques gros grains de quartz roulés. Des bancs de calcaire pur sont intercalés parfois dans les grès. Dans toutes ces assises on trouve diverses espèces de *Pecten* ; MAILLARD a signalé des *Nummulites* dans le calcaire.

Ces grès calcarifères et les calcaires qui y sont mélangés sont relativement peu attaquables. Sous l'action des agents atmosphériques, ils donnent des surfaces crevassées, des *lapias* assez analogues comme aspect aux *lapias* urgoniens : ils s'en distinguent cependant par des fissures très nombreuses, séparant des blocs à arêtes vives, qui s'isolent facilement. Ces roches subissent une décalcification énergique ; on peut s'en rendre compte au simple aspect des blocs attaqués par l'érosion, où l'on voit les grains de quartz faire saillie à la surface, le ciment qui les unissait ayant été détruit. La terre végétale qui s'accumule en assez grande quantité dans les dépressions est formée uniquement de débris quartzeux et d'argile, le carbonate de chaux y manque. Un échantillon de grès calcarifère à grains de quartz roulés nous a donné une teneur en carbonate de chaux de 60 % ; la terre recueillie au voisinage n'en contient que des traces. On s'explique ainsi que la végétation présente sur ces couches les mêmes particularités que sur le Rhodanien.

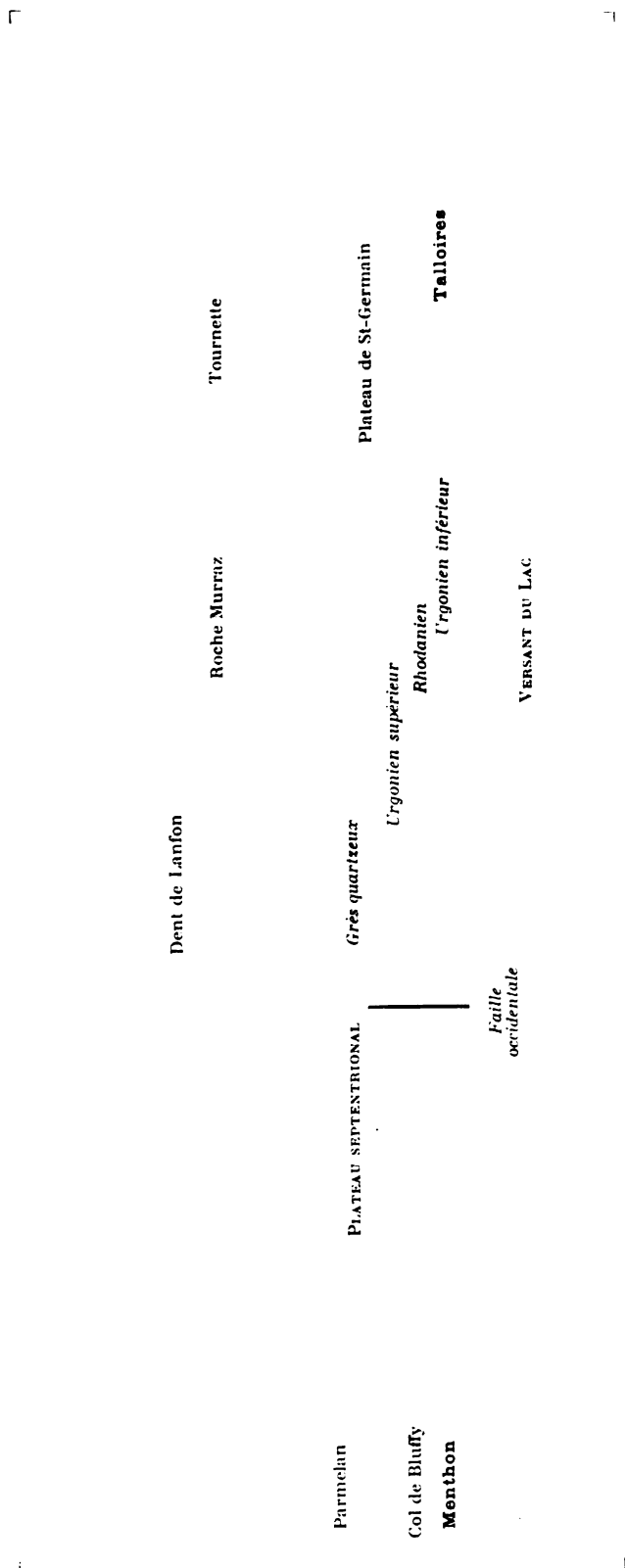
Dans d'autres parties du massif affleure un *grès quartzeux* grisâtre ou roux, plus ou moins piqué de grains de glauconie, en bancs épais, homogènes, sans stratification bien marquée. Il est remarquable par la facilité avec laquelle il se désagrège au contact de l'air ; cette circonstance, jointe à son homogénéité, fait que l'érosion le façonne en mamelons offrant des contours arrondis, rappelant parfois par leur relief les roches moutonnées par l'action des glaciers. La roche, s'altérant très facilement, est presque toujours recouverte d'une couche de

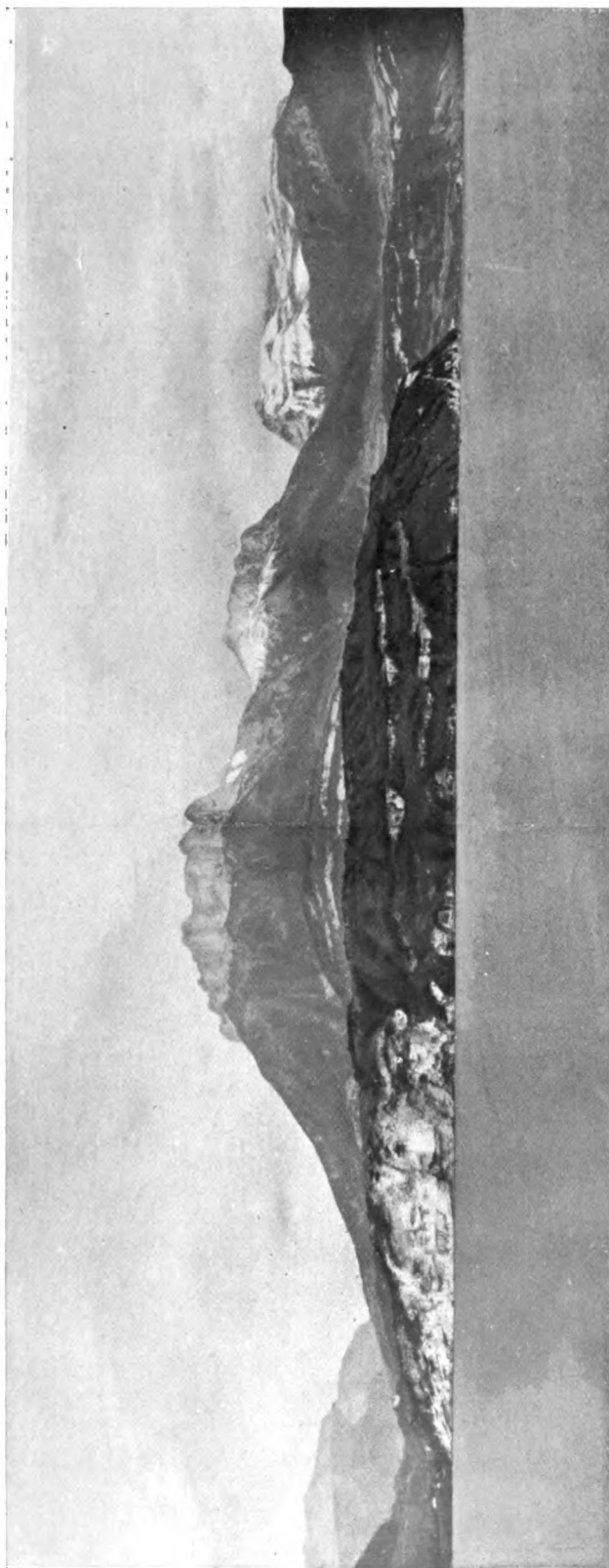
CARTE GÉOLOGIQUE DU ROC DE CHÈRE

Echelle $\frac{1}{20,000}$



- | | | |
|------------------------------|---|-------------------------------|
| Urgonien (masse inférieure). | Sénonien. | Grès quartzense nummulitique. |
| Niveau à orbitolines. | Conglomérat nummulitique. | Alluvions glaciaires. |
| Urgonien (masse supérieure). | Grès calcaireux et calcaire nummulitique. | Failles. |





Le Roc-de-Chère vu de St-Jorioz

4

ab 2

terre végétale. La végétation peut s'installer presque partout, même sur les parois verticales, quand l'humidité facilite la désagrégation. Ce grès quartzeux ne contient que très peu de carbonate de chaux, en moyenne 1 à 2 % ; quelques assises seulement, intercalées çà et là, ont une teneur plus forte allant jusqu'à 15 %. La décalcification étant de plus très rapide, le sol est purement siliceux et ne contient que des traces de calcaire. Grâce au relief qu'il acquiert et à sa composition chimique, ce grès imprime au paysage un caractère tout spécial.

Enfin les dépressions les plus importantes qui sillonnent le Roc de Chère sont comblées par des *Alluvions glaciaires* qui forment également des placages sur certains versants. Ce sont des dépôts argileux ne contenant que des cailloux de faibles dimensions. Ces alluvions donnent des sols profonds et fertiles qui sont toujours occupés par des cultures.

STRUCTURE GÉOLOGIQUE.

La topographie si compliquée du Roc de Chère résulte de la complexité de sa structure géologique. *C'est une masse disloquée, sillonnée par deux grandes failles, affectée en outre de cassures secondaires et sur laquelle l'érosion a puissamment agi.*

Une première faille, la *faille orientale*, ou, d'après MAILLARD, un pli-faille, orientée N.S., — soulève au-dessus du reste du massif le Chaînon oriental qui domine Talloires. Ce chaînon est constitué par l'urgonien dont les couches plongent vers le N.E. Leur tranche affleure tout le long de la crête qui forme la lèvre orientale de la faille ; au S. elles sont coupées obliquement par le versant qui fait face à Talloires ; le versant N.E. montre le dos des couches. La masse urgonienne inférieure joue le principal rôle : elle constitue les escarpements de la crête et du versant S. ; elle forme sur le versant N.E. des lapiaz typiques. Le Rhodanien a été en partie enlevé par l'érosion : on le retrouve tout le long de la crête depuis l'extrémité N. du chaînon jusqu'au point culminant, formant un placage qui s'avance plus ou moins vers l'E. Dans la partie inférieure du versant, où il a disparu, la terre provenant de sa désagrégation, formée sur place ou entraînée des parties supérieures, a rempli les fissures de l'Urgonien et a modifié les propriétés chimiques du sol. La masse urgonienne supérieure n'affleure qu'à l'extrémité N. du chaînon : elle est visible notamment au coude du chemin d'E-charvines. Flanquant le versant N.E. du chaînon se trouve un

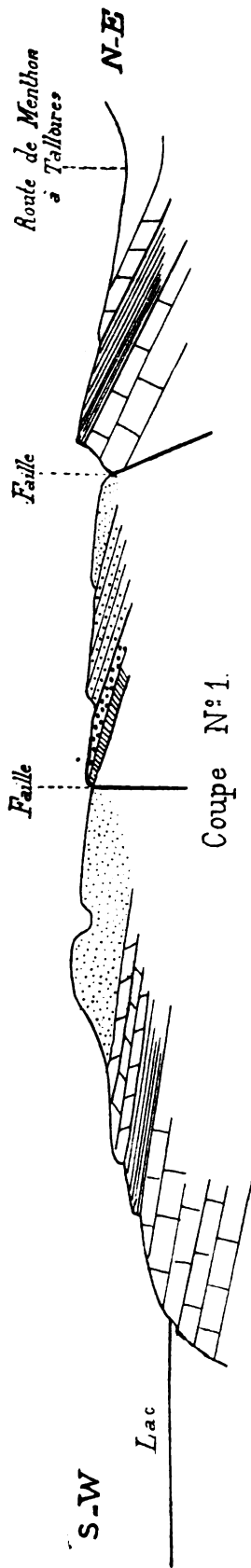
petit affleurement de grès nummulitique qui constitue le mamelon dominant la maison du Toron.

Une deuxième faille, dite *faille occidentale*, coupe le massif. A partir du bord du lac, elle est d'abord dirigée à peu près W.E. : elle est marquée par un ravin qui sépare le Versant du lac de la grande falaise qui vient se terminer aux bains de Menthon. Elle suit ensuite la dépression des Sablons à son origine, puis tourne brusquement vers le S.E. et vient rencontrer la faille orientale sous un angle assez ouvert : dans cette partie de son trajet, elle est indiquée d'abord par la dépression où passe le chemin joignant le chemin des Sablons à celui d'Echarvines, puis devient moins facile à suivre à son extrémité. Cette faille a été vue en partie par MAILLARD du côté du lac ; mais son tracé sur la carte au 80,000^e est inexact : il la prolonge en ligne droite dans la direction W.E., tout le long de la dépression des Sablons. Nous avons pu nous assurer qu'il n'y a aucune discordance dans les couches qui affleurent au N. et au S. de cette dépression.

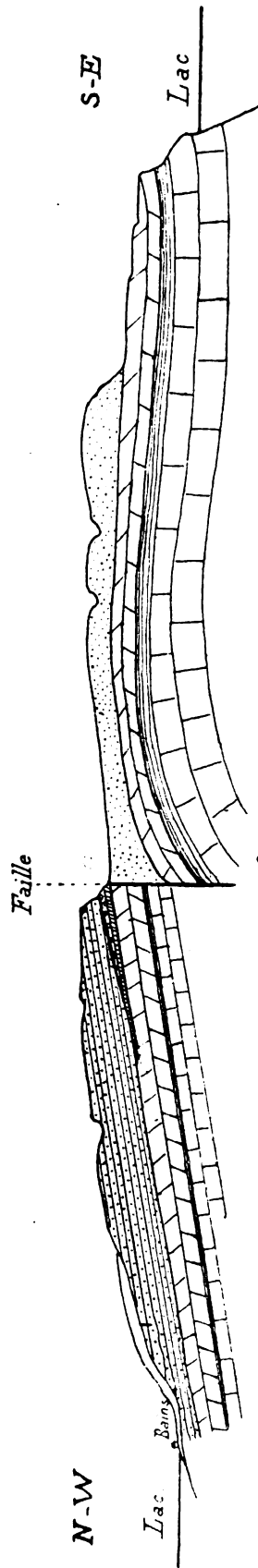
A l'W. et à l'E. de cette faille occidentale l'allure des terrains est différente.

La partie située à l'W. constitue le Versant du lac, la crête qui le termine et la région accidentée qui entoure le Vallon marécageux. Elle comprend un soubassement urgonien surmonté d'une masse de grès nummulitique quartzeux. L'Urgonien forme; ainsi que l'a observé Maillard, « deux larges voûtes surbaissées et accolées ». La masse inférieure qui borde le lac s'élève jusqu'à la pointe précédant la *Grotte des Oiseaux* : en ce point elle est affectée d'une légère cassure qui a donné naissance à cette grotte dans laquelle pénètrent les eaux du lac. Puis les couches s'inclinent en sens inverse pour se relever de nouveau au voisinage de la faille orientale. Au dessus de la masse urgonienne inférieure, et suivant son allure, viennent le Rhodanien et la masse supérieure, qui forment des escarpements presque continus coupant le versant. Ces deux falaises, distinctes au N., se rapprochent et se soudent vers le S. formant alors un escarpement unique directement superposé à l'Urgonien inférieur. C'est la masse supérieure qui supporte le plateau existant tout le long du versant du lac, à mi-hauteur. Au N. ce plateau est superposé à un autre plateau où affleure le Rhodanien ; au S. ce plateau rhodanien disparaît ; dans la partie moyenne les falaises se réduisent à quelques ressauts rocheux.

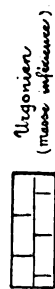
Coups géologiques du Roc de Chère



Coupe N° 1.



Coupe N° 2.



Vigonien
(masses inférieures)



Vigonien
(masses supérieures)



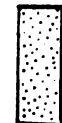
Niveau à subtile



Séronien



Conglomérats
nummulitiques



Grès quartzeux
nummulitiques



Grès calcareux
et calcaires
nummulitiques



Alluvions glaciaires

Au dessus de l'Urgonien, se trouve une masse épaisse de grès nummulitique quartzeux ; au contact on observe quelques assises très riches en glauconie ; le Sénonien manque. Cette masse de grès, dont les couches plongent vers le N.-E., a été façonnée par l'érosion et a acquis un relief compliqué. La région qu'elle constitue est coupée en deux par le Vallon marécageux, très encaissé, que nous avons décrit.

A l'E. de la faille occidentale, la succession et le faciès des couches sont différents. Si, partant de la faille, on marche dans la direction du N.E., vers le chemin d'Echarvines, on rencontre une série de mamelons allongés, où les couches plongent au N.E. et l'on coupe successivement les assises suivantes :

- 1° *Sénonien*, formant une petite falaise sur la lèvre orientale de la faille ;
- 2° *Conglomérat nummulitique*, à galets sénoniens, à ciment marneux, avec grains de quartz roulés ;
- 3° *Grès dur calcarifère*, avec intercalations de calcaire et, vers la base, d'un banc de poudingue à galets sénoniens réunis par un ciment siliceux ;
- 4° *Grès quartzeux*.

Sur le versant rapide qui borde au N. la dépression des Sablons on retrouve le Sénonien suivi d'une assise de conglomérat puis de grès calcarifère et de calcaire nummulitique. Mais le Sénonien ne se prolonge pas loin vers le N. ; à peu de distance de là, l'Urgonien est immédiatement surmonté par le grès nummulitique : on constate le même fait au-dessus des Bains de Menthon. C'est le grès calcarifère sous ses diverses formes qui affleure sur tout le Plateau septentrional : les assises formant la partie culminante sont plus calcaires ; sur les pentes on trouve un grès plus siliceux. Toutes ces couches plongent au N.E. ; elles reposent sur l'Urgonien qui forme la grande falaise bordant le lac. Cette falaise montre les deux masses urgoniennes ; mais le niveau à Orbitolines s'y réduit à une assise marneuse de 1^m50 à 2^m de puissance dessinant une *vire* étroite, gazonnée ou boisée.

La région située à l'E. de la faille occidentale a été très modifiée par l'érosion. Elle est entamée d'abord par la dépression dite des Sablons qui doit en partie son existence à la faille même. L'érosion s'est exercée surtout aux dépens du conglomérat de base du nummulitique, ce qui a produit l'élargissement de cette dépression dans sa partie moyenne. La série de mamelons qui s'étendent entre la faille occidentale et la faille orientale sont aussi séparés par des dépressions correspondant à des couches moins résistantes.

Le Plateau septentrional a été aussi largement attaqué : il est sillonné de trois dépressions parallèles, déterminées peut-être par des cassures orientées N.E.-S.W. Le grès calcarifère y constitue des lapiaz offrant la physionomie particulière que nous avons signalée : c'est un des paysages les plus caractéristiques du massif.

Tout le soubassement du plateau septentrional à l'W. et du N.E. est plaqué d'alluvions glaciaires. De plus ces alluvions comblent la dépression qui le limite au N. ; on les retrouve aussi dans la dépression des Sablons.

IV. — HYDROGRAPHIE.

Le régime des eaux dans le massif du Roc de Chère offre quelques particularités intéressantes.

Les divers terrains qui entrent dans la constitution du massif se rangent au point de vue de la perméabilité en deux catégories bien tranchées. Les uns, sillonnés de nombreuses fissures se laissent traverser facilement par les eaux pluviales, qui ne ruissellent ni ne séjournent jamais à la surface : ce sont des terrains perméables *en grand*, suivant l'expression de Belgrand. C'est le cas pour l'Urgonien tout entier, le Sénonien, le grès calcarifère et le calcaire nummulitiques.

Les autres sont à peu près imperméables : les eaux pluviales ne peuvent les traverser, ruissellent ou s'accumulent à la surface. Dans cette catégorie rentrent le grès quartzeux nummulitique et, dans certains cas, les alluvions glaciaires.

Suivant la constitution géologique de la région considérée, le régime des eaux est donc tout différent, ce qui détermine encore un élément de contraste.

Dans tout le Chaînon oriental, sur le Versant du lac jusqu'au plateau urgonien supérieur, sur tout le Plateau septentrional, dans une partie de la Région centrale, les eaux disparaissent immédiatement en profondeur : le sol est toujours relativement sec ; les sources, les ruisseaux, les eaux stagnantes font complètement défaut.

Dans la région où le sous-sol est formé par le grès quartzeux, il en est tout différemment. Les eaux, après avoir traversé la couche de terre végétale, rencontrent la roche imperméable. Elles s'écoulent le long des pentes, s'accumulent dans les parties basses. Quelquefois une partie des eaux s'infiltré à la limite de deux strates et va ressortir au point d'affleurement inférieur de ces assises, en formant de petites sources. Le sol

de cette région est très humide : l'eau suinte le long des rochers, des taches marécageuses garnissent toutes les dépressions qui y sont disséminées ; dans les dépressions plus importantes coulent des ruisselets à cours indécis, serpentant au milieu des marais. Ces filets d'eau, qui suivent le thalweg des vallons, arrivent, au bout d'un certain temps, à la limite du grès quartzeux et s'enfoncent dans des fissures des terrains sous-jacents : on constate, en plusieurs endroits, la disparition de ces eaux dans des entonnoirs creusés dans la masse urgonienne supérieure, rappelant en petit les *bétoires* des plateaux du Jura ou les *avens* des Causses. On en observe quelques-uns sur le versant du lac, tout le long du plateau urgonien supérieur au contact du grès. Mais les plus typiques se trouvent sur le trajet de la faille occidentale. L'un est situé sur le versant du lac au bord du plateau urgonien ; un autre, où s'engouffre le ruisselet émissaire du vallon marécageux, est placé au fond de la dépression des Sablons, au coude du chemin ; le troisième, qui reçoit les eaux sortant de la tourbière occupant l'extrémité S. de ce même vallon, se trouve tout près du chemin joignant le chemin des Sablons à celui d'Echarvines, au pied de la petite falaise sénonienne marquant la lèvre orientale de la faille. Il est probable que les eaux qui disparaissent ainsi cheminent souterrainement en suivant les failles, pour se rendre dans le lac : en longeant la rive en bateau, au voisinage de la faille occidentale, on entend dans des fissures de la roche le murmure de deux sources qui doivent avoir cette origine. La plus grande partie du Roc de Chère forme donc, au point de vue hydrographique, un véritable *bassin fermé*.

Dans les dépressions comblées par des alluvions glaciaires, les eaux se rassemblent, forment des nappes souterraines ou émergent sous forme de sources. C'est là l'origine de la nappe que rencontrent les puits du hameau d'Echarvines et des sources qui alimentent le ruisseau qui commence près de là. Le vallon qui depuis Echarvines suit la base du Plateau septentrional collecte de même une masse d'eau assez importante et constitue le bassin d'alimentation d'une source située au-dessous du point où le thalweg rencontre le versant septentrional du Roc de Chère, un peu à l'E. des bains de Menthon.

Mentionnons enfin au pied de ce versant septentrional l'existence d'une source sulfureuse captée pour les bains de Menthon : son origine a été étudiée par MAILLARD ¹.

1. MAILLARD : *Op. cit.*, p. 38.

DEUXIÈME PARTIE

LE CLIMAT

La situation topographique du Roc de Chère permet de prévoir que les conditions climatiques de cette région sont sensiblement différentes de celles de la contrée avoisinante. Tout d'abord il est reconnu que le voisinage immédiat d'une nappe d'eau, même de faible étendue, comme le lac d'Annecy, exerce sur le climat une action modificatrice : M. CHRIST ¹ a signalé ce fait pour les lacs de la Suisse. En second lieu, le Roc de Chère, adossé du côté de l'E. à une chaîne d'une altitude de 1,800^m au minimum, protégé du côté du N. par la montagne de Veyrier, est abrité en grande partie contre les vents froids du N. et de l'E. qui règnent fréquemment dans le pays. Il semble donc, à priori, que le climat doit y être plus doux que dans l'ensemble de la contrée.

Malgré la faible étendue du massif, on peut se demander de plus s'il n'existe pas de différences dans les conditions climatiques générales des diverses parties. On peut remarquer que la crête du Chaînon oriental, qui atteint 640^m à son point culminant et la crête de grès quartzeux qui court perpendiculairement à une altitude de 590^m à 610^m, abritent d'une manière complète contre les vents du N. et de l'W., la partie du Versant du lac exposé au S.W., le versant S. du Chaînon oriental, ainsi que le versant où est établi le village de Talloires. Le reste du massif au contraire est exposé, dans une faible mesure, aux vents du N. et de l'W. et subit complètement l'action des vents du S.W., canalisés par la dépression formée par la vallée du Laudon, le col de Leschaux, prolongée sur la rive gauche du Chéran par la vallée du ruisseau de Saint-François aboutissant au col de Planpalais. Par suite de la direction de la vallée du Laudon, les vents qui la suivent ne peuvent agir sur la partie du massif délimitée en premier lieu. Ces circonstances doivent suffire pour faire différer d'une manière appréciable les conditions climatiques dans la partie septentrionale et dans la partie méridionale du massif.

1. H. CHRIST : *La Flore de la Suisse et ses origines*, trad. Tièche, Genève, 1883.

Nous ne possédons pas malheureusement d'observations météorologiques suffisamment complètes et assez prolongées pour définir d'une manière rigoureuse le climat du Roc de Chère. Cependant les données que nous pouvons utiliser nous conduisent à des résultats intéressants.

La Commission de météorologie de la Haute-Savoie ¹ a fait faire pendant plusieurs années des observations thermométriques et pluviométriques à Talloires : mais ces observations présentent des lacunes qui les rendent parfois inutilisables. De plus, dans ces dernières années, on a installé des observations uniquement pluviométriques à Menthon. Etant donnée la situation de ces deux villages, le climat de Talloires peut être considéré comme identique à celui du versant S. du Chaillon oriental et d'une partie du Versant du lac ; le climat de Menthon peut donner une idée du climat de la partie septentrionale du massif. Nous comparerons les résultats des observations faites en ces deux stations aux résultats constatés aux mêmes époques à Annecy : le climat d'Annecy nous servant de point de comparaison et étant pris comme type du climat de la contrée. L'altitude des trois stations, Annecy, Talloires, Menthon, étant, à 20^m près, la même, les résultats sont entièrement comparables.

TEMPÉRATURE.

Nous possédons des observations thermométriques faites à Talloires, d'une façon continue, du mois de juin 1900 au mois de mars 1904. Pendant ce laps de temps, les températures moyennes annuelles ont été dans les deux stations d'Annecy et de Talloires :

ANNÉES	TALLOIRES			ANNECY			DIFFÉRENCES		
	Moyenne annuelle	Moyenne des maxima	Moyenne des minima	Moyenne annuelle	Moyenne des maxima	Moyenne des minima	Moyenne annuelle	Moyenne des maxima	Moyenne des minima
1901	9°8	14°9	4°8	9°3	14°5	4°1	+0°5	+0°4	+0°7
1902	10°3	15°4	5°2	9°7	14°9	4°5	+0°5	+0°5	+0°7
1903	10°2	15°4	4°8	9°8	15°3	4°4	+0°4	+0°1	+0°4

Les températures moyennes des diverses saisons, pendant ces mêmes années, sont données par le tableau suivant :

1. *Bulletin de la Commission de météorologie de la Haute-Savoie*, années 1898 à 1905.

SAISONS	TALLOIRES			ANNECY			DIFFÉRENCES		
	Tempé- rature moyenne	Moyenne des maxima	Moyenne des minima	Tempé- rature moyenne	Moyenne des maxima	Moyenne des minima	Tempé- rature moyenne	Moyenne des maxima	Moyenne des minima
Hiver....	1°4	4°5	-1°9	0°7	4°3	-2°8	+0°7	+0°2	+0°9
Printemps	9°8	15°6	4°1	9°5	15°5	3°6	+0°3	+0°1	+0°5
Été.....	18°9	25°8	12°0	18°5	25°6	11°5	+0°4	+0°2	+0°5
Automne.	10°8	15°4	6°3	10°4	15°2	5°7	+0°4	+0°2	+0°6

L'étude de ces tableaux montre que la température moyenne annuelle est plus élevée d'environ $1/2$ degré à Talloires qu'à Annecy. L'écart entre les moyennes des minima dans les deux stations est plus grand que la différence des moyennes des maxima. En comparant la température moyenne des diverses saisons, on constate que la différence en faveur de Talloires est surtout prononcée pour les mois d'hiver, cette augmentation étant due surtout au relèvement des minima : on peut faire des constatations analogues pour toutes les saisons. En somme, le climat de Talloires est plus doux que celui d'Annecy et sujet à de moindres variations de température : il y a rapprochement des températures extrêmes. Ce résultat s'explique par le voisinage du lac, qui exerce une action régulatrice, et ensuite par la situation particulièrement abritée du versant de Talloires. En consultant les tableaux d'observations journalières insérés dans le *Bulletin de la Commission de Météorologie*, on constate que les différences les plus accusées de température entre les deux stations se produisent en hiver, quand règnent les vents du N. ou du S. Les vents du N., toujours violents à Annecy, n'ont pas accès à Talloires, tandis que les vents du S. y exercent librement leur action réchauffante. Les exemples suivants sont particulièrement démonstratifs :

MOIS	TALLOIRES			ANNECY			VENTS RÉGNAIENTS
	Tempé- rature moyenne	Moyenne des maxima	Moyenne des minima	Tempé- rature moyenne	Moyenne des maxima	Moyenne des minima	
Décembre 1898	3°7	8°0	-0°6	1°6	5°4	-2°1	23 jours du S 7 — N 1 — W
Février 1899...	6°2	12°0	0°4	3°7	9°8	-2°3	

Nous ne pouvons, faute d'observations précises, donner

d'indications sur la température moyenne à Menthon. Les considérations que nous avons développées, confirmées par les indications des habitants, permettent de dire que le climat y est plus chaud qu'à Annecy, le voisinage du lac et l'abri relatif des vents du N. faisant sentir leur influence.

RÉGIME DES PLUIES.

Le *Bulletin de la Commission de Météorologie* renferme les résultats d'observations pluviométriques faites à Talloires depuis mars 1900 jusqu'en 1904 et d'autre part d'observations faites à Menthon depuis le mois d'octobre 1903. Il n'y a eu malheureusement d'observations simultanées à Menthon et à Talloires que pendant un intervalle très court, d'août 1903 à août 1904. Nous prendrons, comme précédemment, pour point de comparaison, les résultats constatés à Annecy :

ANNÉES	TALLOIRES		MENTHON		ANNECY	
	Nombre de jours de pluie	Hauteur d'eau recueillie	Nombre de jours de pluie	Hauteur d'eau recueillie	Nombre de jours de pluie	Hauteur d'eau recueillie
1900 (9 derniers mois)	53	m/m 730,5	»	»	92	m/m 955,0
1901	91	1208,0	»	»	122	1375,8
1902	114	1252,8	»	»	143	1406,9
1903	94	1036,0	»	»	136	1413,6
1903 (3 derniers mois)	31	342,0	38	382,5	37	377,9
1904 (8 premiers mois)	55	646,6	76	885,3	75	677,4
1904	»	»	116	1221,1	100	992,7
1905	»	»	136	1376,3	132	1311,0

Ces chiffres mettent en évidence deux faits :

1° La quantité d'eau tombant annuellement à Talloires est plus faible qu'à Annecy. La fréquence des pluies y est aussi moindre. La moyenne pour les trois années 1901, 1902, 1903, est :

	Nombre de jours de pluie.	Hauteur d'eau recueillie.
Talloires	99	1,165 ^m /m6
Annecy	133	1,398 ^m /m7

2° Les précipitations sont plus abondantes à Menthon qu'à Annecy, leur fréquence étant sensiblement la même.

On peut en déduire que le climat de Menthon est beaucoup

plus pluvieux que celui de Talloires, ce qui est vérifié par les observations simultanées faites pendant onze mois. Cette différence dans le régime des pluies entre deux localités distantes à vol d'oiseau de 2^{km}5 est particulièrement frappante. Elle tient à ce que la région avoisinant Menthon, placée en face de la trouée du col de Leschaux, reçoit les vents du S.W., chargés d'humidité, qui ont accès par cette voie dans le bassin du lac, tandis que ces mêmes vents ne peuvent parvenir à Talloires.

En résumé, le climat du Roc de Chère est plus doux que le climat moyen de la contrée. La partie méridionale du massif, exposée au S. ou au S.E., jouit d'un climat particulièrement chaud, surtout en hiver, et relativement sec. Dans la partie septentrionale au contraire règne un climat moins chaud, mais beaucoup plus humide.

(A suivre.)

Ph. GUINIER,

Professeur de Botanique à l'Ecole forestière de Nancy.

NOTES SUR L'EMPLOI DU FRANÇAIS

dans les Actes publics en Savoie

Les recherches faites par M. Eug. Ritter lui ont permis d'affirmer que le français apparaît dans les chartes savoyardes, notamment sur les rives du Léman, au XIII^e siècle¹. Un texte inédit, le plus ancien document français conservé aux archives de la Haute-Savoie, vient appuyer ces conclusions : c'est une donation faite à l'abbaye de St-Jean-d'Aulps en Chablais, par Pierre Nerdoul, curé de Chapois (Jura), datée de 1253. Depuis cette époque les documents français deviennent de plus en plus nombreux notamment dans les pièces comptables annexées ou insérées dans les comptes des trésoriers généraux de Savoie. Le plus souvent les mémoires des fournisseurs de l'hôtel étaient, au XIV^e siècle, écrits dans cette langue. Le français était en outre, comme chacun sait, le langage de la plupart des cours. Le comte de Genève se piquait d'avoir à Annecy, dans son château, le roman de la Table Ronde et celui de Lancelot². Amédée VIII

1. *Recherches sur le Patois de Genève*, publiées dans le t. XIX, p. 41 à 59, des *Mém. de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*, cf. DÉSORMAUX dans la *Revue savoisiennne*, 1903, p. 116.

2. M. BRUCHET : *Un Inventaire du Château d'Annecy en 1393*. (*Bull. archéol.*, 1898.)

charmaient les loisirs de sa retraite de Ripaille en feuilletant le roman de Tamerlan, le Livre du St-Graal ou le roman de l'Arbre des batailles¹ ; la librairie des princes de Savoie était particulièrement riche en œuvres françaises, au point que le malheureux incendie de la Bibliothèque de Turin, qui contenait cette antique collection, fut pour notre littérature nationale une perte irréparable.

Toutefois malgré cette conquête des Alpes par les trouvères de l'Île de France, les clercs défendaient leur latin qui continuait à régner dans les actes officiels. Quand Bonne de Bourbon, au début du règne du Comte Rouge, fit rédiger par ses anciens et fidèles conseillers l'acte qui lui permettait d'intervenir à sa discrétion dans le gouvernement de la Savoie, ce dont elle ne se priva point, car chacun sait que le faible Amédée VII n'eut que l'ombre du pouvoir, ce document fut rédigé en latin : mais la Grande Comtesse ne l'approuva, le 18 juillet 1383, que lorsqu'elle en eut entendu la traduction en français². Quand le sire de Beaujeu, l'un des plus puissants feudataires de ce même Comte Rouge, lui prêta serment, la formule latine traditionnelle du serment fut remplacée par un texte français³. Lors des assises judiciaires qui se tenaient presque annuellement dans les principaux bourgs de la Savoie, les clercs faisaient les citations et les proclamations en français tandis qu'ils rédigeaient les procès-verbaux en latin⁴.

L'usage du français dans les différentes vallées de la Savoie devait être évidemment très désiré car les procès-verbaux des états généraux, chargés de défendre les intérêts du prince, d'abord écrits en latin furent ensuite rédigés en français, particulièrement dans les assemblées tenues à Rumilly le 26 septembre 1478, à Chambéry le 15 août 1487, à Genève le 5 août 1499, à Annecy le 1^{er} août 1508, à Chambéry le 20 juillet 1511, le 17 décembre 1517, le 17 février 1528 et à Moûtiers le 15 septembre 1522⁵.

1. M. BRUCHET : *Le Château de Ripaille*, p. 160.

2. « ... Per lectionem sibi galica (ms. galiga) et intelligibiliter factam... per dominos testes et consiliarios. » (Turin, Archives camérales, Protocole Genevesii 105, 2^e partie, fol. 26.)

3. 1383, 31 mai. Le sire de Beaujeu « tenanz ses mains entre les mains doudit monsieur le conte [de Savoie] a fait et recogneu fidélité et homage lige audit M. le conte... en le baissant en la bouche pour les chouses, fiez, forme et maniere contenue en une chartre publique devant ly lehue en roman de mot à mot ». (Paris, Arch. nat., P. 1363, cote 1173.)

4. Voir aux Arch. camérales de Turin les procès-verbaux de ces assises nombreux pour le xv^e siècle ; voir notamment celui des assises de Conflans en 1450.

5. *Monumenta historiae patriae*. Comitiorum pars prior et pars alterior (Turin, 1879).

Toutefois le latin restait toujours la langue administrative. Le premier code savoyard, les *Statuta Sabaudie*, promulgués en 1430, sont entièrement en latin. Les nombreuses franchises municipales concédées dans le diocèse de Genève avant 1540 sont aussi en latin, notamment à Evian, Cruseilles, Seyssel, Rumilly, Chamonix, Sallanches, Cluses, Lullin, Bonne, Féterne, Thonon, Yvoire, La Roche, Thônes, Annecy et Bonneville ¹.

Jusqu'à présent on a attribué à François I^{er} l'honneur d'avoir substitué le français au latin dans les actes judiciaires par le fameux édit de Villers-Cotterets du 10 août 1539, qui fut appliqué dans la Savoie méridionale, alors occupée par le roi de France.

L'examen des diverses minutes notariales de la région d'Annecy prouve que la substitution du français au latin eut lieu à la fin de 1541 d'une façon générale. Ce n'est qu'à titre exceptionnel que l'on peut citer dans les minutes de Pierre Déservetaz, d'Annecy, des actes datés du 2 mars 1536 et du 13 mai 1539 écrits en français ; ce notaire rédigea des actes en français à partir du 30 septembre 1541 ; son collègue Hugon, qui instrumentait aussi à Annecy, commença à écrire ses minutes en français le 13 septembre de cette même année. Ce fut d'ailleurs aussi à ce moment, à la date du 21 juillet 1541, que, dans les registres de délibérations de la ville d'Annecy, le français fut substitué au latin dans les procès-verbaux du Conseil. Cette réforme fut d'autant mieux accueillie qu'auparavant le secrétaire de ville était obligé d'expliquer en français l'objet des délibérations ².

Cependant l'initiative de cette réforme appartient non à François I^{er} mais aux Bernois qui, trois ans auparavant, dans le Chablais et le bailliage de Ternier alors occupé par eux, enjoignirent aux notaires de rédiger leurs actes en langue romande, c'est-à-dire en français. Voici le texte de la curieuse ordonnance prise à ce sujet :

1. *Recueil des Franchises et Lois municipales des principales villes de l'ancien diocèse de Genève*, t. XIII des *Mém. de la Société d'hist. et d'arch. de Genève*.

2. 1538, 6 octobre. Réunion du Conseil d'Annecy : « Omnes burgenses et habitatores hujus ville Anessiacy, facientes ultra duas partes de tribus partibus hominum et totius communitatis predictae hujus ville Annessiacy et totam ipsam communitatem representantes, in aula magna domus dicte ville..., qui quidem omnes alta, intelligibili voce et *vulgari lingua* per me dictum notarium informati de constitutione officii scribe, secretarii atque receptoris computorum hujus communitatis... » (Arch. de la Haute-Savoie, E. 421.) — A Sallanches, la première délibération rédigée en français est du 10 août 1541.

1536, 13 mai. — Ordonnance du Conseil de Berne sur la création des bailliages dans les pays récemment conquis, parmi lesquels ceux de Thonon et Ternier.

Les commissaires... touchant les notaires ordonneront qu'en tous lieux, les actes publics se fassent à l'avenir en langue romande.

Il est de plus ordonné que chacun de nos baillis fera venir par devant lui tous les notaires de sa gouvernance, qu'il élira les plus idoines et les plus savans puis les assermentera, puis leur commandera de faire tous écrits en romand, sous le scel baillival, avec leurs signets. Et ne recourront plus les notaires aux signets de Rome, aux prêtres et clercs qui ne sont ordonnés pour écrire, voire auxquels il est défendu de se mêler à l'office de notaire, ains de s'en déporter ¹.

A la fin de l'occupation française, Emmanuel-Philibert en rentrant en possession du duché de Savoie, s'empresse, dans l'un de ses premiers édits, de consacrer la substitution du français au latin dans les actes judiciaires en développant pour expliquer l'utilité de cette mesure les raisons suivantes :

Néanmoins parceque nous sommes bien informés, que plusieurs grands abus, et malversations se sont commis par le passé, parceque la pratique s'est exercée dans nos païs en langue latine qui n'étoit pas entendue de tous, ce qui contraignoit nos pauvres sujets de remettre tous leurs biens et facultés, même leur vie au pouvoir de certains praticiens, la pauvreté desquels ruinoit entièrement nos sujets ; notamment en ce que les enquêtes, et dépositions des témoins, étoient couchées en autre langue qu'elle n'étoient prononcées par les commissaires : de sorte que les volontés, et dépositions des témoins se treuvent dans cette translation de langage bien souvent mal exprimées, diversifiées, au très grand dommage de nos sujets et insurportable interests du public ; Nous, pour ces causes, et plusieurs autres bonnes considérations à ce nous mouvans, desirons sur tout d'abolir toutes mauvaises coùtumes, et mettre tel ordre en nos païs, que la justice soit administrée purement et sincèrement sans que, sous pretexte d'une obscurité de langage, le pauvre peuple soit induement travaillé, Nous avons par l'avis et délibération des gens de nostre Conseil statué et ordonné, statuons et ordonnons, que tant en nôtre Sénat de Savoye, qu'en tous autres Tribunaux, et Jurisdictions de nos païs, tous procès et procédures, enquêtes, sentences, et arrests, en toute matières civiles, et criminelles, seront faits et prononcés en langue vulgaire, et ce plus clairement que faire se pourra ².

1. VULLIEMIN : *Le Chroniqueur. Recueil historique et journal de l'Helvétie romande* (Lausanne, 1836), p. 274.

2. Texte d'après les lettres patentes du 20 février 1560, relatives à l'érection du Sénat de Savoie, publiées dans BALLY : *Recueil des édits... de Savoie* (Chambéry, 1679), page 6 ; celles du 11 février (publiées dans DUBOIN : *Raccolta delle leggi... della real casa di Savoia*, tome III, page 317), présentent quelques variantes de forme sans importance.

En exécution de ces lettres-patentes, le Style et Règlement du Sénat de Savoie, en date du 3 avril 1560, stipula, dans son article 370, que les notaires seraient tenus de rédiger leurs contrats « en langue vulgaire, le plus clairement que faire ils pourront, afin que les contractants puissent mieux entendre leurs affaires et négociations ¹ ».

Chose curieuse, les plus embarrassés furent alors les gens de loi. Ils avaient conservé de leurs études dans les Universités, où l'on parlait surtout latin, l'habitude de penser et d'écrire en cette langue. Les traités de droit étaient d'ailleurs rédigés en cette langue et longtemps après l'exécution de l'édit de Villers-Cotterets, notamment au début du ^{xvii}^e siècle, le président du Sénat de Savoie, Antoine Favre, publia en latin son célèbre *Codex fabrianus* ². On vit alors au Sénat de Savoie, en exécution des lettres patentes d'Emmanuel-Philibert, les parties plaider en français et les magistrats rendre aussi en français leur arrêt : mais, pour faciliter l'intelligence de la cause, il sembla nécessaire dans certains cas de faire une traduction latine ³.

Toutefois l'usage du français dans les actes publics ne rencontra d'autre obstacle que l'emploi de l'italien dans les relations administratives qui unirent la Savoie au Piémont depuis qu'Emmanuel-Philibert avait transféré, à la fin du ^{xvi}^e siècle, la capitale de ses états de Chambéry à Turin. Cette mesure de centralisation fut complétée au début du ^{xviii}^e siècle par la suppression de l'antique Chambre des Comptes de Chambéry : pour calmer les susceptibilités de ses sujets de Savoie Victor-Amédée II décida que les lettres patentes et tous actes d'administration seraient, en Savoie, publiés en français, alors que l'on se servait de l'italien en Piémont ⁴. Ces prescriptions furent exécutées : quand les Royales Constitutions furent imprimées en 1729 et en 1770, le texte italien fut accompagné d'une traduction française.

1. DUBOIN : vol. XXVII, p. 8.

2. *Codex Fabrianus Definitionum forensium et rerum in sacro Sabaudiae senatu tractatarum... auctore et collectore. A. FABRO, (Francfort, 1608).*

3. « Extractum ordinantie domini de Balland, traductum ex idiomate gallico in latinum ad maiorem intelligentiam relationis. » Ordonnance datée du 24 mars 1567 rendue par G. Balland, sénateur au Sénat de Savoie, dans le procès intéressant Georges de Charanzonnai et Jean de La Balme. (*Mém. Société savoisienne histoire Chambéry*, t. XXXII, p. LXXXVII)

4. 1720, 27 janvier. Billet royal à la Chambre des Comptes de Turin : « Vogliamo inoltre ché occorrendovi di fare decreti, ordinati et atti tanto per cause di detti stati di Savoia che delle valli nelle quali si pratica la lingua francese, quelli facciate in detta lingua, dispensandovi di farli nell'italiana. » (DUBOIN : vol. IV, p. 615.)

Après la Restauration, la Savoie eut à se défendre contre les tentatives de la Cour de Turin d'user, en matière administrative, de la langue italienne. Quand, après le Statut, les populations, purent faire entendre leurs protestations, les députés savoyards surent manifester avec esprit leur volonté de faire respecter leur langue. Un voyageur très perspicace nous a laissé à ce sujet une curieuse relation bien peu connue. « Les Savoyards, nous apprend Jottrand, l'un des chefs du parti libéral belge qui vint étudier vers 1850 le régime parlementaire en Piémont, les Savoyards avaient résisté énergiquement à la tentative de les italianiser par le *Statuto*. Leur premier succès avait été pour le maintien de leur langue dans les débats parlementaires. La première fois que les députés savoyards avaient voulu prendre part à ces débats, les plus indépendants s'étaient servi du français qui est leur langue. Les ministres avaient affecté de ne pas répondre à ces orateurs, comme si leurs discours ne comptaient pas. Les ministres avaient aussi suscité quelques représentants de la Savoie consentant à s'exprimer en italien : et c'est aux discours de ceux-là seulement qu'ils avaient répondu. La seconde fois, les orateurs s'exprimant en français avaient sommé les ministres et les orateurs du parti ministériel de compter leurs raisons pour quelque chose. Les ministres cette fois avaient consenti à leur répondre, mais en italien. A la troisième fois, les Savoyards avaient obtenu que les ministres s'exprimassent eux-mêmes en français quand ils répondaient à des orateurs savoyards ¹. »

Il y eut d'ailleurs, en Savoie même, des protestations nombreuses contre l'emploi de l'italien en matière administrative. On fit remarquer que l'article 62 du Statut avait maintenu l'emploi de la langue française dans les provinces du royaume de Sardaigne où elle était la langue nationale et qu'il y avait, de la part de l'autorité, obligation d'en faire usage. Aussi, dans sa séance du 21 octobre 1851, le Conseil divisionnaire d'Annecy — qui représentait alors notre Conseil général actuel — demanda à l'unanimité que les communications gouvernementales fussent écrites en français et engagea les communes à refuser celles qui leur seraient faites en langue italienne ².

MAX BRUCHET.

1. JOTTRAND : *D'Angers à Gênes* (Bruxelles, 1854), p. 312.

2. *Procès-verbal des délibérations du Conseil divisionnaire de la Division administrative d'Annecy* (Annecy, 1851), p. 75.

ÉPISODES DE LA RÉVOLUTION A ALBY

M. Rassat, instituteur honoraire, membre du Comité départemental des recherches sur la vie économique de la Révolution, a récemment adressé à ce Comité le texte de documents qu'il a découverts et copiés aux archives d'Alby. Nous extrayons de sa communication trois pièces particulièrement curieuses. La dernière notamment complète ce qui avait été dit précédemment (par le chanoine Mercier dans ses *Souvenirs historiques d'Annecy*, p. 488), sur le mouvement insurrectionnel d'Annecy, que son chef, de La Fléchère, lieutenant-colonel au service du roi de Sardaigne, paya de sa tête la nuit du 23 août 1793. Nous remercions M. Rassat de son zèle à l'exploration des archives de la région d'Alby qui lui ont déjà donné d'importants documents inédits.

Election du député et de ses suppléants à l'Assemblée des Allobroges.

Du 12 octobre 1792, l'an premier de la liberté et de l'égalité. Plusieurs habitants citoyens ayant demandé une convocation primaire en assemblée générale, la municipalité de la commune d'Alby en a fait la proclamation lue et affichée, etc. 120 citoyens votants se sont réunis à 9 h. du matin dans l'église paroissiale au son de la principale cloche.

Il a été prononcé à l'unanimité que tout devait être fait à haute voix et par acclamation.

Quelques citoyens ayant développé les objets importants sur lesquels le Peuple rassemblé devait émettre son vœu, il a été arrêté :

1° Que la commune abhorrait le mot de gouvernement exercé jusqu'à présent et proscrivait à jamais les rois et les tyrans ;

2° Que la commune adoptait le règne de la liberté et de l'égalité et il a été de suite prononcé avec enthousiasme le serment de vivre libre ou mourir ;

3° Que pour éviter toute commotion politique et pour n'être jamais asservi sous aucune puissance ni permettre à des ambitieux de se rendre maîtres du pays, la commune a unanimement demandé son incorporation et de faire partie intégrante de la République Française.

Ce vœu émis à l'unanimité et avec les transports de joie, le président ayant fait faire silence, a invité les votants d'émettre privativement son opinion et de les combattre successivement. Personne n'a fait d'opposition : au contraire, l'assemblée a de nouveau consacré son sentiment unanime par des cris d'allégresse en témoignant sa reconnaissance à la générosité française.

La commune a ensuite nommé à l'unanimité Reinier Jean-Pierre, député aux Etats de la Savoie convoqués à Chambéry, chargé d'y porter ses vœux et de prendre part en son nom à tout ce qui serait proposé, délibéré, arrêté.

Deux suppléants ont été élus.

Après qu'un citoyen zélé a prononcé un discours pour prévenir le peuple de se garantir des factions, des intrigants et des agitateurs en se réunissant tous pour le maintien du bon ordre et de la cause commune, l'assemblée a couvert le discours de ses applaudissements et a répété le serment de « vivre libre ou mourir ».

Signé : PARIS, président, doyen d'âge ;

Joseph-Marie BAUD, notaire, f. f. de secrétaire ¹.

Déclaration des citoyens Bouvard et Thomé, curé et vicaire d'Alby, pour prestation du serment civique du 17 mars 1793.

Nous, officiers municipaux, le maire absent du bourg d'Alby, certifions que nous étant rendus au presbytère dudit Alby pour demander le serment purement civique des citoyens Bouvard et Thomé, curé et vicaire dudit lieu, exigé par les lois de la Convention nationale, ils nous ont répondu qu'ils étaient disposés à le prêter, bien entendu qu'ils exceptaient tous les objets spirituels que ce serment pourrait renfermer, et qu'ils entendaient par ce mot de liberté contenu dans le dit serment seulement qu'il était permis de faire tout ce qui ne nuisait à personne, tout ce qui n'était point contraire à la religion catholique, apostolique et romaine, et aux commandements de Dieu et de l'église ; et par cet autre mot d'égalité que tous les hommes avaient le droit de parvenir aux charges moyennant les talents, la vertu et le mérite ; — qu'ils reconnaissaient de plus que le pape avait une primauté de juridiction et d'honneur sur toute l'église dont ils ne s'écarteraient jamais, qu'il en était le chef visible et vicaire de Jésus-Christ sur terre ; — que les évêques qui sont au dessus des simples prêtres et qu'ils n'en reconnaîtraient jamais aucun, à moins qu'ils ne fussent approuvés par le souverain pontife.

Sur l'exposé ci-dessus, nous leur avons répondu que nous ne l'entendions pas différemment et que c'était dans ce sens que nous exigions ce serment d'eux. En conséquence ils nous ont promis de le prêter dans le sens exposé et non autrement. En foi de quoi nous avons signé le présent le dix-sept mars mil sept cent nonante-trois. Ils prêteront ledit serment *dimanche prochain*.

Seulement ont *signé* : BOUVARD, curé ; THOMÉ, vicaire.

Fête nationale du 10 août 1793.

Ensuite de l'invitation circulaire du Directoire de ce district tendant à députer un membre de chaque paroisse pour se rendre le neuf du courant en la ville d'Annecy pour participer et prendre part au nom de sa commune à la fête nationale qui se célébrera le lendemain dix du courant dans toute l'étendue de la République, le procureur de la commune ouï, a député et

1. C'est à peu près certain que ce dernier est l'auteur du discours.

députe le citoyen Joseph-Marie Baud, qui de retour devra venir rendre l'accolade et le baiser fraternel qui lui aura été donné.

**Procès-verbal sur les Brigandages arrivés sur Alby
le 23 août 1793.**

Le vingt-six août mil sept cent quatre-vingt-treize, et l'an second de la République française, la municipalité d'Alby constituée en assemblée sous la présidence de Jean-Pierre Reinier, maire, le procureur de la commune ouï, il a été arrêté de dresser procès-verbal sur les Brigandages auxquels se sont portées les communes voisines contre le présent Bourg d'Alby.

Conséquemment ladite municipalité porte à la connaissance du Directoire du département que vendredi proche passé vingt-trois du courant, entre cinq et six heures du matin, il est descendu au présent bourg d'Alby une foule de monde des communes d'Allèves, Gruffy, Mûres, Vieux, Balmont, Chapeiry, Saint-Sylvestre, armés de fusils, sabres, pistolets, tridents et bâtons.

A la tête de ces brigands qui criaient : Vive le roi Sarde ! Crève la République ! marchait le dénommé avocat Dubelair, sabre en main. A quelque distance suivait sous même armement le ci-devant sergent ¹ royal Joseph Thomé, sous-commandant, qui, brandissant son arme, animait cette cohue affreuse que fermait le ci-devant chevalier de Songy cadet.

Arrivé sur la place, ledit Dubelair avec le dénommé Louis Carteron, procureur de la commune de Balmont, s'adressa au citoyen Jean-Fois Bourgeois, procureur de la commune d'Alby et dit : *Jubiles* ². Maire et officiers municipaux se sont sauvés ³. Ainsi, en qualité de procureur, voyer à faire de suite donner l'étape à mes bourgeois, leur ayant répondu que dès qu'on était retombé sous le joug piémontais il n'avait plus de charge.

Dubelair se rendit chez le citoyen Bourgeois sous étapier républicain, qui, s'étant trouvé absent, Françoise Blanchet, sa femme, fut forcée de leur livrer deux barils de vin dont Dubelair, en qualité de commandant lui fit un bon, que ledit Bourgeois a déjà transmis au Directoire.

De là, partie de cette troupe se rendit à la cure à l'effet d'y saisir le curé et le vicaire, criait-elle. Ne les y ayant pas trouvés, elle se contenta d'emporter deux pains et commit quelques petits dégâts.

Une autre partie se porta au ci-devant château de Montpont ⁴ et voulait avoir du vin, mais on ne leur donna que deux pains.

Une partie se rendit chez le citoyen Jean-Pierre Reinier, maire du présent lieu. S'adressant à Jeanne Bally, sa femme, lui dit : Si dans la minute vous vous refusez encore de sonner, le bourg d'Alby est en cendres.

Et de suite un autre groupe arrive que conduit Pierre Richon à la municipalité pour se faire restituer les fusils qu'on leur avait saisis par ordre

1. Huissier.

2. Lu ainsi et compris : Sonnez le tocsin.

3. Là, il y a certainement une lacune. D'ailleurs l'original est écrit précipitamment. Aussi ratures et surcharges y abondent.

4. Le propriétaire de Cormand venait d'être emprisonné à Chambéry.

du Directoire. Les portes ouvertes ils emportent de force non seulement leurs fusils mais encore tous ceux de la municipalité.

Toute cette canaille criait qu'elle n'en voulait qu'aux Maire, curé, vicaire, juge de paix, à son greffier et audit Jean Bourgeois qu'elle voulait garoter et dont elle voulait avoir les têtes.

Descendu de la municipalité, Dubelair cria : Voici la maison de Pierre Reinier ¹, il faut l'arrêter. A ce bruit celui-ci se sauva ; on le poursuit, on lui tire deux coups de fusils. Delà se rendit à la chambre du citoyen Louis Gruffy, greffier de judicature de ce canton, et fit sauter les portes de son placard où elle s'empara des pistolets qu'on avait saisis rière Allèves par ordre du Directoire de ce district.

La matinée se passa en cris et hurlements jusqu'à sur les dix heures que passant par Alby le citoyen Garbillon, homme de loi, annonça l'heureuse défaite du malheureux Lafléchère. A cette nouvelle Dubelair comme paralysé, fut interdit et sa troupe muette un instant, mais animée par Songy et le ci-devant Claude d'Orlier, qui criait : Poursuivez votre pointe ; c'est un conte dont on veut nous endormir. Et à l'instant on poursuit fort pistolet, sabre en main ledit Garbillon, qui, heureusement bien monté, avait gagné du chemin.

*
* *

Suivent les noms des contre-révolutionnaires par commune. J'inscris ci-après le contingent de chacune :

Alby, 2 ; Viuz, 7 ; Saint-Sylvestre, 2 ; Gruffy, 4 ; Allèves, 4 ; Mûres, 5 ; Balmont, 5 ; Chapeiry, 2. Total : 31.

Suivent les signatures ou marques de la municipalité.

Certifié conforme à l'original conservé aux archives d'Alby que j'ai eu en communication.

A Gruffy, le 12 février 1905.

RASSAT, *instituteur honoraire.*

UNE FÊTE RÉPUBLICAINE A SALLANCHES

en 1792

On sait que dans la nuit du 21 au 22 septembre 1792, les troupes de la République, sous la direction de Montesquiou, envahirent la Savoie : l'occupation française se fit sans coup férir et quelques jours après, le général en chef pouvait écrire au Ministre de la guerre « La marche de mon armée est un triomphe ; le peuple des campagnes et celui des villes accourt devant nous ; la cocarde tricolore est arborée partout ; les applaudissements, les cris de joie, accompagnent tous nos pas ² ».

1. Le maire.

2. FOLLINET : *Documents relatifs à la Réunion de la Savoie à la France en 1792*, Annecy, 1879, p. 6, ch. III.

Cette explosion d'enthousiasme guida un mois plus tard les délibérations des députés des différentes communes de la Savoie qui émirent, à la quasi-unanimité, le « vœu général de la Nation des Allobroges libre et indépendante d'être réunie à la Nation française pour en faire partie intégrante ».

La Convention, dans sa séance du 27 novembre 1792, prononça l'Annexion de l'ancien duché de Savoie qui forma alors, sous le nom de Mont-Blanc, le 84^e département français. On connut cette décision à Chambéry le 3 décembre au matin : aussitôt des réjouissances furent données par l'Assemblée nationale des Allobroges. Il fut décidé par acclamation qu'il serait « célébré sans délai dans toutes les communes du département du Mont-Blanc une fête civique à laquelle tous les citoyens de chaque commune devront assister ».

Voici le programme inédit de l'une de ces fêtes préparée le 7 décembre 1792 par la municipalité de Sallanches, qui, par surcroît, enjoignit à « tous les citoyens d'illuminer leurs fenêtres ledit jour (8 décembre) dès la tombée de la nuit, à peine du châtimement comme renitens ».

Programme d'une fête civique en réjouissance de l'incorporation de la Savoie à la République française comme 84^{me} département.

*Samedy 8 décembre an premier de la République
à 3 heures apres midy.*

La municipalité s'assemblera au son de la grande cloche et se rendra avec les cytoiens à l'église de S. Jacque [de Sallanches] où sera chanté le *Te Deum*.

Deux pièces de canon placés dans l'endroit le plus convenable tireront de quart d'heure en quart d'heure.

Après le *Te Deum*, la municipalité reviendra à la maison commune où commencera la marche.

La cérémonie commencera par la présentation que les gardes nationaux feront à la municipalité de leur bannière. Le maire la décorera d'une cravate aux trois couleurs. On partira dans cet ordre :

Marche.

Tambours.

Un chef de grenadiers.

Douze grenadiers en bonnet mais sans armes.

Quatre jeunes gens habillés en blanc avec une ceinture tricolore.

Ils porteront des devises au haut des piques.

Un groupe de jeunes filles en blanc, les cheveux tombant en boucle.

Une troupe d'écoliers, enfants, etc.

Un d'eux portera une pique surmontée d'un bonnet rouge et d'une devise.

La banniere tricolore escortée de deux gardes nationaux armés de piques.

La musique.

La Municipalité.

Une troupe de vieillards.

Un chef de grenadiers.

Douze grenadiers nationaux sans armes.

Le peuple.

Marche.

En sortant de la place par la rue des Passerans le pied de ville et la Grande rue, arrive sur la place, on se partagera en deux lignes pour former un grand rond, la municipalité au centre On chantera l'hymne marseillaise *Aux armes Cytoiens*. On attachera les devises à la façade de la maison commune.

La musique se répandra sur la place où l'on dansera, en cas de pluie à la maison commune.

Illumination à toutes les fenêtres pendant la soirée.

Signé : M.-J. CHENEY, maire ; VULLIET, procureur de la commune ; BONNEFOY, secrétaire de la municipalité.

(Registre des délibérations, aux Archives de Sallanches.)

Max B.

GLANES

Néorologie. — 6 mars. — Mort à Moûtiers de l'architecte Borrel, né le 22 août 1822 ; historien et archéologue, il a publié en 1884 *Les Monuments anciens de la Tarentaise*, puis en 1901 *l'Histoire de la Révolution en Tarentaise*. Il était chevalier de la Légion d'honneur. (V. *Les Alpes*, n° 21.)

Dénombrement de 1906. — Personnes ayant passé la nuit du 3 au 4 mars dans la ville d'Annecy :

POPULATION	1906			1901	DIFFÉRENCE pour 1906
	CANTON nord	CANTON sud	POPULATION totale	POPULATION totale	
Agglomérée	7.130	3.524	10.654	10 465	+ 189
Eparse.....	670	236	906	626	+ 280
TOTAUX....	7.800	3.760	11.560	11.091	+ 469
Comptée à part...	1.609	850	2.459	2 658	- 199
TOTAUX GÉNÉRAUX.	9.409	4.610	14.019	13.749	+ 270

L'état récapitulatif sommaire du dénombrement de 1906 accuse 1,004 maisons et 3,628 ménages dont 655 maisons et 2,425 ménages pour Annecy-nord et 349 maisons et 1,203 ménages pour Annecy-sud.

D'après le tableau comparatif ci-dessus avec le recensement de 1901, l'on constate pour Annecy une augmentation globale de 270 habitants, de 469 si l'on ne tient compte que de la population sédentaire (éparse et agglomérée).

Annecy-nord gagne en population agglomérée 335 habitants et 225 en population éparse ; Annecy-sud perd 146 en population agglomérée et gagne 55 en population éparse.

Enfin la population comptée à part qui comprend la garnison, les élèves internes des lycées, les membres des communautés religieuses, les ouvriers étrangers

à la commune, les détenus et les hospitalisés, accuse une augmentation de 64 habitants pour Annecy-nord et une diminution de 263 pour Annecy-sud.

Au total, Annecy-nord gagne (population comptée à part non comprise) 560 habitants et Annecy-sud en perd 91.

Statistique (suite) 1901. Budget départemental en 1900 :

RECETTES	Savoie.	Haute-Savoie.
Revenus des propriétés.....	9.917 58	8.093 84
Subventions, dons, legs et divers.....	812.488 43	571.825 07
Centimes.....	825.513 29	799.935 42
Aliénation de propriétés.....	176 88	829 39
Réalisations sur emprunts.....	133.575 »	184.400 »
TOTAL GÉNÉRAL	1.780.671 18	1.565.083 72

DÉPENSES

Personnel des préfectures et sous-préfectures suppléments au fonds d'abonnement, sub- ventions aux caisses de retraite et secours.	54.660 »	13.821 »
Propriétés et entretien.....	45 657 42	22.097 34
Locations.....	27.531 97	36.739 75
Réparations.....	141 98	478 98
Mobilier.....	3.976 »	3.640 94
Routes et chemins.....	772.969 02	515.659 92
Instruction publique.....	15.190 84	19.957 59
Aliénés.....	120.518 43	103.312 89
Enfants assistés.....	62.224 76	76.763 53
Enfants du premier âge.....	19.664 11	21.375 37
Assistance médicale.....	73.370 83	64.225 81
Pension aux infirmes et incurables indigents.	3.279 90	1.910 66
Assistance diverse.....	12.369 06	38.922 52
Encouragements aux sciences, lettres et arts.	4.601 35	4.943 15
Encouragement à l'agriculture, etc.....	28.058 41	14.630 54
Cadastre.....	12.833 93	13.990 91
Service de la dette.....	401.378 68	380.459 41
Subventions aux entreprises d'intérêt général.	71.175 »	171.800 »
Dépenses diverses.....	40.919 38	47.399 07
TOTAL DES DÉPENSES	1.770.521 07	1.554.102 91
Reliquat de 1899.....	367.290 10	212.346 25
Total des recettes.....	2.147.161 28	1.777.430 07
Reliquat de 1900.....	377.440 21	223.327 76
Dette départementale.....	4.837.155 02	3.540.451 »
Dette des communes.....	14.961.371 »	10.565.862 »

Propriétés et finances de l'Etat, p. 221, 309, etc. Propriétés bâties : Savoie, maisons 69,633, usines 1,624, valant 10,007,804 fr. avec un revenu de 7,304,799 fr. 30 ; Haute-Savoie, 70,109 et 1,301, valant 8,358,849 fr., revenu 6,159,362 fr. 55. Patentés : 8,766 et 9,813 ; valeurs locatives, 6,031,986 fr. et 3,502,624 fr. Contributions directes : Savoie, 4,178,127 fr. 16 ; Haute-Savoie, 3,563,706 fr. 01. Enregistrement, domaines et timbres : 2,710,150 fr. 83 (67^e rang) et 2,306,839 fr. 25 (71^e). Centimes additionnels dép. 1900 : 73 fr. 99 et 83 fr. 45. Octrois : produit net : 738 fr. 10 et 431 fr. 74.

Banque de France. En 1902, Annecy occupait, au point de vue de l'importance des opérations le 49^e rang avec un chiffre de 47,300,400 fr. Chambéry n'occupe que le 88^e avec un peu plus de 21 millions. Thonon a un mouvement de capitaux s'élevant à 2,402,433 fr.

Épargne, mutualité, 1900. Mouvement des opérations des caisses d'épargne privées : nombre de caisses, S. 4, H^e-S. 3 ; livrets, S. 14,018, H^e-S. 13,743 ; intérêts alloués, S. 220,709 fr., H^e-S. 185,133 fr. ; versements, S. 6,405, H^e-S. 6,264. Caisse nationale : versements, S. 3,747,453 fr., H^e-S. 2,809,873 fr. ; remboursements, 3,127,820, et 2,591,906 fr.

En 1901, en Savoie, 2,437 mutualistes ont versé 4,462,400 fr. ; en H^e-Savoie, 3,170 en ont versé 3,744,800 fr.

C. M.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE SAVOISIENNE

Archéologie, histoire et littérature.

Académie chablaisienne. — T. XV. Travaux : Actes concernant les familles de Marclaz, de Seyssel; fragment de la cuirasse gauloise de Fillinge; trouvaille de monnaies d'Henry VI, roi des Romains, près de Féternes; extraits des registres de la municipalité de Thonon sous la Révolution; admodiation des moulins de Coudrée (1694); acte de vente du château de Larringe (1439); lettre de l'abbé Aiazza; extr. des patentes de Savoie concernant Evian (xvii^e s.). Mémoires : J. GUYON : *Extraits des Registres de Délibérations du Conseil de Thonon (1700-1714)*. A.-J. VERNAZ : *L'Instruction primaire dans le canton de Thonon*. — T. XVI. J. GUYON (suite). — T. XVII. Travaux : Tombeaux romains près de Vérancy; les bourgeois d'Allinges (1741); testament d'Etienne Prévost (1662); pierre sculptée d'Anthy et de Larringe; adresse de la municipalité de Thonon au roi de Sardaigne; antiquités romaines de Tully; lettres de Gerbaix de Sonnaz (1662). Mémoires : A. FOLLIET : *Le commandant Chappuis (1767-1851)*. A. DUPLAN : *Un manuscrit du chan. Louis Grillet; sa vie pendant la Terreur, son séjour en Italie (intéressant)*.

Académie de Lyon. Mém. 1903. 3^e s. — T. VII. U. CHEVALIER : *Autour des origines du Suaire de Turin*.

Académie salésienne. Mém. et docum. — XXV, 1902. N.-V.-L. ALBERT : *Vie de M. l'abbé Jean Mercier*, suivie d'une *Etude spéciale des Souvenirs historiques d'Annecy*. J.-M. CHEVALIER : *Monographie de Reignier*, 2^e p., La Commune, avec une carte. — XXVI, 1903. P.-M. LAFRASSE : *Etude sur la liturgie dans l'ancien diocèse de Genève* (étudie dans sa bibliographie les quatre bréviaires conservés à la Bibliothèque d'Annecy et les rituels imprimés dans la même ville). — XXVII, 1904. LAFRASSE : *Id.* (suite). — *Id.* : Visites faites dans les prieurés de S'-Victor de Genève, de Contamine-sur-Arve, du Rosay, du Bourget et de Conzieu. J.-F. G. : *Visites pastorales des paroisses du diocèse de Genève (1411 à 1518)*, avec tableau récapitulatif. J.-M. LAVOREL : *La Révolution et le Clergé en France et en Savoie (1789-1800)*. J.-F. G. : *Obituaire des Cordeliers de Genève du XIV^e au XVI^e s.* N. ALBERT : *Testament du Président Antoine Favre*. J.-F. G. : *Liste des Papes, etc., originaires de Savoie, etc.* — XXVIII. J.-F. GONTHIER : *Inventaire inédit de l'abbaye d'Aulps, précédé d'une notice sur cette abbaye* (important pour les familles et les noms de lieux).

Académie des solennes, etc., de Savoie. 4^e s. — T. IX. A. PERRIN : Note sur des plats d'étain; fouilles de Voglans; monnaies romaines. Général BORSON : Notices nécrologiques sur le général Ménabréa (1809-1896); le contre-amiral Victor Arminjon (1830-1897); Victor Barbier (1828-1898); éloges du D^r Caffé et d'Alexis de Jussieu (1827-1899). A. PERRIN : Station romaine de Labisco (Les Echelles); commanderie de S'-Jean de Jérusalem; chronologie. J. MAILLAND : Les Savoyards et l'église du S'-Suaire. F. DESCOTES : Eloge de Claudius Bernard. — T. X. 1903. F. DESCOTES : Eloges de Hippolyte Lachat, ingénieur des mines, né à Cruseilles le 24 août 1829, élève au Collège Chappuisien, mort à Chambéry le 4 janvier 1901 et de Ernest Arminjon (1828-1901). A. PERRIN : Station de S'-Saturnin (près de S'-Alban), époque de la pierre polie. F. DESCOTES : Les Emigrés en Savoie, à Aoste et dans le pays de Vaud (1790-1800), d'après des documents inédits, registres de paroisses, archives départ., listes des émigrés; v. la Terreur à Annecy, les suites de l'affaire de Thônes. Abbé S. TRUCHET : La Cathédrale de S'-Jean-Baptiste à S'-Jean de Maurienne. C. M.

Le Directeur-Gérant : Marc LE ROUX.

9529. — Annecy. Imprimerie ABRY.

OUVRAGES RELATIFS AU MUSÉE.

Ch. MARTEAUX et J. SERAND : *Catalogue descriptif du Musée lapidaire de la ville d'Annecy*. Brochure in-18 illust., de 50 pages, 0 fr. 50; franco, 0 fr. 55.

Ch. MARTEAUX et Marc LE ROUX : *Catalogue descriptif du Musée gallo-romain de la ville d'Annecy* (marques de fabrique). Un vol. gr. in-8° de 132 pages avec grav., 2 fr.; franco, 2 fr. 25.

Marc LE ROUX et Ch. MARTEAUX : *Les Sépultures burgondes en Haute-Savoie*, Histoire, Anthropologie, Mobilier funéraire. Un vol. gr. in-8° de 71 pages, avec phototypies et gravures, 2 fr.; franco, 2 fr. 25.

Marc LE ROUX : *Catalogue sommaire du Musée d'Annecy*. Br. in-8°, 1 franc; franco, 1 fr. 25.

Ch. MARTEAUX et LE ROUX : *Voie romaine de Boutae à Aquæ* (Section d'Annecy à Cusy). 1 br. in-8° avec carte et gravures, 2 fr.; franco, 2 fr. 25.

Ch. MARTEAUX et LE ROUX : *Voie romaine de Boutae à Casuaria et les chemins secondaires s'y rattachant* (section des Fins d'Annecy à Viuz-Faverge). 1 br. in-8°, avec carte, plans et gravures, 2 fr.; franco, 2 fr. 25.

DERNIERS TIRAGES A PART DES AUTEURS.

(ABRY, ÉDITEUR, A ANNECY.)

J. GONTHIER : *Notice sur l'Abbaye de Filly*, 80 p. in-8°, 1892.

I. NANCHE : *Notice biographique de Paul Cabaud*, 1895.

François MIQUET : *Répertoire biographique des Savoyards contemporains (1860-1896)*, in-8° de 300 p., 1894, 1896.

Max BRUCHET : *Notice sur l'ancien Cadastre de la Savoie*, 80 p. in-8°, 1896, 2 fr.

A. FOLLINET : *Documents relatifs à la Réunion de la Savoie à la France en 1792*, in-8°, 1899.

Marc LE ROUX : *Notes biologiques sur le lac d'Annecy*, 20 p. in-8°, avec planche, 1899, 2 fr.

Jean RITZ : *Chansons populaires de la Haute-Savoie*, recueillies et notées par l'auteur, 2^e édition, 1900, revue et augmentée, 1 fr. 50; franco, 1 fr. 75.

J. SERAND : *L'Habitation de Madame de Warens à Annecy*, avec plan de l'emplacement, 1900, 0 fr. 50; franco, 0 fr. 60.

J. SERAND : *Nouveaux documents sur Madame de Warens : Le Maître, professeur de musique de J.-J. Rousseau et sur Cl. Anet*, 1900, 6 fr. 50; franco, 0 fr. 60.

Max BRUCHET : *Etude archéologique sur le Château d'Annecy*, 120 pages in-8°, 1901, 2 fr.

Charles BUTTIN : *Notes sur les Armures à l'Epreuve*, ouv. orné de 18 dessins de MM. Pilinski et Le Roux, 1901, 3 fr. 75; franco, 4 fr.

J. CAMUS : *La Cour du duc Amédée VIII à Rumilly en Albanais (1418-1419)*, 1902.

J. DÉSORMAUX : *Historique du XVI^e Congrès des Sociétés savantes savoisiennes, tenu à Annecy en 1901*, 48 p. in-8° (avec portraits et vues). (Extrait du Congrès, 1902), 1 fr. 50.

Charles BUTTIN : *Les Anneaux-Disques préhistoriques et les Tchakras de l'Inde*, ouvrage orné d'une phototypie et de gravures, 1903, 3 fr.; franco, 3 fr. 25.

A. CONSTANTIN et J. DÉSORMAUX : *Parabole de l'Enfant Prodigue*, recueil de traductions en patois savoyard, avec carte, remarques philologiques et traduction en latin étymologique, in-8°, 1903.

OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES DE LA SOCIÉTÉ.

A. CONSTANTIN et J. DÉSORMAUX : *Dictionnaire Savoyard*, couronné par l'Institut (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, prix H. Chavée), avec carte et bibliographie, Annecy, Abry et Paris, L. Bouillon, 1902, 10 francs.

Pour se procurer ces brochures, on peut s'adresser aux Auteurs, au Secrétaire de la Société Florimontane à l'Hôtel-de-Ville, ou à l'imprimerie Abry, 1, rue J.-J. Rousseau, Annecy.

SOMMAIRE DU N° 1 :

Liste des membres de la Société Florimontane.

Liste des Sociétés savantes qui échangent leurs publications avec la Société Florimontane.

Séances des 17 janvier, 7 février et 7 mars 1906.

DUMONT. Rapport sur le Concours de poésie.

Ph. GUINIER. Le Roc de Chère. Etude phytogéographique
(avec gravures et planches hors texte).

MAX BRUCHET. Notes sur l'emploi du français dans les actes publics en Savoie.

RASSAT. Episodes de la Révolution à Alby.

Max B. Une fête républicaine à Sallanches en 1792.

C. M. Glanes.

C. M. Revue bibliographique savoisiennne.

En supplément :

CONSTANTIN et GAVE. Flore populaire de la Savoie ou Dictionnaire des noms populaires de nos plantes.







